U d'/of OTTAWA
39003002445814

12 1965

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chefsdoeuvredesc02loua

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

CONTEURS FRANÇAIS

CONTEMPORAINS DE LA FONTAINE

XVIIe SIÈCLE

AVEC UNE INTRODUCTION
DES NOTES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES
ET UN INDEX

PAR

CHARLES LOUANDRE

Tabarin — Verboquet le généreux
Charles Sorel — Georges et Madeleine de Scudéry — Scarron
L'abbé d'Aubignac — Furetière — Senecé
Boursault — D'Assoucy — Segrais — Bussy-Rabutin
Préfontaine — Ménage — Mme d'Aulnoy — Fénelon
Perrault — La Monnoie — Fontenelle, etc.

PARIS
CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, QUAI DU LOUVRE
—
1874

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

CONTEURS FRANÇAIS

CONTEMPORAINS DE LA FONTAINE

XVII^e^ SIÈCLE

Exemplaire N° 64

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

CONTEURS FRANÇAIS

CONTEMPORAINS DE LA FONTAINE

XVII^e^ SIÈCLE

AVEC UNE INTRODUCTION

DES NOTES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

ET UN INDEX

PAR

CHARLES LOUANDRE

PARIS

CHARPENTIER ET C^ie^, LIBRAIRES-ÉDITEURS

28, QUAI DU LOUVRE, 28

1874

Tous droits réservés

JQ
1074
L68C4
no
1874

AVERTISSEMENT

SUR CETTE ÉDITION

Les *Chefs-d'œuvre des Conteurs français avant La Fontaine* ont rencontré auprès du public le plus bienveillant accueil ; et quoique l'éditeur eût fait de son mieux pour rendre le volume amusant et instructif à la fois, le succès a dépassé toutes ses prévisions. C'était là un précieux encouragement, et, la mine une fois ouverte, on a pensé qu'il n'était pas sans intérêt d'en poursuivre l'exploitation.

Aujourd'hui on vient offrir au lecteur le choix des contes du dix-septième siècle, et peut-être y trouvera-t-il plus d'une agréable surprise ; car on a si souvent répété qu'en dehors de La Fontaine, il n'était rien resté du vieil esprit des trouvères, des traditions de Rabelais, de Beroalde de Verville, de Henri Étienne, que bien des gens avaient fini par le croire. Le présent volume démontrera que c'est là une de ces erreurs, si communes chez nous, qui s'accréditent en passant d'un livre à l'autre, et qui finissent par s'imposer comme une vérité, parce que personne ne veut prendre la peine de les contrôler.

La méthode précédemment suivie dans la disposition générale du livre ayant reçu l'approbation des critiques les plus autorisés, on a cru devoir n'y rien changer.

On a commencé par un dépouillement général des ouvrages de bibliographie et des catalogues pour constater l'existence des livres auxquels on devait faire des emprunts. Parmi ces livres, quelques-uns ont été réimprimés de notre temps; d'autres sont fort rares, on en connaît à peine deux ou trois exemplaires; d'autres encore ont tout à fait disparu, et, s'il en est qui ne figurent point dans ce volume, c'est qu'il a été impossible de les trouver.

Le dépouillement terminé, on s'est attaché à ne prendre dans chaque ouvrage que les morceaux qui offraient le plus d'intérêt, soit au point de vue de la peinture des mœurs, soit au point de vue de l'originalité de la conception.

On s'est attaché aussi à donner autant que possible un spécimen dans chaque genre, en étendant le choix à la *nouvelle* de pure imagination et à la *nouvelle* historico-satirique; les naïvetés, les bons mots, qui tiennent une certaine place dans les livres de l'époque, n'ont pas été non plus négligés, et le lecteur aura de la sorte une idée des recueils qui, sous le nom d'*anas*, ont joui aux deux derniers siècles d'une si grande popularité.

Un grave écueil se présentait pour le choix des morceaux. Le dix-septième siècle, en ses joyeusetés et gaillardises, se montre aussi hardi et tout aussi cynique parfois que le seizième; de plus, la langue, dépouillée de sa vieille rouille, laisse les nudités sans voile.

Que fallait-il faire en présence de cette difficulté?

Il fallait se rappeler d'abord que ce qui nous offusque aujourd'hui était accepté sans aucun scrupule par nos aïeux, et que les contes n'ont d'autre but que de faire rire, de mettre en scène, pour s'en moquer, les ridicules et les vices, la

sottise des maris jaloux, la confiance aveugle des maris trompés, l'effronterie des femmes galantes. Ils ne glorifient point, comme une foule de romans modernes, les égarements des sens; ils ne portent point le trouble dans les imaginations, et c'est là leur excuse. C'est aussi le caractère du dix-septième siècle d'outrer d'une part la solennité et la pruderie, et de l'autre de pousser à l'extrême les gaillardises rabelaisiennes. Ces gaillardises, qui donnent une si juste idée de la littérature de l'époque dans son expression la plus vivante, parce qu'elle est la plus populaire, nous ne pouvions nous en interdire la reproduction sans fausser les perspectives de l'histoire, et nous ajouterons que si l'on croyait devoir les proscrire dans des recueils purement rétrospectifs, il faudrait du même coup proscrire Brantôme, Rabelais, Régnier, Tabarin. On fera remarquer d'ailleurs qu'en leur donnant ici une place qu'il était impossible de leur refuser, on est toujours resté bien en deçà des bornes où se sont arrêtés les conteurs, comme on peut le vérifier, en comparant ce qui a été pris à Tabarin et aux autres recueils avec ce qui leur a été laissé.

On voulait donner, par les monuments eux-mêmes, une histoire générale du genre. On a donc admis tous les sujets, quelle que soit la source d'inspiration dont ils découlent. Dans *les Conteurs avant La Fontaine*, on rencontre *le Moine sacristain* et *le Sentier battu*, à côté des *Miracles* de Gauthier de Coinsy, et d'*Asseneth;* dans les *Conteurs contemporains de La Fontaine*, on rencontrera de même la *Pieuse fraude*, de l'évêque Pierre Camus, à côté de la *Sonnerie du trompette*, Fénelon à côté de Bussy-Rabutin.

L'histoire du genre au dix-septième siècle est résumée dans une introduction générale.

De courtes notices biographiques sont placées en tête des extraits de chaque auteur; des notes accompagnent les

extraits. Elles sont courtes, mais on s'est efforcé de les faire porter sur des faits intéressants et de montrer comment le conte n'est souvent qu'un écho de l'histoire, et quels éléments il peut fournir pour la connaissance des mœurs et des idées du temps où il a été écrit. Il entre en effet dans une foule de détails que les mémoires et les ouvrages généraux laissent de côté; il donne de plus, par son caractère populaire et familier, la note des sentiments qui circulaient dans la foule au temps où il a été écrit. On peut même ajouter qu'il en apprend souvent sur l'état de la société beaucoup plus que les ouvrages écrits par les érudits, et ce n'est point exagérer de dire qu'il forme pour le siècle de Louis XIV le complément de Molière, de La Bruyère et de Boileau.

Le volume se termine par un index. On y trouve, à côté de l'indication des noms, celle des divers sujets mentionnés dans le cours du livre. Il suffira d'y jeter les yeux pour voir combien de choses sont contenues dans ces pages, d'un caractère à la fois si compacte et si net, qui renferment la matière de plusieurs volumes in-8°.

Les renvois ont été relevés avec la plus grande attention, car un livre sans index n'est qu'un véritable dédale, et puisqu'il s'agit de contes, on peut dire que l'index est aussi utile au lecteur pour rencontrer ce qu'il cherche, que les cailloux blancs l'ont été au Petit-Poucet pour retrouver la maison paternelle.

INTRODUCTION

L'histoire littéraire des règnes de Louis XIII et de Louis XIV se résume tout entière pour nous dans quelques grands noms, et l'on peut justement appliquer aux écrivains contemporains de Corneille, de Pascal, de La Bruyère, de Molière, de La Fontaine, la vieille et classique image des étoiles qui disparaissent devant le soleil. La plupart reposent en paix dans ces nécropoles de la pensée humaine qu'on appelle des bibliothèques, et c'est à peine si de loin en loin quelque critique à court de sujets, quelque bibliographe passionné pour les livres que personne ne lit, viennent les troubler dans leur tranquille sommeil. Ont-ils tous mérité l'oubli profond sous lequel ils sont restés comme ensevelis? Le succès que quelques-uns d'entre eux ont obtenu de leur temps n'a-t-il été qu'une affaire de mode, comme la poudre, les mouches et les paniers? Nous ne le pensons pas, et, tout en nous dé-

fiant des réhabilitations tardives, nous croyons que parmi les conteurs du dix-septième siècle il en est quelques-uns, et même un assez bon nombre, qui méritent un souvenir. L'hôtel de Rambouillet a monopolisé à son profit la curiosité des chercheurs. On ne s'est point donné la peine, du haut des fenêtres du salon bleu d'Arthénice, de regarder dans la rue, ou de fureter dans la boutique de Toussaint-du-Bray, qui étalait bien avant Barbin les nouveautés du jour dans la galerie des Prisonniers, au palais de Justice. On y aurait cependant trouvé quelques livres qui ont fait dans leur temps les délices de la cour, et qui peuvent encore, aujourd'hui qu'il n'y a plus de cour, être lus avec plaisir par la ville, comme on disait dans les vieilles préfaces. Les maîtres de la critique moderne, Sainte-Beuve, Nisard, Cousin, nous ont promenés dans les grandes allées du jardin de Versailles, au temps des perruques à marteau, des gardes de la manche, des gentilshommes à bec-de-corbin; nous allons aujourd'hui suivre les petits sentiers, en cherchant dans les grandes herbes quelques-unes de ces fleurs de l'esprit qui ne se fanent jamais, et peut-être constaterons-nous qu'en ce dix-septième siècle, qui nous apparaît si grave et si sérieux dans sa majesté classique, le vieil esprit gaulois ne s'est point réfugié seulement dans *Pourceaugnac* et les Contes de la Fontaine[1].

[1] Nous n'insisterons point, dans cette introduction, sur le caractère particulier des divers auteurs dont nous reproduisons les œuvres. Ils

I

DÉCADENCE DE LA LITTÉRATURE CHEVALERESQUE. — LE ROMAN PASTORAL ET LE ROMAN DÉVOT. — TABARIN ET LES CONTEURS POPULAIRES. — LA GAIETÉ AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Malgré son enthousiasme pour l'antiquité grecque et romaine, malgré ses tendances positives et railleuses, le seizième siècle à son début se sentait encore attiré vers la littérature féodale et chevaleresque. Les manies guerrières de Charles VIII, qui voulait montrer aux dames de sa cour que « s'il était petit de taille, il était grand de cœur, » la gentilhommerie vaniteuse de François Ier, avaient remis en honneur le cycle de Charlemagne et les romans d'aventures. Les douze Pairs, les neuf Preux, les Amadis, retouchés, allongés et défigurés[1], avaient fait la campagne d'Italie dans les bagages du vainqueur de Marignan; ils étaient les héros du jour, lorsque le grand mouvement de la Réforme provoqua contre eux une violente réaction. Les terribles réalités des guerres civiles, où périrent plus de

ont chacun une notice littéraire, fort courte sans doute, mais que nous avons tâché de rendre aussi exacte que possible. Nous ne pouvons donner dans *l'Introduction* qu'une vue générale du sujet.

[1] On trouvera l'indication des principales éditions des Amadis et autres romans chevaleresques, dans la table méthodique du *Manuel du libraire*, de M. Brunet, t. V, p. 931 et suiv.

800,000 personnes par le fer ou la faim, rendirent complétement ridicules aux yeux des contemporains, « tout saignants encore des batailles, » les exploits contre les enchanteurs et les géants, et quand Henri IV eut rétabli la paix dans le royaume, les esprits et la curiosité publique prirent une autre direction.

L'année même où le poignard de Ravaillac enlevait à la France un de ses plus grands rois, Honoré d'Urfé inaugurait, par *l'Astrée*, un genre nouveau. Il faisait dans ce livre la peinture des bergers du Lignon, et le public accueillait avec une faveur extrême cette fade idylle, qui le reposait, comme un rêve de l'âge d'or, du souvenir de ses malheurs. Pierre Camus, évêque de Belley, créait en même temps le roman dévot; il dramatisait les coups de la grâce, les épanouissements de l'amour divin, et, lorsqu'à la fin de ses jours il quitta son évêché pour se retirer aux Incurables de Paris et soigner les malades, il n'avait pas écrit moins de cent quatre-vingt-neuf volumes divers, où la bizarrerie des sujets le dispute à la bizarrerie du style et des titres, car le vertueux et prolixe évêque de Belley est l'un des premiers écrivains français qui aient cherché à attirer les clients par l'étrangeté des étiquettes : *Élise ou l'Innocence coupable*, — *Hélène et son Heureux malheur*, — *Hyacinthe, histoire catalane, où l'on voit la différence de l'amour et de l'amitié*, etc., ce qui fait pressentir *Monsieur de Cupidon*, *la Femme de feu*, et *Mademoiselle Giraud ma femme*.

Les poëtes travaillaient, à la même époque, à l'édification des âmes. *Le Brasier spirituel*, du P. Cossart; *la Chasteté récompensée*, de Cerisiers; *les Fleurs de l'amour céleste; le Miroir de l'amour divin*, du P. de Croix; *l'Orphée sacré du paradis*, de Girard, forment de 1610 à 1650 comme une sorte de rosier mystique qui rappelle les *Miracles* du trouvère Gauthier de Coinsy; mais les poëtes sacrés et les créateurs du roman dévot[1] étaient venus trop tard. Le mysticisme, effarouché par la Réforme, s'était envolé vers le paradis, comme les mouches qui pétrissaient leur miel dans la maison d'Asseneth; seul, sous le règne de Louis XIII, saint François de Sales rappelait les grands docteurs des siècles de foi, saint Thomas, Hugues de Saint-Victor ou Bonaventure, et ce n'étaient pas *les Gémissements de la colombe* qui charmaient ce qu'on appellerait aujourd'hui le *gros public*. La source gauloise n'était point tarie : la voix criarde et narquoise des enfants de la Mère Sotte et de l'abbé Mau-gouverne avait gardé le privilége d'attirer la foule; les Parisiens, en 1618, se portaient sur le pont Neuf pour s'égayer aux joyeux propos de Tabarin, et les vieilles gaillardises nationales refleurissaient dans de petits livres aujourd'hui disparus, comme les générations

[1] Ce genre s'est continué au dix-huitième siècle par *le Comte de Valmont*, et l'on pouvait croire qu'il était mort, et bien mort, lorsqu'on le vit reparaître tout à coup vers 1840, en même temps que les miracles; les arrière-petits-fils de Pierre Camus s'appellent Guiraud, de Genoude, l'abbé Gueulette, Anna Marie, Louis Veuillot, etc.

auxquelles ils ont fait oublier les tristesses de la vie.

De même qu'au seizième siècle, au temps de Noël du Faill, de Henri Étienne et de Béroalde de Verville, l'érudition et la fantaisie travaillaient de concert « à combattre les humeurs mélancoliques » en racontant, après la reine de Navarre, les mauvais tours que « les femmes jouent aux pauvres hommes. » Il y a là une véritable bibliothèque populaire où figurent, à côté des *Tabarinades*, *les Caquets de l'accouchée*, — *les Essais de Mathurine*, — le *Trésor des récréations*, pour consoler les personnes qui ont été frappées au nez du vent de bise, — la *Galerie des curieux*, — *la Sage folie*, fontaine d'allégresse et reine des plaisirs, — les *Agréables divertissements français*, — *le Courrier facétieux*, — *le Bouffon de la cour*, — *la Gibecière de Mome*, — l'*Arlequiniana*, etc. ; les auteurs de ces livres ne s'inquiètent nullement de la gloire littéraire, ils n'écrivent que « pour inciter les rêveurs à vivre de gaieté. » Ils y réussissent quelquefois, et *le Réveille-matin*, *le Chasse-ennui*, *les Discours récréatifs* de Verboquet le Généreux, égalent, en plus d'une page, *les Cent Nouvelles nouvelles* ou *l'Heptaméron*, et le clergé n'y est guère plus ménagé qu'au moyen âge ou à l'époque de la Renaissance.

Il ne faut demander à ces recueils ni les délicatesses de l'art, ni les habiletés de la mise en œuvre. Tout y marche à l'aventure, et les personnages les plus divers s'y succèdent dans le pêle-mêle le plus complet. Alexandre le Grand, les papes, les empereurs d'Allemagne, les rois

de France, les chambrières et les valets, les frères prêcheurs, les nouvelles mariées, les apothicaires armés du pistolet d'Esculape, y défilent comme dans une ronde de carnaval; on y entend parfois bien des lazzi grossiers, mais souvent aussi l'esprit gaulois y jette de vifs éclairs, et ce n'est point sans quelque surprise que l'on rencontre de pareilles joyeusetés à côté des romans édifiants de Pierre Camus; mais il en est ainsi dans toutes les littératures, car l'esprit humain est emporté par deux courants contraires, dont l'un l'entraîne vers l'idéal, et dont l'autre le ramène vers la réalité la plus triviale et souvent même la plus cynique. Celui-ci a coulé pour ainsi dire à pleins bords sous Louis XIII et la régence d'Anne d'Autriche. Richelieu n'y mit point d'obstacle et laissa les conteurs s'ébattre librement, à la condition qu'ils ne toucheraient point à la politique; Mazarin, qui créait l'Opéra pour distraire les Parisiens des impôts et des banqueroutes sur les rentes de l'Hôtel de Ville[1], ne se montra point plus sévère; mais, quand Louis XIV émancipé eut pris le pouvoir en main, il voulut faire oublier par les rigueurs de la pruderie officielle le scandale des galanteries publiquement affichées. Jupiter fronça le sourcil. Il fallut aller chercher, pour les joyeusetés, des imprimeurs en Hollande ou livrer aux ciseaux

[1] Mazarin fut, en effet, le plus grand banqueroutier de notre histoire; une fois, entre autres, il annula d'un trait de plume une dette de 60 millions, et lorsqu'il refusait ainsi de payer les créanciers de l'État, il donnait pour unique raison que les uns étaient trop riches, et les autres des gens de rien.

des censeurs *le Réveille-matin*, *le Chasse-ennui*, *Verboquet le Généreux*, et *la Gibecière de Mome;* les petits contes en prose qui rappelaient par leur brièveté, leurs gaillardises et leurs vives allures, nos plus anciens fabliaux, se montrèrent de plus en plus rares dans les dernières années du siècle. Les auteurs cherchèrent à plaire au roi plutôt qu'au public. Arlequin lui-même s'attrista, et, comme Louis XIV, il devint morose en vieillissant.

Ce n'est point par la réserve et la délicatesse que se distinguent en général les conteurs populaires du dix-septième siècle. Ce qui règne avant tout chez eux, c'est un sentiment très-vif de la réalité, et c'est un fait digne de remarque que le signal de la réaction contre les vaines subtilités de la scolastique, l'impuissance de la science, ait été donné chez nous, non point par des savants et des philosophes, mais par les contes, les farces populaires et les comédies. Rabelais avait le premier ouvert la voie; Béroalde de Verville, Bouchet, Henri Étienne, Tabarin y étaient entrés après lui; et Molière, les résumant tous, vint à son tour combattre le vain savoir qui régnait encore de son temps, et qui croyait tout expliquer par des mots.

II

MADEMOISELLE DE SCUDÉRY. — LES CONTEURS QUINTESSENCIÉS. — LES BELLES ALLÉGORIES. — LES IMPORTATIONS ITALIENNES ET ESPAGNOLES. — SCARRON ET LA RÉACTION DU RÉALISME. — LOUIS XIV ET LE GRAND CYRUS.

L'Astrée, sous le règne de Louis XIII, était resté dans le genre noble l'œuvre magistrale, la plus haute expression des fictions romanesques à l'usage des gens de qualité; mais pendant la régence d'Anne d'Autriche, il trouva des rivaux, et d'Urfé s'éclipsa devant Madeleine de Scudéry. Le premier roman de la « Vierge du Marais, » comme l'appelaient ses contemporains, *Ibrahim*, parut en 1641, et, suivant le mot consacré de nos jours, ce fut un grand événement littéraire. Les fadaises de l'hôtel de Rambouillet, qui jusqu'alors étaient restées renfermées dans le cercle étroit des *alcôvistes*, se vulgarisèrent rapidement; *Artamène* ou *le Grand Cyrus* et *Clélie* suivirent *Ibrahim*, en 1649 et 1656. Le succès fut inouï; *le Grand Cyrus* fit gagner à lui seul plus de 100,000 écus à son éditeur, et peu s'en fallut que la Vierge du Marais ne fût mise au-dessus du grand Corneille. Dans ses belles études sur *la Société polie au dix-septième siècle*, M. Cousin a fait à Madeleine de Scudéry les honneurs d'une réhabilitation; il lui attri-

bue sur les mœurs de son temps, sur les progrès de la langue, une influence salutaire; mais peut-être son jugement n'a-t-il point infirmé l'arrêt de Boileau, qui place *le Grand Cyrus* au nombre des bouquins les plus redoutables du combat du Lutrin, et la curiosité littéraire peut seule faire supporter aujourd'hui ces Orientaux apocryphes qui couvrent leur turban d'une perruque, ces Romaines affadies qui quittent la quenouille des matrones ou le poignard de Lucrèce et d'Arria pour tracer la carte du *Pays de Tendre*.

Malgré leurs dix volumes, *le Grand Cyrus* et *Clélie* avaient eu dix éditions. Les imitateurs, affriandés par le succès, s'empressèrent d'exploiter la même veine; la Vierge du Marais avait tracé la carte du *Pays de Tendre;* l'abbé d'Aubignac publia la *Relation du royaume de Coquetterie;* la question de savoir à qui appartenait l'idée première de ces belles allégories, comme on les appelait alors, mit en révolution la république des lettres. La Calprenède consacra dix-huit ans et dix volumes à *Cassandre*, dix volumes à *Cléopâtre*, sept volumes à *Faramond;* l'abbé de Boisrobert dédia au surintendant Fouquet, qui les payait au centuple de leur valeur, les *Nouvelles héroïques et amoureuses*, et le Normand Desfontaines fit concurrence à la vertueuse *Clélie* par *l'Illustre Amalasonthe*.

On vit se former autour de nos premiers grands classiques une école de romanciers, aussi faux que prétentieux, auxquels on pourrait justement donner le nom de

classiques de l'ennui. Quoiqu'ils aient pu, en bien des pages, soutenir la comparaison avec mademoiselle de Scudéry, leurs œuvres attendaient vainement les clients sur le perron de la Sainte-Chapelle. Ne pouvant se faire acheter par le public, ils cherchaient à se faire pensionner par le roi, et ce qu'ils ont laissé de plus curieux, ce sont leurs dédicaces, qui montrent jusqu'où la sottise humaine peut reculer les bornes de la bassesse. Charles Sorel est à peu près le seul qui ait échappé à cette épidémie de servilité, et il en a fait, dans son roman de *Francion*, une spirituelle critique, en dédiant son œuvre à *Francion* lui-même, c'est-à-dire au personnage né de sa fantaisie.

Le premier ministre, Mazarin, était Italien, la reine mère était Espagnole; les courtisans de la plume allèrent chercher leurs personnages en Italie et surtout en Espagne, ce qui était encore une manière de flatter. On put dire en littérature aussi bien qu'en politique qu'il n'y avait plus de Pyrénées, mais on n'importa guère que de la pacotille, et pendant les dix dernières années de la minorité, Scarron seul a tenté de se frayer des voies nouvelles.

On lit encore avec plaisir *le Roman comique* parce que le joyeux paralytique savait que la fiction ne doit être que le voile de la vérité, et le roman le miroir du monde. Au lieu d'aller chercher ses personnages sur les bords du Lignon ou dans le royaume des Mèdes, au lieu de déguiser en précieuses des princesses ostrogothes et

wisigothes, il a peint les hommes tels qu'il les voyait autour de lui, avec les vices éternels de leur nature, et les ridicules qui sont comme les modes changeantes des mœurs. *Le Roman comique* est sorti de cette donnée, et la tentative fut heureuse. Scarron eut le rare mérite de créer des types qui lui ont survécu, et que nous avons vus plus d'une fois reparaître dans les œuvres contemporaines.

A dater du *Roman comique*, une nouvelle école tend à se fonder, et le genre se modifie, comme la comédie elle-même s'était modifiée après *le Menteur*. Cependant *l'Astrée* et *le Grand Cyrus* étaient loin d'avoir perdu leur prestige. Louis XIV, qui avait dansé en 1656 et 1659 dans les ballets de *la Nuit* et de *Psyché*, montrait un goût très-vif pour les allégories mythologiques et bocagères ; il patronnait *le Grand Cyrus*, parce qu'il y retrouvait l'image du despotisme galant dont il était la vivante incarnation. Ses sujets, pendant la période ascendante et glorieuse du règne, se firent un devoir d'admirer ce qu'il admirait lui-même, et Madeleine de Scudéry eut longtemps encore des lecteurs et des imitateurs. Dans la seconde moitié du siècle, *Nicandre*, *l'Amant de bonne foi*, *Asterio et Tamerlan*, *Axiamire*, et quelques autres romans de la même force vinrent de temps en temps consoler les vieux alcôvistes des progrès du goût ; mais c'était le glorieux privilége du dix-septième siècle de faire oublier dans chaque genre les pauvretés littéraires par un chef-d'œuvre ; et ce chef-

d'œuvre, ce fut l'année 1664 qui le vit éclore par l'apparition de *Joconde*.

Nous ne reviendrons pas après tant d'autres sur les *Contes* de la Fontaine ; ils sont connus de tous les lecteurs français, et nous n'aurions rien à en dire dans l'éloge ou dans la critique qui n'ait été dit vingt fois. Nous ferons seulement remarquer que leur influence, comme type littéraire, a été beaucoup plus grande qu'on ne le pense généralement. Au quinzième siècle, le fabliau s'était absorbé dans la *farce*, et quand il essaya de revivre au seizième siècle, il abandonna, sauf avec Passerat, Sébillet et les auteurs de la *Vie de saint Raisin* et de *saint Harenc, glorieux martyrs*, sa forme primitive, qui était la forme poétique. La Fontaine le fit remonter vers sa source ; il le replaça, en le rajeunissant, dans le cadre étroit où il s'était enfermé d'abord, et c'est par lui et par lui seul qu'il a refleuri sur la vieille terre gauloise.

Louis XIV fit à *Joconde* un très-maussade accueil, quoiqu'il ne fût ni parlementaire, ni janséniste ; mais il n'était point courtisan, et c'était là un crime impardonnable. Cette fois du moins les sujets n'attendirent pas, pour lire et pour admirer, que le maître leur en donnât la permission. Le succès se fit sans privilége du roi ; il fut très-grand, et les contes comme les fables créèrent toute une école. A dater de *Joconde*, en effet, le conte en vers reprend dans notre littérature la place que le fabliau y avait tenue au moyen âge. La source, une fois rouverte, jaillit avec une intarissable abon-

dance, et c'est de la Fontaine que procèdent *l'Homme à bonne fortune*, de Boursault, *l'Esprit fort*, de Perrault, les *Compliments*, de Desmarets, *le Serpent mangeur de Kaimack*, de Sénecé, *les Jeux olympiques*, de Fontenelle, le *Rossignol et le Moineau*, de Vergier, *le Don de la Naïade*, etc.[1]. Écrits la plupart en vers libres, les contes de cette époque se distinguent par la vivacité de leur allure, une grande finesse d'observation, une simplicité charmante; mais quand ils ne sont point excellents, ils tombent au-dessous du médiocre, et comme Rabelais, ils vont parfois au-delà du pire. Le dix-septième siècle en effet n'admet pas de moyen terme; il est précieux, empesé comme les *collerettes godronnées* de ses marquis, ou débraillé comme les truands de la cour des miracles. Dans la littérature, comme dans la vie sociale, des gentilshommes et des gueux, voilà son histoire.

[1] Les contes en vers sont extrêmement nombreux au dix-huitième siècle; mais s'il en est beaucoup qui méritent l'oubli, il en est aussi d'autres qui peuvent être lus avec plaisir; Grécourt et Piron, quand ils ne tombent point dans l'obscène, rencontrent de très-heureuses inspirations. Dorat lui-même, au milieu de ses fadaises, a quelques pages vives et gaies, et sans parler de Voltaire, qui reste dans ce genre le maître de ses contemporains, La Monnoie, Du Cerceau, le chevalier de Boufflers, Florian, l'abbé Le Monnier, Imbert, le pseudo-abbé de Colibri, Pons de Verdun, forment un véritable groupe classique qui reste sans doute loin de La Fontaine, mais qui cependant l'approche de plus près que les fabulistes. L'*Almanach des Muses*, qui parut pour la première fois en 1762, contient quelques jolis contes signés pour la plupart de noms complétement oubliés aujourd'hui; quelles sont en effet, même parmi les lettrés, les personnes qui savent que M. Guillaume, M. de La Louptière, M. de Chenevières, le chevalier de Nigris, étaient des gens de beaucoup d'esprit qui faisaient de très-jolis vers?

III

INFLUENCE DE LA FONTAINE SUR LES CONTEURS. — L'ÉPOPÉE DU GOINFRE. — LES OUBLIÉS. — LE ROMAN HISTORICO-SATIRIQUE. — LE CYCLE DU GRAND ALCANDRE. — LES NOUVELLES. — LES CONTES DE FÉES. — LE ROMAN PRÉCURSEUR.

Ce ne fut pas seulement sur les poëtes que s'exerça l'influence souveraine de l'auteur de *Joconde*. Les prosateurs comprirent comme lui que les *longs ouvrages font peur ;* ils se renfermèrent dans de plus étroites limites, et ceux dont on a gardé le souvenir tournèrent plus particulièrement à l'étude des mœurs et à l'allusion politique : *le Roman bourgeois* de Furetière est, comme les *Contes* de la Fontaine, une œuvre profondément réaliste; la satire littéraire y marche de front avec la satire des mœurs, et elle s'y produit toujours, comme dans Molière et Boileau, sous une forme légère, car sous Louis XIV ce n'est que dans les querelles entre savants qu'elle tourne au pédantisme.

A côté du *Roman bourgeois*, il faut citer le *Recueil des diverses pièces comiques*, de Préfontaine, véritable tableau de Paris, écrit comme celui de Mercier sur la borne, au coin des rues; il faut citer encore les *Aventures de d'Assoucy*, qui sont comme l'épopée du goinfre et la critique des gênantes façons que l'étiquette a

introduites dans les plaisirs de la gastrosophie. On tourne sans doute avec impatience plus d'un feuillet dans cette œuvre désordonnée de *l'Empereur du burlesque;* mais on y rencontre aussi çà et là quelques pages agréables qui sont comme la préface du poëme de Berchoux, du badinage de Brillat Savarin et des *Jeux culinaires* de Charles Fourier.

Bien d'autres conteurs, bien d'autres romanciers, viennent se grouper encore autour de ceux auxquels nous venons de donner un souvenir, mais ils n'ont laissé que peu de traces, et nous serons parfaitement en règle avec les bibliographes les plus exigeants lorsque nous aurons cité leurs noms : ils s'appellent Dubois de Chastenay, Jean d'Intras, Devaux, de Sonan, Guersan, Humbert de Queyros, Guy Allard, J. de Lannel, Rossel, Blessebois, Savinien d'Alquié, Paris, Éman d'Aranda, Guillaume, de Guisville, mademoiselle de Villaudon, Gomberville, mademoiselle de la Rocheguillehen, Lemaire, Durand, Duperret, Lescouvel, Catherine Bernard; combien en est-il, dans le nombre qui, depuis un siècle, aient trouvé un seul lecteur? Combien même en est-il dont on puisse aujourd'hui rencontrer les volumes ailleurs que dans quelques recoins perdus de nos grands dépôts littéraires, bibliothèque de la rue Richelieu ou bibliothèque de l'Arsenal? Combien d'autres aussi ont disparu, sans qu'un seul exemplaire en existe encore! Et quel triste présage que cet oubli de leur nom et cette disparition de leurs œuvres pour les romanciers de

notre temps, car le roman doit surtout son succès aux caprices de la mode, et quand nous voyons aujourd'hui quelle a été la destinée posthume de ceux qui ont le plus vivement excité l'admiration des contemporains, nous pouvons nous demander si le même sort n'attend pas les prétendus chefs-d'œuvre qui remplacent *l'Astrée* et *le Grand Cyrus*, et qui soñt salués des mêmes applaudissements [1].

Parmi les écrivains que nous venons de citer, quelques-uns ont pris leurs sujets dans l'histoire de France, mais ils se sont tous éclipsés devant Bussy-Rabutin, qui, dans l'*Histoire amoureuse des Gaules*, n'a point craint de mettre en scène les personnages de son temps, mesdames d'Olonne et de Châtillon, et leurs adorateurs, le duc de Candale, Beuvron, Jeannin de Castille, le chevalier de Grammont, l'abbé Fouquet, qui fut toujours en froideur avec la morale, le duc de Chevreuse, Vivonne et bien d'autres encore qui se succédaient dans le cœur banal de ces aventurières de l'amour « comme un clou qui chasse l'autre » et qui payaient souvent leurs bonnes grâces argent comptant.

[1] Le lecteur nous saurait sans aucun doute fort mauvais gré de lui donner de notre prose, au lieu de la prose des conteurs que lui promet le titre de ce volume, et c'est pour cela que nous marchons vite, sans nous attarder aux discussions de la critique littéraire, qui, soit dit en passant, est fort loin d'être toujours instructive; nous croyons cependant qu'il y aurait un véritable intérêt à faire une étude comparée des romans du dix-septième siècle et de ceux de notre temps. Jamais peut-être on ne pourrait mieux montrer que par cette étude combien est profond l'abîme qui sépare les deux époques, au point de vue des sentiments et des tendances littéraires. Il y a très-certainement là une lacune à combler.

On a quelquefois reproché à la Bruyère de s'être montré sévère à l'excès dans le chapitre *des femmes;* mais *l'Histoire amoureuse des Gaules* justifie pleinement le grand moraliste, du moins en ce qui touche l'époque de Louis XIV. Bussy-Rabutin a montré combien la corruption était profonde, et souvent même vénale, dans certains recoins de cette société en apparence si élégante et si polie. Les tristes héroïnes de son *Histoire* avaient encore plus de rivales en effronterie qu'en beauté. La dégradation des mœurs qui déshonora la régence et le règne de Louis XV s'annonçait déjà sous la Fronde, et ce n'étaient pas les exemples d'un maître qu'on imitait pour le flatter jusque dans les désordres de sa vie privée qui pouvaient arrêter les progrès du mal. Il faut sans doute, dans le livre de Bussy, faire une large part à la fantaisie du conteur, aux rancunes personnelles, aux exagérations de la satire. Il faut enlever de ce musée du vice, le portrait de madame de Sévigné, qu'il accuse d'avoir aimé le comte de Lude « sans soupirs, sans larmes et sans hélas ! » parce qu'elle avait peut-être refusé de l'aimer lui-même. Cependant, si le roman pénètre et s'insinue un peu partout, la vérité historique se retrouve aussi en de nombreuses pages, et bien des misères morales se découvrent derrière la tenture magnifique qui nous dérobe trop souvent les perspectives du dix-septième siècle.

Les livres à grand succès ont eu dans tous les temps le privilége de faire éclore d'autres livres; il en fut

ainsi pour l'*Histoire amoureuse des Gaules*. Des branches nouvelles vinrent se greffer, comme dans les poëmes chevaleresques, sur l'œuvre primitive, et le pamphlet cette fois passa par-dessus la tête des courtisans pour aller souffleter le roi et ses maîtresses. Louis XIV devint *le grand Alcandre*. Les feuilles volantes et les petites brochures imprimées clandestinement, signées de faux noms et datées de Hollande ou de villes imaginaires, circulèrent comme les insaisissables pamphlets jansénistes, en dépistant les sergents et les archers. La Vallière, Montespan, Fontanges, défilèrent en toilette d'apparat devant le public parisien, comme les mousquetaires rouges et noirs devant le roi, un jour de grande revue dans la plaine des Sablons. Madame de Maintenon eut surtout à souffrir de cette exhibition des reines interlopes, et l'on verra dans le cours de ce volume quel tableau les contemporains ont tracé de cette fortune inouïe qui a fait de la fille de l'un des plus illustres chefs du protestantisme l'épouse inavouée du persécuteur implacable des protestants.

Les romans historico-satiriques eurent un grand succès de scandale, mais il fallait les imprimer, les vendre en cachette, car on jouait trop gros jeu en s'attaquant au grand Alcandre. Un petit nombre d'écrivains seulement, cinq ou six au plus, qui sont restés inconnus, abordèrent ce sujet scabreux qui menait sûrement à la Bastille et qui pouvait mener au gibet. Les autres se bornèrent prudemment à cultiver le genre héroïque,

galant, comique ou tragi-comique. Renaud de Segrais s'y distingua particulièrement, et les Nouvelles qu'il a publiées, sous le titre de *Divertissements de la princesse Aurélie*, sont encore de beaucoup préférables à bien des romans contemporains. L'une d'elles, *Floridon ou l'amour imprudent*, a même fourni à Racine, comme on en jugera par les rapprochements que nous donnons plus loin, le sujet de la tragédie de *Bajazet*[1].

De même que pendant la minorité de Louis XIV le premier rang parmi les romanciers avait appartenu à une femme, mademoiselle de Scudéry, de même ce fut encore une femme, madame de la Fayette, qui obtint les lettres de grande noblesse pendant la seconde moitié du siècle ; elle a traité l'histoire avec le même sansgêne que la Vierge du Marais ; mais elle eut plus qu'elle le sentiment profond des passions, dont elle avait fait pendant vingt ans une étude pratique avec un grand moraliste, le duc de la Rochefoucauld, ce qui lui donnait sur l'auteur du *Grand Cyrus* l'inappréciable avantage de l'expérience. Elle eut aussi la grâce, la simplicité, la mesure, qualités fort rares parmi les romanciers de son temps, qu'elle efface tous par *Zaïde*.

C'étaient aussi les femmes qui devaient faire revivre la littérature de la féerie. Quelques-uns des contes de mesdames de Murat et d'Aulnoy ont en effet précédé *le Chat botté* et *la Barbe-Bleue*. Quoique *la Biche au*

[1] Rappelons ici en passant que la tragédie de *Mithridate* est de 1673, et qu'un roman de *Mithridate* avait paru en 1651.

bois, *la Chatte blanche*[1], *le Prince Marcassin*, *la Belle aux cheveux d'or* et *l'Oiseau bleu* brillent par une grande richesse d'imagination et de charmants détails, Perrault est resté dans ce genre le maître inimitable.

Les *Contes des fées* avaient paru en 1697; deux ans plus tard, au moment où le dix-septième siècle allait tomber dans l'éternité, un nouveau chef-d'œuvre, *Télémaque*, vint s'ajouter à tous ceux qu'il avait vus éclore. Ces deux livres, restés populaires, ont eu tous deux une destinée bien différente. Les Contes, écrits pour l'amusement des enfants, ont trouvé un lecteur de plus dans chaque enfant qui sait lire et sont restés les amis du foyer. *Télémaque*, écrit pour l'enseignement des rois, a été proscrit par ceux-là mêmes qu'il devait éclairer et instruire. Fénelon avait vu tout ce que le faste d'une cour brillante, tout ce que les mensonges de la flatterie cachaient aux yeux du maître de misères et de souffrances; il connaissait les dangers que le despotisme et la corruption traînent à leur suite, et pour les prévenir il fit parler la sagesse par la bouche de Mentor. Voilà ce qui fait la beauté et le succès du *Télémaque*, bien plus que le charme du style, car ce roman, le dernier venu de son siècle, dépasse tous les autres par sa portée. Ce n'est pas une vaine fiction, c'est un de ces livres précurseurs qui annoncent les ré-

[1] Il suffit de rappeler ces titres pour montrer dans quels magasins vont s'approvisionner nos auteurs de pièces à grand spectacle. Le vieux neuf en littérature est toujours de mode.

volutions et la chute des trônes, comme les oiseaux de tempête annoncent les ouragans.

On le voit, au-dessous des grands classiques, *des vieux illustres*, comme les appelle Sainte-Beuve, le dix-septième siècle est riche en œuvres de pure imagination, beaucoup plus riche qu'on ne le suppose d'ordinaire. Le fabliau renaît avec La Fontaine; les joyeusetés du seizième siècle se continuent par Tabarin, *le Courrier facétieux*, *les agréables Divertissements français*, *Verboquet le Généreux*, le roman se produit comme le conte et la nouvelle sous les formes les plus diverses; il est tour à tour sentimental, quintessencié, dévot, comique, tragi-comique, héroïque, pastoral, allégorique, satirique, historique, féerique et bourgeois, il côtoie la tragédie et la comédie, et donne l'exacte mesure des variations de l'esprit dans ses manifestations les plus populaires. Il serait sans doute aussi injuste que faux de chercher dans des livres, pour la plupart oubliés, des rivaux à Molière, à Boileau, à La Bruyère ; mais on peut dire, sans s'écarter du respect dû à ces grands écrivains, que Charles Sorel, Scarron, Furetière, Préfontaine, Bussy-Rabutin[1], et d'autres encore que nous trouverons plus loin, sont de leur famille, car ils ont combattu avant eux ou à côté d'eux l'empirisme qui régnait dans les sciences, l'hypocrisie du langage ou des

[1] Voir le très-intéressant volume de M. Victor Fournel, *la Littérature indépendante et les Ecrivains oubliés* au dix-septième siècle. 1 vol. in-18.

sentiments; ils ont comme eux défendu la cause du bon sens, combattu comme eux les pédants et les cuistres, cet éternel fléau de toutes les littératures, et c'est l'honneur de leur mémoire que leurs noms se présentent d'eux-mêmes à côté des noms qui sont la gloire de notre plus grand siècle littéraire.

Ami lecteur,

Il nous a fallu feuilleter bien des pages, secouer bien des livres poudreux pour composer le volume que nous vous présentons aujourd'hui. Déjà, sous Louis XIV, nous entrons dans ce cinquième âge de l'humanité qu'on peut appeler l'âge de papier. Armande et Bélise, les aïeules directes des *bas bleus* et des femmes incomprises, taillent leur plume; Toussaint-du-Bray et Barbin étalent chaque jour quelque nouveauté sur le perron illustré par le combat du Lutrin; mais là, comme sur le grand escalier de Versailles, les médiocrités vaniteuses coudoient le talent; pour trouver un homme d'esprit, il faut se heurter à Cotin, à Boisrobert, à Vadius, à Trissotin; cependant, au milieu de la cohue, on fait souvent d'heureuses rencontres. Nous espérons, ami lecteur, n'avoir point, sans profit pour votre agrément, dérobé çà et là quelques pages à ces vieux livres submergés par le flot toujours montant des livres nouveaux,

et si longues, si fastidieuses qu'aient été parfois nos recherches, nous en serons dédommagé, et bien au delà, si ce volume trouve auprès de vous le même accueil que son aîné, et si vous jugez qu'à la cour de Louis XIV on savait des contes qui ne le cèdent en rien à ceux de la cour de Navarre.

Charles Louandre.

LES

CONTEURS FRANÇAIS

CONTEMPORAINS DE LA FONTAINE

XVII^e^ SIÈCLE

LES CAQUETS DE L'ACCOUCHÉE[1]

Au moyen âge, le sentiment de la famille était très-profond, et la naissance d'un enfant était accueillie, non-seulement par les parents, mais par les amis et les voisins, comme un signe de la bénédiction divine. La mère du nouveau-né reposait dans une chambre ornée de fleurs et de tapisseries, toutes les dames de sa connaissance venaient la voir, elles lui contaient les nouvelles de la ville, et l'on se figure aisément de quels commérages étaient assaisonnées ces réceptions où les femmes tenaient le haut du pavé. Aussi avait-on donné, comme nous l'apprend Henri Étienne, le nom de *caquetoires* aux siéges sur lesquels les visiteuses étaient assises et montraient « qu'elles n'avaient point le bec gelé. »

[1] Nouvelle édition revue et annotée par M. Édouard Fournier. Paris, 1855, in-18, Bibliothèque elzévirienne. — La première édition, publiée par petits cahiers, est de 1622.

Les visites au lit des accouchées étaient encore en grande vogue au dix-septième siècle. Il y avait là pour une *revue* parisienne un cadre tout trouvé, et ce cadre a été heureusement rempli par l'auteur anonyme des *Caquets*. « On y voit les mœurs, actions et façons de faire du monde, le tout discouru par dames, damoiselles, bourgeoises et autres, et mis en ordre en une après-dinée qu'elles ont fait leurs assemblées, par un secrétaire qui a le tout ouy et écrit. »

Le style des Caquets est vif, naturel, et marque un très-notable progrès dans la langue. On fait en général l'honneur de ce progrès à Balzac et à Voiture, mais les conteurs peuvent aussi en réclamer une bonne part.

LE PÈLERINAGE DE TROIS BOURGEOISES DE PARIS A NOTRE-DAME-DES-VERTUS

Ce jour-là, il n'y avoit que les bourgeoises qui faisoient leurs visites, car les jours précédents, les grandes dames et demoiselles y avoient passé ; madame la Bruyne, nouvellement érigée de tavernière en grande et superbe marchande[1], commence à dire :

— Comment ! ma cousine, n'avez-vous pas ouy parler de la drollerie qui s'est jouée dernièrement en un pèlerinage qui se fit à Nostre-Dame-des-Vertus ?

— Aussi vray, ma cousine, répondit l'autre, voilà les premières nouvelles que j'aye ouy parler.

— C'est la plus plaisante tragédie que vous ouïtes jamais, dit une vielle de la rue de la Harpe.

— Pour vous commencer ce discours, ma cousine, dit la première, vous devez sçavoir qu'aujourd'huy chacun en prend

[1] C'est-à-dire que madame la Bruyne s'était fait admettre dans l'un des *Six corps* des marchands de Paris, qui formaient dans cette ville la haute aristocratie commerciale. Ceux qui en faisaient partie étaient regardés comme notables bourgeois et ils avaient le titre d'écuyer. Les Six corps comprenaient : les drapiers-chaussetiers, les épiciers, les merciers, les pelletiers, les bonnetiers, les orfévres.

où il en peut attraper. Deux jeunes dames que plusieurs cognoissent...

— Ne sont-elles pas de la paroisse Sainct-Germain, dit une fille de chambre?

— Il n'importe de quel cartier elles soient : il ne les faut pas nommer. Elles alloient enfin l'autre jour en pèlerinage à Nostre-Dame-des-Vertus, accompagnées de deux braves courtisans qui, dès longtemps, ayant fait la partie, ne cherchoient que l'occasion de trouver un tripot afin d'achever le jeu en quatre ou cinq coups de grille. Leurs maris, qu'on dit n'estre point de justice, car, s'ils eussent eu le droit, peut-estre qu'ils n'eussent point encouru l'affront qu'ils encoururent depuis, voulans jouer leur personnage en ceste tragédie, aussi bien que le sieur Darmingère en la rue Sainct-Martin, où il pensa se rompre les hipocondrilles et le train de derrière, songerent qu'en ce cas ils se falloit desguiser, et que, pour le faire, il n'étoit mal à propos de prendre l'habit de quelque moyne ou religieux. Les uns disent qu'ils prirent l'habit de capucin, les autres tiennent qu'ils étoient habillez en mathurins[1]. Quoy qu'il en soit, ils étoient déguisez, et soit de l'un, soit de l'autre habit ils avoient de l'advantage, car s'ils s'étoient accomodez en capucins, ils eurent ceste prérogative qu'en alant ils porterent la corne derrière à cause du capuchon, et en revenant ils en portoient deux sur le front ; s'ils étoient habillez en mathurins, c'est qu'ils commençoient desjà à se faire recevoir en la grande confrairie des fols[2], comme a fait depuis peu un passementier de la rue Sainct-Denis. S'estant habillez, ils suivirent de loin nos pelerines, qui estant arrivez au lieu

[1] Ces religieux, connus aussi sous le nom de *frères de la Trinité de la rédemption des captifs*, furent institués en 1198.

[2] Association burlesque, comme les *Enfants de la mère sotte* et les *Innocents*. Ces sortes d'associations existaient au moyen âge dans un grand nombre de villes. Elles étaient comme la parodie vulgaire et triviale des grandes corporations religieuses et industrielles.

prirent la meilleure hostellerie. Nos religieux cependant vont à l'église pour faire bonne mine, où tout le train arriva. Une, entre autres, de ces deux dames vint s'adresser à son mary : Avez-vous célébré[1], mon père? Le mary, qui se renfonçoit dans son chapperon, lui répondit comme en reculant, peur d'estre cogneu :

— J'ay celebré dès le matin, Madame, excusez-moy. On en demanda autant à l'autre; mais on n'eut autre responce de lui sinon qu'il estoit indisposé. Cela les fit tourner d'autre costé. La messe dite, nos gens s'en retournent pour desjeuner. Ils demanderent une chambre escartée ; on les conduit à la chambre la plus proche des tuilles. Comme ils estoient en bonne disposition, les religieux, qui s'estoient habillez pour entrer en la confrairie des cornards,qui est maintenant si peuplée à Paris, demanderent chopine, afin de voir le succez des affaires. On les mesne dans une petite estude qui respondoit sur les pèlerins, où par un petit trou ils apperçurent de quels bois estoient faites les cornes qu'on leur alloit planter sur le front, ce qu'ils virent grandement à contre-cœur, et malgré eux, ainsi que Monsieur Ramville, qui eut l'autre jour un soufflet malgré luy dans le Palais. Cecy vu, ils s'en retournerent ; mais le mal'heur voulut que les cornes leur commençant à croistre en la suture coronale, je veux dire cornale, ils ne purent jamais remettre leurs chapperons dans la teste, ou, pour dire avec monsieur du Fresne, la teste dans leurs chapperons. Les pelerines revindrent après midy, où nos religieux leur vouloient donner l'absolution, comme de fait ils leur pardonnerent la coulpe, de façon qu'elles furent espoussetées de la poudre que peut-estre elles avoient pris le long du chemin.

— Cela pourroit-il être vray? ma cousine.

[1] Avez-vous dit la messe?

TABARIN

Dans les derniers mois de l'année 1618, la foule se portait sur la place Dauphine devant les tréteaux de deux charlatans, qui débitaient des drogues, et jouaient des parades « pour mieux vendre leurs drogues. » L'un d'eux, Tabarin, émerveillait le public par ses *rencontres*, ses *fantaisies*, ses *questions* et ses *réponses*, car « il était fertile en gaillardises » et pendant huit ans, il fit les délices des Parisiens. D'où venait-il ? On présume qu'il venait de la Lorraine, mais on n'en est pas sûr. Qu'est-il devenu, lorsque enrichi par ses drogues et ses farces, il se retira des affaires, comme on dirait aujourd'hui ? On ne le sait pas davantage. Suivant les uns, il aurait acheté aux environs de Paris une belle propriété pour y finir tranquillement ses jours, mais il y aurait été fort mal vu des nobles ses voisins, qui l'auraient tué dans une dispute pour une affaire de chasse; — suivant les autres, il serait mort d'avoir trop bu à la suite d'une gageure de cabaret. Toujours est-il que sa mort, ainsi que le dit un de ses biographes, fut peu remarquée, parce qu'ayant renoncé à son métier, il avait déjà cessé d'exister pour ceux qu'il avait fait rire.

Tabarin était avant tout improvisateur, et ses joyeux devis auraient sans doute été perdus pour nous, si deux habitués de la place Dauphine n'avaient pris soin de les recueillir et de les publier. La première édition date de 1622; elle fut suivie de beaucoup d'autres, et de notre temps même, tout ce qui a paru sous le nom du célèbre bateleur, tout ce qui lui appartient en propre, tout ce qui

lui a été attribué, a été réuni sous le titre d'*Œuvres complètes*, par un savant bibliographe, M. Gustave Aventin[1].

Les extraits que nous publions ici ne sont point, à proprement parler, des *contes*, mais ils rentrent dans le genre des *joyeux devis*, qui en sont inséparables.

Tabarin a tenu une trop grande place parmi les amuseurs de son temps pour qu'il soit possible de l'oublier dans ce recueil. Ses dialogues donnent lieu en outre à une remarque fort intéressante pour l'histoire littéraire du dix-septième siècle ; c'est que, si grande que soit la distance qui le sépare de Molière, il le fait en bien des points pressentir. On en jugera par les morceaux suivants :

QUELLE DIFFÉRENCE IL Y A D'UNE ESCHELLE A UNE FEMME.

Tabarin. — Cependant que nous sommes sur les femmes, faisons nostre discours à loisir. Dites-moy, quelle distinction mettez-vous entre une femme et une échelle ?

Le Maistre[2]. — Nous voici en la même peine qu'au flacon. Pour en parler philosophiquement, je te diray qu'il y a quatre genres suprêmes en la nature, dont les espèces sont distinguées *a parte rei* comme disent les philosophes : *la substance, le corps, le vivant et l'animal*. De sorte que tout ce qui est animal est vivant, tout ce qui est vivant est corps et tout corps est substance. *Non e conversa ;* car il n'est pas vray de dire, en descendant, que toute substance soit corps, car les anges sont incorporels ; ny que tout corps soit vivant, car les pierres n'ont aucune vie ; ny que tout vivant soit animal, car, bien que les arbres ayent la vie vegetante, ils n'ont pourtant pas la sensibilité qui les distingue des derniers.

Or tous ces quatre genres suprêmes ont chacun leur espèce

[1] Bibliothèque elzévirienne. Paris, 1858. 2 vol. in-18.

[2] Le Maistre est Mondor, l'associé de Tabarin. C'était lui qui était chargé, au théâtre de la place Dauphine, « de verser le suc emmiellé du langage éloquent et scientifique. »

distinguées les unes des autres, en tant qu'elles sont immédiatement constituées sous genres divers. Toute substance est spirituelle ou corporelle. La substance corporelle est ou vivante ou sans vie; vivante, comme les arbres, qui ont l'âme végétative; sans vie, comme les pierres, minéraux, etc. Le corps qui a vie est sensible ou insensible : sensible comme les animaux; insensible comme les plantes. De sorte que, si je veux trouver la vray distinction d'une femme et d'une échelle, je regarde s'ils ont seuls un mesme genre immédiat : je trouve que la femme est une substance corporelle vivante, sensible et animée ; de l'autre partie, je voy que l'eschelle est seulement une substance corporelle ny vivante ny sensible. Je conclus donc qu'elles diffèrent en l'espèce, et que par conséquent elles sont distinguées l'une de l'autre, réellement et de fait.

Tabarin. O tous les diables ! voilà l'eschelle effondrée, la philosophie s'enfuit par les fenêtres. Allez-vous tourner si loin pour venir tomber si près? Ne savez-vous pas que la femme est une substance et l'eschelle une substance?

Le Maistre. — Il est vray de ce que tu dis.

Tabarin. — *Ergo est animal.*

Le Maistre. — O la bonne conséquence !

Tabarin. — Laissez faire, avec le temps je deviendray philosophe ; je ne feray pas tant d'arguments que vous, et prouveray mieux mon dire. La femme n'est différente d'une eschelle qu'en une seule chose.

Le Maistre. — En quoy, Tabarin?

Tabarin. — En ce que, quand on veut monter sur une eschelle, on la dresse et quand on veut faire la mesme chose en une femme, on la couche. Diable! il n'y faut point d'estrier; ce sont de bons chevaux de poste, ils ont bientôt mené un homme de Paris à Naples[1].

[1] Nous n'avons pas besoin d'expliquer l'allusion. Chacun sait quelle était la triste affection à laquelle on donnait le nom de *mal de Naples*.

EN QUEL TEMPS ON COMMENÇA A FRONCER LES CHEMISES.

Tabarin. — Mon maistre, puisque vous avez leu dans les croniques et annales de l'antiquité, me direz-vous bien dans quel temps on commença de froncer les chemises?

Le Maistre. — Crois-tu que les annales soient remplies de ces frivoles questions, Tabarin? Ce sont des livres autentiques et sacrez, où on voit les hauts faits et prouesses des grands personnages. Là se trouvent les gestes mémorables qu'ils ont mis au jour au temps qu'ils vivoient.

Tabarin. — Je prendray donc le roman de Jean de Paris, de Regnaut de Montauban, de la belle Maguelonne, de Richard sans Peur, et autres infinies histoires, pour annales; car vous ne vistes jamais plus beaux faicts d'armes ny courages plus hardis.

Le Maistre. — Les croniques et annales sont les repertoires, les pancartes et les archives où les princes gravent et impriment tout ce qui se fait de rare et d'excellent durant leur règne. Or voicy la raison, qui est très-belle et que chacun de nous devroit avoir perpétuellement devant les yeux; le plus grand argument que nous ayons de l'éternité de nostre âme, qui est immortelle, est le soin et la diligence que toutes les nations ont eus que la postérité recogneut leur grandeur et les effets admirables de leur vertu et courage; car si l'âme fust morte avec le corps, à quoy bon se peiner et travailler durant sa vie? il eust mieux valu prendre ses plaisirs en ce monde et vivre à l'épicurienne parmy les voluptés que nous offre ceste terre. Mais, comme dit Aristote, l'éternité est un des apetits de nostre âme, c'est une de ces passions, et où elle incline le plus; c'est pour cette raison que tous les grands personnages de l'antiquité bien que payens et hors de cognoissance de l'éternité se sont proposé un prix et un trophée,

s'imaginants que la postérité feroit retentir leurs louanges. Ainsi Thémistocles disoit que les vertus d'Alcibiade ne le laissoient jamais reposer. Or, le plus bel expédient qu'ils ont trouvé pour rendre leur mémoire éternelle a esté de faire graver et imprimer leurs hauts faits et prouesses dans les annales et archives.

Tabarin. — Je voy bien qu'il faut que je vous enseigne ce que j'ai appris. Vous pouvez croire que la façon de froncer les chemises est une des plus anciennes modes des modes, car elle est du temps de Noé, qui nous a laissé ceste autentique, delicate, purpurée, nectarine, scientifique, admirable, ambroisine et mellifique liqueur qu'on nomme le piot[1]. De son temps, il y avoit une infinité de lingères, lesquelles voyant que leurs aiguilles estoient rompues, commencèrent à travailler du ..l. Voilà d'où on print l'invention de faire des chemises froncées.

QUI DOIT PLUSTOT VISITER LE MALADE, OU LE MÉDECIN OU SA MULE.

Mon maistre, je ne sçavois hier assez admirer un médecin qui, venant voir vostre père malade, fut bien si honté et si peu remply d'honneur qu'il laissa sa mule à la porte.

Le Maistre. — Comment, Tabarin, t'estonnes-tu de telles choses? Il n'y a point pourtant grande cause d'admiration ny d'estonnement : attendois-tu qu'il fist monter sa mule à la chambre?

Tabarin. — Et comment l'entendez-vous doncques? elle étoit plus digne d'y monter que luy.

Le Maistre. — O l'étourdy! ne vois-tu pas que c'est une chose hors de tout jugement, qu'un médecin face visiter le malade par une mule, et lui demeurer à la porte?

[1] Nom donné au vin par Rabelais.

Tabarin. — Je trouve que par raison la mule doibt plustost aller voir le malade que le médecin. Dites-moy, je vous prie, pourquoy est-ce que le médecin va voir le malade?

Le Maistre. — C'est parce qu'il porte la doctrine et la science par laquelle il peut subvenir aux incommodités du malade et le retirer de tant de maux où il trempe et va languissant; outre plus, que, cognoissant la maladie, il dispose des remèdes propres et salutaires pour la santé, et, par les compositions qu'il fait, renforce la nature et la remet en son entier.

Tabarin. — En parlant de la façon vous deffendez ma cause, car de là je tire un argument infaillible : que la mule doit plustost visiter le malade que le médecin. N'est-ce pas une pitié qu'il faille faire attendre une pauvre beste à la porte cependant que l'autre est auprès du feu à se réchauffer les entrailles d'un verre de bon vin? La raison que vous apportez pour appuier vostre response est que le médecin va veoir le malade parce qu'il porte la science quant et soy; et moy je dis que la mule y doit plustost aller, parce qu'elle porte la science et la doctrine et médecin tout ensemble.

On le voit, ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'analogie est frappante entre les personnages de Tabarin et certains personnages de Molière. Le maître donne toujours par la science, ou plutôt par le pédantisme, la raison des choses, tandis que Tabarin la donne par la raillerie et l'interprétation vulgaire. *Le Maître*, c'est Defonandrès, Diafoirus, Vadius ou Trissotin enfarinés; Tabarin, c'est Toinette, ou plutôt c'est le peuple lui-même, avec ses plaisanteries épicées de gros sel et assaisonnées de bon sens. C'est dans ce contraste qu'est la force comique de ses joyeux propos. Voici encore un de ces propos : il se trouve dans les *Essais de Mathurine*, qui font suite aux *Caquets de l'accouchée*.

QUELS SONT CEUX QUI DÉSIRENT D'ESTRE BORGNES.

TABARIN. — Mon maistre, j'entendois l'autre jour un certain quidam qui disoit qu'il voudroit avoir donné cent escus et qu'il fût borgne. Qui sont ceux qui, à juste titre, peuvent faire ce souhait.

LE MAISTRE. — Il faut qu'un homme soit grandement hors de soy pour avoir cette cupidité dans l'âme, Tabarin. La vue est un des premiers organes du corps et la plus délicate partie qui y soit, pour estre d'une admirable et incroyable structure, où l'autheur de l'univers a enclos ce qu'il avoit de rare et d'excellent dans ce monde ; car, soit que nous considérions les deux paires de nerfs qui tirent leur origine du cerveau et par où sont portez les esprits visuels, dont l'une, pour le mouvement, est plus dure, l'autre pour la vue, est plus délicate, ou que nous regardions l'humeur cristallin qui est au centre de l'œil, et la tunique qui ressemble à la toille des araignées qui l'enveloppe, ou les deux autres humeurs qui l'environnent et où l'œil semble nager ; si nous venons par après à voir et contempler le reth admirable et les tayes qui entourent tout le corps de l'œil, les muscles qui eslèvent et abaissent les paupières, et l'artifice que la nature a employé en ce bastiment admirable, nous trouverons qu'un homme est grandement imprudent de souhaiter la perte inestimable de la plus belle partie qui soit en luy.

TABARIN. — Les hommes qui souhaitent et desirent d'estre borgnes sont les aveugles. Si vous ne me voulez croire, allez au monastère des Quinze-Vingt[1] : Je m'assuere

[1] Ainsi nommé parce qu'il était destiné à recevoir quinze fois vingt aveugles, c'est-à-dire 300. Cet hospice fut fondé par saint Louis l'an 1254.

que vous n'y en trouverez pas un qui ne desire vous voir pendre.

POURQUOY LES FEMMES ONT LES FESSES PLUS GROSSES QUE LES HOMMES.

Tabarin. — Pour quelle raison les femmes ont-elles les fesses plus grosses que les hommes.

Le Maistre. — Allez, gros vilain, n'avez-vous point de honte de me remplir de ces discours? C'est une chose estrange que depuis qu'un homme s'est laissé emporter à des folies, que la coustume et l'usage ordinaire qu'il embrasse s'enracine et s'emburine de telle sorte dedans son âme que le temps mesme, bien qu'il corrompe et dissipe toutes choses, ne peut faire esvanouir ces folies de son esprit, et ce qui estoit auparavant coustume se change et se métamorphose en nature. Tabarin est tellement imbu des questions sales et deshonnestes, qu'il ne me fait qu'importuner de ses folles demandes.

Tabarin. — Voilà comme il faut dire quand on est au bout de son rollet.

Le Maistre. — Ma science ne s'estend pas si avant que de repondre directement à tes demandes, Tabarin.

Tabarin. — C'est la vérité, je sçay bien, dès long-temps, que vous n'estes qu'un asne; je voy bien qu'il faut que je vous apprenne mon secret. La raison naturelle pourquoy les fesses des femmes sont plus grosses que celles des hommes est que l'enclume doit estre toujours plus grosse que le marteau; si vous ne me voulez croire, demandez-le plustost aux maréchaux et aux serruriers, ils vous en diront des nouvelles.

POURQUOY LES FEMMES SONT PLUS BLANCHES QUE LES HOMMES.

TABARIN. — Mon maistre, quelle raison pour me faire croire que les femmes sont plus blanches que les hommes?

LE MAISTRE. — Il y a deux raisons principalles qui te peuvent attirer à cette congnoissance, Tabarin : le temperament qu'elles ont au dedans et les accidents qu'elles empruntent au dehors. La nature a tellement disposé l'artiste bastiment du corps humain, qu'elle a fait voir toujours des marques très-certaines à l'extérieur du corps de ce qui estoit caché à l'intérieur; car selon que plus ou moins nous abondons en une qualité, elle imprime en la superficie extrême les effets qui la peuvent faire recognoistre. Ainsi ceux qui sont sanguins, coleres, billieux ou melancoliques, ont des caractères en dehors qui donnent à entendre ce qui est au dedans. La mesme raison est pour les femmes ; elles sont blanches à cause de leur temperament, qui est froid et humide, et qui n'est point adustif; leur sang, qui colore les membres des hommes par sa chaleur, estant en eux d'un degré plus rabaissé ne sert point les effets de l'autre, qui est plus intense; voilà pour ce qui regarde leur temperie. Quant aux accidens que je t'ai apportés pour la deuxiesme raison de leur blancheur, cela authorise encore de beaucoup mon propos, veu que les femmes, comme elles sont lasches, debiles, et qu'elles n'ont rien de viril, aussi ne se mettent-elles point ou fort rarement à l'air; elles ayment à estre enfermées dans la chambre, elles ne vont point au soleil, elles craignent le hasle, jeuxte qu'elles sont grandement curieuses de se polir le cuir, d'avoir le tient frais, où au contraire les hommes se jettent au travers de toutes sortes de dangers, traversent les mers, vont dans les régions lointaines et intempérées, où tantost ils sont agitez du froid, tantost ils sont bruslés de l'ardeur du soleil et ne prennent

point tant de cure de se blanchir la face. Voilà la vraye raison de ce que tu me demandes, Tabarin.

Tabarin. — Y a-t-il long temps que vous estudiez, nostre maistre ?

Le Maistre. — Depuis ma jeunesse, Tabarin. Les sciences n'ont point de bornes ny de limites, car tout ainsi que nostre ame est éternelle, *a parte post*, aussi la sphère des choses qu'elle peut comprendre et sçavoir est d'une immense et infinie estendue.

Tararin. — On vous a volé votre argent, car vous n'avez pas appris la moitié de ce qu'il faut savoir. La raison pour laquelle les femmes sont plus blanches que les hommes, vous dites que c'est à cause de leur temperament de dedans et des accidens de dehors.

Le Maistre. — Aussi est-ce la vérité, Tabarin.

Tabarin. — Et moy je dis que les femmes sont plus blanches que les hommes à cause qu'on les savonne tous les jours par dedans, et qu'on les frotte bien souvent par dehors.

CONSULTATION.

La curiosité du caqueteur luy fit accoster Tabarin :

— Estes-vous malade ?

— Ouy, répond le caqueteur ; mais cette mienne maladie n'est point contagieuse, elle n'est qu'en l'esprit. Je me suis adressé à vous, sachant que vous aviez crédit auprès de votre maistre, qu'on estime sçavoir des choses merveilleuses.

— Ouy dà ! repliqua Tabarin, il sçait des choses merveilleusement merveilleuses ; il sçait des passe-merveilles, et si ne fut jamais chiche de ses sciences. Regardez de laquelle vous désirez afin d'estre satisfait. Mais je feray ce que vous désirez ; je ne suis guère moins clerc que luy : dites hardiment.

— Je désirerois, honneste seigneur, dit le galant, si vostre benevolence me l'accordoit, sçavoir de vous le moyen de cognoistre quand une fille est pucelle ou non, parce qu'entre ce que je pourrois esviter d'estre cornard, cela me profiteroit parmi les compagnies.

Lors Tabarin répond :

— N'y a-t-il que cela? Je satisferay à ce que vous désirez ; mais il faut cognoistre avant qu'aymer. Allez vous en chez Cormier faire apprester le disner pour faire plus estroite cognoissance ; ce pendant je vois consulter tous mes plus exquis secrets, et je retourne à vous dans une heure.

— Je vous y attendrai, dit le caqueteur.

— Je vous iray trouver, dit Tabarin ; faictes mettre le vin au frais.

L'un et l'autre se trouve à son assignation, qui disnèrent à plain-fond. Après le disner, Tabarin commença :

— Monsieur, ce ne sont point ici questions du chaffaut ordinaire ny à tous les jours : davantage, toute peine requiert salaire, comme vous sçavez.

— Je le scay bien, dit le curieux ; aussi je vous prie de mettre ceste couple de pistoles dans votre pochette ; c'est attendant mieux.

— Bien, dit Tabarin, escoutez : lorsque vous désirez sçavoir si une fille est pucelle, mettez une de vos mains sur son robin, vous m'entendez bien? puis au mesme temps soufflez lui au pertuis de derrière, et si lors vous sentez le vent à la main, elle est indubitablement percée, et en voilà pour votre argent : Adieu, Monsieur.

PHILIPPE D'ALCRIPE, SIEUR DE NÉRI

La *Nouvelle Fabrique des excellents traits de vérité*, à laquelle nous empruntons le conte ci-dessous, est un de ces livres assez souvent réimprimés dans la première moitié du dix-septième siècle qui ont pour objet, comme le dit l'auteur « d'inciter les rêveurs tristes et *merancoliques* (sic) à vivre de plaisir. » A côté de grosses facéties bien triviales, on y trouve çà et là quelques pages qui ne manquent pas d'une certaine délicatesse; celles qui suivent sont de ce nombre.

Philippe d'Alcripe est le pseudonyme de Philippe le Picard, qui s'intitulait *sieur de Néri*, *in verbos*, anagramme qui signifie sieur de Rien en bourse.

D'UN ÉCOLIER DE PARIS ET DE LA FILLE DU SOUDAN DE BABYLONE.

Du temps que le sophi faisait la guerre à un seigneur turc[1] nommé Assen Caffan, il y avait, à Paris, un écolier étudiant, jeune, beau, noble et de grande maison, lequel ayant un jour vu la fille du soudan de Babylone richement peinte en un ta-

On remarquera que, dans ce morceau, nous suivons l'orthographe moderne ; cela veut dire que nous avons çà et là fait quelques suppressions. C'est à cette orthographe que le lecteur, dans le cours du livre, reconnaîtra que le texte primitif n'est pas intégralement reproduit.

bleau fut si joliment amoureux [1], qu'il en devint si maigre, si débile et si pâle que l'on pensait qu'il mourût. Or, ayant été quelque temps en ceste perturbation et rêverie, advint un jour qu'étant seul en son étude, tout fantastique et divers, une hirondelle entra dedans par le trou d'une vitre, la quelle volant et tournoyant à l'entour de ses livres fut par lui facilement prinse.

Et, toujours philosophant sur l'excellente beauté de la dame, se vint aviser qu'il lui écrirait un petit mot qu'il coudrait à la queue de ladite hirondelle, et que, par aventure elle pourrait arriver au pays et lieu où elle faisait son séjour. Étant cette chose ainsi conçue, il prit plume, papier et encre et écrivit, lui faisant entendre la passion amoureuse le plus succinctement qu'il put. Le tout bien équipé et cousu à la queue de l'hirondelle, elle partit et ne cessa de voler jusqu'à ce qu'elle arrivât aux Indes. Là, elle s'alla asseoir sur une haute tour d'un château où était la belle, que le soudan son père avait fait enclore, la menaçant de la faire mourir à cause qu'elle refusait le puissant roi de Perse qu'il lui voulait donner à mari. Au moyen de quoi, en cette captivité, ne parlait à personne, fors seulement à une vielle et ancienne dame qui l'avait à sa garde. Or, approchant le soir, l'hirondelle se dévola par la cheminée dans la chambre où était la jeune princesse pour lors seulette.

La quelle, voyant le petit oiseau voltiger autour de sa personne, la prit et apercevant la lettre sous la queue la décousit incontinent ; et tôt après l'hirondelle s'envola. La demoiselle ouvrant la lettre en vit toute la teneur en langage français qu'elle cultivait assez bien, l'ayant appris à la ville d'Alfarin d'un seigneur arrêté prisonnier ; dont elle fut en si

[1] L'idée d'un individu qui devient amoureux d'une femme, à la seule vue de son portrait, a été plusieurs fois reproduite, et de notre temps même dans un très-joli conte d'Adrien de Sarrasin.

grande admiration qu'elle ne savait qui lui était advenu, connaissant que la lettre s'adressait à elle, et considérant aussi le moyen merveilleux comme elle était tombée entre ses mains.

Après avoir longtemps pensé en son entendement, elle résolut qu'elle rendrait réponse à la lettre, ce qu'elle fit, chatouillée je ne sais de quelle nouvelle affection, et, se souriant, ferma ladite lettre, dans laquelle elle mit une petite bague d'or où était une pierre précieuse enchâssée, nommée *optiale*, laquelle éclaircit la vue de ceux qui la portent, et au contraire elle empêche la vue de ceux qui sont présents, de façon que la personne la tenant à sa bouche est rendue invisible.

Venue la saison du printemps que les hirondelles nous reviennent voir, en un frais et clair matinet que la belle était encore en son lit, la petite hirondelle, qui n'avait nullement éloigné du château, descendit de la cheminée et se présenta devant elle pour lui faire service ; laquelle, en toute diligence et caresses, la print, et lui cousit sa lettre à la queue, comme elle avait trouvé l'autre.

Ayant, la gentille et prompte messagère, son petit paquet troussé, ébranle ses ailes disposes, s'envole légèrement, passe les régions barbares, les hautes terres, mers et lieux déserts, puis s'en vient à Paris, à l'étude de l'écolier, qui, joyeusement la prend et trouve la lettre.

Pendant ce l'hirondelle s'envole.

Le pauvre écolier, tremblant comme la feuille de l'arbre, ouvre la lettre de laquelle il fait lecture assez posément, et, voyant le rare présent qui lui était envoyé, se résolut d'aller vers la dame, quelque péril qu'il dût arriver. Porquoi sans plus différer s'équipa secrètement, print argent de ses livres et autres meubles, même il écrivit à son père qui lui envoie bonne somme, espérant qu'il continuât ses études.

Toutes ses besongnes ainsi expédiées, en un beau joli petit matinet, au frais temps, sortit de Paris, et s'en alla faisant tel

exploit par les journées qu'il arriva à Venise en peu de temps, où il se mit sur mer avec plusieurs pèlerins qui allaient visiter le Saint Sépulcre, lesquels il accompagna par tous les lieux saints, faisant ses dévotions, et puis il print congé d'eux.

Quelques jours après il s'acosta de certains marchands espagnols qui, bénignement, le reçurent en leurs vaisseaux, lesquels allaient aux épiceries ès Indes, où, étant arrivés, s'enquit, s'informa diligemment de l'état du pays, comme celui qui parlait anciennement arabic, des mœurs, des lois, de la façon et de la manière de vivre de ce peuple ; même qui était roi et seigneur de cette région. Il lui fut dit que c'était le grand soudan, lequel exerçait de grandes cruautés, et même qu'il tenait enclose sa fille unique dans un fort château qui était à cent lieues de là, et avait juré, par Mahomet son grand prophète, qu'elle n'en sortirait jamais.

Or, après avoir le tout entendu, dit à part soi que c'était celle qu'il allait ainsi cherchant. Au moyen de quoi, après avoir enquis le chemin, fit munition de pain, de sel et quelques œufs durs et pour la boisson il eut recours aux claires fontaines ; avec l'aide de Dieu et par la vertu de la pierre, marcha dix jours et à l'onzième découvrit le château situé sur un haut rocher où grande compagnie d'arquebusiers gardaient l'entrée. Il passa à travers ce peuple sans être aperçu, ayant la pierre précieuse dedans la bouche qui le rendait invisible. Et sans arrêter alla jusqu'à la grande porte de la basse-cour, et alla tant çà et là, de côté et d'autre, amont et val, qu'enfin, passant par une galerie étant le long d'un huis, entendit le marcher d'une personne ; par quoi assez lentement frappa, disant : « Ma très honorée dame, plaise vous de grâce de me donner entrée en votre chambre. » La jeune dame, entendant ce langage en voix inaccoutumée, tout le cœur lui tressaut de peur. Donc, écoutant que ce pouvait être, différa l'ouverture de son huis. L'écolier craignant n'être bien adressé

longtemps fut coi, mais entendant enfin un soupir, il dit :

— Madame, c'est votre serviteur venu exprès à votre mandement; je vous supplie avoir pitié de lui.

Ce qu'ayant bien entendu cette fois, la jeune princesse, sans plus différer, lui fit ouverture, par quoi entra dedans, laquelle de rechef eut peur s'entendant saluer et ne voyant de qui. Toutefois, après l'avoir ouï, connut que c'était le jeune écolier qui lui avait autrefois fait entendre l'ardent amour qu'il avait en elle par la gracieuse lettre, auquel par semblable avait donné réponse. Après avoir fermé la chambre à double tour, le pria se montrer, ce qu'il fit, et ôtant la bague de sa bouche, la salua de rechef. Et quand elle l'apperçut, contempla attentivement sa contenance et bonne grâce, la beauté, force et jeunesse dont elle s'émerveilla grandement, considérant la noblesse, excellence et magnanimité du brave Français; par quoi ne se put contenir ni tant se prévaloir, qu'elle ne prit sa main et le fit asseoir près d'elle.

Le noble et gentil écolier mit en oubli père et mère, parents et amis, livres et études pour servir la princesse. La sérénissime princesse en oublia du tout les commandements et les menaces du soudan son père.

Et quant à moi je les laissai là.

L'homme voulant parvenir à honneur,
Suivre lui faut de vertu l'excellence;
Endurant peine, angoisse, ennui, douleur,
De long travail heureuse récompense.

LE FACÉTIEUX RÉVEILLE-MATIN

DES ESPRITS MÉLANCOLIQUES[1]

Ce livre, très-rare aujourd'hui, appartient comme le précédent à l'école des conteurs qui avaient la prétention de faire vivre le *pauvre monde en gaieté*. On y trouve beaucoup de pièces qui sont reproduites dans les ouvrages du même genre, mais, il en est aussi quelques unes qui appartiennent en propre à l'auteur, et c'est parmi celles-là que nous avons choisi.

SUBTILE RÉPARTIE DU ROI HENRI IV.

Henri IV ayant fait son entrée dans la ville capitale de Paris, fut conduit à quelque temps de là à son arsenal[2], où se trouvèrent quantité de seigneurs de marque, entre lesquels un mestre de camp, qui avait tenu le parti du duc du Maine[3] pendant la Ligue, lui dit :

[1] Rouen, 1656, in-18. Le sous-titre porte : *Remède préservatif contre les tristes*, auquel sont contenues les meilleures rencontres de ce temps, capables de réjouir toutes sortes de personnes et divertir les bonnes compagnies.

[2] C'est aujourd'hui le bâtiment occupé par la bibliothèque de ce nom. On y voit encore le cabinet de travail de Sully, et des panneaux peints, dont l'un représente le Siége d'Amiens.

[3] C'est Mayenne qu'il faut lire.

— Sire, voilà les plus beaux canons du monde.

— Ventre-Saint-Gry, reprit le roi, je ne trouve point de plus beaux canons que ceux de la messe, puisqu'ils ont la force de changer la volonté des rois et de leur donner des couronnes.

D'UN TROMPETTE QUI FUT REFUSÉ DE LOGER A SON LOGIS ORDINAIRE PAR LA MAITRESSE EN L'ABSENCE DE SON MARI.

Un trompette, bon compagnon, Bourguignon de naissance, avait plusieurs affaires à Toulouse, où il avait accoustumé de loger à l'un des bons logis de la ville. Estant arrivé au temps de vendange, le maistre était allé pour faire faire son vin, lui, descend de cheval et va droit à son logis. La dame qui faisait vendange de son côté avec un ami qu'elle avait, quand elle vit venir le trompette, se délibéra de lui refuser la porte, car elle, qui connaissait le pèlerin, eut opinion qu'étant au logis il empêcherait son entreprise, et lui dit :

— Monsieur je suis marrie que je ne puis vous accommoder à ce voyage ; tout est si plein qu'il n'y a point de place.

Le trompette, étonné comme un fondeur de cloches, va chercher un autre logis. Après avoir mis son cheval à l'écurie, et pris réfection, songe à la vieille hôtesse qui l'avait ainsi refusé, et s'imagine qu'il y avait là-dessous quelque chose de caché. Il se délibère d'y aller secrètement voir ce qui s'y passait, ce qu'il pouvait facilement faire, car il savait toutes les adresses du logis. Étant donc entré et monté en la chambre du maître, laquelle était toute tapissée, se met derrière une des tapisseries, disant à lui-même qu'il était bien là, s'il se faisait quelqu'entreprise des fesses, pour sonner ville gagnée, et la retraite, ainsi que le cas le requerrerait.

Il ne fut pas plutôt à la chambre que la dame fit apporter une collation, accommodée de tout ce qui est requis pour ce

sujet, le tout accommodé en vaisselle d'argent. Incontinent après arrive monsieur qui se met à table avec la dame. Après avoir fait collation, il s'approche, et lui mettant la main au-dessous du menton :

— Comment appelez-vous ça ?

— Je l'appelle boule d'ivoire, dit la dame.

Alors monsieur, laissant sa main discourir plus bas, lui dit :

— Et ceci, qui est ce que j'aime le mieux, comment l'appelez-vous ?

— Je l'appelle Constantinople. Mais vous, monsieur, qui vous informez de tant de choses au sujet des dames, comment appelez-vous le pistolet dont vous allez à la guerre de Vénus ?

— Je l'appelle le Grand-Turc. Et après plusieurs propos, il ajouta : — Madame, faisons, je vous prie, entrer le Grand-Turc dans Constantinople.

La dame, qui ne demandait autre chose, s'accommode au mieux, et le trompette, entendant l'assaut et la prise, sonne ville gagnée et la retraite tout ensemble.

Les deux amants en eurent une telle épouvante qu'ils s'enfuirent par une fenêtre donnant sur une cour. Le trompette demeurant seul sur place, prit la vaisselle et s'en alla à son logis, et ce pendant le mari revint de vendange. Aussitôt que la femme l'apperçoit venir, elle fait la dolente et presque la désespérée.

— Comment, ma mie, dit le mari, est-ce là la chère que vous me faites à mon retour ?

— Hélas ! mon pauvre mari, répond-elle, il est venu céans des larrons qui ont emporté notre vaisselle d'argent.

Le mari la console de son mieux croyant la chose être véritable, et n'ayant que bonne opinion de sa femme. Quelques jours après se promenant par la ville, il rencontre le trompette et lui dit :

— Comment, monsieur, qui vous a donné sujet de quitter mon logis ?

— Monsieur, répond le trompette, c'est qu'à mon arrivée votre logis était trop plein ; et pour vous montrer que je ne suis point fâché contre vous, je vous prie, vous et votre femme, à venir soupper chez moi.

Cela étant accordé, le trompette fait le possible pour bien recevoir son ancien hôte et hôtesse, et fait apporter toute la vaisselle d'argent qu'il avait prise. En soupant le mari et la femme devisaient fort l'un à l'autre, et disaient : — Voilà notre vaisselle qui nous a été dérobée.

— Je voudrais bien savoir, dit le trompette, ce que vous avez tant à parler ensemble ; dites-le donc tout haut.

Comme les femmes ont la langue plus longue que les hommes, elle lui dit :

— C'est que mon mari et moi nous disons que cette vaisselle ressemble fort à la nôtre, qui nous a été prise.

— Madame, dit le trompette, je ne sais si elle ressemble à la vôtre ou non, mais pour celle-là je l'ai gagnée quand le Grand-Turc voulait entrer dans Constantinople.

La dame oïant cela dit à son mari :

— Mon ami, regardez bien ; vous verrez que nous nous trompons, et que cette vaisselle n'a jamais été nôtre.

Et faisant signe au trompette de se taire et qu'elle lui ferait un beau présent, elle lui apporta le lendemain cinquante écus.

FRANÇOIS ROSSET

NOTICE ANALYTIQUE.

Cet écrivain, né en Provence vers 1570, vivait encore en 1630. Il a publié des poésies : *les Douze beautés de Philis ;* une traduction de *Roland le furieux*, une traduction de *Don Quichotte* et un recueil de nouvelles intitulé : *les Histoires des amants volages de ce temps*[1]. Ce recueil peut être regardé comme le type d'un genre d'ouvrages fort goûtés au temps où vivait Rosset, les uns consacrés au récit des aventures galantes de l'époque, les autres à des fictions qui sont comme une sorte de manuel de l'art d'aimer, à l'usage des gens vertueux. Les *Histoires des amants volages de ce temps* rentrent dans cette double catégorie. Elles sont beaucoup trop longues, elles sont même beaucoup trop fades pour trouver place ici, mais comme il est intéressant de donner au lecteur une idée de cette branche de littérature qui a été longtemps très-populaire, nous reproduisons un extrait de l'analyse que l'auteur a publiée en tête de son livre.

I. — LES AMOURS DE CLORIDON ET DE LA BELLE VALÉRIE.

A cette histoire, l'on fera remarquer deux passions réciproques et violentes que la jalousie, exécrable perte de l'amour, altère, échange et détruit entièrement et cause qu'enfin la raison rentre dans une âme dont elle était bannie.

II. — LES AMOURS DE MÉANDRE ET DE CLORIS.

[1] Paris, 1617, 1619, in-8°.

Cette histoire nous apprend qu'il n'y a rien de constant au monde et principalement aux choses qui relèvent de l'amour, et que c'est un vrai abus de s'assurer sur des paroles et des serments dont l'antiquité des payens dit que les dieux se moquent.

III. — LES AMOURS TRISTES ET FUNESTES DE POLYDOR ET DE LA BELLE ARCISE.

Par cette troisième histoire nous voyons qu'il n'y a ni parentage ni amitié capable de retenir une âme qui se sent justement offensée en amour, et que de là procèdent les meurtres, les assassinats et toutes les cruautés les plus barbares que l'on puisse imaginer. Nous y remarquerons encore comme l'ambition ruine souvent un amour qui semble ne devoir finir qu'avec le trépas.

IV. — HISTOIRE DU GÉNÉREUX CLÉON ET DE LA BELLE MÉLISSE.

A cette quatrième histoire, nous pouvons voir une amour mutuelle à deux personnes douées de mille perfections, amour qui dure et devient plus forte malgré les empêchements et les devoirs naturels qui s'y opposent, et toutefois une si belle et si constante amour est puis après en un moment éteinte, au grand étonnement de ceux qui prendront la peine de la lire.

Le volume contient encore huit autres analyses dans le même genre, mais nous croyons que le lecteur se contentera des quatre ci-dessus. Comme dans la plupart des livres de la même école et du même temps, la prose est entrelardée de vers, et nous citerons entre autres, pour faire apprécier la muse de François Rosset, la stance suivante qui commence une pièce intitulée : *Sur une lettre pliée avec des cheveux et de la soie.*

O douce prison de mon âme!
Divine tresse de ma dame
Dont amour arrête nos vœux,
Car lorsqu'il nous tient en servage,
Il n'use point d'autres cordage
Que des filets de ses cheveux.

VERBOQUET LE GÉNÉREUX

En 1630, on parlait beaucoup à Paris d'un petit livre qui venait d'être mis en vente sous ce titre :

LES DÉLICES, OU DISCOURS JOYEUX ET RÉCRÉATIFS PAR VERBOQUET LE GÉNÉREUX.

C'était un petit in-18, qui portait ce sixain au verso de la première page :

Mon livre, si d'advanture
Quelqu'un de bonne nature
Te demande qui je suis,
Dis lui que je suis un homme
Qui le temps point ne consomme
En tristesse et en ennuis.

Voilà tout ce que l'auteur daignait apprendre aux Parisiens sur sa personne,

Verboquet le généreux était évidemment un pseudonyme; mais quel était le vrai nom ? Les Parisiens en 1630 ne l'ont point deviné, à plus forte raison ne le devinerons-nous pas en 1874; mais ce qui est certain, c'est que Verboquet ne manquait ni d'esprit, ni d'originalité; en voici la preuve :

DE TROIS IVROGNES ET DE LEURS FEMMES.

Naguères en une petite bourgade de Normandie demeuroient trois commères voisines et grandes amies, lesquelles

communiquoient si souvent ensemble des plus privés secrets de leurs ménages qu'il n'étoit rien fait par les maris à l'une d'elles que soudain elles ne pouvoient assez tôt trouver le logis de leurs compagnes pour révéler le traitement qu'on leur avoit fait. A la fin, elles se trouvèrent pourvues de maris aussi lourdauds l'un que l'autre, de sorte qu'elles avoient si bon temps et liberté d'aller au change, qu'un chacun obtenoit facilement le choix du plus agréable de leurs beautés. En tout il ne restoit qu'une chose fâcheuse et qu'elles sentoient quasi insupportable; c'étoit qu'aux jours que les femmes alloient à l'escarmouche, les maris alloient à la taverne ; ils y sacrifioient si bien à Bacchus qu'ils y perdoient le meilleur de leur sens ; à grand peine pouvoient-ils gagner le logis, et chacun d'eux rencontrant sa femme, il n'y avoit pot, écuelle ou bâton qui ne fût employé pour la caresser. Aussi ces bonnes dames conclurent un jour de les moquer pour châtiment d'une telle ivrognerie, qui étoit empêchement de leurs privés plaisirs. La conclusion arrêtée, chacune délibère en son cœur de bien exécuter sa vengeance.

Les maris étant retournés d'ordinaire à la taverne, sont épiés secrètement de leurs femmes, et pendant qu'ils buvoient vinrent quatre frères prêcheurs[1] qui revenoient de ramasser leur quête et demandoient à repaître. Les bons biberons qui étoient à table, le dos au feu, les firent asseoir auprès d'eux avec si bonne chère que ce fut à recommencer à qui boiroit le

[1] L'ordre des frères prêcheurs fut institué par saint Dominique à Toulouse, pour combattre l'hérésie des Albigeois. Il fut confirmé en 1206 par le pape Honorius. Les frères prêcheurs remplissaient alors les fonctions d'inquisiteurs de la foi. On les désigne indistinctement sous le nom de frères prêcheurs, dominicains ou jacobins, parce que le premier couvent qu'ils eurent à Paris était situé rue Saint-Jacques.

L'ordre des dominicains a été rétabli en France par l'abbé Lacordaire en 1840, et puisque nous trouvons ici l'occasion de les nommer, c'est justice de dire qu'ils ont donné, dans la dernière guerre, d'admirables exemples de dévouement.

mieux, de sorte qu'un chacun fit tel devoir de bien boire qu'à grand peine purent assez tôt retrouver leurs maisons pour dormir.

La première commère voyant son mari surpris d'un si profond sommeil qu'on l'eût plutôt écorché qu'éveillé, prend des ciseaux et lui fait une couronne de la grandeur de celle d'un moine, lui mettant le froc en sa tête, et le vêtement de moine, qu'elle avoit emprunté de l'un de ses confesseurs ; elle le laisse en cet équipage reposer jusques au plus matin que le jour commençoit seulement à poindre, et que le compagnon ayant accoutumé de déjeuner dressa la tête pour chercher pâture. Sa femme comme tout étonnée commence à dire :

— Comment, monsieur le beau père, vous êtes fort endormi ? voulez-vous pas aller après les autres de votre religion ?

Le mari, encore étourdi de son vin et de son somme, sans regarder sa femme, se courrouce contre elle, mais elle, comme femme assurée de son entreprise, lui réplique :

— Monsieur, je ne voudrois pas, pour mourir, me moquer d'un si honnête religieux que vous, et que par dévotion j'ai logé céans ; mais je le dis pour ce que vos compagnons sont partis, craignant que vous ne demeuriez seul, qui ne seroit chose honnête et décente à personne de tel habit.

Le mari tout ébloui se tâte de tous côtés ; et sentant avoir la tête rasée et enfroqué comme un moine, s'écrie :

— Dieu, est-ce pas moi ? est ce pas Jean ?

Sa femme continuant de l'appeler monsieur, avec mille révérences le manie si bien du plat de la langue, étant demi-ivre, qu'il ne lui souvient que des moines avec lesquels il avoit bu, et pour se voir ainsi habillé, crut que par vengeance divine, il étoit ainsi transmué en moine, tellement qu'à cette folle opinion, il demanda le chemin pour aller après eux.

La commère lui fait réponse qu'à grande peine il pourroit atteindre ses frères, mais que par pitié elle lui paieroit sa

messe, s'il la vouloit dire. Le vicaire favorisant en tout ces bonnes dames, le pauvre Jean tout ambeguiné fut conduit par sa femme en l'église, lui faisant vêtir les ornements propres à chanter le *Requiem*, et le conduisant devant un autel, prêt à dire l'office[1].

La deuxième commère, qui ne vouloit faillir à l'entreprise, incontinent que son mari fut réveillé, le commence à flatter et à remontrer.

— Comment, mon ami, il est aujourd'hui bonne fête : notre voisin compère et ami, se repentant d'avoir le temps passé si mal vécu, a pris l'habit religieux et chante aujourd'hui sa première messe, à l'assistance de laquelle il y a une infinité de pardons. Ne voulez-vous pas vous confesser à lui ?

Le pauvre Guillaume étonné, et quasi malade du regret de trop boire, commence à pleurer ses péchés et s'en va de ce pas à l'église, en laquelle voyant son compère Jean prêt à faire son office, prend une poignée de chandelles et les présente à deux genoux, demandant pardon de ses fautes.

La troisième commère, qui désiroit avoir le prix de la tromperie, avoit du plus matin porté son mari en une bière découverte comme un mort à l'entrée de l'église, le quel, ainsi que son compère présentoit son offrande, commence d'ouvrir un peu les yeux et découvrant à demi son autre compagnon revêtu prêt à dire le *Confiteor*, fut prêt à rire de la sottise de ses voisins, mais se sentant encore des fumées du soir, douta bien fort de sa vie, se voyant en une bière avec chandelles allumées.

[1] On retrouve évidemment ici des souvenirs de l'épisode du *Roman de Renart*, comment Renart fit Primaut le loup prêtre, ce qui du reste n'a rien que de très-simple, attendu que ce roman, plus ou moins maladroitement remanié, se réimprimait encore, et qu'il faisait partie des lectures courantes.

Il n'osa parler ni remuer, et ils demeurèrent tous trois à cette rêverie, jusqu'à ce que le soleil un peu plus haut leur éclaircit la vue, faisant connoître quelles dévotions peuvent engendrer les fumées du bon vin et la malice des femmes.

On n'en finirait pas s'il fallait indiquer les vieux livres où la malice des femmes est censurée. Les contes abondent sur ce sujet : ils en vivent pour ainsi dire ; mais les farces les dépassent encore de beaucoup. On peut consulter sur ce point l'*Ancien théâtre français*, 10 vol. in-18, publiés dans la Bibliothèque elzévirienne, et dans la même collection le *Recueil général des fabliaux*, de M. Anatole de Montaiglon. En lisant ces curieux répertoires, on reste surpris de voir comment nos aïeux pouvaient rester si joyeux au milieu des guerres étrangères, des guerres civiles, et des famines qui revenaient périodiquement rendre la condition des hommes « pire que celles des bêtes. » Mais c'est le caractère propre de notre race de rire toujours, même quand nous avons le plus de sujets de pleurer.

LOUIS GARON

Quelques lignes bien sommaires des dictionnaires biographiques nous apprennent que Louis Garon, né à Genève en 1580, est mort en France en 1655; et nous voyons par ses livres qu'il a essayé d'introduire une nouvelle méthode dans la classification des contes, historiettes, facéties et bons mots.

Le volume qui nous a fourni les extraits suivants est divisé en cinq centuries, et dans chacune des centuries l'auteur groupe hiérarchiquement, suivant la place qu'ils occupent dans le monde, les papes, les cardinaux, les archevêques, les évêques, les abbés, les empereurs, les rois, les princes, les gens de justice et jusqu'aux plébéiens de la plus basse étoffe. Ce volume, intitulé *le Chasse ennui*, est dédié à maître Jean Durand, conseiller en la cour des comptes du Dauphiné. « Je vous offre, dit l'auteur dans la dédicace, des verveines consacrées à la joie, dont vous êtes le dieu tutélaire, ou des angéliques odoriférantes d'allégresse, dont vous remplissez les cœurs de tous ceux qui ont le bonheur de vous aborder. » Dans le compliment qu'il adresse au lecteur, Louis Garon dit qu'il lui présente une salade composée de toute sorte d'herbes, et cette comparaison nous paraît beaucoup plus juste que celle de la verveine et de l'angélique odoriférante. On en jugera par les extraits ci-dessous :

GAILLARDISE.

Un homme étoit si libre de ses actions que s'il lui venoit

envie de venter, il ne s'arrêtoit devant personne. Advint un jour que se trouvant proche d'un gentilhomme, lâcha un vent si fort que le gentilhomme se tournant vers lui, lui dit :

— Il faut dessangler la bête qu'elle ne crève.

— Sachez, monsieur, repartit le maître canonnier, que pour avoir autrefois retenu de semblables ventosités, cela a causé ma ruine.

— Eh ! par quel moyen, repartit le gentilhomme ?

— J'eus une fois, dit l'autre, pour les vouloir retenir, une telle colique que, pour me guérir, il me fallut vendre une belle maison que j'avois à la ville et une grange aux champs pour me soulager et paier apothicaires et médecins. Dès lors je fis serment de ne les plus retenir, et j'en lâche autant qu'il en vient. Mais vous, monsieur, dites-moi, les retenez-vous quand elles veulent sortir[1] ?

— Oui, dit le gentilhomme.

Alors cet arbalestrier lâcha un vent plus fort que tous les autres, en disant : Retenez donc celui-là. Ce qu'ayant dit, de crainte qu'il ne fût fête en la paroisse et que l'on n'y carillonnât, il tourna les talons.

Le lecteur trouvera sans doute ce conte extra-trivial ; mais il ne faut pas oublier que les *ventosités* sont le sujet d'un assez grand nombre de facéties, et nous avons cité cette gaillardise, l'une des *plus littéraires* que nous avons rencontrées, pour donner une idée de ce genre, qui a envahi la poésie didactique elle-même. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que le dieu *Crepitus* figurait dans le Panthéon romain, et que le savant Cochlerius a écrit *l'Éloge du pet*.

[1] Cette théorie hygiénique a fait école. Les bonnes femmes disent encore aujourd'hui que les vents contrariés sont très-dangereux et qu'ils pourrissent le sang.

GALANTISE D'UN PRÉDICATEUR.

Un prédicateur prêchant le carême en une ville de France, venant à parler des bombances et superfluités des habits des femmes, dit en la chaire :

— Vous savez, mesdames, qu'il n'y a que deux chemins où il faut tous aller : l'un est large qui est celui d'enfer ; l'autre est étroit qui est celui du paradis. Mais celui-là vous n'y sauriez passer, car vous avez les ..ls trop gros ; par quoi je vous conseille de les laisser là d'autant qu'ils ressemblent aux paniers de marée, qui sont couverts de belles couvertures et qui n'ont par dessous que de la vieille raye, de la merluche et de la sèche.

Il se pourrait que ce petit conte fût une histoire véridique, car on trouve dans les prédicateurs populaires des xv^e^ et xvi^e^ siècles, dans Thomas Connecte, dans Raulin, dans Michel Menot et Olivier Maillard, nombre de facéties aussi peu édifiantes. On trouvera sur ce sujet de très-intéressants détails dans les *Études littéraires* de Charles Labitte, Paris, 1846, 2 vol. in-8°, ainsi que dans le savant ouvrage du même écrivain : *de la Démocratie chez les prédicateurs de la Ligue*, 1841, 1 vol. in-8°.

CHARLES SOREL

« De même que Boileau, dit la *Nouvelle biographie générale*, quoique dans un autre but et en employant d'autres armes, Sorel a essayé une révolution contre la poésie officielle et les romans en vogue... il déclare la guerre au goût et aux modes de son temps, dont il prend toujours le contre-pied. »

Le père Niceron porte à trente-sept le nombre des ouvrages qu'il a publiés, mais la liste en est encore incomplète. Son livre le plus célèbre est l'*Histoire comique de Francion*, publiée en 1622 sous le pseudonyme de *du Moulinet*. Ce roman, réimprimé en 1856 dans la *Bibliothèque gauloise* de M. Colombey n'eut pas moins de soixante éditions au dix-septième siècle. Les amours de *Cloris et de Cléonthe*, les *Nouvelles françaises*, *le Berger extravagant*, les *Facétieux devis et plaisants contes* ont aussi obtenu beaucoup de succès.

On doit en outre à Sorel des ouvrages d'un genre tout différent : *Histoire de la monarchie française*, sous Louis XIV,— la *Bibliothèque française* et la *Connaissance des bons livres*. Nous aurions voulu donner ici quelque fragment de *Francion*, mais nous n'y n'avons trouvé aucun épisode, qui puisse, en étant détaché de l'ensemble, former un tout complet.

Né à Paris en 1597, Charles Sorel est mort en 1674.

D'UNE FEMME VOULANT SE FAIRE ARRACHER UNE DENT.

Il y a quelque temps que certaine jeune femme avoit un si très-grand mal à l'une de ses machelières, qu'elle en couroit les rues comme une enragée. Un jour voyant que la douleur ne s'apaisoit, elle se transporte chez un petit chirurgien de village pour se la faire ôter ; mais pour peine qu'il y mit ne la put onc déraciner, par quoi se retira la femme de ses mains criant et braiant par la douleur qu'elle en sentoit. Or, retournant en sa maison rencontra un archer son arbalète sur son épaule, lequel après s'être informé de son mal l'assura de lui arracher sans faire aucune douleur. La pauvre femme qui ne se soucioit qu'on lui en fit, mais que la dent fût hors, le laissa faire. Par quoi il vous va lier la dent avec une bonne et forte ficelle au bout de laquelle lia un trait bien enpenné, pour bander son arbalète [1], qui était de sept livres, sur laquelle mit le trait, et lui faisant ouvrir la bouche débanda son arbalète pensant que la male dent s'en iroit avec le trait, mais elle étoit si fort enracinée en la gencive, que la pauvre femme qui ne pesoit chose que vaille, s'en alla avec et tomba en un vivier qui étoit à demi-lieue loin de là.

Sans deux pêcheurs qui la secoururent, elle eût été noyée.

[1] L'arbalète est une arme particulière au moyen âge et n'était point connue des anciens. Elle paraît avoir été employée pour la première fois au dixième siècle, et la plus ancienne représentation qui en soit connue se trouve dans un manuscrit d'Heldric, abbé de Saint-Germain d'Auxerre en 989. Ce manuscrit existe à la Bibliothèque nationale n° 303, fonds lat., de Saint Germain. L'arbalète se composait d'un arc de fer ajusté sur un bois dans le genre du bois de nos fusils. L'arc, muni d'une forte corde, se tendait soit au moyen des pieds en appuyant sur le sol l'extrémité de la tige du bois, soit au moyen d'un instrument nommé cranequin. La force de projection était très-grande, ce qui a donné lieu au conteur de de dire que la flèche avait entraîné la femme.

LA CONFESSION DU MAÇON.

Il étoit un prêtre de village, tout fier pour avoir vu un peu plus que son *Caton*, comme la syntaxe et *fausta precor gelida*, s'en faisant accroire pour cela, parlant d'une gravité grande et usant de mots extraordinaires à l'endroit même des gens simples, afin de se faire estimer[1]. Un jour qu'il confessoit un pauvre mâçon, il lui dit :

— Or ça, mon ami, êtes-vous point ambitieux?

— Non, répondit le mâçon qui n'entendoit ce mot et pensoit qu'il appartenoit aux grands.

— Êtes-vous point fornicateur?

— Nenni!

— Êtes-vous point superbe?

— Nenni!

— Êtes-vous point iraconde?

— Nenni!

— Êtes-vous point concupiscent?

— Nenni!

— Qu'êtes-vous donc, dit le prêtre?

— Je suis mâçon.

Il se lit aussi d'un berger auquel un prêtre disoit en le confessant :

— Or ça, mon ami, avez vous gardé les commandements de Dieu!

— Non, dit le berger.

— C'est bien mal, dit le prêtre, et les commandements de l'église?

[1] Tous les curés de village ne sont point corrigés de cette manie. Nous avons entendu un jour le desservant de l'une des paroisses les plus arriérées de la France prêcher contre le panthéisme et l'école allemande. La seule conclusion philosophique et morale que les auditeurs aient tirée du sermon, c'est que leur curé n'aimait pas les Prussiens.

— Non, dit encore le berger.

— Mais qu'avez vous donc gardé ?

— Je n'ai gardé que mes brebis, et encore y ai-je eu assez de peine.

UNE FEMME GELÉE.

Plusieurs racontent que l'année des grandes gelées, il fit si froid que les pots geloient bouillants auprès du feu. Une femme du Tronquay, durant cette froidure, sortit dans la cour et pissa si copieusement que la mare en était grande assez. Or, quand elle eut fait et qu'elle se cuida lever et frotter son devant, comme la coutume est aux femmes, elle se trouva prise par les crins, pour avoir trop demeuré, et commença à crier à l'aide. Son mari, oyant le cri, courut en diligence savoir ce qu'elle avoit, et le fait entendu, courut vitement chez un maréchal querir des forces dont on fait le crin des chevaux, et coupa joliment la barbe qui était, par son mauvais ménage, longue comme la barbe d'un Grec.

Bonnes femmes, soyez meilleures ménagères que celle-là.

LE CHASSEUR ET LE NOUVEAU MARIÉ.

Un jeune homme ayant épousé une fille belle, délibérée et aimant le naturel déduit, s'étoit tellement efforcé pour lui complaire, qu'il en étoit devenu tout esquenné, en sorte qu'à peine pouvoit-il marcher : un jour quelques siens amis l'étant venus voir lui dirent pour l'entretenir qu'ils avoient chassé et poursuivi un loup, mais qu'ils ne l'avoient pris parce qu'il avoit couru plus fort qu'eux et leurs chiens. — Lors, dit le jeune homme, pour sûr ce loup là n'est pas marié.

DU PROCÈS-VERBAL DRESSÉ PAR UN CONSEILLER NOUVELLEMENT REÇU D'UNE COMMISSION A LA QUELLE IL AVAIT ÉTÉ.

Certain conseiller nouvellement reçu en son état, plus riche que savant ni versé en pratique, promit à une partie qui avoit obtenu un arrêt, de se transporter sur les lieux et de l'exécuter, dont il se repentit plus de quatre fois, ne sachant par quel bout il devoit commencer, ou achever son procès-verbal. Toutefois, parce qu'il falloit dire quelque chose, à toutes aventures, délivre son ordonnance à la partie demanderesse pour ajourner le demandeur sur le patron d'une commission de la chancellerie qu'il avoit vue sur le bureau de sa chambre, commençant ainsi :

Nous, maître Jehan, par la grâce de Dieu, conseiller et âgé de trente ans ou environ, à vous, messieurs mes maîtres et compagnons, s'il vous plaît, savoir faisons que, la vérité du fait, je montai sur mon cheval botté et esperonné, le quinzième jour dudit mois, et fis monter sur un autre qui n'étoit mie mien, mon clerc, ayant mon bonnet en son sein et l'écritoire au côté. De là arrivâmes au Petit Saint, au lieu où je vous promets qu'il y a un très mauvais chemin, et parceque nous apercûmes un clocher, il nous fut advis qu'il y pourroit avoir quelque église, en laquelle entrant, dîmes un *de profundis* duquel la teneur s'en suit : *De profundis ad te, Domine*, etc., de là, traversans la lande de Gauteret, rencontrâmes (comme on ne songe pas les choses) le meunier d'Andelle au quel nous demandâmes son nom qui nous dit ces paroles fières et arrogantes :

— Monsieur, j'ai nom Gilles, le Petit Moulinet, à votre joli commandez le moi, et ne vous déplaise.

Et d'autant que le cheval de mon clerc se mit à pisser, le

mien lui voulut de gré à gré, faire compagnie, de quoi nos très honorés seigneurs je vous ai bien voulu advertir. Ce fait, nous arrivâmes à Saint Germain Leiguiller, les uns déclarant qu'il étoit une heure, les autres deux, et logeâmes chez Perrine Locher. Et sur ce que le demandeur nous requit un peu trop familièrement en compagnon si nous voulions boire, ne voulûmes obtempérer à la requête, et voyant au cadran l'heure de dîner, nous délivrâmes défaut à la partie. Et encore que le vin ne fût guère bon, toutefois nous fîmes assez bonne chère, Dieu merci et vous. Donc et de plusieurs autres choses de conséquence, nous avons rédigé par écrit cestui notre présent procès-verbal pour servir au procès du jugement qu'il appartiendra.

Il est impossible, on le voit, de railler plus agréablement l'ignorance de certains magistrats du temps de Louis XIII. Cette ignorance tenait surtout à la vénalité des charges : une foule de parvenus achetaient des offices de judicature sans avoir la première notion des lois, et quelquefois même sans avoir les premières notions de la langue. Ce que Racine a fait dans les *Plaideurs* contre le ridicule bavardage des avocats, Sorel le fait ici contre le *style* des parlements. Nous ferons remarquer en outre qu'il existe une analogie frappante entre le conseiller qui parle de choses complétement étrangères à l'affaire qu'il est chargé d'instruire, et les médecins de Molière qui dans leur consultation s'occupent de tout, excepté de leur malade.

Nous aurions voulu pouvoir publier un extrait du *Berger extravagant*, mais il est fort diffficile d'en détacher quelques pages qui forment un tout. Ainsi que l'annonce le titre « on y voit parmi des facéties amoureuses les impertinences des romans et des poésies. » La préface indique très-nettement la pensée de l'auteur. « Je ne puis souffrir, dit-il, qu'il y ait des hommes si sots que de croire que par leurs romans, et leurs autres ouvrages inutiles, ils méritent d'être rangés au rang des beaux esprits. Tout leur savoir ne gît qu'en sept ou huit pointes dont l'on s'est servi si souvent qu'elles sont toutes émoussées, et ont trois ou quatre maximes frivoles sur le lan-

gage, dont ils nous voudraient quasi faire une cabale aussi mystérieuse que celle des Rabbins. Le désir que j'ai de travailler pour l'utilité publique m'a fait prendre le dessein de composer un livre qui se moquât des autres et fût comme le tombeau des romans. » Le *Berger extravagant* est, avant tout, une œuvre de critique littéraire, et ce n'est guère que de ce point de vue qu'il est intéressant, quoiqu'il renferme quelques passages pleins de verve et d'esprit, et qu'il repose sur une donnée originale. Sorel, pour se moquer de l'*Astrée* et des bergers du Lignon, transporte la pastorale dans les rues de Paris. Philis se transforme en bourgeoise du Marais; les vieux hôtes de l'Olympe subissent la même métamorphose ; le *Banquet des dieux* où Jupiter fait la cuisine, où Vulcain étame des casseroles, est comme la préface burlesque du chef-d'œuvre de Henri Heine : les *Dieux en exil*.

LAFFEMAS DE BEAUSEMBLANT

Lorsqu'il écrivit l'*Histoire des amours tragiques de ce temps*[1], Laffemas à peine âgé de vingt ans n'était encore qu'un simple avocat; mais on voit, rien que par le choix du sujet, qu'il n'avait point l'esprit tourné à la gaieté. Devenu successivement maître des requêtes, lieutenant civil à Paris, président de la chambre des requêtes de l'hôtel, il fut l'un des plus terribles exécuteurs des hautes œuvres de Richelieu, et ses contemporains lui appliquèrent le surnom de *vir bonus, strangulandi peritus*. Il nous a paru curieux de donner ici un échantillon de la prose de l'un de ces *juges de tyrannie*, comme on les appelait sous Louis XIII, qui se sont en même temps exercés dans la littérature et l'assassinat politique, ainsi que l'ont fait plus tard Saint-Just, Robespierre et Marat.

Laffemas, né vers 1585, est mort en 1657. Il était fils de Barthélemy de Laffemas, contrôleur général du commerce, sous Henri IV, et l'un des premiers écrivains français qui aient publié des ouvrages d'économie politique.

PHILANDRE ET OCTAVIE.

En la grande et riche île de Sicile, il y a une ville appelée Catane, assez renommée des cosmographes, tant à cause de sa

[1] Paris, chez Toussaincts du Bray, tenant sa boutique en la galerie des prisonniers au palais, 1607, 1 petit in-18.

richesse que du mont Gibel qui en est fort près. Là, demeuroit autrefois un riche seigneur appelé Marc-Antoine qui, bien qu'il fût opulent en biens, tâchoit plutôt de les accroître que de les dissiper, et, comme cela est ordinaire à la noblesse du pays, faisoit un grand trafic de vins qui le rendoit étrangement pécunieux ; mais pour ce qu'il avoit une femme, appelée Octavie, aussi riche de beauté que lui de moyens, elle eut à dédain le négoce qu'il faisoit avec les marchands, et commença de le mépriser pour faire le fondement de sa ruine. Ce bonhomme n'ose entrer en défiance pour cela, mais lui fait meilleure chère et plus de caresses que jamais. Néanmoins tant de submission ne fit que grossir son courage, et lui ouvrit le chemin de la méconnaissance. Elle pratiqua de nouveaux amis, et se laissa aller aux passions qu'elle avoit pour un jeune gentilhomme, appelé Philandre, et le fol amour, souverain démon de son âme, lui fit naître de mauvais desseins contre ce pauvre mari, qu'au lieu de repousser par raison, elle embrassa par furie, jusques à faire armer contre lui plusieurs meurtriers, et rendre son mignon de la conspiration qu'elle faisoit.

Or, cette île est triangulaire et regarde l'Italie, l'île de Malte et la Libye ; c'est pourquoi le voyant prêt d'aller aux champs, elle lui fait fermer tous les passages par quelques perdus qu'elle tenoit à sa solde pour cet effet, et en envoya une partie sous la conduite de Philandre, dans une forêt fort épaisse, assez proche de Catane, où il falloit passer pour aller dans un lieu appelé Sanoque, qui sont des magasins aux négociateurs, tellement qu'il ne se pouvoit empêcher d'être pris ni éviter son destin, qui l'appeloit à cette forêt où il fut proditoirement assassiné. Mais, comme des actes si méchants ne peuvent rester impunis, il fallut que Philandre servît de témoin contre lui-même, et que sa frayeur l'accusât, étant surpris, pour lui faire accuser l'autrice du mal. Ils furent donc appréhendés et

mis en une même prison où la glace de leur frayeur ne pouvoit éteindre le feu de leurs passions; ils se consolent l'un l'autre, et prient l'amour de les excuser. Mais en vain, car pour réparation de l'homicide commis en la personne du seigneur Anthoine, ils furent condamnés à avoir la tête tranchée sur un même échafaud, où ils se voulurent encore embrasser en témoignage de leur amour.

TOMBEAU.

Cy gisent deux amants, Philandre et Octavie
Qui tous deux en vivant eurent un pareil sort,
Mais pour ce qu'ils menoient une semblable vie
On leur voulut donner une semblable mort.

Cinq ou six histoires dans le même goût remplissent le volume de Laffemas; si l'on en juge par les vers latins du médecin Guenyot, le sonnet de l'avocat Merlon, et les stances de Charpentier qui se trouvent à la fin de ce volume, il aurait produit sur les esprits une grande impression, et l'Amour ainsi que Vénus en auraient été très-contents. Il eût été à souhaiter pour les contemporains de Laffemas qu'il eût borné son ambition à publier des romans. Le lecteur remarquera sans doute que le conte ci-dessus ne brille pas par l'invention. Mais on trouve à la même époque une foule d'anecdotes du même genre, c'était la *Morale en action du temps*, et il était bon d'en donner un spécimen.

PIERRE CAMUS, ÉVÊQUE DE BELLEY

Ce que nous avons dit dans notre introduction au sujet de ce digne prélat, nous dispense d'y revenir ici. Nous nous bornerons à rappeler qu'en outre de ses romans, il a laissé de nombreux recueils où les anecdotes ressemblent pour la plupart à des contes. Tels sont ceux qui ont pour titre : *Événements singuliers — Occasions remarquables; — Relations morales; — Succès différents; — Leçons exemplaires; — Bouquet d'histoires agréables; — Amphithéâtre sanglant*, etc. Il y avait là de quoi défrayer pendant un demi-siècle les faiseurs d'almanachs, quand les almanachs n'étaient point envahis par la politique, et se présentaient au public sous les auspices du portrait de Mathieu Laensberg et de ce quatrain célèbre qui date de loin :

Cet astronome clairvoyant
Examine fort bien le temps,
Pour vous prédire cette année
Le froid, le chaud, la neige et la gelée.

Ce genre de littérature s'étant élevé dans de plus hautes sphères, les magasins d'anecdotes ont perdu leur clientèle, et depuis un demi-siècle nous sommes peut-être les premiers qui ayons secoué la poussière du *Bouquet des histoires agréables*. Nous en donnons ici un échantillon, car c'est bien le moins, que l'écrivain qui a laissé cent quatre-vingt-neuf volumes de romans et de contes ait une page dans un recueil de conteurs.

Pierre Camus, né à Paris en 1582, est mort dans cette ville en

1655, à l'hospice des incurables où il s'était retiré après s'être démis de son évêché, pour se consacrer au service des pauvres et des malades.

LA PIEUSE FRAUDE.

Les jurisconsultes appellent bonne une certaine tromperie qui réussit au profit du trompé ; celle que je vous présente est de cette nature.

Agripin, jeune gentilhomme d'un naturel fort doux et enclin aux deux belles vertus de la piété et de la pureté, vivoit en la maison de son père nommé Vigile, assise en cette partie montueuse du Limousin qui porte le nom de haute. Il estoit fort affectionné à l'exercice de la chaste Diane, et un jour qu'il avoit, avec une troupe de chasseurs, lancé un grand sanglier, il l'attendit en un destroit avec un bon épieu, mais le coup porta si mal que cette farouche beste se sentant blessée, va droit à celui qui l'avoit atteinte et l'ayant porté par terre, l'alloit descoudre avec ses défenses, si un autre chasseur ne lui eût passé l'espée au travers du corps. Le jeune gentilhomme conceut une si grande frayeur d'un si manifeste péril, qu'il s'imagina que ce sanglier lui avoit emporté une jambe. Cette créance lui dura deux ans, sans que les persuasions les plus sages ni les préceptes des médecins le pussent remettre de ceste dislocation du cerveau ; et comme il avoit désiré, dès ses plus tendres ans, la vie claustrale, sa douleur estoit que les religieux ne le recevroient point en leurs ordres, car il alloit comme boiteux, encore qu'il marchast aussi bien que les autres, et croyoit qu'on lui avoit mis une quille au lieu d'une jambe, ce qui affligeoit extrêmement ses parents, qui ne sçavoient que faire pour guérir ceste humeur hypocondriaque.

Plusieurs s'étoient efforcés par belles raisons de persuader à nostre Agripin qu'il avoit bel et bien deux bonnes jambes.

Mais pensant bien faire, ils gastoient tout, car il n'y a rien tant qui cabre les hypocondriaques, et leur enfonce davantage leur folie dans leur esprit que de les contredire.

Comme on désespéroit de sa guérison, il advint que deux religieux de l'ordre de saint François, d'une vie fort austère, et dont l'un maintenoit son esprit en une joyeuseté mondaine à travers la sévérité de son estroite observance, abordèrent en cette maison de noblesse, vray refuge de tous les moynes qui cherchoient logis[1]. Le père Maxime, se souvenant d'avoir lu en quelque livre de médecine, que pour guérir un hypocondriaque, il se faut feindre de sa créance, se résolut d'apporter ce qu'il pourroit au contentement du pauvre malade. Il le voit, et, l'ayant entretenu de quelques discours pieux, il recognut qu'il avoit de l'inclination à la vie religieuse et qu'il l'embrasseroit volontiers s'il croyoit avoir ses deux jambes. Il le mit donc sur le discours de la manière dont il en avoit perdu une. Agripin se jeta à son coul et luy dit :

— Mon Dieu, mon cher Père, que je vous aime. Il y a deux ans que l'accident m'est arrivé, et je n'ai trouvé que vous au monde qui m'ait voulu croire.

— Mon fils, dit le Père Maxime, plusieurs sont venus dans notre ordre avec des jambes de bois, comme celle qu'on a mise sous vostre bas de soye, et qui paroist de chair quoiqu'elle n'en soit pas, à qui il en est revenu de véritables. N'avez-vous pas lu dans la vie de saint Antoine de Padoue qu'il remit le pied à un jeune homme qui se l'étoit coupé de désespoir parce qu'il en avoit frappé sa mère? Et que sçavez vous si le san-

[1] C'est-à-dire de tous les moines mendiants. Il y avait quatre principaux ordres mendiants : les carmes, les jacobins, les cordeliers et les augustins ; les cordeliers étaient les plus nombreux; ils comptaient en France, au moment de la révolution, 284 couvents, auxquels s'ajoutaient 125 couvents des femmes, car la plupart des ordres religieux s'étaient dédoublés : ainsi, il y avait les carmes et les carmélites, les augustins et les augustines, les minimes et les minimesses, etc.

glier de cet autre grand saint Antoine qui a été le père de tant d'anachorètes ne vous rendroit point vostre jambe ?

Le religieux gaigna si bien la confiance de notre hypocondriaque, qu'il rêva que les deux saints lui avoient rapporté sa jambe, et ce qui le confirma en cette opinion fut qu'en se réveillant le matin, il trouva dans son lit une jambe de bois qu'on y avoit glissée pendant qu'il dormoit, et qu'il estima s'estre destachée de son genou quand la vraie y fust rattachée.

De là à quelque temps nostre gentilhomme alla se rendre religieux au couvent même où estoit le Père Maxime, et y prit le nom du frère Anthoine, en raison des deux grands saints qui l'avoient, par leur intercession, guéri de sa folie.

Je ne voudrois pas que quelque esprit orgueilleux prist ici de la gauche ce que je lui donne de la droite et fist comme l'araigné du venin avec de la rose, s'imaginant que ce propos choqueroit l'honneur des saints, leur intercession et leurs miracles.

A la suite de Pierre Camus, le chef des romanciers de l'école édifiante, nous croyons devoir consacrer quelques lignes au Dijonnais Lourdelot qui, sous le titre de *la Courtisane solitaire*[1], a écrit l'un des livres les plus naïvement ridicules que nous ait légués le dix-septième siècle.

« On y trouve exprimées, dit l'auteur, les diverses passions, événements et catastrophes de l'amour, les triomphes du vrai et parfait amour, les combats, roses et épines de la solitude, et le moyen de se prévaloir contre les tentations qui s'y rencontrent. L'auteur s'est proposé de servir de phare à ceux qui voudroient ramener leur cœur au temple de la vertu, et arracher de leur poitrine les myrthes que la concupiscence y a plantés et qu'elle cultive avec tant de passion, pour loger en leur place cette herbe que l'on nomme *vitex*, autrement *agnus castus*, laquelle, selon Dioscoride, a cette vertu et propriété que d'émousser les aiguillons de la chair. »

[1] Lyon, 1622, 1 vol. in-8°.

On le voit, on se tromperait singulièrement si l'on préjugeait d'après le titre le caractère de la *Courtisane solitaire;* la vieille déesse de *Paphos* n'a rien à y revoir. L'auteur ne cherche qu'une chose : « Enseigner aux courtisans du monde le secret de la solitude et le moyen de se rendre les courtisans du ciel. »

C'est là l'idée générale du livre, et ce qui le distingue des autres romans de l'époque, c'est que, de même que dans les romans de Pierre Camus, les aventures d'amour, au lieu de se dénouer par un enlèvement, un mariage, un suicide ou un assassinat, se dénouent toujours par une conversion.

Quelques écrivains se sont essayés, de nos jours, dans la littérature du roman édifiant ; mais il n'y ont guère mieux réussi que le dijonnais Lourdelot, qui avait sur eux l'avantage d'être plus naïf et de paraître avec l'approbation du supérieur des dominicains de France, ce qui lui assurait au moins des lecteurs dans les couvents de son ordre.

LA GIBECIÈRE DE MOME

OU LE TRÉSOR DU RIDICULE [1]

Voici encore un de ces livres populaires qui n'avaient d'autres prétentions que d'amuser les oisifs. L'auteur a pris de toutes mains dans les recueils du même genre qui circulaient de son temps ; il faut beaucoup chercher pour y trouver peu de choses, mais nous ferons remarquer que dans la *Gibecière de Mome*, ainsi que dans les autres répertoires *ejusdem farinæ*, il se rencontre çà et là des anecdotes ou des joyeux propos dont les grands écrivains ont fait leur profit, et c'est ainsi que la *Science d'une femme* se retrouve dans ces vers, tant de fois cités de Molière :

> Nos aïeux sur ce point étaient gens bien sensés,
> Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
> Quand la capacité de son esprit se hausse
> A connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.

LA SCIENCE D'UNE FEMME EST DE N'AVOIR POINT DE SCIENCE.

Jean duc de Bretagne, Ve du nom, voulant marier Monsieur François son fils avec Isabelle, fille du roi d'Écosse, le

[1] Paris, 1644, in-12. Le sous-titre ajoute : « contenant tout ce que la galanterie, l'histoire facécieuse et l'esprit egayé ont jamais produit de subtil et d'agréable pour le divertissement du monde.

jeune prince s'enquit qui étoit cette dame Isabelle. On lui dit que c'étoit une dame belle et sage, bien disposée à avoir lignée, mais peu éloquente en son parler. Elle est telle que je la demande, dit le prince, car je tiens une femme assez savante, quand elle sait mettre différence entre le pourpoint et la chemise de son mari.

D'UN PAUVRE ÉCOLIER ET COMMENT IL TROMPA UNE VILLAGEOISE ET SON MARI.

Un écolier mal garni d'argent arriva devant la porte d'un riche villageois qui étoit allé au bois. Sa femme qui avait eu un autre mari, lui demanda qui il étoit et d'où il venoit, à quoi il fit réponse qu'il étoit un pauvre écolier revenant de Paris. La femme qui étoit simple, cuidant qu'il eût dit qu'il revenoit du Paradis, lui réplique :

— Quoi ? vous venez du Paradis ?

— Oui, madame ma mie, lui dit l'écolier, voyant à qui il avait affaire.

Lors la villageoise le fit entrer et asseoir, puis lui dit :

— J'ai eu autrefois un mari nommé Hans, trépassé depuis trois ans en ça ; ô mon cher Hans, Dieu veuille avoir ton âme, je crois qu'elle est en paradis, car tu étois bon homme. Mon ami, l'avez-vous pas vu la haut ! le connaissez-vous point ?

— Quel est son surnom ?

— On ne l'appeloit que Hans bonne brebis, et est un peu louche.

— Oui, oui, dit l'écolier, je le connois.

— Lors, mon ami, comment se porte-t-il ce bon Hans ?

— Pas trop bien, car ce pauvre homme n'a argent ni accoutrement, et si aucunes gens de bien ne lui eussent aidé, il seroit mort de faim.

La femme entendant cela, se prit à pleurer, disant :

— Ah ! mon cher Hans, rien ne vous a jamais manqué chez moi, et maintenant souffrez disette en l'autre monde. J'ai encore vos habits et si j'avois un messager je vous les enverrois avec quelque argent.

— S'il ne faut qu'un messager, dit l'écolier, je les lui porterai moi-même, aussi bien faisois-je état de retourner bientôt en paradis.

La villageoise aise au possible présenta à manger et à boire à l'écolier qui en avoit grand besoin, et chercha les meilleurs habits du défunt, quelques chemises et quelques mouchoirs et autres hardes qu'elle mit en une mallette pour être plus facilement portées, avec quelques ducats, et une pièce d'argent pour l'écolier, afin qu'il fît le voyage plus volontiers et avec plus de diligence.

L'écolier remercia la femme et partit la malle sur le dos. Le mari étant peu après retourné du bois, la femme lui dit :

— Mon ami, il est naguère passé par ici un homme revenant du paradis qui m'a dit des nouvelles du bon Hans, que Dieu absolve ! et comme il est pauvre et mal habillé, je lui ai envoyé ses meilleurs habits avec quelques ducats en argent dont vous ne saviez rien, et ai le tout baillé à cet homme qui m'a promis de les lui porter.

— Vous lui avez envoyé le diable qui vous rompe le col, dit le mari ; et montant vitement sur son meilleur cheval, fit diligence pour atteindre l'écolier, lequel se doutant de ce qui pouvoit arriver regardoit souvent derrière lui. Appercevant le villageois, il jetta soudain la malle en une haie, et feignit se reposer.

— Avez-vous pas vu passer un homme portant une malle, dit le villageois.

— Oui, dit l'écolier, mais sitôt qu'il vous a vu, il est sauté outre le ruisseau et est entré au bois.

— Je le poursuis et vous prie de tenir mon cheval, ne m'en

pouvant aider dedans les arbres; et lui ayant baillé son cheval sauta outre le ruisseau courant vers le bois où, étant entré, l'écolier reprit la malle, monta sur le cheval et s'en alla.

Le villageois au retour ne trouvant ni cheval ni homme s'en retourna au logis, où la femme lui ayant demandé s'il avoit rencontré le messager.

—Oui, oui, dit-il, et lui ai d'abondant donné mon cheval, afin qu'il fasse plutôt le voyage en paradis.

Les voyages imaginaires dans l'autre monde sont assez nombreux au moyen âge. Le plus ancien qui soit connu est celui d'Ere l'arménien, qui date des premiers temps du christianisme. Dante les a résumés, en les marquant du sceau de son génie, dans la *Divine comédie;* mais ils ont eu, comme toutes les grandes choses, leur parodie dans le déclin du moyen âge. Le conte ci-dessus est la dernière facétie de ce genre que nous ayons rencontrée. Elle est comme un écho lointain du fabliau du *Vilain qui conquit le paradis en plaidant.* On trouvera ce fabliau dans le précédent volume de ce recueil.

HISTOIRE ET AVENTURES DU CHEVALIER FORTUNATUS[1]

L'histoire de Fortunatus est une espèce de contrefaçon de l'histoire du Juif errant, seulement Fortunatus est plus riche qu'Isaac Laquedem, car l'éternel marcheur n'avait jamais que cinq sols dans sa bourse, tandis que le chevalier y puisait indéfiniment des poignées de pièces d'or qui se renouvelaient toujours. On comprend que possesseur de cette caisse portative et inépuisable il se soit passé bien des faintaisies et payé bien des voyages. Nous le laisserons courir la France, l'Espagne, l'Italie, et autres contrées plus ou moins lointaines, mais nous nous arrêterons avec lui dans la *Verte Erin*, pour nous retrouver un moment dans le pays des vieilles légendes, dont les conteurs du XVII[e] siècle ne gardent plus qu'un vague souvenir.

COMMENT FORTUNATUS ALLA EN IRLANDE AVEC SON SERVITEUR ET COMMENT ILS ALLÈRENT PAR ENSEMBLE VOIR LE PURGATOIRE SAINT PATRICE.

Fortunatus ayant entendu comment il n'y avoit que deux journées à la ville où étoit le purgatoire de Saint Patrice nommée Vernieu, qui est aussi en Irlande, au quel lieu est situé une grosse abbaye, où dans l'église derrière le maître-autel est

[1] Paris, 1644, 1 vol. petit in-8°.

la porte par où l'on va dans ce trou obscur, que l'on nomme le purgatoire de Saint Patrice, où personne ne peut entrer sans le congé de l'abbé. C'est pourquoi comme ils y furent arrivés, Léopoldus[1] vint à l'abbé et impétra congé de lui pour entrer dedans. Il fut invité de l'abbé avec toute sa compagnie pour venir dîner avec lui ce que Fortunatus tint à grand honneur, et peu avant le dîner il acheta un poinçon de vin, du meilleur qu'il put trouver dont il fit présent à l'abbé, ce que l'abbé prit avec grand remerciement, car en icelle abbaye on y use peu de vin, et le peu qui s'en use sert pour le service divin.

— Si je ne craignois de faire déplaisir à votre paternité, dit Fortunatus à l'abbé, quand le dîner fut fini, je vous demanderois la raison pourquoi on dit que c'est ici le purgatoire Saint Patrice.

— Il y a quelques centaines d'années, répondit l'abbé, cette place dans la quelle est de présent cette ville et cette maison de Dieu étoit un désert, et non loin d'ici y avoit un abbé nommé Patricius, homme très-dévot, qui venoit souvent en ce désert pour faire pénitence ; or, un jour il trouva cette caverne ouverte qui est très-longue et bien profonde, dans la quelle il entra si avant et alla si loin qu'il ne savoit comment il en pourroit sortir. Lors il se jeta à genoux et pria Dieu que, si ce n'étoit contre sa volonté, il lui fît la grâce de lui aider à se mettre hors de la caverne. Durant le temps qu'il prioit Dieu dévotement, il entendit plus avant un cri effroyable, et peu après Dieu lui fit la grâce de sortir, de quoi il le remercia grandement et retourna à son cloître, où il devint plus homme de bien qu'il n'avoit onc été. Et de ceci est arrivé que certaines personnes dévotes ont fondé ce cloître en ce lieu.

[1] Léopoldus est le serviteur de Fortunatus, son Sancho, moins l'esprit.

Fortunatus demanda à l'abbé que disent les pèlerins quand ils sortent de la caverne.

— Je n'en demande rien à personne, répondit l'abbé ; mais plusieurs disent qu'ils ont ouï des cris, d'autres disent qu'ils n'ont ouï ni vu rien du tout.

— Je me suis déjà promené par divers endroits, dit Fortunatus, et pourquoi n'irois-je point en la caverne ? que si j'y manquois cela me seroit reproché ; c'est pourquoi je ne partirai pas d'ici que je n'aie point été dans le purgatoire.

— Mais, dit l'abbé, si vous entrez dedans, n'allez point trop avant, car il y a plusieurs chemins qui font fourvoyer si promptement que l'on est incontinent égaré.

Fortunatus demanda à Léopoldus s'il vouloit venir avec lui ; il lui dit qu'oui, ce qui contenta fort Fortunatus.

Le lendemain donc au matin ils s'apprêtèrent et reçurent le saint sacrement, et tout après on leur ouvrit la porte de la caverne qui étoit derrière le grand autel, ainsi ils entrèrent dedans, et les prêtres leur baillèrent la bénédiction, puis fermèrent la porte. Lors ils entrèrent dans l'obscurité et ne savoient plus où ils étoient. Ils ne pouvoient plus s'aider eux-mêmes et avoient grand faim. Alors Fortunatus cria au Seigneur :

— O Dieu tout puissant venez à notre aide ! car en ce lieu l'or et l'argent ne sert de rien.

Ils étoient assis contre la terre, comme gens désespérés, ne voyant ni n'oyant personne ; les prêtres alors vinrent vers l'abbé et lui dirent que les pèlerins ne sortoient point, ce qui le contrista grandement pour l'amour de Fortunatus qui lui avoit fait présent de si bon vin. Mais l'abbé connaissoit un vieil homme lequel avec des cordes avoit autrefois mesuré la caverne ; il l'envoya quérir et lui dit qu'il regardât s'il ne pourroit point trouver l'invention pour faire sortir deux hommes qui étoient dans la caverne, et lui promit cent nobles d'or. Le

vieil homme répondit qui les tireroit de là s'ils étoient encore vivants. Il apprêta les instruments, et quand il eut mis son affaire en œuvre, il chercha tant de trou en trou qu'il les trouva grandement débiles et langoureux. Ils sortirent hors avec l'aide de Dieu, et l'abbé en fut bien aise, car si les pèlerins eussent été perdus, il craignoit que par après personne n'y voulût plus retourner ce qui lui eût tourné et à ceux de son couvent à grande perte et dommage. Après cela Fortunatus fit apprêter à son logis un somptueux dîner où il invita l'abbé et tous ses frères et de là, fut à Calais en Picardie.

La légende de saint Patrice, l'une des plus célèbres du moyen âge, appartient à l'Irlande que l'on avait surnommée l'*Ile des Saints*, et qui est peut-être de toutes les contrées de l'Europe celle où les souvenirs des âges héroïques du christianisme ont produit les plus merveilleux récits.

Saint Patrice le grand, ayant fait une mission en Irlande, trouva les gens du pays plus sauvages que les bêtes ; mais Dieu qui connaissait la ferveur de sa foi le soutint au milieu de tous les dangers. Jésus-Christ lui apparut un jour, et après lui avoir donné un livre d'évangiles et un bâton pastoral, il le conduisit dans un lieu désert, au bord d'une fosse profonde, toute pleine de ténèbres, et lui dit que ceux qui descendraient dans cette fosse en se repentant de leurs péchés, seraient lavés de toute souillure après un jour et une nuit. Le saint bâtit une église au-dessus de cette fosse ; il fit mettre à cette église une bonne porte avec une bonne serrure, et il donna la clef à des chanoines qu'il établit au même endroit, afin que personne ne pût entrer sans leur permission. Les Irlandais vinrent en grand nombre demander aux chanoines l'autorisation de descendre dans la fosse ; ceux qui furent admis à faire ce mystérieux voyage, rapportèrent qu'ils avaient beaucoup souffert, aussi longtemps qu'ils étaient restés dans la fosse, mais qu'ils en étaient sortis tout joyeux, parce qu'ils y avaient laissé leurs péchés.

Saint Patrice fit mettre par écrit ce qu'ils avaient raconté, et appela son église *le purgatoire*, parce qu'elle était l'une des entrées de ce lieu d'expiation.

Voilà la légende du moyen âge dans sa naïveté première. Les miniaturistes l'ont reproduite plusieurs fois, et il existe à la bibliothèque nationale un manuscrit du XIIIe siècle, représentant saint Patrice suivi de ses chanoines, ouvrant aux bonnes gens qui se pressent autour de lui, les portes du purgatoire. On voit par la trivialité du voyage de Fortunatus, combien les légendes s'étaient transformées à travers les âges, et comment le réalisme avait fait invasion dans la littérature mystique.

GEORGES ET MADELEINE DE SCUDÉRY

Voici deux noms qui ont eu au XVII^e^ siècle un grand retentissement.

Georges, né au Havre en 1601, mort à Paris en 1667, membre de l'Académie française, capitaine au régiment des gardes, poète, auteur tragique et comique, romancier, a tracé lui-même sa biographie et son portrait dans les lignes suivantes : « je suis né, dit-il, d'un père qui, suivant l'exemple des miens, a passé tout son âge dans les charges militaires, et qui m'avait destiné, dès le point de ma naissance, à pareille forme de vivre. Je l'ai suivie par obéissance et par inclination.

« Toutefois en pensant qu'être soldat, je me suis encore trouvé poëte. Ce sont deux métiers qui n'ont jamais été soupçonnés de donner de l'argent à usure, et qui voient souvent ceux qui les pratiquent réduits à la même nudité où se trouvent la vertu, l'amour et les grâces ». Pour moi, dit-il ailleurs :

> Pour moi plus d'une fois le danger eut des charmes,
> Et dans mille combats je fus tout hasarder;
> L'on me vit obéir, l'on me vit commander,
> Et mon poil tout poudreux a blanchi sous les armes.

Ses principales œuvres sont *Arminius* tragi-comédie ; *Poésies diverses*, 1649 in-4° ; *Lygdamon*, roman ; *Alaric*, poème, l'*illustre Bassa*. On trouve dans ce dernier ouvrage deux épisodes : le *comte de Lavagne* et *Mustapha et Zéangir*, qui ont été plusieurs fois mis

à contribution par les romanciers et les dramaturges du dernier siècle et même du nôtre.

Madeleine de Scudéry, sœur de Georges qui fut son collaborateur assidu, naquit au Havre six ans après lui.

Elle ouvrit à Paris un bureau de bel esprit qui recueillit les épaves de l'hôtel de Rambouillet. Les hommes les plus distingués s'y rencontrèrent avec Vadius et Trissotin, et parmi les salons littéraires, il en est peu qui aient exercé une aussi grande influence sur la langue et les ouvrages de l'esprit. Cette influence fut-elle heureuse? Molière et Boileau ne le pensaient pas. Ils reprochaient à mademoiselle de Scudéry d'avoir contribué à introduire le jargon des précieuses dans la conversation et dans les livres, et créé dans ses romans des personnages aussi faux au point de vue de l'histoire qu'au point de vue de la réalité humaine et vivante. La critique s'est montrée de nos jours beaucoup plus indulgente, et, tout en maintenant le reproche incontestable de préciosité, elle a fait à mademoiselle de Scudéry les honneurs d'une complète réhabilitation. « Elle a, disent ses récents biographes, traversé tout le dix-septième siècle. Ses écrits, son exemple, son entourage ont travaillé à l'avénement de cette société polie qui en marque la première moitié et qui prépara les splendeurs de la seconde, et que les nations voisines s'efforcèrent à l'envi d'imiter de leur mieux. Sans doute elle mêla quelque mauvais goût à cette action salutaire, elle raffina sur les sentiments, elle raffina sur le style. Il faut que les lecteurs en prennent leur parti ; mais après tout mieux vaut le langage des ruelles que celui des clubs. N'abuse pas qui veut de l'esprit et de la politesse[1]. »

Les romans de mademoiselle de Scudéry ont joui d'une réputation européenne.

Ils ont été traduits en anglais, en allemand, en espagnol, en italien. Les plus célèbres sont : *Artamène* ou le *grand Cyrus* — *Clélie* — *Almahide*. L'ensemble des œuvres ne comprend pas moins de 45 vol.

[1] Voir : mademoiselle de Scudéry, sa vie, sa correspondance avec un choix de ses poésies par MM. Rathery et Boutron. Paris, 1873, 1 vol. in-8°. C'est un livre bien renseigné, très-bien fait, et qui sera lu avec plaisir par tous les amis des curiosités littéraires.

Les personnages de *Clélie* sont empruntés à l'histoire romaine, mais ils ne ressemblent pas plus aux citoyens du Latium que les bergers de Florian aux vachers de la Basse-Bretagne, et ils ne justifient que trop ces vers de Boileau :

> Gardez-vous de donner, ainsi que dans *Clélie*
> L'air et l'esprit français à l'antique italie,
> Et sous des noms romains faisant notre portrait
> Peindre Caton galant et Brutus dameret.

Le morceau suivant que nous empruntons à ce roman, si longtemps et si vivement admiré, en fera suffisamment connaître la manière et l'esprit.

LA CARTE DU PAYS DE TENDRE[1].

Nous fûmes bien estonnez lorsque Herminius après avoir veu ce que Clélie lui venoit d'envoyer, nous fit voir que c'étoit effectivement une carte dessinée de sa main, qui enseignoit par où l'on pouvoit aller de *Nouvelle-Amitié* à *Tendre*, et qui ressemble tellement à une véritable carte qu'il y a des montagnes, un lac, des rivières, des villes et des villages.

Pour pouvoir aller de *Nouvelle-Amitié* à *Tendre*, il faut commencer par cette première ville qui est au bas de cette carte pour aller aux autres ; car afin que vous compreniez mieux le dessein de Clélie, vous verrez qu'elle a imaginé que l'on peut avoir de la tendresse par trois causes différentes, ou par une grande estime, ou par reconnaissance, ou par inclination ; et c'est ce qui l'a obligée d'établir ces trois villes de Tendre sur trois rivières qui portent ces trois noms, et de faire

[1] Il n'est pas besoin de rappeler que l'extrait ci-dessus est comme une dernière branche ajoutée au *Roman de la rose*. Le pays de Tendre est un des parterres du *verger du plaisir*, avec cette différence toutefois que dans le pays de Tendre la rose virginale n'est jamais cueillie. Voir : *Chefs-d'œuvre des conteurs français avant La Fontaine*, pag. xxi[e] de l'introduction.

aussi trois routes différentes pour y arriver. Si bien que comme on dit Cumes sur la mer d'Ionie, et Cumes sur la mer Thyrrene, elle fait qu'on dit *Tendre-sur-Inclination*, *Tendre-sur-Estime* et *Tendre-sur-Reconnaissance*. Cependant, comme elle a supposé que la tendresse qui naît par inclination n'a besoin de rien autre chose pour estre ce qu'elle est, Clélie n'a mis nul village le long des bords de cette rivière, qui va si vîte qu'on n'a que faire de logements le long de ses rives pour aller de Nouvelle-Amitié à Tendre. Mais pour aller à Tendre-sur-Estime, il n'en est pas de même, car Clélie a ingénieusement mis autant de villages qu'il y a de petites et de grandes choses qui peuvent contribuer à faire naître par estime cette tendresse dont elle entend parler. En effet, vous voyez que de Nouvelle-Amitié on passe à un lieu qu'on appelle Grand-Esprit, parce que c'est ce qui commence ordinairement l'estime. Ensuite vous voyez ces agréables villages de Jolis-Vers, de Billet-Galant et de Billet-Doux qui sont les occupations ordinaires du grand esprit dans les commencements d'une amitié. Ensuite pour faire un plus grand progrès dans cette route vous voyez Sincérité, Grand-Cœur, Probité, Générosité, Respect, Exactitude et Bonté qui est tout contre Tendre, pour faire connoître qu'il ne peut y avoir de véritable estime sans bonté, et qu'on ne peut arriver à Tendre de ce côté-là, sans avoir cette précieuse qualité. Après cela il vous faut, s'il vous plaît, retourner à Nouvelle-Amitié pour voir par quelle route on va à Tendre-sur-Reconnaissance. Voyez donc, je vous prie comment il faut aller d'abord de Nouvelle-Amitié à Complaisance, ensuite à ce petit village qu'on nomme Soumission, et qui en touche un autre fort agréable qui s'appelle Petits-Soins. Voyez que de là il faut passer par Assiduité, pour faire entendre que ce n'est pas assez d'avoir durant quelques jours ces petits soins obligeants, qui donnent tant de reconnaissance, si on ne les a assidûment. Ensuite vous voyez qu'il faut passer à un autre village

qui s'appelle Empressement ; et ne faites pas comme certaines gens tranquilles qui ne se hastent d'un moment, quelque prière qu'on leur fasse et qui sont incapables d'avoir cet empressement qui oblige quelquefois si fort. Après cela vous voyez qu'il faut passer à Grands-Services, et que pour marquer qu'il y a peu de gens qui en rendent de tels, ce village est plus petit que les autres. Ensuite, il faut passer à Sensibilité, pour faire connaître qu'il faut sentir jusqu'aux plus petites douleurs de ceux qu'on aime. Après il faut, pour arriver à Tendre, passer par Tendresse, car l'amitié attire l'amitié. Ensuite il faut aller à Obéissance, n'y ayant presque rien qui engage plus le cœur de ceux à qui on obéit que de le faire aveuglément ; et, pour arriver enfin où l'on veut aller, il faut passer à Constante-Amitié, qui est sans doute le chemin le plus sûr pour arriver à Tendre-sur-Reconnaissance. Mais comme il n'y a point de chemin où l'on ne se puisse égarer, Clélie a fait, comme vous le pouvez voir, que si ceux qui sont à Nouvelle-Amitié prenoient un peu plus à droite ou un peu plus à gauche, ils s'égareroient aussi, car si à partir de Grand-Esprit on alloit à Négligence qui est tout contre, qu'ensuite continuant cet égarement, on allât à Inégalité, de là à Tiédeur à Légèreté et à Oubly, au lieu de se trouver à Tendre-sur-Estime, on se trouveroit au lac d'Indifférence, qui est marqué sur la carte et qui, par ses eaux tranquilles, représente sans doute fort bien la chose dont il porte le nom en cet endroit. De l'autre coté, si, à partir de Nouvelle-Amitié, on prenoit un peu trop à gauche et qu'on allât à Indiscrétion, à Perfidie, à Orgueil, à Médisance ou à Meschanceté, au lieu de se trouver à Tendre-sur-Reconnaissance on se trouveroit à la mer d'Inimitié où tous les vaisseaux font naufrage.

Ainsi Clélie fait voir par ces routes différentes qu'il faut avoir mille bonnes qualités pour l'obliger à avoir une amitié tendre, et que ceux qui en ont de mauvaises ne peuvent avoir

part qu'à sa haine, ou a son indifférence. Aussi cette sage fille voulant faire connoître qu'elle n'avoit jamais eu d'amour et qu'elle n'auroit jamais dans le cœur que de la tendresse, fait que la rivière d'Inclination se jette dans une mer qu'on appelle la Mer dangereuse, parce qu'il est assez dangereux à une femme d'aller au delà des bornes de l'amitié.

Mademoiselle de Scudéry a-t-elle jamais franchi ces bornes ? a-t-elle passé sa vie à disserter sur l'amour sans avoir jamais été tentée d'en essayer dans la pratique ? Quelques-uns de ses contemporains prétendent qu'elle était assez laide pour ne point courir le risque de se noyer dans la Mer dangereuse. Toujours est-il qu'elle voulait ramener l'amour à l'innocence de l'âge d'or, mais l'entreprise ne pouvait manquer d'échouer, et l'une de ses plus ferventes admiratrices n'avait point à craindre d'être comme elle taxée d'exagération, en lui adressant ce quatrain :

Où peut-on trouver des amants
Qui nous soient à jamais fidèles?
Je n'en sais que dans vos romans
Et dans les nids des tourterelles.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que mademoiselle de Scudéry ne voulut jamais se marier ; elle ne perdit jamais officiellement, par la consécration de l'église, le titre de *Vierge du marais*, que lui avaient décerné ses contemporains, ce qui fit dire à Furetière, à propos de la *Carte du pays de Tendre* « la Vierge du Marais s'est bornée à créer un monde, en laissant à d'autres le soin de le peupler ». Ce trait satirique n'est pas le seul que Furetière ait lancé contre l'école à laquelle appartenait la *Vierge du Marais*. Il y fait souvent allusion dans le *Roman bourgeois*, et il cite entre autres dans le catalogue de la bibliothèque de Mythophilacte l'*Amadisiade* ou la *Gauleide* contenant les dits faits et prouesses d'Amadis de Gaule et autres nobles chevaliers, divisé en vingt-quatre volumes, et chaque volume en vingt-quatre chants, et chaque chant en vingt-quatre chapitres, et chaque chapitre en vingt-quatre dixains, le tout formant un œuvre de 1,724,800 vers sans compter les arguments.

L'allégorie du *pays de Tendre* n'est point la seule qu'ait produite

le dix-septième siècle, et nous citerons encore dans ce genre comme se rattachant de loin au *Roman de la rose :* le *Voyage de l'île d'Amour*, par l'abbé Tallemant, 1665.— *Relation de ce qui s'est passé dans le royaume de Frisquemare*, par D. S., 1662. — L'*Histoire de la royauté* ou les *Amours de Nembrot* et d'*Aphrosie*, par Pelisseri, 1684, et la *Relation du royaume de Coqueiterie*, de l'abbé d'Aubignac, dont on trouvera plus loin un extrait.

Il ne faut pas oublier non plus, à la suite de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, la *Carte du pays de Braquerie*. Cette carte est une satire très-spirituelle.

SCARRON

Né à Paris en 1610, d'un conseiller au Parlement, Paul Scarron, fut attaqué en 1638 d'une paralysie qui ne lui laissa que l'usage des mains ; mais cette cruelle affliction n'altéra en rien sa gaieté naturelle, et comme l'a dit Ménage dans des vers latins placés au bas de l'un de ses portraits, en le faisant parler lui-même :

> Ille ego sum vates rabido data præda dolori,
> Qui su pero sanos lusibus atque jocis.

Réduit par suite de ses infirmités à une extrême misère, il épousa, en 1652, mademoiselle d'Aubigné, qui n'était guère plus riche que lui, et qui lui prodigua les soins les plus touchants, ce qui l'honore beaucoup plus que la grande situation qu'elle se fit plus tard à la cour de Louis XIV. La société d'élite qui fréquentait assidûment la maison du joyeux paralytique appela sur lui quelques tardives faveurs, et lorsqu'il mourut en 1660, sa veuve obtint de la reine mère une pension de 2000 liv. Vingt-quatre ans plus tard elle épousait secrètement Louis XIV, et l'on peut dire avec raison que son second mari a fait pleurer les Français bien plus que le premier ne les a fait rire.

Il déplaisait du reste profondément au grand roi que ses sujets lui rappelassent les débuts de mademoiselle d'Aubigné dans la carrière conjugale, et quand parut le pamphlet célèbre intitulé la *Veuve Scarron*, il fit pendre un malheureux libraire, qui en tenait quelques exemplaires en dépôt.

Poëte, romancier, auteur dramatique, fantaisiste burlesque, Scar

ron a laissé des œuvres que l'on ne saurait mieux comparer qu'à ces boutiques de bric-à-brac où s'étalent les biblots du dix-septième siècle. Remercîments, chansons, rondeaux, ballets, billets, courantes, épigrammes, épîtres, épithalames, odes, stances, sonnets, tragi-comédies, nouvelles tragi-comiques, lettres, romans, poëmes burlesques, on y trouve de tout. La comédie intitulée *don Japhet d'Arménie*, qui est restée au répertoire, et le *Roman comique* assurent à Scarron une place à part parmi les écrivains de son temps. Le *Roman comique* se réimprime et se lit toujours avec plaisir, et nous croyons ne pas nous tromper en disant qu'il en sera de même de la *Nouvelle* que nous reproduisons ici. Elle n'est pas sans offrir quelques rapports avec certains passages de l'*Avare* de Molière qu'elle a précédé d'une vingtaine d'années, et c'est là le meilleur éloge que nous en puissions faire [1].

Nous n'avons rien reproduit du *Roman comique*, parce qu'il est difficile d'en tirer un épisode complet, et que d'ailleurs les nombreuses réimpressions qui en ont été faites l'ont rendu populaire.

LE CHATIMENT DE L'AVARICE.

Il n'y a pas longtemps qu'un jeune garçon, aussi ambitieux que pauvre, et se piquant encore plus d'être gentilhomme que d'être estimé animal raisonnable, sortit des montagnes de Navarre, et vint, avec son père, chercher dans Madrid ce qui ne se rencontrait pas dans son pays ; je veux dire les bienfaits de fortune. Il eut le crédit, je ne sais pas comment, d'être reçu page chez un prince (condition qui, en Espagne, n'est pas si heureuse que celle de laquais en France, et qui n'y est guère plus honorable). Il prit les livrées à douze ans, et dès

[1] Les deux nouvelles tragi-comiques intitulées : la *Précaution inutile* et les *Hypocrites* méritent aussi d'être lues. Quant aux poésies burlesques et à l'*Enéide travestie*, elles sont tombées depuis longtemps dans un discrédit mérité, et l'on ne peut les regarder que comme une aberration d'un homme d'esprit qui se laissait entraîner par le mauvais goût de son temps.

ce temps-là fut le page de tout le monde le plus ménager et le plus fripon. Il n'avait pour tout bien que ses hautes espérances, et un pauvre lit dressé dans un petit galetas qu'il avait loué dans le quartier de son maître, et là, il se retirait la nuit avec son père, riche d'années puisqu'il en vivait, et que faisant par là pitié à tout le monde il en recevait des charités. Ce vieux père mourut et son fils s'en réjouit[1], se croyant déjà enrichi de ce que son père ne dépenserait point. Dès lors il s'imposa lui-même une frugalité si grande et une règle de vie si étroite et si austère, qu'il ne dépensait presque rien du peu d'argent qu'on lui donnait chaque jour pour vivre ; il est vrai que c'était aux dépens de son estomac et de tous ceux de sa connaissance. Dom Marcos (c'était son nom) était d'une taille plus petite que moyenne, et, faute de nourriture, se fit bientôt le plus mince et le plus sec homme du monde. Quand il servait son maître à table, il ne desservait jamais assiette chargée de viande qu'il ne fit part de quelque chose à sa pochette, et, parce que les viandes liquides y faisaient un mauvais effet, il fit argent de la cire d'un grand nombre de bouts de flambeaux qu'il avait amassés avec grand soin, et en acheta des pochettes de ferblanc, dont il fit depuis des merveilles pour l'avancement de sa fortune. Les avares sont d'ordinaire vigilants et soigneux, et ces deux bonnes qualités, jointes à la furieuse passion que dom Marcos avait de devenir riche, le rendirent si agréable à son maître, qu'il ne se pouvait résoudre à se défaire d'un si bon page. Il lui fit donc porter les couleurs[2] jusqu'à l'âge de trente ans. Mais, enfin, ce doyen de tous les pages du monde étant trop souvent obligé de se faire raser, son maître le métamorphosa de page en gentilhomme ;

[1] Scarron se trouve ici d'accord avec Vauvenargues. « L'intérêt, dit ce profond moraliste, nous console de la mort de nos proches, comme l'amitié nous consolait de leur vie.»

[2] C'est-à-dire la livrée aux couleurs de son blason.

ainsi fit en lui ce que le ciel n'avait pas voulu faire. Voilà donc ses appointements augmentés, par jour, de quelques réales; mais au lieu d'en augmenter sa dépense, il resserra sa bourse tant plus son nouvel emploi l'obligeait à l'élargir. Il avait bien ouï dire que quelques-uns de sa profession, faute de valet, se servaient, le matin, de vendeurs d'eau-de-vie pour faire leurs chambres, qu'ils y attiraient sous prétexte d'en vouloir boire, et quelquefois, en hiver, se faisaient déshabiller par les oublieurs; mais comme cela ne se pouvait faire sans quelque sorte de violence, et que notre Marcos n'était injuste qu'à soi-même, il aima mieux se passer de valet. Jamais bout de chandelle ne s'allumait dans sa chambre s'il ne l'avait volé [1]; et, pour le bien ménager, il commençait à se déshabiller dans la rue, dès le lieu où il avait pris la lumière, et, en entrant dans sa chambre, il l'éteignait et se mettait au lit. Mais trouvant encore qu'on se couchait à moins de frais, son esprit inventif lui fit faire un trou dans la muraille, qui séparait sa chambre de celle d'un voisin, qui n'avait pas plutôt allumé sa chandelle que Marcos ouvrait son trou, et recevait par là assez de lumière pour ce qu'il avait à faire [2]. Ne se pouvant dispenser de porter une épée postiche à cause de sa noblesse, qui l'était aussi, il la portait un jour à droite, et l'autre à gauche, afin qu'elle usât ses chausses en symétrie, et que le dommage en fût moindre, étant également partagé. Dès la pointe du jour, il se tenait sur sa porte, et demandait de grâce une fois à boire à tous les porteurs d'eau qu'il voyait, et ainsi se fournissait d'eau pour plusieurs jours. Il entrait souvent dans une petite salle du commun à l'heure que les autres domestiques de son maître y prenaient

[1] Conf. ce passage avec la scène de l'*Avare*, où maître Jacques raconte à Harpagon les traits d'avarice que lui attribuait le public, acte III, scène V.

[2] Je vous commets au soin de nettoyer partout, et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort de peur de les user. Harpagon.

leur repas, et là, louait ce qu'ils mangeaient pour avoir droit d'y tâter. Il n'acheta jamais de vin, et en buvait tous les jours, ou tâtant de celui des crieurs publics, ou arrêtant dans les rues ceux qui venaient d'en prendre au cabaret, à qui il en demandait par essai pour en aller acheter de semblable. Venant à Madrid sur une mule, il trompa si bien les yeux de ses hôtes qu'il ne la nourrit que des paillasses des lits où il coucha, et s'étant lassé dès le premier jour de payer la nourriture du premier valet qu'il eût jamais, il feignit de ne pouvoir boire du vin de l'hôte, et envoya son valet en chercher d'autre à une grande lieue de l'hôtellerie où il avait mis pied à terre. Le valet y alla à la bonne foi de son maître, qui, cependant, avait gagné le devant, et ainsi le pauvre garçon fut réduit à demander l'aumône jusqu'à Madrid. Enfin dom Marcos fut le portrait vivant de l'avarice et de la lésine, et fut si bien reconnu pour l'homme d'Espagne le plus avare, que dans Madrid on n'appelait plus un avaricieux que dom Marcos. Son maître et tous ses amis en faisaient mille bons contes, et même devant lui, parce qu'il entendait parfaitement la raillerie. Il disait qu'une femme ne pouvait être belle, si elle n'aimait à prendre, ni laide si elle donnait, et qu'un homme prudent ne devait jamais se coucher qu'il n'eût profité de quelque chose. Sa belle théorie, secondée d'une pratique fort exacte, lui avait acquis, à l'âge de quarante ans, plus de dix mille écus en argent (somme immense pour un écuyer de grand seigneur), et encore espagnol. Mais que ne gagne-t-on point à la longue, quand on dérobe tout ce qu'on peut à soi-même comme aux autres. Dom Marcos, ayant la réputation d'être riche, sans être débauché ni joueur, fut bientôt demandé en mariage par plusieurs femmes intéressées, dont le nombre n'est jamais petit. Entre celles qui lui offrirent leur liberté, se trouvait une Isidora, femme qui passait pour veuve, quoique véritablement elle n'eût jamais été mariée, et

qui paraissait plus jeune qu'elle n'était par les déguisements qu'elle savait donner à son visage[1], et par l'art de s'ajuster.

On jugeait de son bien par sa dépense, qui n'était pas petite pour une femme de sa condition, et le monde, qui est souvent téméraire et menteur, lui donnait, pour le moins, trois mille livres de rente, et pour deux mille écus de meubles. Celui qui proposa à dom Marcos son mariage avec Isidora, était un insigne fripon, courtier de toutes sortes de marchandises, et marchand en gros de femmes faciles. Il parla si avantageusement d'Isidora à dom Marcos, qu'il lui fit avoir envie de la connaître (curiosité qu'il n'avait jamais eue pour personne), et il lui persuada si bien qu'elle était riche et veuve d'un cava-

[1] L'art de remettre les visages des femmes à neuf était poussé très-loin au dix-septième siècle.

Molière y fait allusion dans ces vers :

Déesse des appas
Ne nous refuse pas
La faveur qu'implorent nos bouches ;
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamants
Par ton fard, ton rouge et tes mouches.

Racine pensait sans doute aussi aux artifices des vieilles coquettes de son temps lorsqu'il écrivait ces vers :

Même elle avait encore cet éclat emprunté,
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

La poudre et les mouches servaient à rehausser la blancheur du teint. On donnait le nom d'*assassins* à celles qui étaient taillées en long, pour marquer les ravages qu'elles exerçaient sur les cœurs. Quant aux faux cheveux, ils remontent aux dames romaines. Ces dames avaient un goût particulier pour les cheveux rouges, *rutilati capilli*, et comme les femmes gauloises rougissaient leurs cheveux avec de la chaux, les matrones du Latium en faisaient venir de grandes quantités pour s'en faire des chignons. Les cheveux et les salaisons de porc étaient la principale branche des exportations de la Gaule en Italie.

lier des meilleures maisons d'Andalousie que, dès lors, il se tint quasi pour marié.

Le jour même, cet entremetteur, qui s'appelait Gamara, vint prendre dom Marcos pour le mener chez Isidora. L'avare navarrais fut ravi de la propreté et de la magnificence d'une maison où le fit entrer Gamara, et le fut encore plus quand son conducteur lui assura que c'était celle d'Isidora. Il y avait des meubles, des alcoves, des estrades et une profusion de bonnes senteurs qui étaient plus d'une dame de la plus grande qualité que de la femme future d'un simple écuyer; et, pour elle, il la crut pour le moins une déesse.

Dom Marcos la trouva qui travaillait à des ouvrages, entre une damoiselle et une femme de chambre, l'une et l'autre si braves[1] et si belles, que quelque aversion qu'il eût pour la dépense et pour le grand nombre de domestiques, il se fût marié avec Isidora par la seule ambition de commander à des servantes de si bonne mine. Ce que lui dit Isidora fut si bien dit, que non-seulement il plut à dom Marcos, mais il l'enchanta, et ce qui acheva de lui gagner le cœur fut une collation aussi délicate que bien servie, où le beau linge et la vaisselle d'argent répondaient aux beaux meubles de la dame qui la donnait[2]. A cette collation se trouva un jeune garçon, bien vêtu et bien fait, qu'Isidora disait être son neveu, qui avait nom Augustin, et que sa bonne tante appelait Augustinet, quoiqu'il eût plus de vingt ans. Isidora et Augustinet régalèrent

[1] De si bonne tenue.

[2] Tout en plaçant la scène de sa nouvelle en Espagne, Scarron trace ici la peinture des maisons de la riche bourgeoisie parisienne de son temps. Les brocards de draps d'or et d'argent, la vaisselle massive, les meubles d'ébène, de bois des îles, les commodes aux poignées d'argent ciselé, s'étalaient partout, et l'on peut prendre une idée exacte du luxe qui régnait à Paris sous Louis XIV, dans l'inventaire mobilier qui fut dressé, de maison en maison, par le commissaire de police de Lamarre, pour l'assiette des impôts.

dom Marcos, à l'envi l'un de l'autre, et le servirent pendant le repas de tout ce qu'il y avait de meilleur dans la collation ; et ce pendant que notre écuyer donnait à son estomac, mal nourri et fort affamé, des provisions pour plus de huit jours, ses oreilles furent charmées par la belle voix de la demoiselle Marcelle qui, au son d'un clavecin, chanta des airs fort passionnés. Dom Marcos mangea comme un diable aux dépens d'autrui, et la collation finit avec le jour, à la clarté duquel on fit succéder celle de quatre grosses bougies en des chandeliers d'argent, bien pesants et bien travaillés, que dom Marcos dès lors fit dessein de réformer en une seule lampe, quand il serait le mari d'Isidora. Augustinet prit une guitare et joua plusieurs sarabandes et chansons que la soubrette Marcelle et la femme de chambre Inez dansèrent admirablement bien, accordant leurs castagnettes au son de la guitare. Le discret Gamara dit tout bas à dom Marcos qu'Isidora se couchait de bonne heure. Le civil gentilhomme ne se le fit pas dire deux fois, et faisant à Isidora plus de compliments et de protestations d'amitié et de servitude qu'il n'en avait jamais fait à personne, lui donna le bonsoir et au petit Augustinet aussi, leur laissant la liberté de dire de lui ce qu'ils en pensaient. Dom Marcos, amoureux d'Isidora, et encore plus de son argent, avoua à Gamara, qui l'accompagna chez lui, que la belle veuve lui donnait dans la vue, et que de bon cœur il donnerait un doigt de sa main pour être déjà marié avec elle, parce qu'il n'avait jamais trouvé de femme qui fût plus son fait que celle-là, quoiqu'à la vérité, il prétendit qu'après leur mariage elle ne vivrait pas avec tant d'ostentation et de luxe.

— Elle vit plutôt en princesse qu'en femme d'un particulier, disait le prudent dom Marcos au dissimulé Gamara, et elle ne considère pas, ajoutait-il, que les meubles qu'elle a mis en argent, et cet argent joint à celui que j'ai, nous peuvent faire une bonne rente que nous pourrons mettre en réserve, et par

l'industrie que Dieu m'a donnée, en faire un fonds considérable pour les enfants que Dieu nous donnera. Et si notre mariage est sans lignée, puisque Isidora a un neveu, nous lui assurerons le bien que nous aurons amassé, pourvu que je le reconnaisse garçon réglé et de bonne vie.

Dom Marcos entretenait Gamara de ces discours ou de semblables, quand il se trouva devant sa porte. Gamara prit congé de lui, après lui avoir donné parole que dès le lendemain il conclurait son mariage avec Isidora, à cause, lui dit-il, que les affaires de cette nature-là se rompaient autant par retardement que par la mort de l'une des parties. Dom Marcos embrassa son cher entremetteur, qui alla rendre compte à Isidora de l'état auquel il venait de laisser son amant. Et, cependant, notre amoureux écuyer tira de sa poche un bout de bougie, le piqua au bout de son épée, et, l'ayant allumé à une lampe qui brûlait devant le crucifix public d'une place voisine, non sans faire une manière d'oraison jaculatoire pour la réussite de son mariage, il ouvrit avec un passe-partout la porte de la maison où il couchait, et s'alla mettre dans son méchant lit plutôt pour songer à son amour que pour dormir. Gamara lui vint donner le matin l'agréable nouvelle de son mariage avec Isidora, qui remettait le jour des noces à la volonté de dom Marcos. Notre amoureux dit à Gamara, que quand il se marierait le jour même, il ne le serait pas encore aussitôt qu'il le souhaitait. Gamara lui dit qu'il ne tenait plus qu'à lui ; et dom Marcos l'embrassant, le pria de faire en sorte que l'on travaillât au contrat dès le jour même. Il donna heure à Gamara pour l'après-dîner, quand il aurait été au lever et au dîner de son maître. L'un et l'autre se trouvèrent ponctuellement à l'assignation. Ils allèrent chez Isidora, et dom Marcos en fut encore mieux reçu qu'il ne l'avait été. Marcelle chanta, Inez dansa, Augustinet joua de la guitare, et Isidora, la principale actrice, donna à son futur

époux un grand repas qu'elle savait bien où reprendre. Il le dévora comme un loup affamé, et ne laissa pas de le censurer dans son âme. Gamara amena un notaire qui, peut-être, ne l'était pas. On dressa les articles du mariage, on les signa, et on proposa à dom Marcos de jouer à la prime[1] pour passer le temps.

— Dieu m'en garde! dit le bon Marcos, je sers un maître qui ne me garderait pas un quart d'heure, s'il savait que je fusse joueur, et pour moi je ne connais pas les cartes.

— Que le seigneur dom Marcos me fait plaisir de parler ainsi! dit Isidora. Je dis tous les jours la même chose à mon neveu Augustinet[2]; mais les jeunes gens ne profitent guères des remontrances qu'on leur fait. Allez, méchant garçon! dit-elle à Augustinet, allez dire à Marcelle et à Inez, qu'elles achèvent de manger et qu'elles viennent réjouir la compagnie avec leurs castagnettes.

Cependant qu'Augustinet alla faire monter les servantes, dom Marcos prit la parole en ces termes :

— Si Augustinet, dit-il, veut me plaire, il peut bien renoncer au jeu et à courir la nuit. Je suis bien aise qu'on se couche de bonne heure dans ma maison, et que la nuit elle soit bien fermée. Ce n'est pas que je sois jaloux de mon naturel; je ne trouve rien de plus impertinent que de l'être, et même quand on a une honnête femme comme j'en vais avoir une; mais les maisons où il se trouve quelque chose à prendre ne peuvent être trop à couvert des larrons; et pour moi, je ne me consolerais jamais, si un fainéant de larron, sans autre peine que celle qu'il y a à prendre ce qu'on trouve, m'ôtait en un instant, ce qu'un grand travail ne m'a donné qu'en

[1] C'était un jeu fort en vogue au dix-septième siècle. Le souvenir s'en est conservé dans les spéculations de la Bourse.

[2] Si vous êtes heureux au jeu, vous en devez profiter et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez pour en profiter un jour. HARPAGON.

beaucoup d'années, et qu'ainsi, poursuivit dom Marcos, je lui ôterai le jeu et les courses de nuit, ou le diable s'en mêlera, ou je ne serai pas dom Marcos !

Le colérique seigneur dit ces dernières paroles avec tant de colère, qu'il conta plusieurs douceurs à Isidora pour lui remettre l'esprit dans sa tranquillité ordinaire. Elle conjura dom Marcos de ne se fâcher pas davantage, et lui assura qu'Augustinet lui donnerait toutes sortes de satisfaction, parce qu'il était le plus docile et le plus accomodant garçon qu'elle eût jamais connu. On changea de discours à la venue d'Augustinet et des danseuses, et on passa une partie de la nuit à danser et à chanter. Dom Marcos, pour n'avoir pas la peine de s'en retourner si tard chez lui, voulut persuader à Isidora de trouver bon qu'ils vécussent déjà ensemble comme font un mari et une femme, et que, du moins, il couchât chez elle. Mais elle prit un visage sévère, et protesta à haute voix que, depuis le jour malheureux qu'elle commença d'être veuve, nul homme n'avait mis le pied dans le chaste lit qui fut à son seigneur, ni ne l'y mettrait que l'église n'y eût passé ; que sa condition de veuve ne permettait pas qu'aucun homme, hormis Augustinet, couchât chez elle. Dom Marcos lui en sut bon gré, nonobstant son impatience amoureuse. Il lui donna le bon soir, retourna à son logis, accompagné de Gamara, tira de sa pochette son bout de bougie, le ficha au bout de son épée, l'alluma à la lampe du crucifix; enfin, il fit tout ce qu'il avait fait la nuit précédente, tant sa ponctualité était grande; si ce n'est qu'il ne pria point Dieu comme il avait fait, à cause peut-être que son affaire était faite, et qu'il n'avait plus besoin du secours du ciel. Les bans furent bientôt publiés, parce qu'il y eut plusieurs fêtes de suite. Enfin, ce mariage, tant souhaité de part et d'autre, se fit avec plus de cérémonie et de dépenses qu'on n'en devait attendre de l'avarice du marié, qui, de peur de toucher à ses dix mille écus, emprunta de

l'argent de ses amis. Les principaux domestiques de son maître furent des noces, et ne se lassèrent point de le louer du bon choix qu'il avait fait. On fit bonne chère, quoique ce fût aux dépens de Dom Marcos qui, pour la première fois, s'était mis en frais, et, par un prodige d'amour, avait fait faire de fort belles hardes pour Isidora et pour lui. Les conviés se retirèrent de bonne heure, et dom Marcos ferma lui-même les portes et mit des barres aux fenêtres, non tant pour garder sa femme, que le coffre où son argent était enfermé, qu'il fit placer auprès du lit nuptial. Les épousés se couchèrent, et, cependant que dom Marcos ne trouva point tout ce qu'il pensait trouver, et commença déjà peut-être à se repentir de s'être marié. Marcelle et Inez murmurent ensemble de l'humeur de leur maître, et blâment la hâte que leur maîtresse a eue de prendre un mari. Inez jure son grand Dieu qu'elle aimerait mieux être sœur laye[1] dans un couvent, que d'être servante dans une maison qui se ferme à neuf heures du soir.

— Et que feriez-vous donc si vous étiez en ma place? dit Marcelle à Inez, car vous allez et venez pour les affaires du ménage ; mais moi qui suis une demoiselle faite à la hâte, il faudra que je mène une vie retirée avec la chaste épouse du jaloux mari, et que de toutes les sérénades que l'on donnait si souvent sous nos fenêtres, je n'en entende non plus parler que des plaisirs de l'autre monde.

— Encore ne sommes-nous pas tant à plaindre que le pauvre Augustinet, dit Inez ; il a passé sa jeunesse à servir d'écuyer à sa tante, qui l'est comme je la suis, et à cette heure que le voilà homme fait, elle lui donne un pédagogue qui lui reprochera cent fois le jour sa nourriture et ses vêtements, et Dieu sait s'il les a bien gagnez.

[1] On donnait le nom de frère ou de sœur layes aux personnes qui remplissaient dans les couvents les fonctions de la domesticité, et portaient l'habit de l'ordre sans avoir fait des vœux.

— Tu m'apprends là ce que je ne savais pas, dit Marcelle, et je ne m'étonne plus si notre maîtresse faisait tant la sévère quand son neveu, *ad honores*, s'apprivoisait avec nous ; si j'avais voulu le croire, j'aurais bientôt ôté le neveu à la tante, mais elle m'a nourrie dès ma jeunesse, et encore faut-il avoir de la fidélité pour ceux dont on mange le pain.

— Pour vous dire le vrai, continua Inez, je ne hais point ce pauvre garçon, et je vous avoue qu'il m'a fait tantôt grande pitié quand il a été seul de si mauvaise humeur entre tant de gens qui se réjouissaient.

C'est ainsi que s'entretinrent les servantes, et qu'elles raisonnèrent sur le mariage de leur maître. La bonne Inez s'endormit ; mais Marcelle avait autre chose à faire. Aussitôt qu'elle vit sa compagne endormie, elle s'habilla, et alla faire un gros paquet des hardes d'Isidora et de quelques unes de dom Marcos, qu'elle avait adroitement tirées hors de leur chambre, devant que le prévoyant seigneur en fermât la porte. Ayant fait son coup, elle s'en alla, parce qu'elle n'avait pas dessein de revenir, et laissa ouvertes les portes de l'appartement qu'occupait Isidora dans cette maison. Inez s'éveilla à quelque temps de là, et ne trouvant point sa compagne auprès d'elle, elle eut envie de savoir où elle était à telle heure. Elle écouta auprès de la porte d'Augustinet, non sans quelque petit soupçon et quelque jalousie ; mais n'y ayant point ouï de bruit, elle alla la chercher partout où elle crut qu'elle pouvait être, et ne la trouva pas, mais bien les portes toutes ouvertes. Elle courut frapper à celle de la chambre des nouveaux mariés, qu'elle mit d'abord en peine du grand bruit qu'elle fit. Elle leur dit que Marcelle était sortie la nuit, qu'elle avait laissé les portes ouvertes, et qu'elle craignait qu'elle n'eût emporté quelque chose, peut-être pour ne le pas rapporter. Dom Marcos se jeta hors du lit comme un furieux, courut à ses habits et ne les vit plus, ni la belle robe d'Isidora ;

mais il vit cette chère épouse d'une figure si différente de celle sous laquelle il en avait été charmé, qu'il en pensa tomber de sa hauteur. La pauvre dame s'étant éveillée en sursaut, n'avait pas pris garde que sa perruque n'était pas sur sa tête. Elle la vit par terre à côté du lit, et la voulut reprendre; mais on ne fait presque jamais rien de bien, quand on se précipite. Elle mit sa têtière le devant derrière, et son visage qui, si matin, n'avait pas reçu toutes ses façons journalières, parut si horrible à dom Marcos, qu'il en eut peur comme d'un fantôme. S'il jetait les yeux sur elle, il voyait un monstre affreux, et s'il portait sa vue ailleurs, il ne voyait plus ses habits. Isidora fort défaite, aperçut dans les larges, longues et peuplées moustaches de son mari, une partie de ses dents postiches qui s'y étaient prises. Elle alla pour les reprendre avec beaucoup de confusion : mais le pauvre homme, qu'elle avait tant effrayé, ne pouvant s'imaginer qu'elle lui portât les mains si près du visage pour autre chose que pour l'étrangler ou lui arracher les yeux, se retira en arrière, et évita ses approches avec tant d'adresse, que ne le pouvant joindre, elle fut contrainte enfin de lui avouer que ses moustaches lui retenaient quelques-unes de ses dents. Dom Marcos y porta les mains, et y ayant trouvé les dents de sa femme, qui avaient autrefois été celles d'un éléphant originaire d'Afrique ou des Indes orientales, il les lui jeta avec beaucoup d'indignation. Elle les ramassa, avec celles qui étaient éparses dans le lit et dans la chambre, et se sauva dans un petit cabinet avec ce rare trésor et quelques brosses qu'elle prit sur sa toilette.

Dom Marcos, cependant, après avoir bien renié son Créateur, s'était mis dans une chaise, où il faisait de tristes réflexions sur la mauvaise affaire qu'il avait faite en se mariant avec une femme qui venait de lui découvrir, par les neiges de soixante hivers, pour le moins, qui blanchissaient sa tête rase, qu'elle était plus vieille que lui de vingt ans, et ne l'était

pourtant pas assez, pour n'en passer pas encore une vingtaine en sa compagnie, voire davantage. Augustinet, que la rumeur avait fait lever à la hâte, entra moitié habillé dans la chambre, et fit ce qu'il put pour apaiser le malheureux mari ; mais le pauvre homme ne faisait que soupirer, se frapper la cuisse de sa main, et quelquefois aussi le visage. Il se souvint alors d'une belle chaîne d'or qu'il avait empruntée pour se parer le jour de ses noces ; mais c'est tout ce qui lui en resta, que ce triste souvenir. Marcelle l'avait comprise dans la provision des hardes qu'elle s'était faite aux dépens du nouveau marié. Il la chercha d'abord avec quelque tranquillité, quoique avec un soin fort exact, mais quand, après s'être lassé de la chercher par toute la chambre, il vit qu'elle était perdue, et sa peine aussi, il fit des gémissements à mettre en frayeur tout son quartier ; Isidora sortit de son cabinet à ses cris douloureux, et sortit si renouvelée, et si belle, qu'il crut qu'on venait de lui changer sa femme encore une troisième fois. Il la regarda avec admiration, et ne lui parla point de colère. Il tira de l'un de ses coffres son habit de tous les jours, s'en habilla, et suivi d'Augustinet, alla se lasser à courir les rues après Marcelle. Ils la cherchèrent en vain jusqu'à l'heure du dîner, qui se fit des restes des noces. Dom Marcos et Isidora se querellèrent comme des gens qui ont envie de se manger, et mangèrent comme des gens qui se querellent. Isidora pourtant tâchait quelquefois de ramener dom Marcos dans son humeur pacifique, lui parlant avec le plus d'humilité et de douceur qu'elle pouvait, et Augustinet faisait de son mieux pour radoucir les esprits aigris : mais la perte de la chaîne d'or était à dom Marcos plus qu'un poignard au travers du corps. Ils étaient près de sortir de table où ils n'avaient fait que quereller, tandis que le seul Augustinet mangeait de toute sa force, quand il entra dans la chambre deux hommes de la part du maître d'hôtel de l'amiral de Castille, qui priait madame Isidora de

lui renvoyer la vaisselle d'argent qu'il lui avait prêtée pour quinze jours et qu'elle avait gardée plus d'un mois. Isidora ne sut que répondre, sinon qu'on allait la rendre. Dom Marcos protesta qu'elle était à lui, et voulut faire le mauvais. Un de ces hommes demeura dans la chambre pour ne point perdre de vue ce qu'on faisait difficulté de lui rendre, et l'autre alla querir ce maitre d'hôtel, qui vint et qui reprocha à Isidora son mauvais procédé, fit peu de cas de l'opposition de Marcos et de tout ce qu'il put dire, emporta la vaisselle, et laissa le mari et la femme se querellant sur ce nouveau sujet. Leur contestation, ou plutôt leur querelle, était sur la fin, quand un fripier accompagné de valets et porte-faix entra dans la chambre, et dit à Isidora que puisqu'elle était mariée à un homme riche, il venait querir les meubles qu'il lui avait loués, et l'argent du louage, si elle n'aimait mieux les acheter. C'est ici où la patience échappa à dom Marcos. Il voulut battre le fripier ; le fripier lui fit voir qu'il était homme à le lui rendre, et injuria Isidora, qui lui rendit injure pour injure ; il la battit, elle se revancha, et le plancher fut en peu de temps couvert des dents et des cheveux de la femme, du manteau, du chapeau, et des gants du mari. Tandis que les combattants ramassent les pièces de leur harnois, que le fripier enlève ses meubles, et se fait payer en fripier, et que tous ensemble font une rumeur de tous les diables, le propriétaire de la maison, qui logeait dans l'appartement d'en haut, descendit dans celui d'Isidora, et lui dit, que s'ils pensaient faire tous les jours le même bruit, ils n'avaient qu'à chercher un autre logis.

— C'est vous, monsieur l'impertinent, qui en chercherez un autre, lui dit dom Marcos, pâle de colère comme un mort.

Le propriétaire lui répondit d'un soufflet, le soufflété chercha son épée ou son poignard : Marcelle les avait emportés ; Isidora et Augustinet se mirent au milieu, et apaisèrent le maitre de la maison, et non pas dom Marcos, qui se

donnait de la tête contre les murailles, appelant cent fois Isidora friponne, affronteuse et larronesse. Isidora lui répondit, en pleurant, qu'elle n'avait pu avoir trop d'adresse pour acquérir un Marcos du mérite du sien, qu'il devait par là juger de son bon esprit, plutôt que de la battre comme il faisait; et elle ajouta que même, en matière d'honneur, un mari était blâmé de battre une femme. Dom Marcos jurant doctement, protesta que son argent était son honneur, et qu'il se voulait démarier. Isidora, avec beaucoup d'humilité, lui protesta qu'elle voulait demeurer mariée, jura à dom Marcos qu'il ne pouvait rompre un mariage fait dans les formes, et lui conseilla de prendre patience. Il fut question de trouver un autre logis. Dom Marcos et Augustinet en allèrent chercher un; Isidora ce pendant eut quelque relâche, et se consola avec Inez de la mauvaise humeur de son mari, par ses coffres pleins d'argent qu'elle voyait dans sa chambre. Dom Marcos loua un appartement commode dans le quartier de son maître, et renvoya Augustinet dîner avec sa tante, ne pouvant se résoudre encore à manger avec cette trompeuse. Il revint le soir avec tout son chagrin, et cruel comme un tigre. Isidora l'humanisa un peu par douceur, et le matin eut la hardiesse de lui dire qu'il allât au nouveau logis, pour y recevoir les meubles qu'Augustinet et Inez y allaient faire porter dans un chariot qu'elle avait loué. Dom Marcos s'y en alla ; et tandis qu'il les y attend, l'ingrate Isidora, le fripon Augustinet et la coquette Inez chargent de tout le bien du pauvre homme une charrette bien attelée, s'y embarquent, sortent de Madrid, et prennent le chemin de Barcelone. Dom Marcos se lassa de les attendre ; il alla à son ancien logis, en trouva la porte fermée, et sut des voisins qu'ils en étaient partis avec ses meubles, il y avait déjà longtemps. Il retourne d'où il venait et ne trouve pas ce qu'il cherche. Il recourt sur ses pas, soupçonnant le malheur qui lui était arrivé ; il enfonce la porte de la

chambre, et n'y trouve que quelques méchants meubles de bois, et quelques ferrailles de cuisine, qu'on n'avait pas jugé valoir la peine d'être emportés. Il s'en prit à sa barbe et à ses cheveux : hélas! mon pauvre argent ! mon pauvre argent!... il se pocha les yeux de coups de poing ; il se mordit les doigts jusqu'au sang, et fut tenté de se tuer [1]; mais son heure n'était pas venue. Les plus malheureux se flattent toujours de quelque espérance : il alla chercher ses fugitifs dans toutes les hôtelleries de Madrid, et n'en apprit aucunes nouvelles. Isidora n'avait pas été si sotte que de louer une charrette de retour ; elle en avait pris une dans un logis voisin de Madrid : et afin qu'on ne pût se mettre sur les voies, elle était convenue avec le charretier qu'il ne ferait point d'autre séjour dans la ville que celui qui suffisait à la prendre, elle, sa compagnie, et ses meubles. Plus las qu'un chien qui a couru un lièvre et l'a manqué, le pauvre gentilhomme revenait de courir les hôtelleries de la ville et des faubourgs, quand il trouva Marcelle tête pour tête ; il la prit à la gorge, et lui dit :

— Je te tiens, méchante larronesse, tu me rendras tout ce que tu m'as volé [2].

— Mon Dieu ! mon Créateur ! lui répondit la friponne, sans se troubler, que je m'étais toujours bien doutée que tout tomberait sur moi ! Écoutez-moi, mon cher maître, pour l'amour de la sainte Vierge. Écoutez-moi, devant que de me déshonorer. Je suis fille de bien et d'honneur, par la grâce du bon Dieu, et le moindre scandale que vous me feriez donner à mon prochain, me ferait un terrible tort, parce que je suis sur le point de me marier. Entrons dans l'allée de cette maison, et que Votre Seigneurie m'écoute à loisir : je lui dirai ce que sont devenus sa chaîne et ses habits. J'avais déjà bien

[1] Je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après. HARPAGON.

[2] Qui est-ce? arrête, rends-moi mon argent, coquine? HARPAGON.

su que l'on m'accusait de tout ce qui s'était passé, et je disais bien à ma maîtresse qu'il en arriverait ainsi, quand elle me fit faire ce qu'elle voulait que je fisse ; mais elle était maîtresse et moi servante. Ah ! que ceux qui servent sont misérables, et qu'ils ont de peine à gagner un morceau de pain !

Dom Marcos avait peu de malice : les larmes et l'éloquence de la fausse Marcelle le disposèrent à l'écouter et même à croire tout ce qu'elle lui voudrait dire. Il entra donc avec elle sous un portail d'une grande maison, où elle lui apprit qu'Isidora était une vieille courtisane, qui avait ruiné plusieurs personnes qui l'avaient aimée, et n'en avait pas profité, parce qu'elle était femme de grande dépense. Elle lui dit encore ce qu'elle avait appris d'Inez, qu'Augustinet n'était point neveu d'Isidora ; mais une manière de filou, fils naturel d'une autre courtisane, et qu'elle le faisait passer pour son neveu, pour se conserver quelque autorité entre les femmes de son métier et pour venger ses querelles. Elle lui dit que c'était à lui qu'elle avait donné la chaîne d'or et les hardes volées, et que c'était par son ordre qu'elle s'en était allée la nuit et sans congé, afin qu'elle fût seule soupçonnée d'une si méchante action. Marcelle dit à dom Marcos toutes ces belles choses aux dépens de tout ce qui en pourrait arriver, pour se tirer seulement d'entre ses mains, ou peut-être pour s'acquitter dignement de la bonne coutume qu'ont tous ceux qui servent de mentir toujours, et de dire de leurs maîtres ce qu'ils savent et ce qu'ils ne savent pas. Elle conclut son plaidoyer par une exhortation qu'elle fit à dom Marcos de prendre patience, lui faisant espérer que ses hardes lui seraient peut-être rendues lorsqu'il l'espérerait le moins.

— Peut-être aussi que non, lui dit dom Marcos, de fort bon sens, il n'y a pas apparence que la traîtresse qui m'a volé mon bien, et s'en est fuie, revienne pour me le rendre.

Il conta ensuite à Marcelle tout ce qui lui était arrivé chez Isidora depuis qu'elle en était sortie.

— Est-il possible qu'elle ait eu si peu de conscience? lui dit la méchante Marcelle. Ah! mon bon seigneur, que ce n'était pas sans sujet que vous me faisiez grand'pitié; mais je n'osais vous rien dire, car le soir que vous fûtes volé, pour avoir eu la hardiesse de représenter à ma maîtresse qu'elle ne devait pas toucher à votre chaîne, j'en fus traitée de fait et de parole comme le bon Dieu sait.

— Voilà comme tout s'est passé, dit dom Marcos faisant un grand soupir, et le pis que j'y voie, c'est qu'il n'y a plus de remède.

— Attendez, dit Marcelle, je connais un habile homme de mes amis, et qui pourra bien être mon mari (si Dieu veut!), qui vous dira où vous trouverez vos gens, comme s'il les voyait. C'est un homme admirable qui fait des diables tout ce qu'il veut.

Le crédule dom Marcos la conjura de le lui faire voir. Marcelle le lui promit, et lui dit qu'elle se trouverait le jour suivant au même lieu. Dom Marcos y vint; Marcelle s'y trouva, et dit au pauvre homme que le magicien dont elle lui avait parlé, avait déjà travaillé à lui faire trouver ce qu'on lui avait volé, et qu'il ne manquait plus qu'une certaine quantité d'ambre, de musc et d'autres senteurs, dont il fallait faire des parfums aux démons qu'on voulait invoquer, qui étaient tous du premier ordre et des meilleures maisons d'enfer. Dom Marcos, sans délibérer, mena Marcelle où l'on vendait des senteurs, en acheta ce qu'elle lui en fit acheter, et lui en donna même ce qu'elle lui en demanda, tant il croyait lui être obligé de lui avoir fait trouver un magicien. La scélérate Marcelle le mena dans une maison de mauvaise mine, où dans une salle basse ou plutôt cave nattée, il fut reçu par un homme en soutane, qui avait la barbe touffue, et qui lui parla avec beau-

coup de gravité. Ce vilain homme, que dom Marcos regardait avec beaucoup de respect et de crainte, alluma deux bougies noires, les donna à tenir, en chaque main, au très-effrayé dom Marcos, le fit asseoir sur un petit siége fort bas, et l'exhorta, mais trop tard, à n'avoir point de peur [1].

[1] Ici Scarron ne fait que transporter en Espagne une scène qui déjà de son temps se renouvelait tous les jours à Paris. Les sorciers et les devins, déjà en faveur sous la Fronde, devinrent tout à fait à la mode de 1660 à 1690 environ; c'étaient surtout les femmes qui se livraient à la ivination; ainsi que l'a dit la Fontaine,

Perdait-on chiffon, avait-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,

vite, on courait chez la pythonisse. Celle-ci conseillait de faire une neuvaine à saint Antoine de Padoue ou à saint Gervais, pour que le mari ne gênât pas longtemps sa femme. Si la première neuvaine ne réussissait pas, on en faisait une seconde en l'honneur de saint Denis, en ayant soin de faire toucher une chemise du mari aux reliques de ce saint. Mais cette chemise n'était qu'un prétexte pour le crime; elle recevait de la main des pythonisses une préparation arsenicale qui développait une inflammation violente sur les parties du corps en contact avec le linge; puis, sous prétexte de guérir cette inflammation, on donnait des lavements et des tisanes saturées d'un poison dont on augmentait peu à peu les doses de manière à amener insensiblement la mort. La Brinvilliers et la Sainte-Croix excellaient dans ce genre de préparations; elles y gagnèrent des sommes considérables jusqu'au moment où Louis XIV créa la chambre des poisons. Mais cette chambre, tout en faisant des poursuites très-rigoureuses, n'atteignit qu'un petit nombre de coupables, car la chimie n'était point encore assez avancée pour constater la présence de substances vénéneuses dans le corps humain. Ce qu'il y a d'effrayant dans l'histoire des sorciers et des empoisonneuses du dix-septième siècle, c'est que les gens qui avaient plus particulièrement recours à leur scélératesse appartenaient aux classes les plus élevées, à celles que leur instruction aurait dû défendre contre des suggestions criminelles; on en a un triste exemple dans madame de Montespan. Il est aujourd'hui à peu près prouvé par les dossiers de l'affaire des poisons, qu'elle était en relations suivies avec la Voisin, qu'elle chargeait des pythonisses de faire en son nom des pactes avec le diable. Il résulte de l'interrogatoire de l'abbé Guibourg que, dans la chapelle d'un château voisin de Montlhéry, elle se coucha à demi nue sur l'autel et se fit dire par ce prêtre indigne une messe sur le ventre; qu'elle s'en fit dire une autre du même genre

Il lui fit ensuite plusieurs questions sur son âge, sur sa vie, et sur les hardes qu'on lui avait volées; et après avoir regardé dans un miroir, et lu quelque temps dans un livre, il dit à dom Marcos qui se mourrait de peur, qu'il savait bien où étaient ses hardes, et les lui dépeignit les unes après les autres, si exactement, que dom Marcos laissa choir ses chandelles pour lui sauter au col. Le sérieux magicien le blâma fort de son impatience, et lui apprit que les opérations de son art infaillible voulaient beaucoup de flegme et de retenue, et il ajouta que pour des actions moins étourdies que celle qu'il venait de faire, les démons avaient quelquefois maltraité et même étranglé des hommes. Dom Marcos pâlit à ces paroles, et se remit sur son siége, après avoir repris ses bougies. Le magicien demanda les parfums que dom Marcos avait achetez, et la fausse Marcelle les lui donna. Elle avait été jusque-là dévote spectatrice de la cérémonie, mais il la fit sortir, à cause, lui dit-il, que les démons ne se plaisaient pas avec les femmes. Marcelle sortit en faisant une profonde révérence, et le magicien, ayant approché un petit brasier de cuivre, fit semblant de jeter sur les charbons allumez qui étaient dedans les parfums de dom Marcos, et y jeta un soufre si puant, et qui fit une si épaisse et si violente fumée, que le magicien qui s'était imprudemment penché sur ce brasier, en pensa être suffoqué. Il en toussa à se démonter la gorge, et avec un si grand effort, que sa barbe touffue, qui n'était pas de son

chez la Voisin et deux autres encore par procuration. Ces pratiques avaient pour but de gagner le cœur du roi, ensuite de le fixer; on soupçonne même, et non sans raison peut-être, qu'au moment de l'appréhension d'une disgrâce, elle eut la pensée de recourir à la Voisin pour *opérer contre le roi*.

Voir sur toutes ces affaires l'un des livres les plus curieux qui aient paru de notre temps : *Archives de la Bastille, documents inédits recueillis et publiés*, par M. François Ravaisson, aux volumes qui comprennent les années de 1663 à 1681.

crû, et qui était mal attachée, tomba et le découvrit à dom Marcos pour le pernicieux Gamara. Dom Marcos lui sauta à la gorge, la lui serra d'une force d'Hercule, criant au voleur d'une voix effroyable. La justice passait en même temps par la même rue ; elle entra dans la maison d'où sortaient les cris effroyables qu'on entendait de bien loin, car Gamara, que dom Marcos tenait à la gorge, criait aussi fort que lui. Les archers trouvèrent d'abord Marcelle qu'ils arrêtèrent ; et ayant enfoncé la porte de la chambre magique, trouvèrent dom Marcos et Gamara cramponnez l'un sur l'autre, et qui se vautraient par la place. Le prévôt reconnut Gamara pour un homme qu'il cherchait il y avait longtemps, et qu'il avait ordre de prendre pour un filou, un maquereau et un larron sur le tout; il le mena en prison avec dom Marcos et Marcelle, fit inventorier tout ce qui était dans la chambre, et le fit mettre en sûreté. Dom Marcos fut élargi sous la caution de son maître dès le jour suivant. Il se porta partie contre Gamara et contre Marcelle, qui furent convaincus de lui avoir volé ses hardes, qu'on trouva toutes entières entre celles qui avaient été inventoriées. On y en trouva beaucoup d'autres : les unes qu'il avait volées, et les autres qui lui avaient été mises en gage, car il était Juif et, par conséquent, usurier. Quand il fut pris, il était sur le point d'épouser Marcelle, qui lui portait en mariage, outre les hardes qu'elle avait volées à dom Marcos, une inclination à voler, non moindre que celle de son futur époux, un esprit capable d'apprendre tout ce qu'il lui eût pu montrer, et même de le surpasser, et un corps assez beau, sain, et jeune pour être souvent acheté, souvent livré, et pour durer longtemps dans les fatigues du putanisme.

La bonne cause de dom Marcos, soutenue du crédit de son maître, lui fit rendre tout ce qu'on lui avait volé. Gamara fut envoyé aux galères pour le reste de ses jours, et Marcelle fut fouettée et bannie, et l'on trouva que l'un et l'autre avaient

été traités favorablement. Pour dom Marcos, il n'était pas si aise de ravoir ses hardes et d'être vengé de Gamara et de Marcelle, que désespéré de ce que ce grand fourbe n'était pas magicien. La perte de ses dix mille écus l'avait presque rendu fou. Il allait tous les jours visiter toutes les hôtelleries de Madrid, et enfin il trouva des muletiers qui revenaient de Barcelone, qui lui dirent qu'ils avaient trouvé à quatre ou cinq journées de Madrid une charrette chargée de hardes, de deux femmes et d'un homme, et qu'elle s'était arrêtée dans une hôtellerie à cause de deux mules qui étaient mortes aux charretiers pour les avoir trop pressées. Ils lui dépeignirent cet homme et ces deux femmes, et les marques qu'ils lui en donnèrent se rapportaient si bien à Isidora, à Inez, et à Augustinet, que, sans délibérer davantage, il s'habille en pèlerin et, ayant obtenu de son maître des lettres de recommandation pour le vice-roi de Catalogne, et de la justice un décret contre sa femme fugitive, il prit le chemin de Barcelone, tantôt à pied, tantôt en mule, et y arriva en peu de jours. Il alla droit au port pour s'y loger, et la première chose qu'il vit en y arrivant, ce fut ses coffres qu'on portait dans une chaloupe, et Augustinet, Isidora et Inez, qui les allaient escorter, jusqu'à un vaisseau qui les attendait à la rade, dans lequel ils s'allaient embarquer pour Naples. Dom Marcos suivit ses ennemis, et se mit avec eux dans la chaloupe comme un lion. Ils ne le reconnurent point, à cause de son chapeau de pèlerin qui avait un bord d'une très-vaste circonférence, et ils le prirent pour quelque pèlerin qui allait à Lorette, comme les matelots le prirent pour être de la compagnie d'Augustinet. Dom Marcos dans la chaloupe pensa y mourir d'inquiétude, bien moins de ce qu'il allait devenir, que de ce qu'allaient devenir ses coffres. La chaloupe, cependant, vogua vers le vaisseau, et vogua si vite, ou plutôt dom Marcos était si occupé après tout ce qu'il avait dans la tête, qu'il se trouva sous le grand vaisseau, lorsqu'il

pensait en être encore bien loin. On commença d'y faire monter les hardes ; ce qui tira dom Marcos de sa profonde rêverie, qui ne l'avait pourtant empêché d'avoir toujours les yeux sur le plus cher de ses coffres, où était tout son argent. Un matelot vint prendre ce coffre pour l'attacher avec d'autres, à une grosse corde qu'on tirait du vaisseau avec une poulie. C'est ici où dom Marcos s'oublia ; il vit lier son coffre près de lui, et ne braula pas, et enfin, le voyant déjà dans l'air, il se prit des deux mains à un des anneaux de fer qui servaient à le lever de terre, résolu de ne s'en séparer jamais. Et peut-être qu'il en fût venu à bout, car que ne fait point un avaricieux pour conserver son argent? Mais par malheur, le coffre se sépara des autres, et tombant à plomb sur la tête du malheureux, qui ne quitta point sa prise, il l'enfonça au fond de la mer, ou si vous voulez, à tous les mille diables. Isidora, Inez et Augustinet le reconnurent dans le temps qu'il se perdit en la compagnie de leur cher coffre, dont la perte les fit plus pâlir que la peur du vindicatif dom Marcos. Augustinet, enragé de tant d'argent perdu, et peu maître de son premier mouvement, frappa le matelot qui avait si mal lié les coffres d'un furieux coup de poing. Le matelot lui en donna un encore plus furieux, et qui le fit cheoir dans la mer. Il se prit en tombant à la malheureuse Isidora, qui ne se prit à rien ; et ainsi accompagna son cher Augustinet qui, malgré lui, accompagna dom Marcos. Inez s'embarqua dans le vaisseau avec le reste des hardes, qu'elle mangea dans Naples en peu de temps, et après avoir été longtemps courtisane, mourut en courtisane, c'est-à-dire à l'hôpital.

Pour être vieille de deux siècles, la nouvelle de Scarron n'a point perdu de son actualité. Les courtiers en veuves et en filles faciles, les femmes peintes et remises à neuf, les neiges sous les roses, la désillusion du lendemain, les épouseurs armoriés par le faux luxe des meubles non payés, tout cela est vrai et le sera toujours.

FRANÇOIS HEDELIN, ABBÉ D'AUBIGNAC

Né à Paris en 1604, l'abbé d'Aubignac était, par sa mère, le petit-fils de l'illustre chirurgien Ambroise Paré. D'abord avocat, puis ecclésiastique, il fut chargé de l'éducation du duc de Fronsac, neveu de Richelieu, ce qui lui valut l'abbaye d'Aubignac, dont il a gardé le nom. Il soutint contre les écrivains de son temps, surtout contre Corneille, de vives polémiques et cultiva les genres les plus divers. On lui doit entre autres un *Traité de la nature des satyres, des monstres et démons;* la *Pratique du théâtre*, à laquelle nous devons les prétendues règles aristotéliques des trois unités; des dissertations sur Térence; des romans et une tragédie en prose.

Voici le jugement qu'en a porté Chapelain : « C'est un esprit tout de feu qui se jette à tout, et qui se tire de tout, sinon à la perfection, en sorte qu'il y a plus lieu de le louer que de le blâmer. Il prêche, il traite de la poétique, il fait des romans profanes et allégoriques; on a vu des comédies de lui et quelques sonnets assez approuvés. Il a pour tout cela une grande érudition et son style n'est pas des pires. »

Parmi les romans allégoriques de l'abbé d'Aubignac, il en est un qui mérite d'être cité, il a pour titre : *Nouvelle histoire du temps, ou relation véritable du royaume de Coquetterie. La blanque des illustres filous et les mariages assortis,* avec une carte; 1665, in-18.

D'Aubignac place le royaume de Coquetterie vers le cap de Bonne-Espérance, regardant au tropique du Capricorne. Voici quelques-unes des curiosités de la capitale :

LES MAGASINS, LA BIBLIOTHÈQUE ET L'OBÉLISQUE DU ROYAUME DE COQUETTERIE.

En un lieu de la ville, le plus éminent et le plus accessible, est le grand magazin tout rempli de fers à friser, boîtes à mouches, miroirs, masques, rubans, relève-moustaches, essences et autres ustensiles de ménage. A l'entour du magasin, sont les ouvriers occupés à tailler des mouches, à dresser des plans pour bien arranger les assassins sur le nez, à laver les gans, et à composer des drogues pour débarbouiller le visage et blanchir les mains. Aucuns y font profession d'un art nouveau d'ajusteurs de gorges, se faisant fort d'empêcher les grosses gorges de trop paraître, et de donner du relief aux imperceptibles.

D'autres hommes, les cogne-festus, ne s'employent qu'à rechercher l'huile de Talk.

Dans un autre lieu fréquenté des plus beaux esprits du pays est un noble édifice qui sert de bibliothèque publique aux coquets. Elle est bâtie d'imaginations ridicules, de souhaits rarement accomplis, et fournie de plusieurs manuscrits jusqu'à présent inconnus, tant en la langue vulgaire que narquoise. En voici les principaux :

Le cours de la bagatelle en trois volumes, dont le premier est l'adresse des badins, le second l'introduction des ruelles et le troisième la conduite des idiots.

Les observations du ciel pour connaître l'heure du berger.

La règle du Cours[1], avec l'explication des gestes et révérences qu'y s'y font.

Le contraste de deux coquettes sur la question de savoir

[1] Le cours la Reine, sur les bords de la Seine, au-dessous de la place de la Concorde.

s'il vaut mieux avoir un amant discret qu'entreprenant, et résolue en faveur du dernier.

Les coquettes repenties avant l'arrière-saison.

La science de coiffer en deux parties, dont l'une est intitulée La Prime, et l'autre Champagne [1].

La dariolette travestie où sont expliquées les adresses de négocier sans être suspect aux mères ou aux maris, avec l'art de porter des poulets sans les faire crier.

Le remède des yeux battus.

. . . . . .

Non loin de la Bibliothèque, sur la grande place, est un grand obélisque de marbre noir sur lequel sont écrites en lettres d'or les lois fondamentales de l'État, dont celles qui suivent ne sont pas les moins considérables :

Article premier. — Nul ne peut être naturalisé dans le pays, s'il n'est passé maître en fait de bagatelle.

Art. 2. — Qui n'aura pas de quoi donner, se garnira d'une bonne dupe qui fournisse de l'appointement.

Art. 3. — Les maris seront tenus de nourrir les enfants qu'ils n'auront pas faits.

Art. 4. — Quiconque fera profession de fidélité sera tenu de justifier qu'il est de la race des Amadis ou des descendants de Céladon.

Art. 5. — La modestie, la discrétion et la retenue n'auront aucune entrée dans l'État.

Art. 6. — Nulle ne pourra porter chapelet ni heures à la chancelière que pour occuper ses doigts en écoutant le mot par-dessus l'épaule.

[1] La Prime et Champagne étaient les deux *artistes capillaires* le plus en renom du dix-septième siècle.

Art. 7. — Le remords de la conscience ne sera point écouté, à peine d'être exilé du royaume.

Ces lois ne doivent point paraître étranges à ceux qui savent que le peuple de cette île n'a point de religion, quoi qu'il y ait beaucoup d'églises dans le pays.

Nous ferons remarquer à propos du *Royaume de Coquetterie* que, sous Louis XIV, les femmes prirent généralement dans leurs modes les maîtresses du roi pour modèles. L'histoire de la toilette à cette époque se divise en effet en trois périodes qui correspondent aux règnes de Montespan, de Fontanges et de Maintenon : — Somptueuse élégance; — Grâce mignarde et coquette; — Sévérité presque monacale.

FURETIÈRE

Par la date de sa naissance et de sa mort 1619-1688, Furetière appartient exclusivement au dix-septième siècle, et il en représente aussi très-exactement par ses œuvres les diverses tendances, car, en même temps qu'il se livre à des travaux d'érudition, comme les bénédictins, il fait des fables comme a Fontaine, des satires comme Boileau, des romans comme Scarron. L'Académie française l'admit au nombre de ses membres en 1662, et ce choix fut ratifié par l'opinion publique, mais le nouvel académicien ne tarda point à se brouiller avec l'illustre assemblée en travaillant pour son propre compte à un grand dictionnaire de notre langue. L'Académie voulait se réserver le monopole de ce dictionnaire : elle craignait d'être supplantée, elle prononça l'exclusion d'un des hommes qui pouvaient lui venir le plus efficacement en aide dans son œuvre lexicographique, et elle eut le mauvais goût de faire durer l'ostracisme vingt-trois ans. Pendant cette longue période, Furetière lança contre elle de nombreux factums qui lui firent une grande célébrité.

Aujourd'hui les factums sont relégués au rang des curiosités académiques et littéraires, mais le *Roman bourgeois* est encore lu avec plaisir. Un avertissement placé en tête de cet ouvrage qui fut publié en 1666, en fait connaître le but et l'esprit. En voici un extrait :

Amy lecteur,

Quoique tu n'achetes et ne lises ce livre que pour ton plaisir, si néanmoins tu n'y trouvais autre chose tu devrais avoir regret à ton

temps et à ton argent ; aussi je te puis assurer qu'il n'a pas été fait seulement pour divertir.

Comme il y a des médecins qui purgent avec des potions agréables, il y a aussi des livres plaisants qui donnent des avertissements fort utiles.

On sait combien la morale dogmatique est infructueuse ; on a beau prêcher les bonnes maximes, on les suit encore avec plus de peine qu'on ne les écoute, mais quand nous voyons le vice tourné en ridicule, nous nous en corrigeons de peur d'être l'objet de la risée publique. Ce qu'on pourrait trouver à redire au présent que je te fais, c'est qu'il n'y est parlé que de bagatelles, et qu'il n'instruit que de choses peu importantes, mais il faut considérer qu'il n'y a que trop de prédicateurs qui exhortent aux grandes vertus et qui crient contre les grands vices, et il y en a très-peu qui reprennent les défauts ordinaires.

Nous avons fait deux emprunts au *Roman bourgeois;* ils donneront bonne idée du livre.

JAVOTTE, LA QUÊTEUSE DE L'ÉGLISE DES CARMES DE LA PLACE MAUBERT.

Je ne veux pas vous dire comment est faite l'église des Carmes de la place Maubert, car ceux qui ne l'ont point vue la peuvent aller voir si bon leur semble. Je dirai seulement que c'est le centre de toute la galanterie bourgeoise du quartier, et qu'elle est très-fréquentée à cause que la liberté d'y causer est assez grande. C'est là que sur les midy arrive une caravanne de demoiselles à fleur de corde, dont les mères il y a dix ans portoient le chapperon [1] qui estoit la vraye marque

[1] Le chaperon était à l'origine une sorte de contrefaçon du capuchon des moines. Sa couleur et ses ornements variaient suivant la condition des personnes. Il servit plusieurs fois de signe de ralliement aux partis dans les troubles civils, comme le bonnet rouge pendant la Révolution.

Au quatorzième siècle, il fut adopté par les Parisiens qui avaient embrassé la cause d'Étienne Marcel. Il était en drap rouge et blanc, et portait une broche d'argent émaillé avec cette devise : *A bonne fin.* De 1400 à 1440.

et le caractère de la bourgeoisie, mais qu'elles ont tellement rogné petit à petit qu'il s'est évanoui tout à fait. Il y venoit aussi des muguets et des galants, car la conséquence en est assez naturelle.

Cette assemblée fut bien plus grande que de coutume un jour d'une grande feste qu'on y sollennisoit. Les amoureux de la symphonie y estoient attirez par un concert de vingt-quatre violons de la grande bande : d'autres y couroient pour entendre un prédicateur poli. C'estoit un jeune abbé sans abbaye, c'est-à-dire un tonsuré de bonne famille, où l'un des enfants est toujours abbé de son nom[1]. Il avoit un sureplis ou rochet bordé de dentelles, bien plissé et bien empesé, la barbe bien retroussée, les cheveux fort frisés et il affectoit de parler un peu gras pour avoir le langage plus mignard. Il vouloit qu'on jugeast de l'excellence de son sermon par les chaises qui y estoient louées deux sous marqués. Aussi avoit-il fait tout son possible pour mendier des auditeurs, et particulièrement des gens à carrosse. Il avoit envoyé chez tous ses amis les prier d'y assister, ayant fait pour cela des billets semblables à ceux d'un enterrement, hormis qu'ils n'étoient point imprimés.

Une belle fille qui devoit y quêter ce jour là y avoit encore attiré beaucoup de monde ; et tous les polis qui vouloient avoir quelque part en ses bonnes grâces y estoient accourus exprès pour lui donner quelque grosse pièce dans sa tasse, car la queste étoit une pierre de touche pour connoître la beauté d'une fille ou l'amour d'un homme. Celui qui donnoit

environ, il affecta la forme du bonnet phrygien. Il s'est depuis transformé très-souvent, en gardant son vieux nom jusque sous Louis XIV, et de nos jours il a reparu dans la *capeline*. Voir *les Arts somptuaires*, texte par Ch. Louandre, à la table au mot *Chaperon*. On y trouvera l'histoire complète de cette coiffure.

[1] C'est-à-dire du nom de sa famille ; ceux qui étaient pourvus d'abbayes en prenaient le nom, comme d'Aubignac.

la plus grosse pièce étoit estimé le plus amoureux, et la demoiselle qui avoit fait la plus grosse somme étoit estimée la plus belle. De sorte que comme autrefois, pour soutenir la beauté d'une maîtresse, la preuve cavalière étoit de se présenter la lance à la main en un tournoi contre tout venant, de même la preuve bourgeoise étoit, dans ces derniers temps, de faire présenter sa maîtresse la tasse à la main en une quête contre tous les galants.

La quêteuse étoit belle, mais n'attendez pas que je vous la décrive ici, comme on a coutume de faire en ces occasions, car quand je vous aurois dit qu'elle avoit les yeux bleus et bien fendus, les cheveux blonds et bien frisés, vous ne la reconnoîtriez pas pour cela, et ce ne seroit pas à dire qu'elle fût entièrement belle, car elle pourroit avoir des marques de petite vérole ou des taches de rousseur. Ce jour-là elle étoit dans son lustre, s'étant parée de tout son possible, et ayant été coiffée par une demoiselle suivante du voisinage qui avoit appris de La Prime. Elle ne s'étoit pas contentée d'emprunter des diamants, elle avoit aussi emprunté un laquais qui lui portoit la queue, afin de paroître davantage, quoique cela ne fût pas de sa condition, mais on ne doit point trouver à redire à ce qui se fait pour le service et l'avantage de l'Église. Quant à son meneur, c'étoit le maître clerc du logis, qu'elle avoit pris par nécessité autant que par ostentation, car le moyen sans cela de traverser l'église sur des chaises, sur lesquelles on entendoit le sermon ?

A cette solennité se trouva un homme amphibie, avocat le matin, courtisan le soir, qui portoit le matin la robe au Palais et le soir les grands canons et les glands d'or [1]. C'étoit un de ces jeunes bourgeois qui malgré leur naissance et leur éduca-

[1] Comparez Molière, *l'École des maris*, acte I, scène 1re; il y est parlé de ces grands canons.

tion, veulent passer pour des gens du bel air et qui croyent, quand ils sont vêtus à la mode et qu'ils méprisent ou raillent leur parenté, qu'ils ont acquis un grand degré d'élévation au-dessus de leurs semblables.

Cet homme n'eut pas sitôt jetté les yeux sur Javotte (tel étoit le nom de la demoiselle charitable qui quêtoit) qu'il en devint fort passionné, chose pour lui peu extraordinaire, car c'étoit à vrai dire un amoureux universel, mais pour cette fois l'Amour banda son arc plus fort, et la flèche enfonça plus avant. Je ne saurois vous dire précisément quelle fut l'émotion que son cœur sentit à l'approche de cette belle, mais je sais bien que ce fut précisément ce jour-là qu'il fit un vœu solennel de lui rendre service. Bientôt après une heureuse occasion s'en présenta tout à propos. Elle vint quêter à un jeune homme qui étoit auprès de lui. C'étoit un autre petit clerc du logis, très-malicieux, qui étoit en colère contre elle, parce qu'elle avoit retiré les clefs de la cave des mains d'une servante qui lui donnoit du vin. Comme il vit qu'elle faisoit vanité de faire voir que sa tasse étoit pleine d'or et de grosses pièces blanches, il tira de sa poche une poignée de deniers, et en arrosa sa tasse pour couvrir toutes les pièces qu'elle étaloit en parade. La quêteuse en rougit de honte. Ce fut alors que Nicodème — ainsi s'appelait le nouveau blessé — lui présentant une pistole feignit de lui en demander la monnaie, mais il ne fit que retirer les deniers de la tasse et il lui donna le reste en pur don.

Cette nouvelle sorte de galanterie fut remarquée par Javotte, qui en son âme en eut de la joie, ce qui fit qu'au sortir de l'église elle souffrit qu'il l'abordât avec un compliment qu'il avoit médité pendant tout le temps qu'il l'avoit attendue.

— Mademoiselle, lui dit-il, à ce que je puis juger vous n'avez pu manquer de faire une heureuse quête, avec tant de mérite et tant de beauté.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

—Hélas, monsieur, dit Javotte, vous m'excuserez, je viens de la compter avec le sacristain, je n'ai fait que soixante-quatre livres cinq sous ; mademoiselle Henriette fit dernièrement quatre-vingt-dix livres : il est vrai qu'elle quêta tout le long des prières de quarantaine, et que c'étoit en un lieu où il y avoit un paradis le plus beau qui se puisse voir.

— Quand je parle du bonheur de votre quête, je ne parle pas seulement des charités que vous avez recueillies pour les pauvres ou pour l'église, j'entends aussi parler du profit que vous avez fait pour vous.

— Ha ! monsieur, reprit Javotte, je vous assure que je n'en ai point fait ; il n'y avoit pas un denier davantage que ce que je vous ai dit.

— Je n'entends, répondit Nicodème, parler ni d'or ni d'argent, mais je veux dire seulement qu'il n'y a personne qui en vous donnant l'aumône, ne vous ait en même temps donné son cœur.

— Je ne sais, monsieur, ce que vous voulez dire des cœurs, je n'en ai pas trouvé un seul dans ma tasse.

Telle est la jolie scène par laquelle débute le *Roman bourgeois*, et bien des pages dans le reste du livre sont à l'avenant, mais il est difficile d'en extraire des morceaux qui forment un tout complet, car le *Roman* est, avant tout, une œuvre discursive et vagabonde.

L'auteur interrompt fréquemment le récit qu'il a commencé, pour en reprendre un autre, et donner libre carrière à sa verve satirique. Il quitte *Javotte* pour *Lucrèce la bourgeoise*, qu'il ne faut pas confondre, dit-il, avec Lucrèce la Romaine, et il quitte Lucrèce pour raconter

L'HISTORIETTE DE L'AMOUR ÉGARÉ.

S'il y eut jamais un enfant incorrigible, ce fut le petit Cupidon. C'estoit, à vray dire, un enfant gasté, à qui sa mère,

trop indulgente, ne refusoit rien. Tous ceux de la cour céleste luy en venoient faire des plaintes. Junon disoit qu'elle ne pouvoit gouverner deux jours son mary; Diane qu'il lui débauchoit toutes ses nymphes : il n'y avoit que Minerve à qui il n'osoit se jouer, car elle n'entendoit pas raillerie. Vénus le menaçoit souvent de lui donner le fouet sans qu'elle en fît rien, et, pour fortifier sa menace, elle avoit fait tremper des branches de myrthe dans du vinaigre, qui faisoient grand'peur au petit Amour; mais si-tost qu'elle se mettoit en devoir de le chastier, il se sauvoit à la faveur des Grâces, qui l'eussent volontiers mis sous leurs propres jupons, si elles n'eussent point esté nues, et qui le déroboient à la colère de sa mère. Un jour néansmoins, qu'elle estoit en mauvaise humeur (je ne sçay si ce ne fust point le jour qu'elle apprit la mort d'Adonis), elle le voulut corriger tout de bon ; et comme, à cause de sa tristesse, les Grâces l'avoient quittée, il ne trouva plus son azile ordinaire. Ainsi, ce petit dieu alloit mal passer son temps, s'il n'eust eu recours à la ruse ordinaire des enfants qui, s'enfuyant de leur mère, se sauvent chez leur grand'maman ; il se jeta donc à corps perdu entre les bras de Thétis.

Chez Thétis l'Amour fait des siennes, il met en révolution les poissons, les cancres, les tritons et les néréides. Thétis fait cueillir une branche de corail pour lui donner le fouet vertement ; mais il se sauve, et va se réfugier chez des bergers. Ceux-ci le voyant tout nu lui donnèrent un habit, et pour les récompenser de leurs soins, il leur apprit l'art d'aimer et l'art de plaire ; mais comme il est essentiellement volage, il se lassa bientôt de vivre dans la solitude, et se rendit à une ville voisine, pour y chercher condition. Le hasard le fit engager d'abord chez une femme nommée Landore ; il lui décocha les flèches d'un petit arc qu'il portait dans sa poche, la visant au cœur, pour lui faire une plus dangereuse blessure, mais Landore se contentait d'aimer des yeux et la honte d'être à ne rien faire lui fit demander son congé.

Du service de Landore il passa au service de Polymathie, la fille la plus studieuse et jusqu'alors la plus insensible de son temps. Il avait en vain tiré contre elle toutes les flèches de son carquois et ne savait plus de quelles pointes les armer, lorqu'il s'avisa d'en garnir une avec le fer du canif dont Polymathie [1] taillait ses plumes. Celle-là porta coup, et depuis ce moment il eut à faire un rude service; « il n'avait pas sitôt porté un poulet, qu'il fallait reporter des stances, et pendant le temps qu'il employait à ce message, un madrigal se trouvait fait, qu'il fallait aussitôt porter tout frais éclos ». La fatigue était grande, la cuisine était maigre. L'Amour changea de maison et entra chez une grande dame Archélaïde, pour lui porter la queue. Lassé bientôt de ce métier, il quitta Archélaïde, sans lui dire adieu, et fut se présenter chez Poléone.

Voici comment il se comporta dans sa nouvelle condition :

Poléone trouva que l'Amour étoit son fait, en considération particulièrement de ce qu'il avoit un habit neuf et qu'il ne falloit rien dépenser de longtemps pour l'ajuster. Il la servit volontiers, quoique ce ne fût qu'une marchande, parce qu'il lui vit une mine fort bourgeoise et fort éloignée de cette coquetterie de laquelle il avoit été auparavant si fort fatigué; l'exquise beauté de cette femme réparoit le defaut de cet air un peu niais qu'elle faisoit paroître, et ce qui couvroit cette grande ignorance qu'elle avoit en toutes choses, hormis en l'art de savoir priser et vendre sa marchandise. L'Amour même oublia pendant quelque temps qu'il avoit été page et laquais, et empruntant un peu de l'humeur du courtaud, vécut en assez honnête garçon. Mais un peu après, il mit la main aux armes dont il sait si bien escrimer, et il fit plusieurs plaies dans le cœur de ceux que la beauté de sa maîtresse attiroit à sa boutique. Ces amants avoient beau l'accabler de douceurs, de tendresses et de fleurettes; c'étoit autant de choses mortes, à tout cela elle faisoit la sourde oreille, ou plutôt une surdité d'esprit

[1] Il est difficile de ne point reconnaître ici mademoiselle de Scudéry.

l'empêchoit d'y répondre. Le petit dieu n'épargnoit pas aussi le cœur de Poléone, mais il ne la put jamais blesser, tant qu'il se servit de ses flèches à pointe d'acier. Il en trouva un jour qui étoient préparées pour une solennelle mascarade, qui avoient un bout d'argent, dont il vit un effet merveilleux sur ce cœur impénétrable à tous les autres coups. Il fit naître en son âme deux passions à la fois : celle de l'amour et celle de l'intérêt, encore qu'on puisse dire que celle-ci y régnoit auparavant, et qu'elle y fut seulement rallumée pour s'unir à l'autre, car il est vrai que, encore que Poléone fût amoureuse, on ne pouvoit dire que ce fût de Céladon, d'Hylas ou de Sylvandre, mais que c'étoit de l'homme en général. Ce fut alors que plusieurs marchands qui venoient acheter la marchandise, achetoient en même temps la marchande ; ainsi, ce fut la première qui fut assez heureuse pour joindre ensemble le gain et la volupté.

Comme les petits enfants sont les singes des grandes personnes, le petit amour, qui vouloit imiter sa maîtresse, prit bientôt ses inclinations, lui qui n'avoit jamais manié d'argent que pour acheter quelques bagatelles, il avoit toujours les yeux attachés sur le comptoir, et il disoit qu'il prenoit plus plaisir à voir les pièces d'or que les pièces d'argent. Ensuite, parce qu'il ouït la maîtresse se plaindre d'avoir été souvent trompée, et que, s'il y avoit une pistole rognée ou un louis faux, c'étoit ce qu'on lui mettoit dans la main, il apprit, à son exemple, à faire sonner les louis et peser les pistoles, et pour cet effet, il jeta la moitié des flèches de son carquois pour y trouver la place d'un trébuchet. Une fille de chambre, qui étoit sa confidente, lui apprit comme les entremetteurs partageoient le gain de ce commerce; en peu de temps, il y fut fort affriolé, jusques-là qu'il ne voulût plus se servir que de flèches dorées et argentées, avec lesquelles il ne manquoit jamais son coup.

C'est ainsi que l'amour mercenaire est tellement venu à la mode, que, depuis la duchesse jusqu'à la soubrette, on fait l'amour à prix d'argent, de sorte que l'on peut désormais appliquer le proverbe, qu'on avoit autrefois inventé pour les Suisses, et dire : Point d'argent point de femmes.

Vénus était bonne mère. Elle s'ennuyait fort de n'avoir pas son fils auprès d'elle. Un beau matin elle alla dans son colombier prendre deux pigeons de carrosse; elle fit atteler et se mit à la recherche de son cher enfant, qu'elle trouva dans la grande ville, c'est-à-dire à Paris; la réconciliation fut complète, et l'Amour promit d'être sage. On sait comment il a tenu sa promesse.

ANTOINE BAUDERON DE SENECÉ

Cet écrivain ne fut point un homme de lettres de profession : il passa la plus grande partie de sa vie hors de Paris, et par une rare exception il ne s'exagéra point la valeur de ses œuvres : voici ce qu'il en dit :

> Lorsque je fais des vers, c'est par amusement.
> J'entre avec mon génie au chemin qu'il me montre.
> J'y chemine au hasard : tope ! si je rencontre.
> . . . . . .
> Pour coudre une pensée au bout de quelques rimes,
> Suis-je en droit de prétendre à des honneurs sublimes,
> Me consacrer moi-même et dire arrogamment :
> Ce que Malherbe écrit dure éternellement !

Il suffit de citer ces vers, où la façon dont Senecé parle de lui-même forme un si grand contraste avec quelques-uns de nos poëtes modernes, pour montrer que c'était un homme de bon sens et d'esprit, deux qualités qui ne se rencontrent pas toujours ensemble.

Les œuvres de Senecé se composent d'épîtres, de satires, de contes, des dialogues, d'épigrammes, de rondeaux. Un choix de ses œuvres a été publié en 1853 dans la *Bibliothèque elzévirienne*, 1 vol. in-18, par M. Émile Chasles, qui a consacré à l'auteur une très-intéressante notice ; les œuvres posthumes ont été publiées la même année dans la même collection. On y trouve une notice de M. Cap sur les manuscrits inédits de l'auteur.

Né à Mâcon en 1645, Senecé mourut le 1er janvier 1737, à l'âge de quatre-vingt-treize ans.

LA ROUPIE.

Quand huguenots dont la France est purgée
Par la vertu de l'hercule gaulois
En factions la tenaient partagée,
Quand les tambours faisaient taire les lois,
Vivait un chef sur tous autres inique,
Homme barbare et connu par cent traits
De cruauté, qui du peuple hérétique
Était nommé le baron des Adrets [1].
Tout malheureux qui tombait dans ses rets
N'en sortait pas sans y laisser la tête ;
Mais pour garder quelque mesure honnête,
D'un tribunal qu'il avait érigé,
Il condamnait les prétendus coupables.
Deux assesseurs, personnes vénérables,
Leur instruisaient procès en abrégé.
Dans le parquet [2] toujours était rangé
Un cercle affreux de cruels satellites,
Gens fort experts à causer morts subites.
Quand le baron se sentait épuisé
De patience — et c'était chose aisée —
Il se mouchait ; l'affaire était toisée.
Sur ce signal on menait l'accusé
Droit au gibet. Un jour en sa présence
Fut amené certain frère quêteur

[1] François de Beaumont, baron des Adrets, né en 1513, mort en 1587. Il embrassa le protestantisme sous Henri II, se refit catholique en 1567, et selon qu'il était dans l'une ou dans l'autre communion, il traitait les dissidents avec la même cruauté.

[2] Le nom de *parquet* vient de ce que, dans nos anciens tribunaux, les gens du roi étaient séparés des juges par un espace vide qui formait dans la salle des audiences comme un petit *parc*.

Des cordeliers, homme plein d'innocence
Bien qu'il ne fût de l'étroite observance[1],
Disant bons mots et buvant du meilleur,
Ayant toujours de réserve en la manche
Un sassenage, un morceau de pâté,
Un cervelas, un vieux reste d'éclanche.
Fort étonnés de le voir garrotté,
Les assesseurs qui connaissaient notre homme
Lui dirent tous : — Baron, laissez l'aller ;
Nul moins que lui ne songe à se mêler
Des différends de Genève et de Rome.
Quand il mourroit en seriez-vous plus gras ?
Point n'estimons qu'il ait fait cas pendable.
Lors chacun d'eux le saisit par un bras
Pour éviter le signal redoutable.
Le vent de bise en ce moment soufflait,
Et le baron qu'ils tenaient à l'attache,
A qui roupie abondamment coulait
Sur la forêt de sa grosse moustache,
Trois fois au nez voulut porter la main :
Trois fois autant Il fut retenu ferme.
Alors sentant sa complaisance à terme
« Ah ! par la mort s'écria l'inhumain,
Laissez-moi là, ce n'est pas ce qu'on pense... »
Il eut beau dire, il eut beau se fâcher ;
Rien n'y servit : de toute la séance
Il ne lui fut permis de se moucher.

[1] Le mot *étroite observance* était appliqué aux diverses branches des ordres religieux qui avaient été soumis à une réforme.

NAIVETÉ D'UNE FEMME DE CHAMBRE.

Mademoiselle de la Force, fameuse aventurière de nos jours, après avoir fait plusieurs mariages en détrempe, s'accrocha enfin avec un jeune homme, fils du président de Brion, et mit si bien en œuvre tout ce qui lui restait d'appas, qu'elle l'engagea à l'épouser clandestinement; mariage qui fut depuis cassé par arrêt du Parlement. L'heureuse nuit étant arrivée, où la précieuse fleur devait être cueillie, le jeune amant, se donnant à peine le loisir d'ôter son habit, se jeta dans le lit précipitamment; alors la femme de chambre, qui l'aidait à se déshabiller, lui dit : « Comment monsieur, vous ne changez pas de chemise! Oh dame, voyez-vous, mademoiselle aime la propreté ; quand on couche avec elle, on prend du linge blanc.

Outre les contes ci-dessus, le même auteur en a encore laissé une douzaine d'autres dont les plus notables sont : *Camille ou la manière de filer le parfait amour* — *Les travaux d'Apollon*. Ce dernier conte, le plus remarquable de tous à notre avis, est une allégorie mythologique où l'auteur fait le tableau des épreuves qui attendent les poëtes dans ce monde positif, égoïste et prosaïque, lorsqu'ils n'y trouvent pas, comme sous Louis XIV, un maître toujours prêt à encourager leurs efforts, et à récompenser leurs talents. Apollon est l'emblème de l'écrivain qui n'arrive à la gloire que par les plus rudes sentiers ; tristement confiné sur la croupe du Parnasse, il cultive trop souvent sans succès

> Des arbres toujours verts qui ne produisent rien :
> . . . . . .
> Il doit, comme le dieu qu'il a pris pour patron,
> Du stérile laurier macher la feuille amère,
> Se repaître de son et boire de l'eau claire ;

et pour comble d'infortune *contenter neuf bizarres pucelles*. Mais il ne faut pas cependant qu'il se désespère, et voici les conseils que Senecé lui donne :

Né dans un siècle illustre et brillant de merveilles
Du plus fameux des rois fais l'objet de tes veilles.
Comme une faible lierre, à tes bras tortueux
Donne le ferme appui d'un tronc majestueux.
Le soleil ennoblit la pesante matière ;
Il élève, il soutient une vapeur grossière.
De l'éclat de Louis attends le même fruit.
Il élève, il soutient, un auteur qui le suit.
Jupiter put souffrir du trône de la nue
Le nom de Phidias au pied de sa statue,
Et vit sans s'irriter le peuple adorateur
Encenser le monarque et louer le sculpteur.
Mais pour ce grand sujet arme-toi de courage;
Souvent de pauvreté blâmant notre langage
Et jetant de dépit couleurs, toile et pinceaux,
Ton dessin dans le feu volera par morceaux.
Ne te rebute point, change, corrige, efface,
Médite à tout propos les maîtres du Parnasse.
Si quelqu'expression t'échappe par hasard
Indigne de ton prince, indigne de ton art,
Fais-toi cette apostrophe : ô muse infortunée !
Est-ce ainsi que Virgile aurait parlé d'Enée?
Lâche! est-ce donc ainsi qu'aux bords du Simoïs
Homère dans ses vers eût fait vaincre Louis,
Si pour prendre en huit jours une fatale ville,
Le destin l'eût fait naître à la place d'Achille.

On ne s'attendrait guère à rencontrer dans un conte de pareilles adulations. Mais nous avons cru devoir en donner ici un spécimen, pour montrer l'influence exercée par la fascination du pouvoir absolu sur un genre qui, par ses origines et ses traditions, semblait devoir plus que tout autre échapper aux bassesses de la flatterie.

Le conte avait fait comme la noblesse ; de frondeur qu'il avait été d'abord, il était devenu courtisan.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN

Une assez bonne comédie : *les Visionnaires*, à laquelle Molière n'a point dédaigné de faire quelques emprunts, et le *Roman d'Ariane* souvent réimprimé sont les seuls titres littéraires vraiment sérieux qui recommandent la mémoire de Desmarets. Les autres ouvrages sont tombés dans un oubli profond, y compris le poëme de *Clovis*. Débauché dans la première moitié de sa vie, dévot jusqu'au fanatisme dans la dernière, il se signala par la haine des grands écrivains de l'antiquité, et particulièrement contre Homère et Virgile, parce que les lecteurs de l'*Iliade* et de l'*Énéide* se permettaient de les préférer à *Clovis*, et par l'acharnement avec lequel il poursuivit un malheureux illuminé, Simon Morin, qui fut brûlé vif à Paris en 1663. Il détestait les jansénistes et les protestants à l'égal des anciens, et mit en avant l'idée de lever une armée de 144,000 hommes, pour les exterminer, mais ne pouvant trouver des recrues pour cette nouvelle croisade, il écrivit un *Office de la Vierge*, ce qui lui valut sans doute indulgence plénière pour le petit conte que nous reproduisons ici.

Desmarets, né en 1595, est mort en 1676.

LES COMPLIMENTS.

Paul, dans Paris chez son maître logé,
D'aller à Reims voir sa femme eut congé.

A son départ deux de ses camarades :
« Nos compliments, Paul, à votre moitié
Lui dirent-ils, et pour notre amitié
En arrivant la nuit deux embrassades. »
Ainsi fut dit, et Paul le leur promet
Et sans tarder en chemin il se met.
Dès qu'il arrive, à sa femme il raconte
Les compliments de ses deux bons amis,
Et la nuit même, en homme de bon compte,
Il satisfait à ce qu'il a promis,
Puis se rendort : elle, mal endormie,
« Mon cœur, dit-elle au bout de quelque temps,
N'avez-vous pas pour amis d'autres gens.
Chez votre maître? — Oui sans doute, ma mie, »
Tout sommeillant lui répond son époux,
« Mais je n'ai d'eux nul compliment pour vous. »

BOURSAULT

Nous ne connaissons guère aujourd'hui Boursault que par ses comédies qui ont conservé une réputation méritée, mais son théâtre ne compose pas toutes ses œuvres. « C'était, dit l'un de ses biographes, un de ces esprits ouverts et faciles qui sans avoir jamais rien appris n'ignorent presque de rien. » Son instruction avait été fort négligée, et seul peut-être parmi les écrivains de son temps, il ne savait pas le latin, mais il n'en fut que plus original et plus primesautier. A peine âgé de quinze ans il composait des comédies pour les acteurs du Marais ; encouragé par le succès de ses débuts, il donna plus tard *les Yeux de Philis*, *le Médecin volant*, que l'on a depuis attribué à Molière, *le Meunier galant*, *Ésope à la ville*, *Ésope à la cour*. Montesquieu a fait de cette dernière pièce le plus bel éloge que puisse ambitionner un auteur dramatique. « Je me souviens, dit-il, qu'en sortant de la représentation d'*Ésope à la cour*, je fus si pénétré du désir d'être plus honnête homme, que je ne sache pas avoir formé une résolution plus forte. » On doit encore à Boursault deux tragédies : *Germanicus* et *Marie Stuart;* la *Véritable étude des souverains*, composée en 1671, pour l'éducation du Dauphin ; des romans : *le Marquis de Chavigny*, *Ne pas croire ce que l'on voit*, *Artémise et Polianthe*, auxquels il faut ajouter les *Lettres de respect, d'obligation et d'amour* dites aussi *Lettres à Babet* et les *Lettres nouvelles*. On trouve, dans ces deux derniers ouvrages, des fables, des contes, des épigrammes, des remarques, des bons mots, la correspondance amoureuse d'une dame et d'un cavalier, et « d'autres particularités aussi agréables qu'utiles. »

Boursault eut de nombreux démêlés littéraires avec Molière, qui l'a raillé dans l'*Impromptu de Versailles;* avec Racine, avec Boileau, qui l'a fustigé dans ses satires, mais il n'en était pas moins un excellent homme.

Il était né en 1658 et mourut en 1701, « aussi estimé des gens de qualité pour sa personne que pour ses ouvrages. »

L'HOMME A BONNE FORTUNE.

Que l'appat du bien est puissant!
Autrefois chez un duc, beau-frère d'Henri quatre[1],
Avec certain adolescent
Certaine adolescente ayant voulu s'ébattre,
Tant jouèrent tous deux, et de si bonne foi,
Qu'imperceptiblement la belle devint grosse,
Et dans moins de je ne sais quoi
Elle ne put cacher son indécente bosse.
C'était de la duchesse une fille d'honneur[2]!
(Si fille d'honneur pouvait être
Après ce qu'à l'extérieur
Tout le monde voyait paraître.)

[1] Le duc de Bar.

[2] Les filles d'honneur jouent un très-grand rôle dans l'histoire de la galanterie française et des intrigues de cour. Jusqu'au règne de Charles VIII les femmes n'avaient occupé auprès des rois aucune charge officielle, mais ce prince, pour recruter le sérail permanent qui servait à ses plaisirs, leur conféra divers titres honorifiques. François Ier créa pour elles de nombreux offices, et sous Catherine de Médicis elles formèrent, suivant le mot d'un chroniqueur contemporain, un véritable escadron que Catherine fit habilement manœuvrer dans l'intérêt de sa politique. Les filles d'honneur firent souvent une rude concurrence aux favorites, par les faciles distractions qu'elles procuraient aux rois. La Vallière intrigua pour les faire supprimer, et fermer « la caverne d'où sortait une hydre sans cesse renaissante ». Voir *Requête des filles d'honneur persécutées, à Mademoiselle de La Vallière.* Tome III de *l'Histoire amoureuse des Gaules,* p. 150.

Sensible à cet affront, la duchesse d'abord
Tonne, fulmine, insulte, et jette feux et flammes ;
Mais enfin, compatissant fort
A la fragilité si naturelle aux femmes,
Elle prend la fille en secret,
L'interroge, tâche d'apprendre
Quel amant assez indiscret
A ravi son honneur, pour le lui faire rendre.
Mais la pauvrette ayant peur
Que l'appât ne fût trompeur
Et qu'à ce qu'elle aimait on ne fît de la peine,
On eut beau la flatter et beau changer de ton,
On ne put de sa bouche en arracher le nom,
Et comme la douceur la menace fut vaine.
Ne pouvant contraindre à jaser
Un sexe qui trop souvent jase,
Elle pria le duc, dévot jusqu'à l'extase,
Dans un si beau dessein de la favoriser.
Le duc de son épouse approuvant la conduite,
Un soir qu'après souper l'on eut fait l'oraison,
Dans son appartement fit marcher à sa suite
Tous les mâles de sa maison.
— L'un de vous m'a fait une injure
Qui mérite, dit-il, une punition.
Mais de notre fragile et coupable nature
Je connais la faiblesse et la corruption.
Je pardonne ce crime à qui l'a pu commettre,
Et lui donne ma foi de n'en point murmurer ;
Mais il faut aussi me promettre
D'être prompt à le réparer.
Qui que ce soit de vous, je n'ai point l'imprudence
De vouloir qu'il s'explique en présence de tous ;
Il peut venir demain implorer ma clémence

Et dans mon cabinet embrasser mes genoux.
La complice du crime est une belle brune
Qui peut à son mari faire un sort assez doux,
Et quiconque en sera l'époux
Doit se fier à moi du soin de sa fortune.
Je n'ai rien à dire de plus ;
Allez. — Le lendemain, sur les huit ou neuf heures,
Un homme, interdit et confus,
Interrompant le duc qui récitait ses heures,
— Je viens, Monseigneur, lui dit-il,
Chercher le châtiment que ma faute mérite.
Dût-elle m'attirer un éternel exil,
La peine la plus grande est encore trop petite.
C'est moi qui pour mon prince ai manqué de respect ;
J'aime mieux m'accuser qu'attendre qu'on m'accuse.
Isabelle me plut dès son premier aspect,
Je ne lui déplus pas ; je n'ai point d'autre excuse.
— La peine, dit le duc, que je veux imposer
Au crime qu'avec vous a commis Isabelle,
C'est de promptement l'épouser
Et de vivre bien avec elle.
Au surplus laissez-moi le soin
De sa fortune et de la vôtre.
Ma protection ira loin
Si vous êtes tous deux satisfaits l'un de l'autre. —
Charmé de cet heureux progrès,
L'amant ayant au duc humblement rendu grâce,
Un autre au cabinet entre un moment après,
Se jette à ses genoux qu'avec zèle il embrasse :
— Vous voyez, Monseigneur, dit-il en soupirant,
Le malheureux objet de toute votre haine.
Je ne sais point pour moi de supplice assez grand ;
Vous connaissez le crime, ordonnez de la peine.

C'est moi qui d'Isabelle ai corrompu le cœur,
Moi qui tendis un piége à sa pudeur extrême ;
Moi qui la séduisis pour lui ravir l'honneur,
Moi que l'on doit punir.—Vous, dit le duc?—Moi-même.
— Oh ! oh ! ce que j'entends est assez singulier,
Reprit le duc, surpris d'une telle aventure.
Eh bien, ajouta-t-il, je veux bien oublier
Ce qu'au rang que je tiens vous avez fait d'injure ;
A votre heureux hymen j'aurai soin de pourvoir.
Tantôt vous viendrez recevoir
L'ordre qu'il faut que je prescrive.
Je ne laisserai point ralentir vos transports.
Adieu. — Du cabinet à peine est-il dehors
Que pour la même chose un troisième arrive :
— Je ne sais, Monseigneur, de quels termes user
Pour vous rendre sensible à ma douleur mortelle.
Mon audace, dit-il, ne se peut excuser...
— J'entends, répond le duc, vous aimez Isabelle,
N'est-il pas vrai ? C'est vous qui l'avez... — Monseigneur,
D'un aveu dont je tremble épargnez-moi la honte.
Je suis prêt par votre ordre à lui rendre l'honneur. —
Pour abréger l'histoire ou si l'on veut le conte,
(Car quelquefois la vérité
Emprunte les airs de la fable,
Témoin ce que j'ai récité,
Sous un air fabuleux, tout en est véritable)
Pour abréger ce que je dis,
Loin de trouver suspecte une semblable épouse,
Il n'était pas encore midi
Qu'au lieu d'un épouseur il s'en présentait douze.

TANNEGUY LEFÈBVRE

Cette nouvelle est tirée de Machiavel : *Belfagor, novella piacevolissima*.

La Fontaine a publié sous le même titre le VII^e^ conte du livre V. On nous reprochera peut-être d'avoir fait double emploi, mais nous avons pensé qu'il n'était pas sans intérêt de placer sous les yeux du lecteur un texte en prose du même sujet, après le texte en vers de l'inimitable conteur.

L'auteur du *Mariage*[1] est Tannegui Lefèbvre, célèbre helléniste, père de madame Dacier.

LE MARIAGE DE BELFEGOR.

On lit dans les vieilles chroniques de Florence, qu'un personnage très-saint et dont la vie fut l'admiration de son siècle, étant un jour ravi en esprit, eut une vision fort étrange.

Ce saint personnage remarqua que les âmes des hommes mariés allaient en foule aux enfers et disaient presque toutes, que s'ils n'eussent point épousé de femmes, ils n'eussent jamais été réduits à un tel malheur ; de sorte que Minos et Rha-

[1] Cette nouvelle, publiée en 1664, a été reproduite avec traduction allemande en regard dans le recueil intitulé : *Galanteries diverses arrivées pour la plupart en France*. Nuremberg, 1685, petit in-18.

damanthe avec tout le vénérable sénat des enfers en paraissaient fort surpris.

En effet, ils ne pouvaient croire d'abord que ces discours fussent véritables, et cependant ils voyaient que les mêmes plaintes se multipliaient tous les jours ; ce qui, enfin, les obligea à en faire le rapport à Pluton.

Et sur le rapport qui en fut fait, sans en communiquer avec sa femme, qui fut malade toute cette semaine, il fut arrêté qu'on examinerait cette affaire le plus exactement qu'il serait possible, et qu'après cela on choisirait les moyens qui paraîtraient le plus assurés pour parvenir à la connaissance de la vérité.

En même temps, on fit assembler toutes les chambres : les princes, les ducs, les pairs et les barons s'y trouvèrent ; jamais la compagnie n'avait été si belle, aussi ne s'était-il jamais présenté aucune affaire dont l'importance fût si grande. Ce bon personnage, qui vit tout ce qui se passa, disait que Pluton parla en ces termes :

— Mes très-chers et bien-aimés, quoique je possède mon royaume, suivant l'arrêt du Ciel et le sort fatal qui décida autrefois de mon partage, quoique cet arrêt soit irrévocable et qu'après cela je ne puisse être sujet au jugement des dieux ni des hommes, néanmoins, parce que la prudence de ceux qui se peuvent soumettre aux lois, et faire plus d'estime du jugement d'autrui que du leur propre, est toujours la plus sûre, j'ai résolu de prendre votre avis, afin de savoir comment je me dois gouverner dans une affaire qui pourrait, avec le temps, causer quelque déshonneur à notre empire. Toutes les âmes des maris qui viennent en nos États, disent que leurs femmes en sont cause, et cela me semblant impossible, je crains fort qu'en donnant jugement sur la relation qui nous est faite, on ne parle de nous comme des dieux trop cruels [1],

[1] Mansuescere nescia corda.

et que n'en donnant point, on ne dise partout que l'amour de la justice n'est pas ce qui nous touche davantage. Il y a beaucoup de légèreté, sans doute, à prononcer sur le simple rapport de ces âmes, et beaucoup d'injustice aussi à ne pas examiner la chose avec soin. Voulant donc aller au-devant du mal que pourrait produire ou la précipitation ou la négligence, et n'en trouvant pas le moyen fort facile, j'ai bien voulu vous faire appeler ici, afin que vous m'assistiez de votre conseil, et que mon empire, évitant tous reproches à l'avenir comme par le passé, on n'ait rien à dire contre ma conduite.

Il n'y en eut pas un qui ne dît que la chose était de grande importance, et qu'elle méritait d'être considérée fort exactement.

Les conclusions de la compagnie furent qu'il fallait découvrir la vérité par tous les moyens imaginables, mais on ne les trouvait pas, ces moyens.

Car les uns étaient d'avis qu'on envoyât, en ce monde, quelques particuliers seulement; d'autres estimaient qu'il en fallait envoyer plus d'un, et qu'on pourrait mieux connaître la vérité du fait par l'expérience personnelle que plusieurs en feraient; mais d'autres qui opinaient plus brusquement, croyaient qu'il n'y fallait point apporter tant de façon; qu'il suffirait de donner la gêne[1] à un grand nombre en même temps, et qu'on découvrirait la vérité par la violence des tourments. A la fin, néanmoins, la pluralité des voix allant au choix d'une personne seule, pour être envoyée en ce monde, toute la compagnie se rangea à cet avis.

Mais comme il ne se présentait personne qui se chargeât volontairement d'une telle commission, il fut arrêté que le sort réglerait cette affaire.

[1] La torture, l'enfer chrétien dans nos vieux écrivains est souvent appelé *géhenne*, à cause des tourments que les damnés y endurent.

En même temps on fit des billets, et le sort tomba sur Belfegor. Et là-dessus on peut dire que le hasard ne s'accorda jamais mieux avec le mérite ; car, en effet, Belfegor n'était pas un diable du commun.

Avec tout cela, pourtant, il eût bien voulu se décharger d'un tel emploi ; mais le commandement absolu de Pluton le contraignit d'obéir ; il accepta donc les conditions qui avaient été arrêtées solennellement : Qu'on délivrerait sur l'heure cent mille ducats à celui qui ferait le voyage du monde, et qu'ayant pris la forme d'homme, il épouserait une femme, vivrait dix ans avec elle, si faire se pouvait, et qu'après ce temps-là, faisant semblant de mourir, il s'en retournerait en Enfer, et vérifierait, par sa propre expérience, quels peuvent être les biens et les maux du mariage, et en ferait un rapport fidèle. Il fut encore dit que, pendant ce temps-là, il serait soumis à toutes les peines et à toutes les misères auxquelles les hommes sont sujets, sans en excepter la prison, les maladies et la pauvreté même. Mais qu'au reste, s'il s'en délivrait par ruse et par adresse, cela lui serait permis, et que l'on ne s'en scandiliserait point.

Belfegor accepta la condition. Il reçut les cent mille ducats, il vint au monde, et ayant tiré de ses troupes ce qu'il lui fallait de chevaux et de domestiques, il entra à Florence avec un équipage très-leste, ayant fait élection de cette ville plutôt que de toute autre, parce qu'elle lui semblait plus propre pour le dessein qu'il avait de faire valoir son argent, et de le mettre à intérêt[1].

Il se fit appeler dom Roderic de Castille, il prit à louage une fort belle maison, au faubourg ; et afin que personne ne pût savoir qui il était, il dit qu'étant encore fort jeune, il

[1] Allusion aux grandes affaires de banque qui se faisaient à Florence. On sait en effet que les Italiens ont été avec les Juifs les plus fameux manieurs d'argent du moyen âge.

avait quitté l'Espagne, et qu'ayant fait voile en Syrie, il s'était arrêté à Alep où il avait gagné tout ce qu'il avait de biens; mais qu'ayant fait quelque séjour en ce pays-là, il était venu en Italie, avec dessein de se marier en un pays plus poli et plus conforme à son humeur. Au reste, dom Roderic était un fort bel homme, âgé, comme il semblait, de trente ans ou environ; et ayant fait connaître en peu de temps combien il était puissant en richesses, et d'ailleurs faisant voir chaque jour par sa libéralité qu'il en savait bien l'usage, plusieurs gentilshommes de Florence, qui avaient assez de filles, mais peu d'argent, ne manquèrent pas de faire connaître qu'ils le recevraient de bon cœur en leur alliance.

Dom Roderic, qui avait des maîtresses à choisir, en préféra une à toutes les autres ; aussi était-ce une très-belle personne. L'histoire dit qu'elle s'appelait Honesta, qu'elle était fille d'Americ Donati qui en avait encore trois autres à marier, et trois garçons aussi, qui étaient âgés de vingt à vingt-cinq ans. Mais, quoique le seigneur Americ fût d'une des plus nobles familles de Florence, on peut dire néanmoins qu'il était très-pauvre parce qu'il avait trop d'enfants, et que sa noblesse l'incommodait. Mais dom Roderic y remédia, car il fit lui-même la dépense de son mariage, et tout s'y passa avec tant d'éclat et tant de magnificence qu'il n'y fut rien oublié de tout ce qu'on peut souhaiter en telles occasions. Il avait été dit encore entre autres conditions qui furent proposées à messerBelfegor, que sitôt qu'il aurait quitté l'Enfer, il serait assujetti à toutes les passions humaines. Incontinent donc, il commença à prendre plaisir aux honneurs et aux pompes du monde ; et, tout diable qu'il était, il prenait pourtant goût aux louanges et aux flatteries des hommes, et trouvait que c'était une chose fort agréable ; mais ce qui lui paraissait si agréable, lui coûtait beaucoup aussi. Il y eut encore plus que cela ; car il n'eut pas longtemps demeuré avec Honesta qu'il en devint

amoureux au delà de tout ce que l'on pourrait imaginer; il trouva je ne sais quoi en elle qui l'échauffa si bien que jamais il ne s'était vu en telle fête, et lorsqu'il la trouvait triste et qu'elle avait le moindre déplaisir, il maudissait la commission qu'il avait reçue, et jurait hautement que sa vie lui était amère.

Il ne faut pas oublier ici qu'Honesta, épousant Roderic, et portant chez lui la noblesse et la beauté, n'oublia pas aussi son orgueil et sa fierté ordinaire; et ces deux qualités étaient si remarquables en elle, que Roderic, qui connaissait l'orgueil de Lucifer, et qui en avait fait l'expérience plus d'une fois, assurait que celui de sa femme surpassait encore celui de Lucifer.

Mais cette fierté devint encore bien plus grande lorsqu'elle eut remarqué la passion ardente que son mari avait pour elle; et croyant bien lui commander à baguette, et le mener comme il faut, elle le traitait en souveraine; elle agissait avec lui sans pitié et sans respect; et, s'il lui refusait quelque chose, elle ne manquait pas de lui faire voir qu'elle savait dire des injures aussi bien que les autres femmes de sa sorte. Jugez, après cela, quelle affliction pour dom Roderic de Castille. Néanmoins, la considération de son beau-père, des frères de sa femme, de la parenté, du sacré mariage, et surtout l'amour et la tendresse qu'il avait pour elle, lui faisaient souffrir tout ce mauvais traitement. Je ne parlerai point ici des dépenses extraordinaires qu'il faisait en habits somptueux, changeant de mode toutes les semaines, selon le goût ordinaire des dames florentines.

Il y eut encore autre chose qui l'incommoda bien davantage, car il fut contraint, pour avoir la paix, d'aider son beau-père à marier ses autres filles; en quoi il dépensa une somme très-considérable. Il fallut de plus pour entretenir la bonne intelligence et faire que tout allât bien, il fallut, dis-je, en-

voyer un des beaux-frères en Levant avec quantité d'étoffes de laine, le second en France et en Espagne avec des étoffes de soie, et avancer le troisième, en lui donnant de quoi lever une boutique de batteur d'or à Florence.

Tout cela ensemble, comme vous voyez, est bien capable d'incommoder un pauvre diable. Autre misère, néanmoins. Il n'y a point de ville en Italie qui fasse plus de dépense au carnaval et à la Saint-Jean que Florence, et c'était en cette occasion-là qu'Honesta voulait absolument que son Roderic surpassât toutes les personnes de condition par la somptuosité des festins, des ballets et des autres divertissements, qui sont ordinaires en ces jours-là. Il supportait néanmoins encore tout cela pour les mêmes raisons qui lui avaient fait souffrir le reste; et peut-être que toutes ces difficultés, quoique très-fâcheuses et très-dures, lui auraient paru supportables et douces, si au moins il eût pu par sa patience avoir quelque repos en sa maison et attendre paisiblement le point fatal de sa ruine. Mais dom Roderic de Castille éprouva tout le contraire ; parce qu'outre la dépense dont vous avez vu l'état, la fierté de cette femme lui attirait mille autres incommodités encore, jusque-là même qu'il n'y avait ni valets, ni officiers qui pussent demeurer trois jours de suite à son service, ce qui lui donnait un déplaisir très-amer, voyant qu'il lui était impossible de tenir en la maison aucune personne affectionnée au bien de ses affaires. Et, en effet, comment les hommes y auraient-ils pu demeurer, puisque les diables mêmes qu'il avait amenés avec lui aimèrent mieux, enfin, s'en retourner en Enfer, et avoir la plante des pieds brûlée comme auparavant, que de vivre en ce monde sous l'empire d'une femme si fâcheuse.

Roderic menant donc une vie pleine de tant d'inquiétudes et de tant de misères, et ayant épuisé par des dépenses non prévues tout ce qu'il avait réservé, commença à vivre sous l'espé-

rance du profit qu'il attendait des vaisseaux qu'il avait envoyés en Orient et en Occident.

Et comme il avait encore fort bon crédit sur la place, afin de se maintenir toujours en bon état, il emprunta de l'argent de ceux qui avaient accoutumé d'en prêter, mais comme ceux de cette profession sont gens qui ne s'endorment pas en leurs affaires, ils remarquèrent bien qu'il ne se pressait pas trop de payer à terme. Et sa bourse étant déjà presque vide, et tout son fait réduit à la dernière extrémité, lorsqu'il apprit tout d'un coup deux nouvelles aussi funestes qu'il en eût jamais pu recevoir.

La première était qu'un des frères d'Honesta avait joué à la chance tout ce que Roderic lui avait mis entre les mains, et la seconde ne valait pas mieux que la première, puisqu'elle lui apprenait que son autre beau-frère, revenant en Italie, était péri avec toutes ses marchandises. La chose ne fut pas plutôt sue à Florence que les créanciers de Roderic s'assemblèrent tous, et croyant que c'était un homme perdu sans ressource, et ne pouvant d'ailleurs se découvrir, parce que le temps du payement n'était pas encore venu, ils conclurent tous qu'il fallait le veiller de près, de peur qu'il ne se dérobât et qu'ils ne fussent pris pour dupes.

Dom Roderic de Castille, voyant d'un autre côté que son mal était sans remède, et sachant à quoi il était obligé par la loi infernale, songea à prendre un cheval et à s'enfuir sans délibérer, ce qu'il fit avec assez de facilité parce qu'il demeurait tout contre la porte del Prato.

A peine donc était-il parti, que l'alarme s'en répandit parmi ses créanciers, lesquels, ayant eu recours aux magistrats, le firent suivre non-seulement par des courriers et par bon nombre de sergents, mais allèrent encore tous ensemble pour tâcher d'en apprendre des nouvelles plus tôt, ou peut-être par la crainte qu'ils avaient que ces sortes de gens, qui

ne valent pas mieux en Italie qu'ailleurs, ne le relâchassent pour quelque nombre de ducats.

Cependant Roderic, qui n'était pas sot et qui ne le devait pas être en cette occasion, songea bien à ce qui pourrait arriver, c'est pourquoi sitôt qu'il eut fait environ une demi-lieue au galop, il résolut de quitter le grand chemin, ce qu'il fit aussi.

Mais, en ce cas-là, il fallait laisser son cheval, car le pays étant coupé de quantité de fossés, il était réduit à la nécessité de se sauver à pied, ce qui lui réussit bien. En effet, traversant toujours à la faveur des vignes et des roseaux dont tout le pays abonde, il arriva enfin au-dessus de Peretola, en la maison de Jean Matteo del Brica, mettayer de Jean Cayenne.

Par bonheur il rencontra ce Matteo qui menait de la paille pour ses bœufs, et lui promit que s'il le délivrait des mains de ses ennemis qui le poursuivaient pour le faire mourir en prison, il le ferait riche ; et qu'avant que de partir il lui donnerait telle assurance de sa parole qu'il n'en pourrait douter.

— Que si je ne fais, ajouta-t-il, ce que je te promets, je suis content que tu me livres toi-même entre les mains de ceux qui me cherchent.

Vous saurez, s'il vous plaît, que Jean Matteo, quoique paysan, était homme résolu et qui ne manquait pas de bon sens. Jugeant donc bien qu'il n'y avait rien à perdre dans le dessein de le sauver, il lui promit le faire, et, l'ayant caché sous un monceau de fumier qui était devant sa porte, il le couvrit encore de quantité de feuilles de roseaux, et d'autres choses de cette nature, qu'il avait ramassées pour faire du feu.

A peine avait-on achevé de cacher Roderic, que ceux qui le cherchaient arrivèrent; mais quelques menaces et quelques frayeurs qu'ils fissent à Matteo, ils ne purent pourtant jamais l'obliger à dire seulement qu'il l'eût vu, de sorte que,

passant toujours plus outre, et n'apprenant aucune nouvelle de dom Roderic, ils s'en retournèrent à Florence, aussi mal satisfaits que vous pouvez vous l'imaginer. Après cela, Matteo, voyant que tout ce grand bruit était apaisé, le retira du lieu où il était caché et le conjura de lui tenir parole. Roderic parut fort fidèle en cette occasion, et j'oserais bien dire que jamais diable ne le fut tant, et ne témoigna plus de gratitude et plus de générosité. En effet, il reconnut qu'il lui était infiniment obligé et lui promit qu'il ferait tout son possible pour le satisfaire et pour s'acquitter de la parole qu'il lui avait donnée. Afin de lui persuader cette vérité, et lui faire voir qu'il ne disait rien dont il ne pût venir à bout, il lui fit toute son histoire telle que vous l'avez ouye. Il l'informa ensuite du moyen qu'il voulait suivre pour l'enrichir :

— Sache, dit-il, que sitôt que l'on entendra dire que quelque dame a le diable au corps, elle n'aura point d'autre diable que moi, et tu dois être très-persuadé que je n'en sortirai point si tu ne viens toi-même pour m'obliger à sortir de cette nouvelle demeure, et tu sauras bien après cela te faire payer comme il faut[1].

Il ne lui en dit pas davantage, car il disparut en un moment, et fit devant lui un tour de maître Gonin.

Peu de temps après, un bruit se répandit par toute la ville que la fille de messer Ambrosio Amedei, laquelle il avait mariée à Banajuto Thebalducci, était possédée. Le père et la mère ne manquèrent pas d'employer les choses que l'on a coutume de pratiquer en un accident si fâcheux; mais de tout cela, Belfegor n'en fit que rire ; il n'y avait plus de dom Roderic de Castille : c'était un diable bien fait. Et pour faire voir à chacun que le mal de cette damoiselle était une véritable

[1] Voir sur les possessions : les *Conteurs Français avant la Fontaine*, p. 336 et suiv.

possession, et qu'elle était positivement endiablée sans aucune imagination fantastique, maladie de mère ou autre bagatelle de cette nature, elle parlait latin mieux que les livres, disputait de philosophie, et découvrait les péchés de plusieurs personnes qui se trouvaient fort surprises, et qui ne croyaient pas que le diable se mêlât de tant d'affaires : mais il y eut entre autres une personne à qui Roderic rendit un assez mauvais office, car il fit savoir à tous ceux qui le voulurent entendre, qu'il avait tenu plus de quatre ans une fille en sa maison sous un habit déguisé ! Jugez, après cela, si l'on doutait que la possession fût véritable. Cependant, messer Ambrosio était extrêmement affligé du malheur de sa fille, et ayant épuisé en vain les remèdes que les médecins lui avaient présentés, il était réduit au dernier désespoir, lorsque Jean Matteo le vint trouver et lui promit de sauver sa fille moyennant la somme de cinq cents florins, dont il voulait acheter un héritage à Peretola. En effet, Matteo était une bonne personne, et il eût fait le miracle gratuitement et en galant homme ; mais il avait besoin d'argent ; messer Ambrosio donc accepta sa proposition. En suite de quoi Jean Matteo, après avoir employé je ne sais quelles cérémonies afin que la chose se passât avec plus de façon, s'approcha de l'oreille de cette damoiselle et lui dit :

— Roderic, je te suis venu trouver afin de te faire tenir la parole que tu m'as donnée.

— J'en suis très-content, dit Roderic ; mais je veux agir avec toi en galant homme. Sache donc que je te veux faire du bien plus d'une fois ; car l'occasion qui t'amène ici n'est pas capable de t'enrichir, ni de te mettre à ton aise, c'est pourquoi sitôt que je serai sorti de ce lieu, j'entrerai dans la fille de Charles, et n'aie pas peur que j'en sorte jamais, que tu ne m'en viennes prier. Alors tu deviendras tout d'un coup un homme d'importance, et tu tailleras en plein drap ; mais,

après cela, ne me viens plus rompre la tête. Sitôt qu'il eut prononcé ce que vous venez d'entendre, il sortit du corps de cette damoiselle avec la joie et l'étonnement de toute la ville. Au reste, Belfegor ne manqua pas de faire ce qu'il avait promis à Matteo, car bien peu de temps après, le bruit se répandit par toute l'Italie que la fille de Charles était possédée ; et tant mieux pour Matteo, qui devait trouver en cette occasion une maison toute d'or.

En effet, tous les remèdes que l'on y fit ne servirent de rien. Ils employèrent inutilement tout ce qu'ils savaient faire, le diable ne voulut point lâcher prise qu'à la parole de Matteo qui l'avait autrefois bien servi. Charles, qui avait appris ce qui s'était passé à Florence, fit venir Matteo en sa cour, lequel guérit la princesse après y avoir employé quelques petites façons et quelques cérémonies feintes pour couvrir le mystère. Mais dom Roderic, avant que de partir, lui tint ce discours, à ce que rapporte la chronique :

— Tu vois bien, Matteo, que je t'ai tenu parole ; te voilà désormais riche. Tu peux à présent vivre à ton aise ; c'est pourquoi, si je ne me trompe, me voilà aussi quitte envers toi. Garde-toi donc bien de te présenter dorénavant devant moi, parce qu'après t'avoir fait beaucoup de bien, je te ferai à l'avenir beaucoup de mal, et n'en doute pas.

Matteo, étant retourné fort riche à Florence (car il avait reçu de Charles plus de cinquante mille ducats), songeait à jouir paisiblement de ses grandes richesses, ne croyant pas que Roderic lui voulût faire aucun déplaisir. Mais ses desseins furent troublés par les nouvelles de France qui portaient qu'une des filles du duc de... était possédée. Cela était bien capable d'effrayer Matteo, qui n'ignorait pas la puissance d'un si grand prince, et qui d'ailleurs se souvenait bien des dernières paroles de Roderic. Le duc donc, ne trouvant aucun remède pour un accident si étrange, et ayant appris ce que

savait faire Matteo, lui dépêcha un courrier, et le fit prier de venir à Paris.

Mais Matteo ayant allégué je ne sais quelles indispositions, qui lui ôtaient le moyen de rendre service au duc en cette occasion, le duc fut contraint d'en écrire à la Seigneurie[1], laquelle obligea Matteo à partir. Étant donc arrivé à Paris, fort affligé, et ne sachant comment il pourrait exécuter ce qu'on attendait de lui, il dit au duc, qu'en effet, il était bien véritable qu'il avait guéri autrefois quelques possédés, mais que pour cela on ne devait pas croire qu'il pût guérir tous les possédés qui se rencontreraient, d'autant qu'il se trouve quelquefois des diables d'une si perfide et si étrange nature, qu'ils ne se soucient nullement des enchantements. Qu'au reste, il ne disait pas cela par aucune répugnance qu'il eût à faire ce qu'on souhaitait de lui, mais qu'aussi, en cas qu'il ne pût réussir, il en demandait pardon. Le duc, ayant ouï ce discours, parut assez troublé, et le transport de sa colère fut si grand, qu'il menaça Matteo de le faire pendre s'il ne chassait le démon du corps de sa fille aussi bien qu'il en avait chassé d'autres, et qu'au reste, il était aussi aisé de faire les mêmes choses à Paris qu'à Florence ou à Naples. Ces paroles touchèrent étrangement Matteo, car il ne croyait pas qu'il y eût du plaisir à être pendu de la sorte, et il n'y avait point d'équivoque aux paroles du duc. Néanmoins, il se rassura un peu ou fit semblant de se rassurer. Et ayant fait venir la fille possédée, il s'approcha de son oreille, et après avoir dit à dom Roderic qu'il était son très-humble serviteur, il n'oublia pas de lui renouveler le souvenir du bon office qu'il lui avait rendu, lorsqu'il le délivra des mains de la justice, ajoutant, que s'il l'abandonnait dans le péril extrême où il était, il n'y aurait personne qui ne parlât de son ingratitude. Roderic, qui n'était

[1] C'est-à-dire aux seigneurs qui gouvernaient Florence.

pas plus patient que de raison, s'emporta brusquement, il jura, pesta, tempêta, il fit le diable à quatre, et lui dit mille et mille outrages ; mais on n'entendit bien distinctement que ces dernières paroles :

— Quoi donc, traître, vilain, tu auras encore bien la hardiesse de paraître devant moi. Ne t'imagines-tu point de te pouvoir un jour vanter d'avoir été enrichi par mon moyen ; mais je te ferai bien voir à toi et à tout le monde que je donne et que j'offre, quand il me plaît. Je sais encore une autre chose, c'est que je te ferai pendre sans y manquer, avant que tu partes de Paris.

Alors, Matteo ne voyant point de remède à son infortune, pensa à un autre moyen, et ayant fait retirer la possédée, il dit au duc :

— Je vous l'avais bien dit : il y a des esprits si malins et si fantasques qu'on ne peut prendre de mesure avec eux ; et celui de votre fille est de ces esprits fantasques et malins. C'est pourquoi je veux essayer tout ce que je sais faire, si ce que nous ferons peut suffire.

— A la bonne heure ! vous aurez ce que vous souhaitez et ce que je souhaite aussi.

— Si cela ne suffit pas et que vous ne soyez content de ce qui a été fait, je dépendrai toujours de vous, et vous aurez de moi telle compassion que mérite mon innocence. Cependant vous ferez dresser dans la place un théâtre assez grand pour pouvoir contenir tous vos barons et tous les principaux de votre suite. Ce théâtre sera, s'il vous plaît, paré de brocart d'or et d'autres riches étoffes ; vous y ferez mettre un échafaud, et mardi prochain, il faudra que vous vous y trouviez, dès le matin, avec toute votre suite, et vous y ferez venir votre fille. Outre ce que je viens de vous dire, il faut que d'un côté de la place il y ait vingt personnes, pour le moins, avec des trompettes, des cors, des tambours, des cornemuses et des

cymbales, qui commenceront à jouer de tous ces instruments sitôt que je ferai voir un chapeau en l'air, et toute cette musique s'avancera vers le théâtre. Toutes ces choses, avec quelque autre remède que je sais, feront sortir, comme je l'espère, le démon du corps de votre fille.

Le duc donna ordre que cela fût exécuté comme Matteo l'avait proposé, et le mardi étant venu, le théâtre étant rempli de quantité de personnes de la première qualité, et la place étant pleine, elle y fut amenée avec toute sa suite. Quand Roderic vit un si grand peuple et un appareil si magnifique, il demeura tout interdit et prononça ces paroles tout haut : Je voudrais bien savoir ce que veut faire ce coquin de paysan, j'en ai bien vu d'autres ; j'ai vu plus d'une fois toute la pompe du monde, et je sais ce que l'enfer a de plus épouvantable. Je traiterai ce coquin comme il faut. Matteo s'approcha de lui, et après l'avoir prié de sortir, Roderic s'écria : — Ah ! la belle pensée que tu as eue ! crois-tu, par là, te sauver de ma puissance et de la colère du duc? Mais n'en crois rien, maraud, car j'ai bien résolu de te faire pendre, ou je veux passer pour un diable insensible et qui a peu d'esprit. Matteo le prie encore plus ardemment, et Belfegor lui dit encore plus d'injures et plus d'outrages qu'il ne lui en avait dit auparavant. Mais tout cela n'étonna pas Matteo, car sans perdre temps il haussa en l'air son chapeau ; et tout d'un coup les trompettes, les joueurs de cors, de tambours et de cymbales commencèrent leur musique, en s'approchant du théâtre.

A cet étrange tintamarre, Roderic parut assez surpris, faisant voir qu'il y a des diables qui craignent le mal comme les hommes, et ne pouvant deviner ce que voulait dire ce grand bruit, il en demanda la cause à Matteo. Le paysan qui n'était nullement bête, fit semblant d'être fort étonné, et lui dit :

— Hélas? mon cher Roderic, c'est Honesta qui vient vous

chercher à Paris. Il n'en dit pas davantage. Mais vous ne sauriez vous imaginer en quel désordre ces quatre ou cinq paroles mirent dom Roderic.

Elles lui firent perdre l'esprit et le jugement, et sans raisonner et sans faire réflexion sur ce qu'on lui disait, sans songer si la chose était possible ou vraisemblable, il sortit du corps de la jeune fille, et ne répliqua pas un seul mot, aimant mieux retourner en enfer pour rendre compte de ses actions, que de retourner, pour la seconde fois, en la servitude du mariage qui lui avait fait essuyer tant de dégoûts, tant de mépris et tant de périls. Sitôt qu'il fut arrivé, il demanda audience, et, en présence de Pluton, d'Éacus, de Minos et de Rhadamante, conseiller d'État, il confirma ce que les âmes des maris avaient dit si souvent.

Et Matteo, qui fut plus fin que le diable, s'en retourna à Florence avec grande joie. Non pas que la chronique dise que le duc lui eût fait aucun bien ; mais comme il avait assez gagné dans les deux occasions précédentes, il se tenait fort heureux, sans doute, de n'avoir pas été pendu à Paris.

CHARLES COYPEAU, SIEUR D'ASSOUCY

L'original qui portait ce nom offre le type accompli du *goinfre* et du *bohème* de lettres. Né vers 1604, il fut chargé d'abord d'amuser Louis XIV enfant, car les fous commençaient à passer de mode, et l'on essayait de les remplacer par des écrivains; mais la cour ne pouvait convenir à son humeur vagabonde, et comme les trouvères du moyen âge, il se mit à courir les villes et les châteaux, en compagnie de deux prétendus pages, quêtant avec des dédicaces, des habits et des dîners, tantôt fêté, tantôt éconduit, et comme il le dit lui-même, « mâchant souvent à vide. »

D'Assoucy n'était pas toujours en règle avec les lois : il était accusé de faire partie du groupe honteux des « voluptueux en amours grecques » et il eut de nombreux démêlés avec la justice; mais sa gaieté n'en souffrit jamais ; et lorsqu'il mangeait dans les prisons le pain du roi, il se consolait en travaillant à l'*Ovide en belle humeur* et au *Ravissement de Proserpine*, parodies grotesques des *Métamorphoses* et du poëme de Claudien.

Les *Aventures burlesques* sont le seul de ses ouvrages dont on se souvienne encore. C'est une auto-biographie mêlée de fictions romanesques où l'auteur ne se ménage pas les éloges. En tête du livre, se trouve son portrait, encadré dans des branches de laurier. Au-dessous on lit ces vers :

> En ce Démocrite contemple
> D'un Socrate la fermeté ;

Tout en riant[1] il a surmonté,
Par une force sans exemple,
Tout ce que le sort irrité
A de rage et de cruauté;
Jamais Apollon dans son temple
N'eust un si grand persécuté.

« Je suis, dit d'Assoucy dans sa préface, le héros véritable de mon roman, qui après avoir longtemps vogué sur une mer orageuse contre vent et marée, ai finalement attrapé un heureux port. Celui qui m'a conduit en ce port est un dieu, celui qui m'y a accueilli est un roi, et le génie qui m'y conserve est un ange..... Sage lecteur, profite de mes disgrâces et tout en riant de mes folies, fais-toi plus sage à mes dépens. » Nous avons vainement cherché des leçons de sagesse dans le roman de monsieur d'Assoucy, mais nous y avons trouvé çà et là quelques traits heureux, quelques tableaux des mœurs du temps tracés avec une certaine habileté.

Après avoir longuement narré au début de son livre, comment il partit de Paris pour aller servir Leurs Altesses royales de Savoie, et les désagréments qu'il rencontra sur sa route, d'Assoucy raconte le gracieux accueil qu'il reçut d'un marquis, grand amateur des muses. — Voilà, lui dit le marquis, en lui montrant quatre gros pavillons couverts d'ardoises, voilà un château où vous pourrez, s'il vous plait, vous reposer à votre aise. L'offre fut acceptée, et pendant plusieurs jours, le voyageur, assis dans un large fauteuil, devant une table bien garnie, arrosa du meilleur vin de la Bourgogne les cailles et les perdreaux, qui venaient toujours six par six défiler devant lui ; mais comme il était encore plus bohème que goinfre, il ne tarda pas à prendre congé de son hôte, ce qui lui fournit le sujet du chapitre intitulé[2] :

[1] *Riant* est ici d'une seule syllabe ; c'est assez l'habitude chez nos vieux poëtes d'abréger ainsi la quantité de certains mots.

[2] *Les Aventures de d'Assoucy*, nouvelle édition avec préface, portrait et notes par Émile Colombey. Paris, 1818, in-18, p. 50. On trouvera, dans ce volume, introduction, p. xxvii, l'indication complète des œuvres de d'Assoucy.

D'ASSOUCY, ENNEMI DE LA BONNE CHÈRE, REGRETTE SON ÉPAULE DE MOUTON, ET DÉCRIT LES INCOMMODITÉS QUE L'ON TROUVE A LA TABLE DES GRANDS.

Comme Dieu qui a fait tant de galants hommes à un si beau tour, ne m'a pas tourné comme les autres qui pour la plupart sont plus amis des bons morceaux que de leur liberté, moi qui suis plus ami de ma liberté que des bons morceaux et de la bonne chère, parmi ces continuels festins je m'ennuyois d'une si longue séquence de bons repas ; quoique les viandes fussent exquises, et qu'il ne manquât rien à l'excellence de leurs sauces, je les trouvois insipides, parce qu'il y manquoit cette sauce des sauces qu'on appelle l'appétit. Et je crois bonnement qu'ainsi que l'on contracte des cors aux pieds à force de marcher, il s'étoit fait dans mon estomac un calus de lard et de graisse qui causoit en moi cette insensibilité. C'est pourquoi, comme les israélites s'ennuyoient de manger de la manne dans le désert et soupiroient après leurs marmites et leurs chaudrons, tout gorgé de venaisons et tout farci de petits pieds, je soupirois après la longe de veau et la pièce de bœuf, et me ressouvenant de l'admirable saveur que, sans jamais me lasser, j'ai toujours infatigablement recherchée et trouvée dans la substantifique chair de ces gentils animaux, je trouvois la nature une fort bonne femme d'avoir fait un mouton plus gros qu'une alouette, et un bœuf plus puissant qu'une perdrix. Et joignant à ces considérations les interminables cérémonies et les fâcheuses incommodités que ce fâcheux honneur a rendues inséparables de la table des grands, il me sembloit que l'honneur d'honorer ses amis à table, surpassoit infiniment celui d'être honoré à celle d'autrui, et principalement à celle de ces nobles seigneurs, où, si vous êtes reçu en qualité de bel esprit, au lieu de savourer les viandes, il faut tou-

jours avoir l'esprit bandé comme une arbalète pour tirer à quelque bon mot.

C'est à ces bonnes tables, dont Dieu préserve tout esprit tourné comme le mien, où bien loin d'oser dire ce que l'on pense, il faut tout écouter et tout encenser ;

Où si le repas duroit un an, il faut s'y tenir attaché, comme si l'on étoit cloué ; où hors de tendre la main et remuer les mâchoires, tout mouvement est interdit ;

Où dans la presse qui s'y rencontre, bien heureux qui sur la moitié d'un siége trouve place pour la moitié d'une de ses fesses ;

Où l'on ne commence à manger que quand les viandes sont froides ;

Où de peur de s'échauder en mangeant sa soupe, on voit sans aucune pitié morfondre un misérable menestre[1], dans l'attente d'un tardif *benedicite ;*

Où quand vous n'avez aucune soif, trois personnes vous portent à boire à la fois, où quand vous en demandez personne ne vous regarde ;

Où on porte à un homme qui a coutume de boire pinte à un repas, autant de vin dans un verre qu'il en faudroit pour rincer le godet, et de l'eau, comme si l'on avoit la fièvre ;

Où à moins de clouer votre assiette à la table, vous ne sauriez vous garantir d'un maudit page, qui sous prétexte de vous en donner une autre, vous ravit le plus beau et le meilleur de votre dîner ;

Où sous prétexte de vous faire honneur, un écuyer tranchant vous sert du gras quand vous voulez du maigre, et du maigre quand vous voulez du gras ;

Où vous n'oseriez commander une grillade, ni faire seulement un pauvre rubis sur l'ongle; bref d'où l'on sort toujours

[1] Un ragoût.

enflé comme un ballon, crevé de viandes, et non jamais content et rassasié.

Mais quoique la table de ce généreux seigneur fût exempte de la plus grande partie de ces incommodités, comme on s'ennuie souvent d'être trop aise, je ne laissois pas de m'y ennuyer. Il me sembloit que j'étois plus heureux à ma table, pour ce que j'y avois plus d'appétit et de la liberté. Car enfin est-il de plus grand plaisir au monde que de commander dans son petit empire, d'y être maître de son plat, et d'y recevoir au sortir de la broche une éclanche de mouton encore toute brûlante? Quel plaisir d'affiler un couteau contre un autre, pour en faire la dissection, et la dissection faite, voir au fond du plat nager les pièces encore demi-sanglantes dans une chopine de jus! Est-il quelque capilotade de perdrix qui, sans compter l'os de l'avocat, vaille les précieux ragoûts qu'un sage y rencontre! quel plaisir à l'exemple des chiens quand on leur jette des os, de les bien ronger comme eux, d'en tirer la moelle et de la convertir en notre propre substance! aussi quand je me souvenois du temps que bonnet en tête, pantoufles aux pieds, armé d'un couteau bien affilé, je servois messieurs mes pages d'une épaule de mouton que je tenois de bonne grâce par le manche, parmi cette diversité de mets et d'entremets, je regrettois ma félicité passée et pensant à ma chère et bien aimée épaule de mouton, je poussois ces tristes et dolents regrets par cet air de Cour :

Comment ai-je pu consentir
A me séparer de ma vie?
O ciel! devais-je ici venir
Sans l'honneur de ta compagnie?
Chère épaule, épaule ma mie,
Epaule, je m'en vais mourir,
Si promptement pour me guérir
Dans la première hôtellerie,
Tu ne viens pas me secourir.

Et puis adressant mes soupirs au gigot, je lui chantois ces tristes vers :

Et toi, cher et friand morceau
Ornement de la boucherie,
Qui du premier coup de couteau
Au fond du plat te liquéfie
Et te résout dans un chaudeau[1],
Qui nourrit et qui fortifie,
Le cœur, le foye et le cerveau,
Eclanche de moi tant chérie,
Près de qui jamais étourneau
Au sage humain ne fit envie,
Auprès d'une perdrix rôtie,
Gigot, que tu me sembles beau.
Gigot, dont mon âme est ravie,
Je te suivrai toute ma vie
Et t'aimerai jusqu'au tombeau !

Cette protestation contre l'ennui des grands dîners n'est pas, on le voit, sans agrément et plus d'un lecteur sera sans doute de l'avis de d'Assoucy. Habitués, comme nous le sommes, à entendre vanter la simplicité et la frugalité de nos aïeux, nous nous étonnerons peut-être qu'au dix-septième siècle on ait poussé si loin l'art de manger; mais tandis que le peuple mourait de faim, tandis que les paysans en étaient réduits à déterrer dans les champs, pour s'en repaître, des *veaux morts de pauvreté*, la noblesse et la riche bourgeoisie étalaient un luxe de table qui ne le cède en rien à celui de nos jours. On payait les primeurs des prix fabuleux. En 1665, les premiers petits pois qui parurent sur le marché, furent payés cent francs le litron ; en 1695, on alla jusqu'à cinquante écus. Catherine de Médicis donnait à Chenonceaux des dîners de cinquante mille livres. Le bouillon était surtout l'objet d'un luxe particulier; les cuisiniers du roi donnaient l'exemple : ils excellaient dans la bisque aux écrevisses, le potage de perdrix aux choux verts, le potage de canards aux navets; sous Louis XV, pour douze assiettes de soupe, ils em-

[1] Le chaudeau était un consommé que l'on servait aux nouvelles mariées, le lendemain de leurs noces.

ployaient soixante-quatre livres de viande, bœuf, mouton, poulets et perdrix.

Parmi les plats qui figurent le plus ordinairement dans les anciens menus, on remarque le fricandeau; on en servit pour la première fois aux noces de Charles V; et l'on peut dire qu'il est resté depuis un plat national.

Les personnes qui voudront se mettre au courant de l'histoire de notre cuisine nationale, trouveront à ce sujet des détails fort exacts dans la *Vie privée des Français*, par Legrand d'Aussy. Elles y verront que les modes de la table n'ont pas moins changé que les modes du costume. On mangeait au moyen âge de la baleine, du marsouin, même sur la table des grands, et l'on assaisonnait les mets avec de l'huile de poisson.

REGNAUD DE SEGRAIS

Cet écrivain, né à Caen en 1624, mort en 1701, a rempli auprès de *Mademoiselle*, l'une des princesses de la famille de Louis XIV, les fonctions de secrétaire et de gentilhomme ordinaire, et c'est pour elle qu'il composa les *Nouvelles françaises; ou les Divertissements de la princesse Aurélie*, Paris, 1656, 2 vol. in-8°. Il a en outre publié des églogues, des traductions de l'*Énéide* et des *Géorgiques*, et des romans. La nouvelle qui suit est empruntée aux *Divertissements de la princesse Aurélie*. En présence des romans en 10 volumes que mademoiselle de Scudéri avait mis à la mode, Segrais eut le mérite de resserrer dans un cadre étroit des récits bien conduits et d'éviter les interminables conversations qui répandent encore aujourd'hui sur un grand nombre de nos romans le même ennui qu'au dix-septième siècle. Quant à la peinture exacte des mœurs orientales, il n'y a guère mieux réussi que Racine dans *Bajazet*, qui est la contre-partie de cette nouvelle.

FLORIDON, OU L'AMOUR IMPRUDENT.

Contre la cruelle coutume des Ottomans qui ne parvien nent jamais à l'empire qu'ils ne fassent mourir tous leurs frères, l'empereur Amurat ne fit point mourir deux frères qu'il

avait[1]. Il se contenta d'emprisonner fort étroitement Ibrahim qui était fils d'une même mère que lui, s'assurant sur la stupidité qui paraissait en ce prince, car on ne peut pas en imaginer une plus grande[2]. Mais non-seulement il laissa vivre le prince Bajazet, quoiqu'ils fussent nés de différentes sultanes, il l'aima encore d'une amitié si extraordinaire, qu'il ne pouvoit être un moment sans lui. Il est vrai que si la beauté, la vertu et la bonne grâce ont quelque droit sur l'âme d'un barbare, toutes ces qualités qui étaient en ce jeune prince au suprême degré méritaient un traitement particulier. On ne peut pas se figurer un homme de meilleure mine, et l'étude où il s'était adonné contre la coutume des princes de sa nation avait ajouté à tant de belles qualités qu'il avait reçues de la nature, un esprit si agréable, si prudent, si complaisant, qu'il ne faut pas s'étonner si son frère, qui, d'ailleurs, n'était pas incapable d'estimer la vertu, en avait presque fait son favori. Bajazet, ayant très-bien su remarquer les inclinations du sultan, le flattait en toutes choses. Quoiqu'en ces exercices où les Turcs s'adonnent comme à tirer de l'arc et à piquer des chevaux, il fût le plus adroit de tout l'empire, jamais il ne se trouvait en état d'entrer en dispute avec son frère, qu'il ne lui en cédât adroitement l'avantage, et de cette manière l'empereur se pouvait flatter de l'opinion d'être le premier homme de son temps en tous ces exercices ; puisqu'il y surpassait Ba-

[1] Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires :
Le frère rarement laisse jouir ses frères
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
Qui les a de trop près rapprochés de son rang.
Bajazet, act. I, sc. 1.

[2] L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance
Traîne exempt de péril une éternelle enfance.

La nouvelle de Segrais fut publiée en 1656 ; la tragédie de Racine fut jouée en 1672 ; toutes deux débutent de même, et nous ne pensons pas médire de Racine en disant qu'il avait lu Segrais.

jazet, il y surpassait tous les autres [1]. Par cette même adresse, il se montrait si éloigné du désir de commander, si détaché de l'ambition de la cour, et si amoureux de la vie privée, que quelque défiance que le sultan témoignât en toutes rencontres où il y allait de son autorité, jamais il n'en prit contre lui. Néanmoins il est à croire qu'en un gouvernement dont la politique est si sévère et si soupçonneuse, tant de grandes qualités qui, avec l'amitié de son frère, lui acquéraient l'estime de tout le monde, eussent à la fin pu donner de la jalousie, si par quelque raison plus forte, le ciel ou la nature n'eussent pris un soin particulier de conserver leur ouvrage. L'empereur avait encore sa mère, et c'était cette grande sultane qui a gouverné si longtemps avec tant de réputation.

Cette princesse avait eu Amurat dès l'âge de treize ou quatorze ans, et ainsi, quoique l'empereur en eût vingt-trois ou vingt-quatre, par le soin qu'elle avait eu de conserver sa beauté, elle ne laissait pas d'être une des plus belles femmes de l'empire. Or, le hasard voulut que cette femme qui, toute sa vie, n'avait rien aimé que le gouvernement, s'en voyant en possession paisible par la déférence qu'Amurat son fils avait pour elle, eut à la fin son tourment pour montrer qu'il n'y a point de parfaite félicité en la vie, et que les personnes qui semblent n'avoir rien à souhaiter sont celles qui, souvent, se trouvent pressées des plus violents désirs. Cette aversion qui est si naturelle aux belles-mères pour les enfants

[1] Il est difficile de ne pas voir ici des allusions à la cour de Louis XIV. Bajazet, surpassant en adresse les hommes de son empire, fait penser à Louis le Grand battant Chamillard au billard. — Chamillard était dans ce jeu le plus fort de toute la cour; il avait l'habileté de toujours perdre, et comme le roi ne jouait qu'avec lui, il pouvait se dire sans rival. La nouvelle, il est vrai, était écrite bien avant que Chamillard fût ministre, mais tous les courtisans en agissaient de même à l'égard des rois. Personne dans les chasses royales ne tirait mieux que Louis XIII, et l'on prétend même que c'est à cause de cela qu'il a été nommé le *Juste*.

de leurs maris, et principalement en ce pays-là où la puissance des uns est la ruine des autres, ne put la défendre de la beauté de Bajazet. Cette princesse si sage en tout le reste de ses actions, devint insensée pour lui et si transportée de la passion qu'il lui fit concevoir, qu'elle ne pouvait donner à son âme un moment de repos. Ainsi, il ne faut pas s'étonner si elle, qui gouvernait l'esprit de son fils comme il lui plaisait, ne lui conseilla pas de faire mourir ce prince qui faisait toutes les délices de sa vie. Mais comme elle était extrêmement violente en tous ses désirs, elle ne se contenta pas longtemps des grandes soumissions que Bajazet avait pour elle. Connaissant par elle-même combien la dissimulation qui devient nécessaire aux princes, se tourne aisément en habitude en eux, et sachant par expérience le danger où la vie de Bajazet pouvait réduire un jour la sienne et celle de son fils, en le laissant vivre contre tous ses intérêts, elle voulut que du moins il ne vécût que pour elle. Bajazet qui, par raison, n'était pas peu obligé à gagner ses bonnes grâces, n'y épargnait ni profond respect, ni extrêmes complaisances ; mais ce n'était pas assez pour elle. Voyant que le bon accueil qu'elle lui faisait ne l'enhardissait pas assez à son gré, elle imputa la froideur de ses respects à la timidité qui, d'ordinaire, accompagne un jeune homme qui n'a encore rien aimé, et n'osant se défier de sa beauté, après le témoignage que lui rendaient et son miroir et cette bonne opinion que l'amour-propre conserve si aisément dans l'esprit des femmes qui ont été extrêmement belles, elle ne craignit point de passer un peu les bornes de la modestie. Elle se persuadait que du moins les intérêts de Bajazet lui feraient goûter son bonheur, et elle ne pouvait appréhender un indigne mépris d'un cœur qui n'était point engagé à un autre.

Un jour donc, au sortir du conseil, ayant trouvé ce prince dans une galerie qui conduisait à l'appartement de l'empe-

reur où, d'ordinaire, le conseil se tenait, feignant de se vouloir délasser des grandes affaires, elle s'y arrêta avec tous ceux qui étaient sortis avec elle, parce que ce lieu était fort superbe et fort agréable. Elle n'y fut pas longtemps sans que le prince s'approchât d'elle ; et tout le monde s'étant éloigné par respect, elle eut aisément l'occasion qu'elle cherchait depuis longtemps. C'était aux plus courts jours de l'hiver, et l'on ne voyait dans ce lieu qu'à la clarté des flambeaux. Comme cette galerie était extrêmement longue, étant insensiblement parvenue au bout, elle n'eut pas peu de joie quand elle s'aperçut que, du moins, l'obscurité qui y était aidait à couvrir la confusion qu'elle sentait sur son visage, touchée au dernier point du déplaisir qui ne peut manquer de frapper au vif une personne accoutumée aux offrandes et aux adorations, quand elle se trouve dans la nécessité de faire non-seulement des avances, mais de supplier à à son tour. Bajazet qui la voulait flatter en tout, la cajolait sur son grand esprit, et lui parlait de l'obligation que l'empereur lui avait de se charger de tout le faix de l'empire, et de le faire régner si absolu et si heureux, sans qu'il lui en coûtât la moindre inquiétude. Elle qui était bien aise d'entrer en conversation avec lui, s'y engageait autant qu'elle pouvait, répondant qu'effectivement, si les princes savaient bien connaître les grands soins qui sont inséparables du gouvernement et du ministère, ils témoigneraient bien souvent à ceux qu'ils en chargent plus de reconnaissance qu'ils ne font, et ajoutant que pour elle, elle n'y avait trouvé que de l'amertume.

— Il est vrai, reprit Bajazet, que quelque justice que le ciel ait toujours fait aux desseins de Votre Hautesse dans les heureux succès qui ont suivi toutes ses entreprises, il est bien mal aisé que tant de roses n'ayent eu leurs épines. Mais, madame, ce serait une chose étrange que le bonheur fût

tout entier pour nous, sans que la félicité de tant de peuples pût retourner jusqu'à son principe, et il serait bien injuste qu'on pût dire avec vérité que dans tout l'empire il n'y a que vous seule qui vous estimiez malheureuse.

Ces paroles arrachèrent un grand soupir à la sultane, et peu s'en fallut qu'elle ne lui répondit que de les entendre du prince Bajazet, et de le voir si content, n'était pas le moindre sujet de sa douleur. Mais sa pudeur la retint encore pour cette fois, et poursuivant son premier entretien :

— Bajazet, lui dit-elle, n'est-ce pas un grand ennui, et n'est-ce pas une chose étrange, qu'ayant fait tant de créatures, ayant prodigué tant de richesses, et soulagé tant de misérables dans toute l'étendue d'un si vaste empire, je n'aye pu trouver une seule personne en qui j'aye pu prendre une confiance entière depuis la mort d'Achmet, mon souverain seigneur.

— Ce discours, répliqua le prince, offense une infinité de personnes qui vous sont obligées de leur fortune ou de leur vie. Et pour moi, vous l'étant de l'une et de l'autre, je m'en trouverais affligé plus que tous certainement, si je croyais que vous fussiez persuadée de ce que vous dites.

— Et seriez-vous capable, répondit la sultane, de celer un secret d'importance? Vous êtes bien jeune, Bajazet.

— Je suis bien fâché, madame, reprit-il, d'avoir en moi quelque chose qui vous empêche de vous y confier, et je le suis encore davantage que les obligations que je vous ai ne vous puissent pas persuader de ma fidélité ; mais, madame, ma tête peut vous en répondre.

Sur cela, croyant qu'elle avait quelque grande entreprise à lui révéler, parce qu'effectivement elle en avait toujours fort bien usé à son égard, il lui fit cent serments de fidélité inviolable ; mais elle, sans s'expliquer davantage :

— Vous serez fidèle, me dites-vous, Bajazet.

— Oui, madame, reprit-il, au péril de ma vie.

— Eh bien, dit-elle, nous l'éprouverons.

En même temps elle se retira, et le lendemain presque de la même manière qu'elle l'avait entretenu, et au même lieu, elle lui mit un papier entre les mains, l'attirant auprès d'une fenêtre de peur que personne ne s'en aperçût, et lui dit seulement ces paroles :

— Bajazet, mon secret est entre vos mains et dans ce papier ; allez le lire dans votre cabinet ; mais ne me revoyez jamais, si je dois me repentir de vous l'avoir dit, et me renvoyez ce billet.

Elle ne lui donna pas le loisir de lui répondre : la rougeur qui lui monta au visage l'obligea de se retirer en même temps. Et le prince Bajazet, fort incertain et fort inquiet de ce que ce pouvait être, s'en alla aussitôt en son palais, où s'étant enfermé dans son cabinet, il ouvrit ce papier, et y trouva ces paroles sans subscription et sans signature :

Le prince Bajazet est le plus aimable de tous les hommes : c'est le secret que j'avais à lui dire, et c'est à lui à en connaître l'importance, puisque la sultane est obligée de le lui révéler[1].

Ce papier ne contenait que ces paroles, mais elles remplirent l'esprit de Bajazet d'une infinité de pensées. Il n'aimait rien encore. La sultane n'était que trop belle pour donner de l'amour à un jeune homme de son âge. Elle avait plus de crédit dans l'empire qu'Amurat même pour contenter l'ambition d'un homme plus ambitieux que lui. Aussi il ne balançait pas s'il ferait le cruel ou non. Ce qui l'embarrassait le plus, était qu'il connaissait que la manière de s'y conduire serait difficile. Il savait que cette fière princesse était une femme qui

[1] L'usage des billets était très en faveur auprès des romanciers du dix-septième siècle ; ils étaient ce qu'on appelerait aujourd'hui l'une de leurs *ficelles*.

aimait les adorations, et qui voudrait sans doute qu'il réparât par une ardente poursuite le petit reproche qu'elle sentait infailliblement en son cœur d'avoir prié la première[1]. Sur cela pour prendre conseil, il fit venir à lui un vieil eunuque qui avait toujours servi l'autre sultane sa mère, et qui leur avait été donné par elle dès son enfance. Il lui raconte son aventure, et l'irrésolution où il était. Achamat, c'est ainsi que s'appelait cet homme, entra tout à fait dans son sens, et connaissant mieux par l'expérience de son âge l'utilité qui pouvait venir à son maître de la passion de la sultane, il l'exhorta fort de ne laisser pas échapper la bonne fortune qui se présentait à lui, mais surtout il demeura d'accord avec lui que la voulant aimer effectivement, ou du moins l'empêcher d'en douter, il fallait, pour l'obliger davantage, tâcher s'il lui était possible de lui faire oublier à elle-même qu'il avait fallu qu'elle eût été au devant de sa liberté. Il lui conseilla donc de lui répondre, comme s'il n'avait pas tout à fait entendu combien ce billet était à son avantage, et de jouer désormais si bien le personnage de suppliant, qu'elle eût lieu de reprendre le sien, qui selon son intention et selon l'apparence, devait être sans doute de fuir un peu, puis de revenir ; de se fâcher, puis de s'apaiser, de faire souffrir enfin et de récompenser. Après cet avertissement, il le laissa écrire, et sa lettre fut à peu près conçue en ces termes :

Bajazet n'est autre chose, madame, que le plus malheureux de tous les hommes, si Votre Hautesse n'a pitié de lui. L'avoir exempté de la mort, que lui semblait destiner le malheur de sa naissance, pour la lui ôter après plus cruellement, n'est pas une action digne de votre générosité. La passion qu'il a osé concevoir pour vous est

[1] Je vous entends, seigneur, je vois mon imprudence ;
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance,
Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger
Où mon amour trop prompt allait vous engager.
(*Bajazet*, acte II, sc. Ire.)

un secret de bien plus grande importance que celui que vous lui avez appris ; vous vous offenserez peut-être, madame, de la liberté que je prends de vous le dire, mais ayant mérité l'honneur de votre confidence, puis-je, sans vous offenser, vous refuser la mienne ? Heureux si véritablement mes soupirs ont attiré les vôtres, ou si véritablement vous avez voulu un peu aider à ces malheureux qui, trop débiles pour leurs entreprises, ne fussent jamais parvenus au lieu où depuis un si longtemps mon cœur et toutes mes affections les adressent.

La sultane reçut cette lettre le soir même, et la lut comme elle se mettait au lit. Achamat la lui apporta par l'ordre de Bajazet. Cette princesse, qui était une des plus habiles femmes de son siècle, ne manqua point en la lisant de pénétrer dans sa pensée. Néanmoins comme ce qu'elle y lut était tout à fait conforme à son humeur, elle s'en trouva infiniment satisfaite, et ayant fait demeurer ce vieil eunuque, elle ne le tint pas fort longtemps sans le renvoyer avec cette réponse :

N'en rougissez point, Bajazet, il a fallu aider à vos soupirs à venir jusqu'à moi. Je veux croire pourtant tout ce que vous me dites, et je vous confesse qu'ils y sont parvenus. Mais de cette approche jusqu'à mon cœur, je vous avertis qu'il y a encore bien du chemin à faire. Votre personne m'est agréable ; mais j'aime encore mieux votre amour. Regardez si vous en trouvez un objet plus digne que moi ; en récompense vous pouvez prétendre à la mienne, mais apprenez à quel prix je vous la donne, si vous ne le savez. M'être fidèle à toute épreuve, me servir avec constance, et m'aimer avec discrétion sont les seules choses qui vous la peuvent faire mériter.

Quelque orgueil qui parût dans les lettres et dans le procédé de la sultane,

Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre,
C'est un amour bientôt fait que le nôtre.

La beauté de Bajazet dissipait bien de ses fermes propos qu'elle faisait de lui faire acheter sa conquête ; et ce long et pénible chemin qu'elle lui devait faire faire s'accourcissait chaque jour par la diligence du voyageur. Néanmoins elle était trop habile pour ne pas prendre toutes ses mesures. La première chose qu'elle exigea de lui, ce fut qu'il ne vivrait point avec elle d'une autre manière que celle dont il avait usé jusqu'alors ; qu'il ne lui parlerait jamais devant le monde que tout haut ; et que jamais il n'y aurait d'autres confidents de leur intrigue que le vieil Achamat, et une jeune fille qu'elle aimait uniquement, qui s'appelait Floridon. Ainsi sans qu'on s'en aperçût jamais à la Porte du grand-seigneur, ce commerce fut commencé, et dura longtemps au gré de la sultane qui se voyait aimée du plus aimable prince qu'il y eût peut-être au monde et à l'avantage de Bajazet qui n'était prévenu d'aucune passion, se trouvait possesseur d'une femme qui avait été l'objet de toutes les affections du grand Achmet, d'une princesse qui était douée d'une grande beauté, qui l'assurait de sa vie et qui, la mort d'Amurat arrivant par un hasard, le pouvait mettre en possession de l'empire, et Amurat était tous les jours dans les périls de la guerre. Elle lui promettait cet empire au préjudice d'Ibrahim son propre fils à cause de la stupidité qui était en lui. Pour Amurat, ils se contentèrent de lui cacher leur passion, de peur de s'attirer sa colère, et d'être obligés de le déposséder du trône, ce qui ne se pouvait sans le faire mourir ; et la tendresse que la sultane avait pour ce fils, et la véritable amitié que Bajazet avait pour son frère, les empêchèrent toujours d'en concevoir la moindre pensée. Achamat portait les lettres à Floridon, et par elle de temps en temps Bajazet était introduit secrètement dans l'appartement de la sultane[1]. Elle avait une si grande confiance

[1] Ici nous nous retrouvons à la cour de Louis XIV. Le vieil eunuque employé au service de la petite poste rappelle Colbert qui faisait passer

en cette fille que, la faisant d'ordinaire coucher dans sa chambre, elle ne voulait point qu'elle s'en retirât, quand elle y recevait le prince Bajazet, soit de peur que ce changement n'eût fait naître quelque soupçon dans l'esprit de ses domestiques, sachant bien que cette sorte de gens, comme partout chez les grands, sont toujours les plus assidus à observer les actions de leurs maîtresses, pour tâcher d'avoir la participation de leurs secrets, et de se rendre nécessaires ; soit que par un goût assez bizarre, elle n'eût pas tenu son bonheur parfait, si cette fille en qui elle avait mis toute son amitié, n'en eût été témoin. Elle l'aimait tellement, que de petite esclave elle l'avait élevée dans cette haute splendeur où l'on peut se figurer que peut parvenir la favorite d'une princesse, qui avait le gouvernement du plus puissant et du plus riche État qu'il y ait au monde. Elle l'avait accablée de richesses ; les honneurs et les charges ne se donnaient que par son moyen ; et de son agrément ou de son aversion dépendait presque le bonheur de tous les sujets d'Amurat[1]. Certainement aussi, autant qu'on peut avoir d'affection et de reconnaissance pour l'amitié de son souverain, elle l'avait toujours eue pour sa maîtresse. Mais sa maîtresse enfin exposait la fidélité de cette fille aussi bien que celle de Bajazet à une épreuve bien rude. Si elle n'était pas plus belle que la sultane, elle était bien plus jeune ; elle n'était que dans la seize ou dix-septième année, et le prince Bajazet et elle se voyaient dans un état bien hasardeux pour l'un et pour l'autre. D'ailleurs la contrainte est quelquefois une grande amorce aux passions des jeunes gens. Les difficultés et les périls où la possession de Floridon pouvait

à Louis XIV les lettres de la Vallière, ce qui ne rentrait guère dans les attributions des contrôleurs généraux; mais chacun s'honorait de servir le grand Alcandre, en amour comme en guerre, et plus d'un courtisan se faisait gloire de lui prêter sa chambre pour l'aider à tromper la reine.

[1] Floridon dans la tragédie de Racine s'appelle Atalide, mais il n'y a que le nom de changé.

exposer Bajazet, la lui firent souhaiter plus passionnément ; l'impossibilité qu'elle avait de voir d'autres hommes que lui, par les difficultés qui naissent de la coutume du pays, le lui faisaient trouver encore et plus aimable et plus parfait. Que vous dirai-je enfin, par dessein, par destin ou par une forte passion, ou par tous les trois ensemble, ils ne purent éviter la nécessité de s'aimer ; mais de s'aimer d'un amour très-violent. Cette affection commença par Bajazet, du moins la déclaration ; mais comme elle était réciproque, le traité se conclut bientôt. Or instruits qu'ils étaient par la sultane, elle les avait rendus trop habiles pour ne savoir pas bien dissimuler les sentiments qu'ils avaient l'un pour l'autre. Bajazet avançait l'heure du rendez-vous, et ne paraissait devant la sultane qu'à l'heure qu'il avait de coutume : il demeurait caché en quelque lieu où Floridon l'allait trouver ; et ainsi par l'industrie de leur amour qui étant dans leur commencement était peut-être plus violent que celui de la sultane, ils la trompaient malgré toute son habileté : du moins dans les commencements, car pour un long temps il était bien difficile. Bajazet qui trouvait beaucoup plus de charmes dans l'amour de Floridon, commençait à avoir celle de la sultane à charge, et ne pouvait si bien se contraindre dans son entretien qu'elle n'y remarquât bientôt quelque ennui et beaucoup moins d'attachement. Elle s'en plaignait ; mais les éclaircissements et les querelles sont de grands amusements dans l'amour, et souvent des amorces pour un feu qui s'éteint. Les plaintes qu'elle lui faisait, et que par son adresse Bajazet apaisait toujours, ne servaient qu'à empêcher que la stérilité ne s'engendrât dans leur commerce ; car souvent pour ne savoir que se dire, cette espèce d'assoupissement et ce grand calme ralentit les plus violentes passions, quand on les traite sans adresse. Les petites jalousies entretiennent un amour dans la jouissance, comme les charmes et l'espérance le fortifient dans le désir. Mais leurs dé-

mêlés recommençaient un peu trop souvent : les soupçons de la sultane augmentaient, et Bajazet s'épuisait en excuses. Jamais pourtant elle n'eût soupçonné Floridon, s'assurant sur ses bienfaits, et sur la fidélité qu'elle avait toujours reconnue en elle ; mais ne pouvant s'ôter de l'esprit qu'elle avait quelque rivale, elle mettait tout en usage pour la découvrir.

Une nuit que sa défiance la tourmentait si fort qu'elle ne pouvait s'endormir, apercevant la robe et les habits du prince Bajazet à la clarté de la lune qui luisait dans sa chambre, il lui vint en fantaisie que peut-être y pourrait-elle trouver quelque indice de son soupçon. Elle se lève donc sans faire de bruit, et elle les prend de dessus des carreaux où ils étaient, cherche soigneusement, et enfin comme rien ne se peut cacher à l'amour, dans un des replis de sa manche elle trouve deux petits papiers qui de la manière dont ils étaient pliés lui firent croire qu'assurément ils lui donneraient quelques marques de ce qu'elle recherchait si soigneusement. Elle les cache sous le chevet, et remettant les habits où elle les avait pris, elle se trouva l'esprit un peu plus en repos, et s'assurant bien que la vengeance lui était si assurée qu'elle n'avait pas lieu d'y méditer longtemps, elle s'endormit. Le lendemain, comme Bajazet s'était retiré, voyant que Floridon dormait encore, elle l'éveilla, et comme elle lui avait toujours découvert la jalousie qui la tourmentait, elle la fit approcher, la fit seoir sur son lit, et en même temps retira de dessous le chevet les deux petits papiers qu'elle y avait mis. Si jamais il y a eu un réveil semblable à celui de Floridon, je vous le laisse à penser, remarquant que la sultane ouvrait ses billets, et reconnaissait aussitôt son écriture. En effet c'était elle qui les avait écrits, et la sultane n'eût pas plutôt ouvert le premier qui se présenta devant elle, qu'avec un étonnement qui ne cédait guère à celui de Floridon, et avec une colère qui ne la transportait pas moins que la peur transportait cette fille qui

était plus morte que vive, elle vit qu'il était conçu en ces termes :

A quel péril m'exposez-vous, Bajazet ? retirez votre affection d'une malheureuse, elle ne pourrait s'empêcher de vous donner la sienne qui, trop infortunée, causerait sans doute votre ruine. N'attirez point dans le précipice une pauvre esclave qui mourrait mille fois pour votre service. Votre cœur est un présent qu'on ne peut refuser ; mais vous n'êtes plus libre pour me l'offrir, et il faudrait que je le fusse pour l'accepter. Fuyez-moi par raison, haïssez-moi par pitié. J'implore votre générosité et votre sagesse contre votre amour, mais considérez où j'en suis réduite puisque j'ai besoin de votre aversion, je ne dis pas pour m'empêcher de vous aimer, car il y a longtemps que cela n'est plus en mon pouvoir, mais du moins pour m'empêcher de vous le faire paraître.

Quelque transport violent qui agitât l'esprit de la sultane, elle lut cette lettre d'un bout à l'autre, sans interruption ; mais combien de pensées lui passaient par l'esprit ? L'amour, la jalousie, la haine et l'amitié la tourmentaient tout à la fois. Ensuite elle jeta les yeux sur Floridon qu'elle voyait tout éperdue. L'état où elle était, lui donnait de la pitié, et l'espérance qui la flattait encore qu'elle pourrait se repentir et lui rendre son Bajazet, que peut-être elle ne lui avait pas tout à fait ravi, donnait quelque relâche à de si rudes tourments. Puis, ne sachant par où commencer pour lui faire ses reproches, tantôt elle proférait encore quelques paroles où il n'y avait point de suite, tantôt elle lui jetait un regard plein d'indignation. En même temps, les pleurs qu'elle lui voyait répandre en abondance et les termes qu'elle voyait dans cette lettre qui marquaient si bien l'inévitable nécessité de son amour, la touchaient de compassion, malgré l'effort de son ressentiment. Enfin, ne pouvant plus résister à tant de divers sentiments, sans en expliquer quelques-uns :

— Ah ! Floridon, lui dit-elle, ingrate Floridon, j'ai perdu

l'affection du prince Bajazet, et c'est toi qui me l'as ravie ! Quel outrage as-tu fait à mon amour ? et quel outrage as-tu fait à mon amitié ? Fille perfide ! esclave née pour la perte de mon repos ! as-tu mis si aisément en oubli combien je t'aimais, et est-ce ainsi que tu m'as aimée [1] ?

A ces mots, la pauvre Floridon n'osait repartir que par de longs sanglots, et par les tristes regards de ses yeux aveuglés de pleurs qu'elle attachait quelquefois sur le visage de la sultane, mais que sa confusion lui faisait baisser aussitôt, et que la crainte attachait le plus souvent sur ses mains, où elle voyait encore une autre lettre qui lui donnait les transes de la mort. Car la considérant attentivement par la manière dont elle était pliée, et par la blancheur du papier, elle la reconnut pour celle même qu'elle avait écrite la dernière au prince Bajazet, et elle se souvenait bien qu'elle contenait à peu près ces paroles :

Vous avez vaincu, Bajazet, mais appréhendez votre victoire, et craignez de vous en repentir. Vous avez triomphé de mon cœur et de ma fidélité : ce que je me devais à moi-même, tout vous a été sacrifié ; mais voulez-vous la perte de ma vie ? considérez la contrainte où il nous faut vivre ; et les ennemis que nous nous faisons. Vous me dites que vous aimez autant mourir que de cesser de m'aimer : j'imite votre résolution ; mais qu'elle me coûte cher et que le contentement de vos désirs et des miens me cause d'inquiétudes ! c'est la rigueur de ma fortune, il la faut souffrir. Je suis née esclave, et ce n'est pas à moi de penser de vivre heureuse. J'étais de la sultane, et je le suis devenue de celui qui la captive elle-même. Mais quelle rigueur, ô mon cher Bajazet ! de hasarder toute chose au

[1] Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée
Voilà sur quelle foi je m'étais assurée !
Depuis six mois entiers, j'ai cru que nuit et jour,
Ardente, elle veillait au soin de mon amour ;
Et c'est moi qui du sien ministre trop fidèle
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle.
(*Bajazet*, acte II, sc. IV.)

monde, et de se donner tout entière pour un bien qu'il faut partager?

La sultane n'eut pas sitôt achevé de lire, que voulant s'emporter contre Floridon, elle la trouva évanouie, soit de douleur d'avoir été si ingrate envers une maîtresse qui avait tant d'affection pour elle, soit de honte de se voir si fortement accusée et condamnée par elle-même, soit de frayeur de perdre la vie, ou, ce qui ne lui était guère moins sensible, de perdre son cher Bajazet, ce qu'apparemment elle ne pouvait éviter. La sultane, toute transportée, ne pouvait se contenir. Quelquefois elle voulait se jeter à son visage pour punir les charmes qui lui avaient fait un si grand outrage. Quelquefois elle méditait d'aller quérir un poignard pour lui arracher son cœur qui lui avait été si ingrat et si perfide[1]; et puis, rappelant ses esprits, et regardant cette pauvre malheureuse :

— Où êtes-vous, ma raison? disait-elle. Eh bien, Bajazet ne n'aime plus; mais faisons-le mourir, de peur qu'il n'en aime une autre, ou bien vengeons-nous sur celle qui nous l'a ravi; mais comment faire mourir ce qu'on a tant aimé? mais comment vivre sans Bajazet?

Après ce peu de paroles, paraissant vouloir changer de dessein :

— Ne faisons rien d'indigne de nous, ajoutait-elle. Ah! plutôt oublions l'un et l'autre, et, dans l'oubli de leur personne, ensevelissons-y le souvenir de l'amitié par la-

[1] Je saurai bien toujours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant;
Dans ma juste fureur, observant le perfide,
Je saurai le surprendre avec son Atalide
Et d'*un même poignard* les unissant tous les deux,
Les percer l'un et l'autre et moi-même après eux.

(*Bajazet*, acte IV, sc. IV.)

quelle ils m'ont trompée, et de la trahison qu'ils m'ont faite[1].

Dans le même transport, se voulant servir de toute sa sagesse qu'elle appelait au secours, elle se leva, et passant une robe de chambre par ses bras, pour tâcher de composer son visage, elle entra dans son cabinet[2]. Elle s'y promenait à grands pas, sans rien dire, méditant tout ce que la vengeance peut inspirer à une amante outragée. Cependant Floridon revint de son évanouissement, et, ne la voyant plus, elle se remit un peu par l'expérience qu'elle avait que cette grande princesse avait toujours gagné sur ses plus violentes passions de ne se point laisser aller à ses premiers mouvements. Elle commença à espérer un peu; et, croyant que le temps ne lui serait point désavantageux, elle se donna bien de garde de s'aller présenter sitôt devant elle, dans le cabinet où elle l'entendait marcher. Mais pensant à l'extrémité où elle était réduite, elle se préparait à tout, et en même temps elle songeait autant qu'il était possible aux moyens de s'excuser et de fléchir la sultane. Amurat était alors en Perse, et il avait laissé cette princesse à Constantinople avec une autorité absolue; ainsi sa vie et celle de Bajazet dépendaient d'elle. Mais connaissant combien elle aimait Bajazet, elle espérait un peu de ce côté-là; se hâtant donc de s'habiller, elle se dépêcha d'aller quérir un eunuque en qui elle avait confiance, et le pria que le plus tôt qu'il lui serait possible il allât quérir ce prince, l'avertissant qu'il lui parlât en quelque état qu'il pût être. Quelque temps après, la

[1] On dira peut-être que nous sommes des profanes, indignes d'éditer même des conteurs, mais nous ne nous en permettrons pas moins de préférer la sultane de Segrais à la sultane de Racine; elle est plus vraie, plus humaine, plus femme; nous ne parlons que du caractère, car il est certain que la prose de Segrais est complétement écrasée par les vers de Racine.

[2] Cette robe de chambre, ce cabinet, montrent bien à quel point les écrivains du dix-septième siècle poussaient le mépris de la couleur locale.

sultane qui s'était toujours promenée dans son cabinet, l'appela. Floridon alla la trouver aussitôt, et dès l'entrée de la porte, elle se jeta à ses genoux, voulant commencer à se justifier. Mais la sultane lui ôta la parole, en lui disant qu'elle envoyât chercher le prince Bajazet, ce qui la mit en une étrange inquiétude. Néanmoins, le visage de la sultane lui semblant un peu radouci, elle ne voulut point lui dissimuler qu'elle l'avait déjà envoyé querir.

— Bien, lui répondit-elle, taisez-vous, Floridon, et m'écoutez.

Alors continuant son discours :

— Je suis devenue votre ennemie, poursuivit-elle, et celle du prince Bajazet, parce que vous m'avez fait la plus sensible injure que vous pouviez me faire. Déloyale Floridon, qu'ai-je commis contre toi? Je t'ai élevée de la misère de ton esclavage à une condition qui donnait de l'envie aux plus puissants de tout l'empire. Tous les honneurs et toutes les fortunes n'étaient-ils pas en ta disposition? T'ai-je refusé une seule grâce de toutes celles que tu as demandées pour toi ou pour ceux que tu as voulu favoriser? Je t'ai abandonné tous mes trésors, et tu en as joui comme tu l'as voulu. Tout ce que je possédais, était à toi; je ne m'étais rien réservé que Bajazet, tu me l'as ravi, et il te fâche encore de le partager avec moi. Ne t'avais-je pas ouvert mon cœur, et ne connaissais-tu pas ce prince, quand je fis dessein de l'aimer? que ne me disais-tu alors que tu le voulais pour toi? Je t'aimais tant, que je te l'aurais peut-être accordé; mais ce n'était pas assez pour ta haine et pour ton ingratitude, si tu ne l'avais par la perte de tout mon repos; il n'était pas dès lors assez aimable, si pour satisfaire ton insatiable ambition tu ne l'enlevais avec le cœur de la sultane ta maîtresse. Sa beauté est ce qui t'a moins plu en lui. Et dans ton cœur ingrat et perfide, tu lui as sans doute préféré le sacrifice qu'il t'a fait de toutes

mes affections qu'il a si ingratement déçues, et si cruellement outragées.

La pauvre Floridon était plus morte que vive[1], entendant ces sanglants reproches, et voyant l'impétuosité avec laquelle la sultane lui proférait ce long discours ; la frayeur de le voir suivi de sa condamnation, sans qu'elle écoutât ses justifications, lui mettait une infinité d'excuses et de supplications en la bouche, qu'elle étouffa le plus longtemps qu'il lui fut possible; mais enfin pressée par la force de ces reproches, que toute préoccupée qu'elle était de l'amour de son crime, elle ne pouvait s'empêcher de trouver raisonnables, elle ne put demeurer plus longtemps sans l'interrompre.

— Il est vrai, madame, écoutez-moi un moment, et ordonnez après de quel supplice il plaît à Votre Hautesse de me punir.

— Et que peux-tu alléguer, malheureuse? répliqua la sultane.

— Un seul mot, madame, repartit Floridon. Bajazet, madame, Bajazet est toute mon excuse. Vous et lui, madame, avez fait tout mon crime. Vous n'avez pu vous en défendre vous-même, et regardez à quels périls vous m'avez exposée; si, hors cette seule faute, j'ai manqué en la moindre sorte à la reconnaissance et à la fidélité que je vous dois, ce n'est pas assez des tourments ordinaires pour me punir; mais, madame, songez à lui-même, et songez à vous: représentez-vous les appas que vous trouviez en lui, avant même qu'il vous aimât, et remarquez le précipice où vous avez conduit mes pas, et l'amorce que vous y avez ajoutée pour m'y attirer.

[1] Elle n'a point parlé;.....
Madame, elle ne marque aucun reste de vie
Que par de longs soupirs et des gémissements
Qu'il semble que son cœur va suivre à tous moments.
(*Bajazet*, acte IV, sc. IV.)

Ces paroles, qui étaient accompagnées de quelque raison, touchaient insensiblement la sultane ; mais ce n'était pas à l'éloquence de Floridon qu'elle voulait devoir la victoire qu'elle se préparait sur son ressentiment.

— Perfide, lui répondit-elle, es-tu tombée dans ce précipice sans t'en apercevoir, et n'était-ce pas la moindre chose que tu devais à mon amitié, que de faire un pas en arrière pour t'en retirer, puisque tu m'y plongeais avec toi? Va, je te puis faire mourir par les plus cruels supplices qu'on puisse imaginer ; mais confesse ton crime, tandis que l'amitié dont je t'ai honorée parle encore en ta faveur.

A ces mots la pauvre Floridon, se jetant à ses pieds, lui dit qu'elle avait bien mérité d'être punie cruellement, qu'elle ne lui demandait point la vie, qu'elle la suppliait seulement de considérer que la perfidie qu'elle lui avait faite n'était point volontaire ; et sur cela lui rappelant insensiblement la fidélité qu'elle avait eue pour elle en toute autre occasion, elle se mit à lui raconter la poursuite de Bajazet, mais lui faisant toujours remarquer adroitement qu'elle avait bien contribué elle-même à la faire trébucher dans le malheur où elle était tombée.

Sur ces entrefaites la sultane entendit que quelqu'un entrait dans la chambre, et ayant reconnu que c'était Bajazet, elle ordonna à Floridon de demeurer dans le cabinet, et tirant la porte sur elle, elle alla trouver ce prince. Comme il était seul, elle ne fut pas longtemps sans lui faire paraître sa colère. L'indignation de son amitié qui par les raisons de Floridon commençait à s'apaiser passa au comble, et se joignit contre lui avec la fureur de son amour, tant elle parut emportée sitôt qu'il se présenta devant elle.

— Eh bien, parjure et déloyal, jure que tu n'aimes que moi, lui dit-elle en lui montrant les deux lettres de Floridon qu'elle tenait encore ouvertes ! fais autant de serments pour justifier

mon ennemie, que tu m'en as fait de faux pour me faire croire que tu m'aimais. Perfide et trompeur ! pouvais-je m'imaginer que sous des attraits si innocents tu cachasses une âme si double et si traîtresse? ingrat, tu ne respires que par ma bonté [1], et ce ne t'est pas assez d'en témoigner une si grande méconnaissance, si tu ne t'en sers encore pour me faire mourir de douleur !

Ces paroles et le courroux qui éclatait en ses yeux plus qu'on ne peut l'imaginer, et l'écriture de Floridon que Bajazet reconnaissait, le rendaient l'homme du monde le plus confus. Il ne pouvait concevoir par quel moyen ces lettres étaient tombées entre les mains de la sultane, et voyant son grand emportement, il ne savait que croire de Floridon qu'il ne voyait plus. Ainsi indigné contre lui-même de la faute qu'il croyait avoir faite d'avoir perdu ses lettres par sa négligence, incertain de ce qui arriverait d'un accident si sinistre et tremblant pour la pauvre Floridon, il ne savait par où commencer pour répondre à la sultane. Il voulait désavouer; mais sachant ce qui était contenu dans ces lettres [2], il n'y avait pas de moyen ; il voulait se charger de tout le crime et excuser Floridon ; mais pensant à la grande passion que la sultane avait pour lui, il prévoyait que ce ne ferait qu'augmenter sa furieuse jalousie, et bien loin de sauver son amante par ce moyen, il craignait de la perdre, si déjà elle n'était perdue. Ainsi il demeurait aussi interdit qu'on le puisse être. Et ce-

[1] Ce même amour peut-être et ces mêmes bienfaits
Auraient dû suppléer à mes faibles attraits,
Mais je m'étonne enfin que pour reconnaissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Vous ayez si longtemps, par des détours si bas,
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.
(*Bajazet*, acte V, sc. IV.)

[2] Tiens, perfide, regarde et déments cet écrit.
(*Bajazet*, ibid.)

pendant la sultane qui voyait sa confusion, le pressait étrangement.

— Tu te tais maintenant [1], ajoutait-elle, et ta bouche si savante en fausse tés pour séduire mon cœur qui t'adorait, n'a rien à me répondre à présent que tu connais qu'il ne peut plus te croire.

Mais si Bajazet ne pouvait répondre à cette princesse, les tristes regards qu'il lui jetait avaient de puissants discours pour elle ; son âme insensiblement s'attendrissait à la vue d'un objet qui naturellement lui était agréable, et son amour qui la possédait encore davantage que sa haine ne l'agitait, tournait bien plutôt son esprit vers les reproches qu'elle pouvait faire à son amant, que vers les autres sentiments d'indignation et de courroux qu'elle pouvait avoir contre sa rivale.

— Tu aimes mieux mourir, reprenait-elle, voyant qu'il ne lui répondait encore rien, que de vivre sans en aimer une autre que moi [2].

Et en même temps elle lui montrait l'endroit de la lettre où Floridon avait écrit ses paroles : « Va, je ne te veux point parler des biens que je t'ai faits ; ton mérite pouvait peut-être les obtenir de toute autre que de moi. »

— Je ne te dis plus que je t'ai laissé vivre contre tous les intérêts de mon sang ; ta beauté pouvait fléchir une âme plus barbare ; mais, cruel, t'ai-je dénié la moindre partie de mes affections ! me pouvant faire aimer de qui j'eusse voulu, je n'ai choisi que toi, et mon cœur qui pouvait être le but des plus

[1] Bajazet, après avoir regardé la lettre :

Je ne vous dis plus rien, cette lettre sincère,
D'un malheureux amour contient tout le mystère.

(*Ibid.*)

[2] Laissons ces vains discours et sans m'importuner,
Pour la dernière fois, veux-tu vivre et régner?

(*Ibid.*)

ambitieux de tout l'empire, ne t'a pas coûté un seul soupir ! Je ne crains point que tu me reproches le tort que je me suis fait, de commencer la première à t'aimer ; je prétends que tu m'en es obligé. J'ai élevé jusqu'à moi ton cœur qui n'eût osé en concevoir seulement la pensée ; et pour t'obliger à plus de reconnaissance, je t'ai donné libéralement et sans peine ce que toute ta vie employée à me servir ne te pouvait faire mériter. Malheureuse que je suis d'avoir borné tous mes désirs à plaire à qui me trouve l'objet du monde le plus déplaisant, d'avoir donné toutes mes pensées à celui qui me parle, et ne me voit qu'avec contrainte, et d'avoir enfin si malheureusement placé toute mon amitié, que j'en ai fait possesseur un prince qui est devenu le plus grand de mes ennemis, qui me hait plus que la mort, et qui ne me traite de la sorte que parce que je l'aime plus que ma vie !

Jusque-là Bajazet ne lui avait rien répondu ; mais voyant enfin que ses regards s'adoucissaient, et que cette grande colère se dissipait par les pleurs qui lui tombaient des yeux, touché en partie de ses reproches et de ses charmes que la grande passion qu'elle lui faisait voir semblait augmenter et ne pouvant tout à fait oublier qu'effectivement il l'avait aimée, soit qu'alors il fallût feindre encore pour son salut, ou que véritablement par la présence de l'objet il ne se pût défendre, il crut qu'il était temps de lui répondre.

— Ah ! madame, lui dit-il, j'ai failli, je l'avoue ; mais je ne suis pas si criminel que vous le dites : ma plume ou ma bouche peut-être ont manqué à ce qu'elles vous devaient ; mais quelque outrage qu'un caprice de jeunesse les ait obligés de commettre envers vous, mon cœur est encore innocent, et aussi exempt de perfidie qu'il l'était quand vous me fîtes l'honneur de le recevoir. Pardonnez, madame, à une passion qui en rien n'a offensé le respect et l'estime qui accompagnent celle que j'ai pour vous, et que je conserverai toute ma vie. Laissez

vivre la pauvre Floridon, quel que soit notre crime. Je ne puis désavouer à Votre Hautesse que c'est moi seul qui l'ai commis.

Et comme pendant ce discours, il s'était jeté à ses pieds, tantôt il lui embrassait les genoux, et tantôt il prenait ses mains qu'il baisait avec de grandes démonstrations d'amour; mais la sultane ne se rendant pas encore à cette fois, le repoussait, en lui disant qu'il réservât ses caresses pour l'esclave qui était cause qu'il la méprisait. Et comme il eut dit ces dernières paroles par lesquelles il voulait justifier Floridon :

— Ingrat, s'écria-t-elle, c'est là où je t'attendais, ne crois pas m'en faire accroire avec tes fausses protestations; la crainte que je ne perde ma rivale, te met en la bouche tous ces discours, et tu ne songes pas tant à me fléchir que tu songes à la sauver.

Ces paroles qui semblaient redoubler le péril où était Floridon, redoublaient les soumissions et les serments de Bajazet; et au plus fort de la colère de la sultane, il n'épargnait rien pour lui faire voir que l'amour qu'il lui disait avoir pour elle était véritable, et pour lui en témoigner l'empressement. Cependant la pauvre Floridon était dans le cabinet, attendant, avec toutes les frayeurs qu'on peut imaginer, ce qui arriverait de cette aventure; et balançant entre l'espérance et la crainte, l'on peut croire le pitoyable état où elle dut être tout ce temps qui ne fut pas court, comme il est aisé de se le figurer à ceux qui ayant aimé en sont quelquefois venus aux éclaircissements. Les reproches, les injures, les menaces et les plaintes de la sultane ne se pouvaient pas expliquer en peu de paroles; et Bajazet qui faisait tout ce qui lui était possible pour se justifier et pour sauver Floridon, ne devait pas apparemment avoir peu de choses à dire. Il pria, il pleura, il fit le désespéré, il témoigna se repentir, et il lui demanda qu'elle le fit mourir; mais enfin quelque espoir et quelques terreurs qui se mêlassent à ses actions et à ses discours, il est aisé de croire

qu'il ne pensait pas que cette aventure dût avoir une conclusion si extraordinaire. La sultane paraissait un peu remise de son extrême colère, elle écoutait Bajazet plus paisiblement; mais elle témoignait toujours bien qu'elle n'ajoutait pas une entière créance à ses excuses; et enfin après avoir ouï tout ce qu'il lui pouvait dire:

— Bajazet, lui dit-elle, je t'avoue que voyant tant de sujets de te haïr, je ne sais pourquoi, je ne puis m'empêcher de t'aimer[1]. Ne prétends pas m'abuser: avant que tu fusses venu, mes résolutions étaient prises. Floridon vivra encore; mais ne crois pas devoir ton salut à tes larmes non plus qu'elle à son repentir. Ne pense point que j'ajoute foi à tes serments qui se sont découverts pleins de fausseté; je sais la passion que doit attendre de toi une femme qui, en comparaison de sa rivale, ne passe plus pour jeune dans ton esprit; tu l'aimeras mieux que moi, je le sais, et cependant je la laisserai vivre; mais elle ne vivra que parce que je me souviens que je l'ai aimée, et parce que je t'aime encore plus que moi-même. Prévoyant que la mort de ma rivale attirerait peut-être la tienne, ou du moins te causerait un grand déplaisir, pour te donner la plus extraordinaire preuve d'amour que peut-être jamais femme ait donnée à un homme, elle n'en mourra point, et je te permets encore de la voir. Elle s'est rendue indigne de ma faveur et de l'honneur de paraître devant moi; aussi ne la verrai-je jamais. Je vais la faire passer à Péra; là, elle sera logée dans un sérail, où je ne veux pas que rien lui manque, et où elle n'aura rien qui lui puisse faire remarquer la décadence de fortune que d'être privée de l'honneur de me voir. Choisis tel jour de la semaine que tu voudras pour le passer avec elle, il te le sera permis; mais si hors ce jour-là, je

Ici encore nous revenons sur l'idée que nous avons exprimée plus haut : la sultane de Segrais est plus véritablement femme que celle de Racine.

découvre que tu la voies un seul moment, ni le souvenir de l'amitié que j'ai pour elle, ni la passion que j'ai pour toi, ne me pourront empêcher de vous faire mourir tous deux dans les plus cruels supplices, quand le déplaisir de t'avoir donné la mort me devrait coûter la vie un moment après.

Bajazet voulut lui répondre, mais elle ne lui en donna pas le loisir. Elle rentra en même temps dans son cabinet, où elle fit savoir à sa rivale sa résolution de la manière qu'elle avait dit à ce prince, et dès le jour même elle la fit passer à Péra. C'est une partie de Constantinople; mais comme cette superbe ville est, ce semble, bâtie pour commander aux deux plus belles parties du monde, qui sont l'Europe et l'Asie, elle en a une partie dans l'une et une partie dans l'autre, qui ne sont divisées que par le trajet du Bosphore. Celle qui est dans l'Europe s'appelle Constantinople qui est la plus belle : l'autre s'appelle Péra, peuplée de chrétiens qui payent tribut. Suivant donc cet accord, Bajazet allait voir Floridon un des jours de la semaine, et, à la Porte, on parla diversement de sa disgrâce, sans qu'on en pût savoir le véritable sujet. Ces amants qui se voyaient tirés d'un si grand péril, ne laissaient pas dans les commencements de se tenir heureux, songeant à la bonté de la sultane. Bajazet ni Floridon n'osaient murmurer contre elle ; et comme rarement peu des sultanes qui sont enfermées dans le sérail pour les amours du grand-seigneur, le possèdent seules, Floridon se consolait par cet exemple, et au jour où il lui était permis de voir Bajazet, elle s'étudiait de le recevoir avec toute la magnificence possible. D'un autre côté, Bajazet craignant d'irriter la sultane se conduisait avec elle d'une manière qu'elle avait toujours sujet de croire que la passion qu'il avait pour Floridon ne l'entraînait point jusqu'au dégoût et au mépris pour elle.

Amurat cependant était en Perse, et l'on ne parlait à Constantinople que de ses conquêtes. Il avait gagné plusieurs

batailles, forcé cent villes, envahi deux ou trois provinces, et ce qui était encore plus que cela, il avait pris l'ancienne Babylone[1], qu'aujourd'hui les Turcs et les Persans appellent Bagadet, ce que le grand Achmet, ni aucun de ses prédécesseurs n'avaient jamais pu faire, quoiqu'ils l'eussent entrepris par plusieurs fois. Ce prince enflammé de si heureux succès, et animé de la bouillante ardeur de son courage et de sa jeunesse, ne s'en voulut pas contenter : il se trouvait encore avec quatre cents mille combattants ; et quoique l'hiver s'approchât, il lui prit fantaisie de pousser ses conquêtes plus loin, et de porter dans le sein du royaume de Perse la guerre que les Persans lui avaient auparavant tant de fois portée dans le milieu de ses États. Il fit donc assembler ses troupes qui étaient très-nombreuses dans ces grandes plaines qui sont sur les bords de l'Euphrate, et allant de rang en rang, il leur voulut lui-même parler de son dessein, et leur en remontrer la gloire, ajoutant enfin que de sa seule autorité, il les pouvait mener où il y allait de sa réputation ou de ses intérêts ; mais qu'il n'en voulait rien faire, sans le consentement de tous, depuis le moindre soldat jusqu'aux premiers officiers de son armée. Il leur déclara que pour cela il voulait que chaque compagnie s'assemblât sous son drapeau, que les capitaines recueillissent les voix des soldats et les rapportassent à leurs mestres de camp, et qu'enfin de toute l'armée dix ou douze fussent députés pour lui venir rapporter sans aucune contrainte les sentiments de tous. Il crut par là que ses troupes le suivraient plus volontiers, aimant mieux qu'on lui obéît par douceur en un commandement qu'il jugeait pénible pour les difficultés qu'il y prévoyait, que de se servir de son autorité ; mais cette voie qui est sans doute la plus humaine et la plus

[1] Amurat est heureux, sa fortune est changée,
Madame, et sous ses lois, Babylone est rangée.
(*Bajazet*, act. IV, sc. III.)

raisonnable, n'a pas toujours le succès qu'elle mérite. Il y avait trois ou quatre ans qu'il était parti de Constantinople, et par conséquent, autant que les janissaires qui composent la plus belle partie de ses troupes n'avaient vu leurs familles et leurs femmes : l'hiver s'approchait, qui est horrible aux environs des montagnes qu'il leur fallait passer : l'entreprise était estimée pénible au dernier point, et fort incertaine en son succès. Ainsi le soldat impatient et mutin ne se donnant pas le loisir de suivre les ordres de son empereur, il s'éleva un bruit qui se fortifia par l'exemple, qui se composa enfin du plus grand nombre de l'armée, et qui fit connaître à Amurat qu'il ne serait pas obéi. Parmi tant de voix, il entendait que les uns demandaient de se reposer pour récompense de leurs travaux, les autres de retourner en leur patrie, et les moins emportés de remettre au printemps un entreprise si laborieuse et si difficile. Ce bruit lui déplut extrêmement ; mais voyant qu'il fut suivi d'un cliquetis de leurs armes les unes contre les autres, et que ceux qui portaient des boucliers se mirent à tirer leurs épées pour frapper dessus, ce qui parmi eux était un signal qu'ils ne lui obéiraient point, il entra en une si grande colère, qu'empoignant son cimeterre, il le tira du fourreau, et avec un regard terrible, menaça toute son armée, disant qu'il ferait mourir de sa propre main le premier qui refuserait de le suivre ; sur quoi la révolte s'échauffa, et parut plus grande qu'auparavant, mais si malheureusement pour le pauvre Bajazet, que l'empereur ayant ouï parmi les cris des soldats, que puisqu'il les menaçait de la sorte, ils savaient bien à qui se donner, et que s'il ne voulait les ramener à Constantinople ils en savaient bien le chemin, et ce qu'ils y trouveraient : ces deux derniers mots coûtèrent la vie à ce jeune prince. L'empereur dissimula pour l'heure; mais ayant fait rentrer l'armée dans son camp, il ne fut pas plutôt dans sa tente, qu'il envoya un capitaine de ses gardes avec ordre à

Bajazet de donner sa tête. Il n'en faut pas davantage dans les cruelles maximes de cet empire pour faire mourir quiconque déplaît au sultan, depuis le moindre de ses sujets jusqu'à ses frères ou ses fils. Il y avait déjà quelque temps que ce que j'ai dit s'était passé entre la sultane, Floridon et Bajazet, quand le capitaine des gardes arriva ; mais cet homme ayant mal pris ses mesures, la sultane et Bajazet en ayant eu avis, et ayant concerté ensemble, le prince le fit tuer lui-même, et la sultane feignant de prendre cet officier pour un imposteur, donna les mains à sa mort, quoiqu'elle connût bien le péril où elle s'exposait ; mais enfin on ne peut éviter son destin. Autant qu'elle travaillait pour le salut de Bajazet, autant il travaillait lui-même à se détruire : tout ce qu'il devait à la sultane ne put prévaloir par-dessus Floridon ; la passion qu'il avait pour elle, lasse d'être réservée dans des bornes si étroites, s'échappa et se révolta tout à fait. Il voyait cette fille le plus souvent qu'il pouvait, mais il s'y conduisait si inconsidérément qu'il n'y apportait aucune précaution. Floridon avait des envieux et des ennemis, comme il est aisé de le croire par la haute fortune où elle avait été élevée. Ce qui s'était passé entre elle et la sultane ne put être à la fin si secret, qu'avec le temps on n'en sût quelque chose, et quelqu'un ayant découvert les allées et venues un peu trop fréquentes de Bajazet vers Péra, la sultane ne manqua point d'en être avertie. Elle ne témoigna pourtant rien à ce rapport, étant trop habile pour s'emporter sur ce sujet ; mais en ayant d'ailleurs quelque soupçon, elle prit la résolution de s'en éclaircir elle-même. Ce qu'elle avait nouvellement fait pour Bajazet l'outrait au dernier point ; et comme elle vieillissait en sorte que son miroir ne lui en pouvait plus cacher mille témoignages, elle se persuada bien que l'avenir lui causerait encore de plus grands sujets d'ennui. Donc, par une simple curiosité assez capable d'entrer dans l'esprit d'une personne

qui aimait comme elle, ayant fait venir le prince Bajazet, et ayant feint d'être malade devant lui, si bien qu'il n'en pouvait douter, elle crut que si ce qu'on lui avait rapporté était véritable, il prendrait infailliblement ce temps là pour aller trouver Floridon. Elle se releva de son lit à l'heure qu'on lui avait donnée, et se déguisant comme les femmes du commun qui vont au bain elle se rendit au bord de la mer, où elle prit une chaloupe, et commanda au batelier qui la conduisait de la laisser aller au gré du courant, comme si elle eût voulu prendre l'air. Elle ne fut pas sitôt venue, que dans le milieu du canal elle aperçut derrière elle une autre chaloupe que six forçats faisaient aller de toute leur force, et sur la poupe remarqua de fort loin que c'était Bajazet. Il était assis sur un carreau de velours cramoisi qui était placé sur un riche tapis de perse. Soudain elle dit au batelier qui la conduisait que c'était le prince, et qu'il s'éloignât pour le laisser passer : ce qu'il fit, et la chaloupe de Bajazet passa fort près de la sienne. Si elle ne s'en était pas vue si cruellement méprisée, il était dans un état capable de lui donner de l'amour plus qu'il n'avait fait. Jamais il ne parut d'une taille plus avantageuse ; jamais ses yeux ne furent plus brillants, ni sa bouche plus vermeille, et la joie qui paraissait sur son visage animait si vivement l'incarnat de ses joues et de son teint, que toute autre que la sultane en eût été touchée sans doute ; mais son indignation se rendait trop forte ; la joie qui était toute visible sur le visage de ce prince faisait naître en elle un si mortel ennui, qu'elle se sentait presque défaillir ; avec cela, il avait ajouté pour sa parure tout ce que l'art pouvait ajouter à la nature. Jamais il n'avait pris une robe plus superbe. Elle était d'une de ces riches brocatelles d'or qui viennent de l'Orient, prise avec justesse sur sa taille qu'il avait belle par excellence : au bout d'une grosse chaîne d'or pendait à son côté un cimeterre dont la garde et

le fourreau éclataient de pierreries, son turban était de médiocre grosseur où tenait une aigrette avec une attache de diamants d'une valeur inestimable ; mais tout cela mis si galamment, et avec une propreté si naturelle, qu'il ne se peut davantage. Ces ornements, qui devaient être de si grands charmes pour Floridon, étaient autant de coups de poignard qui perçaient le cœur de la sultane. Elle commanda au batelier de prendre le fil du canal ; mais elle le suivait comme un captif fait sur le char de triomphe de son vainqueur. Abattue de douleur, elle voulut s'éclaircir jusqu'au bout, autant que son batelier pouvait à force de rames suivre les forçats qui conduisaient Bajazet : et autant qu'elle le pouvait approcher, sans lui donner de soupçons, elle le suivait, ayant toujours la vue attachée sur lui. Il avait pris le milieu du courant, et semblait n'avoir nul dessein de venir à la rade, ce qui lui donnait encore quelque consolation, mais comme il fut au droit du palais de Floridon, elle vit que la chaloupe s'y dressa tout d'un coup, et que quittant le fil de l'eau, il tourna vers le bord avec une extrême vitesse, qui parut encore bien plus grande à ses yeux qu'elle ne l'était effectivement. Son transport fut tel à ce triste spectacle, que si le batelier y avait pris garde, il s'en fût sans doute aperçu ; mais il était si attentif à conduire sa barque, qu'il ne songeait à autre chose ; outre qu'elle avait le visage couvert selon la coutume des femmes qui vont au bain. Ce qui acheva de la désespérer, ce fut que le prince n'eut pas plutôt pris terre, qu'elle remarqua que d'un balcon qui était au palais de Floridon, et qui avançait dans la mer, on jeta tant de fleurs sur lui, que tout l'air en était parfumé, et à un tel point, que quand ses yeux ne se fussent pas aperçus d'un spectacle si triste pour elle, l'excellente odeur qui venait de ce côté-là, l'eût sans doute obligée d'y prendre garde. Plusieurs esclaves vêtues superbement étaient sur ce balcon, et tenant en leurs mains des corbeilles

de fleurs, continuèrent à les répandre jusqu'à ce qu'il fût à la porte du sérail. Sitôt qu'elle fut entr'ouverte, deux femmes belles à merveille jetèrent sur lui une simarre précieuse au dernier point. Bajazet était si transporté d'amour, et avait tant de fois rendu de pareilles visites à Floridon, sans que la sultane en eût rien su, qu'il n'y apportait plus nulle considération, et la croyant malade, il n'avait garde de la penser si proche de lui? Jusqu'alors elle avait toujours eu la vue attachée de ce côté-là ; mais voyant que Bajazet était entré dans le sérail, et repassant dans son imagination la félicité de sa rivale, peu s'en fallut que sa jalousie ne la transportât à un si haut point, que déclarant sa qualité à son batelier elle ne se fît conduire au lieu où elle était pour aller interrompre le bonheur de ces amants qui lui coûtait si cher. Trop habile néanmoins pour s'aller commettre en les mains de sa rivale, elle se fit ramener au lieu où elle s'était embarquée; et de là, gagnant une fausse porte de son sérail où un eunuque l'attendait, elle se glissa en son appartement, où elle se remit au lit, outrée de douleur. Ses pleurs, ses soupirs et ses longs sanglots en étaient témoins ; mais parmi tout cela, elle laissait quelquefois échapper des paroles si tristes, que l'âme du monde la plus barbare en eût été touchée. La mort de Bajazet était résolue dans son esprit : car sa dernière ingratitude lui donnait sans comparaison plus de rage contre lui, qu'elle n'en avait contre sa rivale.

— Autrefois, disait-elle, que tu me l'as ravi d'entre mes bras, trop heureuse Floridon ! je devais me venger de toi ; mais présentement je ne dois accuser que ma simplicité. Dois-je vouloir que tu lui fermes ta porte après le hasard où il s'expose pour l'amour de toi? Mais quant à cet ingrat pour qui depuis huit jours j'ai encore exposé et mon autorité et mon sang et ma vie, ah ! comment lui pardonner.

La sultane répétait souvent ces paroles ou de semblables,

et paraissait tout à fait résolue à la perte de ce prince ; mais quand il lui fallait songer à la manière de l'exécuter, quand elle se représentait qu'elle ne le verrait plus, et quand elle songeait combien elle l'avait aimé, ce n'était pas un léger combat dans son esprit. Ses menaces méprisées et son amour outragé tant de fois, lui inspirèrent les plus cruelles résolutions dont une femme irritée puisse être capable ; mais les charmes de Bajazet, et l'amour invincible qu'elle avait pour lui, le défendaient extrêmement, et à la fin s'ils n'eussent vaincu, du moins ils eussent tenu longtemps la victoire en balance ; mais ce prince était encore plus malheureux sur les frontières de Perse par la mutinerie des soldats, qu'il ne l'était à Constantinople par sa faute.

L'amitié de son frère était diminuée par l'absence, où elle n'agissait pas si puissamment que l'amour de la sultane. La sédition de l'armée qui augmenta, la vainquit entièrement. La colère et la crainte de l'empereur achevèrent ce que la sultane peut-être n'aurait jamais fait. Quoiqu'il ne doutât point que son commandement ne dût être exécuté, par une détestable prudence, non qu'il pût prévoir ce qui arriva à son premier courrier, car ce fut une chose fort singulière parmi les Turcs, mais craignant le retardement et les accidents des chemins, sept ou huit jours après, il en députa encore un autre qui arriva dans ce temps même qui lui était si fatal.

Cet homme ayant été instruit de l'accident qui était arrivé à celui qui l'avait devancé, voulut mieux prendre ses mesures qu'il n'avait fait. Il alla trouver la sultane, il lui montra les ordres d'Amurat (et c'était précisément en ce même instant que je viens de décrire) ; dans l'état où elle était contre le prince Bajazet, il est aisé de croire qu'elle n'y apporta pas grande résistance. Se voyant méprisée tant de fois, voyant ce qu'elle avait hasardé déjà, et craignant qu'enfin l'empereur (qui, par le rapport de ce courrier, avait changé son dessein

pour l'expédition de Perse, et devait être l'hiver à Constantinople) n'apprît quelque chose de ses amours, elle répondit que le sultan était absolu, et que ses commandements devaient être exécutés. Ainsi, le soir même, Bajazet étant retourné chez lui, cet homme qui n'était autre qu'un chiaoux, qui est comme un huissier du cabinet parmi nous, s'en alla le trouver, ayant pris seulement avec lui le juge du peuple et quatre muets qui, d'ordinaire, servent à ces cruelles exécutions, et, de cette manière, il le fit étrangler, sans qu'aucun y apportât la moindre résistance.

L'empereur ne porta pas longtemps la punition de ce fratricide : deux ou trois mois après étant revenu à Constantinople, il y mourut d'une débauche qu'il fit.

Floridon se doutant bien de ce qui s'était passé évita d'abord la colère de la sultane ; mais, peu à peu, elle fit sa paix au point que la sultane la souffrit dans Constantinople. Elle accoucha d'un fils qu'elle eut de Bajazet ; la sultane aima même cet enfant, et c'est ce jeune prince qui, ayant été envoyé par sa mère à la Mecque, avec une autre sultane de ses amies qui y allait par dévotion, fut pris, il y a cinq ou six ans, par les chevaliers de Malte avec tous les présents qu'elle y envoyait.

Segrais passe avec raison pour un des écrivains de son temps qui ont le mieux réussi dans le genre de la *nouvelle*, et par cela même qu'il avait réussi, il ne pouvait manquer de trouver des imitateurs ; aussi les faiseurs de nouvelles sont-ils assez nombreux dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Parmi ceux qui méritent d'être sinon textuellement reproduits, du moins rappelés avec une mention honorable, nous citerons l'auteur anonyme de *l'Histoire du temps, ou Journal galant*, Paris, 1685, in-18 ; cet auteur qui n'est désigné sur le titre que par l'initiale V., est-il comme ce titre indique un grave conseiller du roi à la chambre des comptes de Montpellier ? Nous ne le saurions dire ; mais ce qui est certain c'est qu'on ne peut lui refuser quelque valeur. Son *Histoire du temps* contient huit petits

récits intitulés : *Histoire de la violette ou du faux comte de Brion.* — *Madame Kérouet.* — *Le baron de Mérargues et la belle Égyptienne.* — *Madame de Saingla et d'Obesseau.* — *Madame de Sérin et le comte Tékéli.* — *Les deux jaloux.* — *Madame de la Bélinière ou la belle Poitevine.* — *La Vallade et la belle marchande.* — *Le comte de Cabrales.* Nous recommandons ces nouvelles aux amis des curiosités littéraires.

L'APOTHICAIRE DE QUALITÉ

Cette *nouvelle galante*, comme l'appelle son auteur, repose sur une donnée triviale sans doute, mais à laquelle on ne peut refuser une certaine originalité. Elle était, dans son texte primitif, encombrée de longueurs et de conversations traînantes que nous avons retranchées sans nuire en rien à la marche du récit ; nous avons aussi estompé certains tableaux qui outraient la gaillardise, mais suivant notre méthode, nous n'y avons pas ajouté un seul mot, et contrairement aux nouvelles éditions qui se recommandent au public en se disant considérablement augmentées, celle-ci sollicite ses suffrages pour avoir été considérablement réduite. Nous respectons profondément le texte des grands écrivains, et nous avons fait de notre mieux pour en donner la preuve dans nos éditions des CLASSIQUES FRANÇAIS, mais nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire d'user des mêmes scrupules vis-à-vis d'écrivains d'un ordre inférieur, qui se noyent dans leur prolixité, et desquels on peut dire, suivant la verte expression du chroniqueur Monstrelet, qu'ils sont *baveux comme des pots à moutarde*. Puisqu'ils n'ont pas eu le bon esprit de se corriger eux-mêmes, il est tout simple que les éditeurs les corrigent ; ils ne perdent rien à être époussetés, comme les bourgeoises du Pèlerinage de Notre-Dame-des-Vertus.

Un critique fort distingué qui a bien voulu s'occuper des *Conteurs français avant la Fontaine*, M. Victor Fournel, répondra pour nous aux personnes qui pourraient nous reprocher d'avoir donné un échantillon aussi hasardé des rencontres rabelaisiennes de notre grande époque classique. « Aujourd'hui, le conte, dit M. Fournel, a

presque disparu pour faire place au roman. Au point de vue littéraire comme au point de vue moral, je ne sais s'il y a là un progrès. Certes, je ne suis pas tenté d'excuser le cynisme des trouvères, mais en le comparant à la corruption raffinée, aux peintures savamment dangereuses du roman moderne, qui connaît si bien l'art de ne point mettre le lecteur en garde, et d'allier toutes les audaces de l'invention à toutes les délicatesses de la forme, je suis fort tenté de croire que le plus immoral des deux n'est pas celui qu'on pense. » On sera, nous le pensons, de l'avis de M. Fournel en lisant la nouvelle suivante.

La nouvelle que nous donnons ici est comme une branche de l'épopée des apothicaires, qui tient une bonne place dans la littérature facétieuse de nos aïeux, et que Molière a résumée dans le type de M. Purgon. Ces honorables praticiens, ne se bornaient pas seulement, on le sait, à préparer des drogues; en administrant *ipsissimis manibus* certains lénitifs, purgatifs ou détersifs, ils devaient nécessairement donner prise à la raillerie, et la gaieté populaire ne les a point ménagés.

Nous les avons déjà vus figurer dans les *Conteurs français avant la Fontaine*[1]. Nous les retrouvons au dix-septième, non-seulement dans la pièce que nous donnons ici, mais dans les œuvres de Préfontaine[2], « l'escopette d'Esculape à la main »

Faisant très-humble révérence
A la gouttière de la panse,

et dans d'autres recueils du même temps, entre autres dans le *Courrier facétieux*, où un malade rebelle aux lénitifs retourne contre M. Purgon la charge de l'escopette d'Esculape, ainsi que l'explique le titre même du conte : *l'Apothicaire parfumé.*

Comme les lavements contribuent beaucoup à la santé des dames, et qu'elles se persuadent que de semblables remèdes donnent de l'éclat et de la fraîcheur à leur teint, Araminte, quoique parfaitement belle, se servait souvent de ces innocents artifices.

[1] *D'un apothicaire d'Angers*, par Noël du Fail, p. 381.
[2] *L'apothicaire empoisonné.*

Un jour qu'elle devait en prendre un, sa femme de chambre l'ayant avertie qu'il était prêt, elle se coucha sur son lit et se mit dans la posture qu'il fallait, afin de le recevoir avec facilité. Étant ainsi couchée et ne pouvant voir ce qui se passait, elle attendait avec patience, lorsque sa femme de chambre se ressouvint qu'elle avait besoin de quelque linge, ce qui l'obligea de poser la seringue sur un siége et d'aller querir ce dont elle avait besoin, dans une chambre qui était au-dessus en laissant la porte ouverte.

Timante, qui venait souvent voir Araminte, arriva dans ce moment et trouvant le chemin libre, il entra doucement, mais il eut à peine fait quatre pas, qu'il aperçut Araminte dans la posture que vous savez. La surprise le rendit presque immobile, et comme il était entré sans se faire entendre, le respect qu'il eut pour cet incomparable..., l'empêcha de faire du bruit. Il resta quelque temps sans avancer ni reculer; mais, enfin, ayant vu la seringue qui était sur un siége auprès du lit, il la prit et, s'étant aperçu qu'elle était pleine, se résolut de faire l'office, ce qu'il fit mieux que le plus habile apothicaire de Paris. Lorsqu'il eut fait le coup, il gagna la porte avec beaucoup de diligence et sortit sans avoir été vu.

Araminte eut à peine reçu l'onction, qu'elle couvrit son derrière, qui avait longtemps pris le trais; elle venait de fermer le rideau de son lit espérant reposer quelques moments, lorsque sa femme de chambre entra, en disant :

— Madame, je suis au désespoir de vous avoir fait attendre. Mais vous avez bien fait de ne vous pas laisser morfondre, remettez-vous vitement que je vous le donne. Je crois qu'il sera bon maintenant, car il était encore trop chaud lorsque je suis montée.

— Vous vous moquez, dit Araminte, en tirant les rideaux de son lit; je ne prendrai pas deux lavements de suite.

— Deux lavements, répliqua la suivante, mais je ne vous en ai pas encore donné un !

— Encore un coup, tu te moques de moi, tu m'en viens de donner un présentement.

— Je vous jure, madame, que je n'y ai pas songé et que je viens de querir, là-haut, un linge pour mettre sous vous. Voyez, la seringue est vide, il faut bien que vous vous soyez servie vous-même.

Araminte jura qu'il n'en était rien, et qu'elle l'avait reçu d'une personne qui le lui avait fort bien donné. Elles se regardèrent avec étonnement et firent connaître, par leurs regards et par la surprise qui parut sur leur visage, qu'elles ne savaient que penser d'une aventure si extraordinaire.

Elles cherchèrent par toute la chambre et n'ayant trouvé personne, elles s'écrièrent qu'il fallait qu'il revînt des esprits en ce lieu ; leurs cris firent venir bien des gens, et la chambre se trouva en un moment pleine de monde; la femme de chambre dit qu'il revenait un esprit ; mais ni l'une ni l'autre n'en voulut dire plus, et elles ne découvrirent rien, sinon qu'elles dirent, après que l'on leur eut demandé plusieurs fois ce qu'avait fait cet esprit, qu'il fallait qu'il eût été apothicaire.

La chambre d'Araminte était encore pleine de monde, lorsqu'il lui prit envie de rendre son remède, ce qu'il l'obligea de congédier à la fin ceux dont le secours commençait à lui être importun.

Lorsque tout le monde fut sorti de sa chambre, elle en prit à son aise, et n'ayant plus dans son corps ce qu'elle croyait qu'un esprit y eût mis, son émotion cessa; le soin de sa beauté lui fit oublier l'esprit, et elle se fit habiller pour sortir le soir.

Pendant que ces choses se passaient, Timante était chez une dame de grande qualité, où il était allé en sortant de chez

Araminte : l'aventure qui lui venait d'arriver, revenant sans cesse en sa mémoire, il ne pouvait s'empêcher de rire de fois à autre; et comme il vit que l'on le soupçonnait de rire de quelqu'un de la compagnie, il se crut obligé de dire ce qu'il venait de faire, mais sans nommer personne.

La gaieté ne régna jamais plus dans une compagnie qu'elle fit dans celle-là : chacun chercha dans son esprit celle à qui l'aventure était arrivée; on en soupçonna plusieurs, et Araminte ne manqua pas d'être du nombre.

Lorsque Araminte fut habillée, ne pouvant demeurer dans une chambre où elle croyait qu'il venait un esprit, elle fut rendre visite à Céphise, la dame chez laquelle était alors Timante. Il ne put s'empêcher de rire en la voyant entrer, ce qui fit aussitôt redoubler le soupçon que c'était à elle que l'aventure était arrivée. Comme Céphise était une personne de grande qualité, et que sa naissance lui donnait lieu de parler librement à celles qui étaient au-dessous d'elle, elle fit un compliment fort obligeant à Araminte; elle la loua sur sa bonne mine, mais elle lui dit ensuite adroitement qu'elle avait le teint trop frais pour n'avoir pas pris quelque lénitif.

Araminte s'en défendit en rougissant, Timante rougit aussi bien qu'elle, et, quoiqu'il mordît bien fort ses lèvres, il fut obligé de tourner la tête, de crainte qu'en le voyant rire Araminte ne soupçonnât quelque chose de ce qui s'était passé, ou ne crut du moins qu'il l'avait appris. Toutes ces choses firent croire à la compagnie que ses soupçons avaient été bien fondés.

Peu de temps après, la femme de chambre d'Araminte n'ayant pu s'empêcher de dire confidemment à une amie ce qui était arrivé à sa maîtresse, le bruit courut qu'un esprit follet avait donné un lénitif à Araminte; il fut bientôt répandu par toute la ville, ce qu'ayant appris Araminte, elle fut quelque temps sans sortir, parce que tout le monde la

regardait lorsqu'elle passait dans les rues. Ce bruit fut aussitôt suivi d'un autre, et ceux qui avaient soupçonné la vérité ne purent s'empêcher de dire les indices qu'ils en avaient : tellement que Timante fut mis à la place de l'esprit follet, ce qui fut cru facilement, la chose ayant plus de vraisemblance.

Cela n'empêcha pas notre galant apothicaire d'aller, comme il avait de coutume, rendre visite à Araminte, de peur que s'il y manquait il ne donnât lieu de croire que ce que l'on publiait était véritable.

Il fit donc résolution de l'aller voir, malgré les propos qui couraient, et de tout nier, si elle lui parlait de quelque chose; mais il ne fut pas plutôt sur le pas de sa porte, qu'il craignit qu'elle ne fût en colère contre lui, qu'il se sentit tout ému et qu'il connut, par le battement de son cœur, qu'il avait de l'amour pour elle; ce qui le fâcha d'autant plus qu'il savait qu'elle était aimée d'un nommé Licandre, qui pour lors était à la campagne. Il monta jusque dans sa chambre avec beaucoup d'émotion, et il n'eut pas plutôt jeté les yeux sur Araminte, qu'il crut voir dans toute sa personne des charmes qu'il n'y avait jamais remarqués. Cette pensée jeta dans son cœur un nouveau trouble qui l'empêcha d'abord de parler.

Araminte était de son côté aussi interdite que lui, et la pensée qu'elle avait que l'esprit n'était autre que Timante la rendait immobile; ils furent longtemps sans se parler et sans oser même s'entretenir des yeux, et s'apprendre par ce muet langage ce qu'ils avaient à se dire.

Araminte prit enfin la parole.

— Timante, dit-elle, j'ai beaucoup à me plaindre de vous, et... Elle s'arrêta à ce mot.

Timante, voyant qu'elle ne poursuivait point, lui dit :

— Madame, je ne sais pas de quoi vous avez à vous plaindre, car je vous proteste que je n'ai jamais eu d'autre intention que celle de vous servir.

— Il y a des services, répliqua-t-elle, que je ne voudrais pas recevoir de vous, et vous savez de quelle nature ils sont.

— Je voudrais, lui répondit Timante, avoir été assez heureux pour vous avoir servie, puisque en connaissant si les services que je vous aurais rendus vous auraient été agréables ou non, j'aurais su de quelle nature sont ceux que vous voulez que l'on vous rende.

— Ils ne sont pas, répartit Araminte, comme ceux que vous m'avez rendus.

Elle rougit en disant ces derniers mots : ce que Timante reconnut, mais il ne laissa pas de lui répondre, sans faire semblant d'avoir remarqué l'altération de son visage.

— Moi, madame, lui dit-il, je vous ai servie! Je voudrais avoir été assez heureux pour le faire; j'en ai toute ma vie eu le dessein, mais je n'en ai jamais pu trouver l'occasion.

— Vous savez bien vous en servir.

— Comme je ne l'ai jamais trouvée, reprit-il, je n'ai jamais pu m'en servir, et je souhaite qu'elle me soit favorable.

— L'occasion pourrait, interrompit Araminte, vous offrir des moyens de me servir, qui ne me seraient pas agréables, et peut-être même qu'elle l'a fait.

— Je ne sais, interrompit à son tour Timante, si elle l'a fait, mais je sais bien que je ne m'en suis pas encore aperçu.

— Il n'est plus temps de feindre, répondit Araminte en haussant la voix, je sais tout, et vous devez appréhender ma colère après ce que vous avez fait.

— Si je vous ai servie, comme vous me le voulez persuader, répartit Timante en souriant, je ne dois point appréhender votre colère, et vous êtes trop équitable pour vous plaindre.

— Je me plains toutefois, lui répondit-elle.

— Je ne crois pas que vous parliez sincèrement, répliqua Timante, et si je vous avais servie, j'attendrais plutôt votre reconnaissance que votre colère.

— Ne savez-vous pas bien, lui dit-elle, après avoir été quelque temps sans parler (ne sachant comment l'obliger d'avouer une chose qu'elle voyait bien qu'il ne voulait pas entendre, et qu'elle ne voulait pas expliquer entièrement), qu'il y a des services que l'on ne doit jamais rendre sans demander congé.

— Pour moi, je tiens, lui répondit-il, que ceux-là sont les plus grands.

— Voilà où je vous attendais, reprit Araminte, et vous avez raison d'être du nombre de ceux qui ne se veulent pas faire connnaître.

— Le service que vous dites que je vous ai rendu a sans doute quelque chose de plus particulier que les autres, puisqu'il n'est pas même connu de celui qui vous a servie; mais faites-m'en ressouvenir en me l'expliquant, et, si je le reconnais, je vous assure que je ne serai pas assez modeste pour le désavouer; mais je m'aperçois qu'il n'est connu ni de l'un ni de l'autre.

— Nous nous entendons bien, répliqua Araminte; mais puisque vous ne voulez pas avouer je veux bien passer à d'autres discours, après vous avoir fait savoir que je me ressouviendrai.

Comme il s'apprêtait à repartir, elle prit la parole et dit :

— N'avez-vous point ouï parler de l'histoire qu'on raconte d'un certain homme de qualité, qui a depuis peu donné un lavement à une dame.

Ce discours surprit Timante; il fut quelque temps sans y répondre, et dit ensuite, qu'il en avait ouï parler, mais qu'il avait de la peine à croire qu'elle fût véritable,

— Ce n'est pas ce que je vous veux demander, repartit Araminte; regardez-la comme fausse ou comme véritable, il ne m'importe, mais répondez-moi, je vous prie, à ce que je vous vais dire. Si vous vous étiez trouvé à la place de cet homme, qu'auriez vous fait?

— Ne m'y étant pas trouvé, je ne puis précisément vous le dire ; puisque je ne sais pas dans quelle humeur j'aurais alors été.

— Mais, dans quelle humeur seriez-vous présentement, si la même chose vous arrivait ?

— Il faudrait, répondit Timante, qu'elle m'arrivât, pour vous le dire ; la vue des objets donne des pensées que l'on n'aurait pas en un autre temps, de même que le péril inspire souvent de la valeur.

— Si vous ne voulez pas, lui répondit Araminte, me dire ce que vous auriez fait, dites-moi ce que vous croyez qu'un autre eût dû faire ?

— Pour cela, madame, je puis bien moins vous le dire ; je ne puis deviner ce qu'un autre aurait fait, puisque je ne sais pas ce que j'eusse fait moi-même.

— Je ne vous demande, répliqua la belle en s'échauffant, ni ce que vous auriez fait, ni comment un autre aurait agi, mais ce que vous ou un autre auriez dû faire ?

— Je crois, madame, qu'un homme du monde aurait offensé cette belle, en gardant trop de respect devant celui dont vous voulez parler, et en s'enfuyant crainte de le faire rougir. Cette fuite aurait marqué le peu de pouvoir de ses charmes. Il ne pouvait le laisser se morfondre en prenant le frais, et l'onction d'ailleurs se serait refroidie. Il s'est d'ailleurs retiré avec beaucoup de respect, et l'on ne saurait le blâmer d'avoir été trop civil ! Voilà, madame, quels sont mes sentiments sur ce sujet ; si j'eusse été à la place de ce galant apothicaire, j'eusse fait comme lui.

— Si c'est là votre sentiment, ce n'est pas celui de la personne à qui l'aventure est arrivée ; elle est fort en colère contre lui, et comme elle sait que vous êtes de ses plus particuliers amis, et que vous l'aimez autant que vous-même, elle vous prie, par ma bouche, non-seulement de ne la voir jamais, mais

de ne vous pas rencontrer dans les lieux où elle sera; et si vous ne satisfaites à ses ordres absolus, que je vous donne pour elle, je vous avertis, de sa part, qu'elle a de sûrs moyens pour vous faire obéir à ses commandements.

— Je suis prêt d'obéir, non pas que je craigne sa colère, mais puisque vous me l'ordonnez. Mais vous êtes bien rigoureuse de me vouloir punir si sévèrement d'un crime que je n'ai point commis; si toutefois la galanterie se peut nommer crime.

— Ressouvenez-vous, reprit Araminte, que je vous dis pour jamais adieu.

En proférant ces dernières paroles, elle entra dans un cabinet qui joignait sa chambre, et laissa Timante seul.

Après avoir fait réflexion sur tout ce qu'elle lui avait dit, il se persuada qu'elle savait la vérité et se résolut de tourner la chose en galanterie, et de s'excuser plutôt que de nier, prévoyant bien que si elle ne la savait pas absolument, elle ne pourrait manquer de l'apprendre bientôt.

Après avoir rêvé quelque temps, il aperçut de l'encre et du papier sur une table, et devant que sortir il écrivit un billet, qu'il laissa sur la table, en appuyant le papier contre la tapisserie, afin qu'il attirât les yeux.

Il fut à peine sorti, que Néophile entra. C'était une des bonnes amies d'Araminte qui avait l'humeur fort enjouée, et qui la venait voir souvent; elle ne fut pas plus tôt entrée qu'elle aperçut le papier que Timante venait d'écrire, et le lut tout entier.

Elle fit de si grands éclats de rire, et en lisant et après avoir lu, qu'elle obligea Araminte à sortir de son cabinet pour venir voir ce que c'était.

— Pourquoi riez-vous, dit Araminte?

— Néophile lui répondit qu'elle le devait bien savoir, puis-

qu'elle avait trouvé sur la table le papier qui la faisait tant rire.

Araminte repartit qu'elle ne l'avait jamais vu ; et Néophile lui dit alors, qu'elle ne devait pas ainsi faire avec ses amies, et qu'elle ne pouvait pas nier que l'aventure ne lui fût arrivée, puisqu'elle était sue de tout le monde.

— Du reste, ajouta-t-elle, puisque vous n'avez jamais vu le papier, il est raisonnable que vous en ayez lecture. Écoutez donc; et elle lut après cela ce qui suit :

A la Belle à qui j'ai donné un lénitif[1].

Vous me venez de parler d'une manière qui m'a fait assez connaître que vous ne m'avez pas voulu dire tout ce que vous savez. Je vois bien que vous voulez que je le devine; je le veux pour vous obliger, et pour vous épargner de me dire ce que vous ne m'osez expliquer.

Après cet aveu, je ne croirai pas, madame, que vous deviez vous plaindre de moi, et que vous me puissiez reprocher, avec justice, que je ne suis pas obligeant.

J'eus pitié de le voir s'ennuyer ; comme je savais ce qu'il attendait, je pris la liberté de le lui offrir. Et il le reçut tout à fait civilement.

Après lui avoir donné de quoi se rafraîchir, et conserver la fraîcheur de votre teint, je ne crois pas mériter votre colère.

TIMANTE.

Ce billet ne fit pas seulement sourire Araminte. Elle dit froidement à Néophile, lorsqu'elle eut achevé de le lire, qu'il fallait qu'il s'adressât à elle, et qu'elle ne l'avait point trouvé sur sa table. Néophile se défendit bien; elle fit voir à Araminte que l'écriture était encore fraîche, que le billet était

[1] Les billets, comme on l'a déjà vu par *Floridon*, jouent un grand rôle dans les nouvelles et les romans du dix-septième siècle. Racine, dans *Bajazet*, s'est conformé à la mode.

écrit sur du papier pareil à celui qui était encore sur la table. Mais Néophile sut si bien faire, dans la conversation, qu'elle contraignit Araminte d'avouer tout ce qui s'était passé et de lui en faire une confidence particulière. Lorsqu'elle eut tout appris, elle lui conseilla de ne faire que rire de cette petite disgrâce, de ne la point avouer tout à fait, mais aussi de ne s'en pas défendre, avec trop d'opiniâtreté, crainte de prêter à rire. Araminte suivit ces conseils, dont elle se trouva bien, et deux jours après elle reçut ce billet de Timante :

Timante à la cruelle Araminte.

Je ne sais ce que vous avez dit du billet que je laissai, il y a deux jours, sur votre table : il vous a dû faire connaître que je suis aussi sincère qu'obligeant.

Comme vous me fîtes savoir, la dernière fois que j'eus l'honneur de vous entretenir, que mes galanteries vous avaient déplu, je crois être obligé de vous dire que l'Amour vous a vengée. Mes pensées ne sont plus occupées qu'à chercher les moyens de vous faire approuver mon amour ; et quand je songe au rang que vous tenez dans le monde, j'ai peine à me persuader que vous daigniez baisser les yeux sur celui que vous ne regardez plus que comme un apothicaire. Mais si je puis obtenir la permission de vous aller voir, vous connaîtrez, en me voyant à vos genoux, que de tous ceux qui vous adorent, je suis le plus fidèle et le plus passionné.

TIMANTE.

Araminte ne put s'empêcher de rire. Elle ne fit toutefois point de réponse à la lettre, et se résolut de n'en faire aucune à toutes celles que lui écrirait Timante. Mais il n'avait pas dessein d'en demeurer là, car il lui écrivit quelque temps après la lettre suivante :

Timante à la belle et muette Araminte.

Je dois vouloir bien du mal à mes yeux et à mes mains puisqu'ils

sont cause que je n'ai pas la liberté de vous voir, et que vous ne répondez pas. Faut-il être si malheureux, pour avoir vu quelque chose de si beau! S'il se plaignait de moi, je me consolerais; mais je suis bien assuré qu'il ne vous a rien dit à mon désavantage; cependant vous vous obstinez à me maltraiter pour l'amour de lui, et me faites souffrir tous les maux de l'absence. Si vous continuez vos rigueurs, je vais pour vous appaiser, devenir tout de bon apothicaire; quand on saura la vérité, toutes les belles se voudront servir de moi, et si je puis parmi elles en trouver un aussi beau que le vôtre, j'aimerai celle qui le possédera.

TIMANTE.

Araminte trouva cette lettre tout à fait divertissante; mais elle ne fit point encore de réponse; ce qui obligea Timante à lui écrire pour la troisième et dernière fois.

Timante à la belle Araminte, si elle vit encore.

Si vous êtes au monde, je suis résolu de vous quereller; et je ne vous pardonnerai les peines que vous me faites souffrir qu'en cas que vous soyez morte. C'est trop prendre ses intérêts, car il ne se plaint point, il est aveugle et sourd, il ne m'a point vu, il ne me peut reconnaître, il a cru avoir reçu de votre femme de chambre le service qui fait tant de bruit, qui m'empêche de vous voir, et qui loin de vous rafraîchir vous échauffe tant contre moi. Craignez que pour vous punir je ne parle contre lui, tout innocent qu'il est. Si vous êtes morte, ce billet ne vous doit point fâcher; et si vous vivez, songez à ressusciter un mort, que vos cruels commandements ont fait mourir.

TIMANTE.

Timante n'ayant point eu de réponse de cette lettre, non plus que des autres se lassa d'écrire, et se résolut de chercher d'autres moyens pour renouer avec Araminte. Il n'en trouva point de plus propre que celui de découvrir sa passion à Néophile, qu'il savait une de ses plus particulières amies. Elle lui

promit de le servir, et voici ce qu'elle fit pour en venir à bout.

Elle fit trouver Timante chez elle, un jour qu'elle savait qu'Araminte y devait venir, et l'ayant fait cacher dans un coin de la chambre, elle dit à cette belle qu'elle avait une prière à lui faire; mais qu'avant de lui dire ce qu'elle souhaitait, elle voulait qu'elle l'assurât qu'elle obtiendrait sa demande. Araminte le lui promit, et Néophile fut à l'instant quérir Timante, qu'elle lui amena.

— La grâce que je vous demande, lui dit-elle, en lui présentant cet amant, c'est de pardonner à Timante, et de lui permettre dorénavant de vous voir, il vous aime avec beaucoup d'ardeur, et comme il n'a pas moins d'enjouement que d'esprit, sa conversation vous doit plaire.

Timante se jeta alors à ses genoux, et lui dit les choses du monde les plus tendres et les plus passionnées. Araminte fut d'abord si surprise, qu'elle ne sut que répondre; mais quand elle fut un peu revenue de son étonnement, et qu'elle voulut prendre la parole, le souvenir du service que Timante lui avait rendu, rentrant tout à coup dans sa pensée, lui fit baisser les yeux; elle résolut cependant de faire un effort.

— Timante, l'amitié que je porte à Néophile, m'oblige à vous pardonner; mais comme je ne puis vous voir sans rougir, si vous m'aimez comme vous le dites, vous devez épargner cette peine à ma pudeur, et ne me voir jamais.

— Ah! madame, lui répondit Timante, savez-vous bien ce que vous demandez; croyez-vous qu'un amant vous puisse témoigner son amour par des marques d'indifférence?

— Ne m'en demandez pas davantage, dit alors Araminte, si vous m'obéissez vous trouverez le moyen de me plaire.

Timante, connut bien qu'il avait mis l'affaire en meilleur état qu'il ne s'était imaginé. Il promit à Araminte qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour lui obéir, et cette belle voyant la

déférence qu'il avait pour ses ordres, lui promit qu'elle le verrait, lorsque l'on ne parlerait plus de sa faute.

Nos deux amants commençaient à être en assez bonne intelligence, comme on l'a pu connaître par leur entretien. Néophile s'en était déjà aperçue, et l'avait quelques jours après fait avouer à son amie, lorsque Licandre, qu'elle n'estimait pas beaucoup, et qui se piquait ouvertement de soupirer pour elle, arriva de la campagne où quelques affaires pressantes l'avaient appellé.

Il apprit à son retour la plaisante aventure, qui bien loin de le faire rire lui causa tous les transports dont un jaloux est capable.

Il fit dessein de faire repentir Timante de sa témérité, et se résolut de s'en plaindre à Araminte, ce qu'il ne manqua point de faire dès la première visite, qu'il lui rendit depuis son retour.

Après qu'il l'eut saluée, et lui eut demandé des nouvelles de sa santé, Araminte lui répondit qu'elle était en bon état.

— Je n'en ai point douté, dit-il, car j'ai appris que les lavements vous font bien.

— Si j'en prends, dit Araminte, je puis vous assurer d'une chose, c'est que ce n'est point pour vous plaire.

— Je sais que si vous n'avez pas dessein de me plaire, vous souhaitez de plaire à d'autres, car vous en prenez de la main du premier venu.

— Si j'en reçois du premier venu, je n'en recevrai, du moins, jamais de vous.

— C'est un honneur, lui repartit-il, où je n'aspire point, et que je laisse à mes rivaux. Je ne me pique point d'être bon apothicaire, et je ne vous servirais pas si bien que Timante.

Sur ce, il sortit, mal satisfait de sa visite, et résolut de faire mettre l'épée à la main de Timante. Il se leva le lendemain avec le même dessein et fut autour de son logis pour l'attendre.

Il eut à peine attendu une heure qu'il le vit sortir : il le suivit d'assez loin, et lorsqu'il fut dans une petite rue où il passait d'ordinaire peu de monde, il courut à lui l'épée à la main, et lui cria d'assez loin de se défendre.

Timante ne se le fit pas dire deux fois, et le reçut d'une manière qui lui fit connaître qu'il ne triompherait pas facilement. Ils se battirent longtemps avec pareil avantage; mais enfin la victoire se déclara pour Timante ; il tira du sang à son ennemi, et lui en eût peut-être fait perdre davantage, s'ils n'essent pas été séparés par les passants.

Bien que le combat ne fût qu'une rencontre, ils appréhendèrent la rigueur des lois, et chacun fut de son côté se cacher chez ses amis, jusqu'à ce que leur affaire fut accommodée, ou qu'ils recommençassent à se battre.

Il est aisé de s'imaginer qu'ils n'étaient pas tous deux agités des mêmes pensées; Licandre était au désespoir de s'être battu pour un lavement, et Timante méditait une lettre pour Araminte, qu'il lui envoya dès le jour même. Elle contenait ces paroles :

A la Belle que je n'ose voir.

Je ne puis ressentir de joie de ma victoire, jusqu'à ce que je sache de quel œil vous la voyez ; si vous n'en êtes point fâchée, je m'en réjouirai, et si vous en montrez le moindre dépit, j'en mourrai de regret, puisque je suis résolu de me conformer en tout à vôtre volonté, et de n'avoir jamais d'autres sentiments que les vôtres. Comme je ne cherche qu'à vous divertir et à vous plaire, j'ai consulté longtemps si je vous enverrais une galanterie, que mon loisir m'a fait enfanter, mais la crainte qu'elle ne vous déplût m'a empêché de le faire.

TIMANTE.

Araminte reçut cette lettre avec beaucoup de joie. Elle ne fit toutefois point de réponse, mais elle fit dire à Timante

qu'elle souhaitait de voir cet enfant de son loisir. Timante la satisfit aussitôt, et lui envoya une pièce faite à la louange de ce que vous savez, à laquelle on pourrait donner le nom de Panégyrique, et qui disait ainsi :

Je ne vis jamais rien de si beau, ni qui ait tant de belles et avantageuses qualités. Il est aveugle aussi bien que l'Amour, et il a tant de discrétion qu'il ne dit jamais rien de ce qui se fait devant lui. Il est d'une grosseur raisonnable. Je le crois ferme et douillet. Sa beauté est sans artifice, et bien qu'il paraisse de lys et de roses, je ne crois pas qu'il mette du fard. Il ne dépense ni en mouches, ni en miroirs de poche. Il parle quelquefois, mais seulement lorsqu'il n'est pas en son pouvoir de se taire. L'on dit qu'il ne s'explique qu'en soupirant, et que ses soupirs ne diffèrent en rien des soupirs ordinaires, sinon qu'ils durent quelquefois plus longtemps. Je ne chercherai point à le faire soupirer pour moi, et ne ferai que soupirer pour vous.

TIMANTE.

Cette galanterie fit rire Araminte. Elle voulut néanmoins s'en fâcher, mais elle n'en put venir à bout ; elle pardonna à Timante, et lui promit bien d'oublier Licandre.

Elle venait de prendre cette résolution, lorsque Néophile arriva chez elle, et lui vint parler de mariage, de la part de Timante. Comme elle pouvait disposer d'elle-même, elle s'y résolut par plusieurs raisons, parcequ'elle commençait à l'aimer, et qu'elle haïssait Licandre pour ce qu'il était jaloux et brutal. Ces considérations ne furent pas toutefois les seules qui lui firent accepter cette offre : elle se persuada qu'elle ne pouvait avoir un autre mari que Timante, parce qu'un mari seul pouvait se vanter d'avoir vu ce qu'il avait vu.

Ce fut la première fois qu'un lavement fit faire un mariage, et l'on en parla longtemps à Paris.

GERARD BONTEMPS

Le nom ci-dessus est un pseudonyme comme Verboquet le Généreux, et nous ne savons pas davantage à quel écrivain il appartient. Il se trouve sur le titre d'un recueil intitulé : *La Galerie des curieux, contenant les chefs-d'œuvre des plus excellents railleurs de ce temps-ci*, 1646, à Paris. Le conte que nous reproduisons ici est une protestation satirique contre la vogue dont jouissaient les Pythonisses et les sorciers, auxquels succédèrent les empoisonneuses, de 1670 à 1680.

LE MATHÉMATICIEN ET LE VEAU D'OR.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que plusieurs se sont embéguinés de l'espérance de trouver des trésors. Les anciens nous ont laissé par écrit quelques moyens pour parvenir à ce dessein. Georges Agricolle, dans son vieil traité intitulé *De la chose métallique*, parle d'une certaine verge ou baguette de coudre [1], qui répond à l'or et aux autres six métaux, comme

[1] Il s'agit ici de la baguette divinatoire à laquelle on attribuait, non seulement la propriété de découvrir les trésors, mais aussi celle de signaler les assassins. Quand un meurtre avait été commis, on n'avait, disait-on, qu'à se rendre à l'endroit où la victime avait été frappée, en tenant la baguette très-légèrement entre les deux doigts. Celle-ci se di-

le fer répond à l'aimant. Cardan propose une chandelle faite de la graisse de quelque homme mort, qui pendant sa vie aurait été grandement cupide de richesses, laquelle, comme il assure, pétille et s'éteint en approchant de l'endroit du trésor. Voilà de belles baguettes; mais celle que j'expose ici de point en point est si gentille et si pleine de subtilité que vous agréerez ce tableau, comme je crois.

Un mathématicien qui savait la composition du miroir sans fin, apprenant que dans l'une des principales villes de ce royaume était un trésor caché dans un ancien amphithéâtre, vint là et se logea auprès, où il creusa assez avant dans la terre, et y mit un grand coffre garni au dedans de plusieurs miroirs, qui faisant réflexion les uns aux autres de la chose qu'on mettait au milieu en multipliaient de tous côtés les images à l'infini. De sorte qu'il y mit des médailles, des vaisseaux [1], et quelques chaînes de cuivre doré, puis couvrit cela d'une belle pierre plate, et fit entendre à cinq ou six des principaux de la ville qu'il se faisait fort de trouver le trésor que l'on croyait dans l'amphithéâtre. Or, pour leur donner quelque espérance et assurance de son pouvoir, il leur fit plusieurs gentillesses de mathématiques, comme les ombres des passants par la rue dans une chambre bien bouchée de toutes les ouvertures, et autres semblables curiosités. Ces messieurs commencèrent d'ouvrir l'oreille à ses promesses, et pour l'obliger à leur mettre en main le trésor lui donnèrent habits, cheval et argent. Ce maître docteur, pour leur en crocheter une bonne somme, les fit venir la nuit dans l'amphithéâtre, où éclairés de quelques flambeaux qu'il avait faits à sa fantaisie afin qu'ils ne rendissent qu'une lumière sombre

rigeait vers le meurtrier, comme l'aiguille aimantée vers l'étoile polaire. Fût-il au bout du monde, la baguette indiquait toujours la route qu'il avait suivie, et les endroits où il avait posé le pied.

[1] C'est-à-dire de la vaisselle.

et bleuâtre, ils virent d'assez loin le dedans du coffre, le mathématicien ayant auparavant levé la pierre avec force suffumigations, déprécations et feintes conjurations. Lors ces messieurs, voyant ce grand nombre de médailles, vaisseaux et chaînes demandèrent de s'en approcher; mais il leur fit entendre que les démons qui les gardaient se mettraient en fureur et les engloutiraient. Il leur promit que dans un mois, ils auraient le trésor qu'ils avaient vu, comme aussi un veau d'or d'un prix inestimable, qui était sous le trésor à cinquante pieds de profond, mais que pour chasser les esprits qui en étaient les gardiens et les empêcher de l'emporter ailleurs, il fallait qu'il eût une pierre que l'on ne trouve qu'au bord de la mer océane, et que par la vertu de cette pierre, il rendrait les esprits impuissants et leur donnerait la fuite; il les priait, pour faire ce voyage, contribuer et fournir aux frais, les assurant qu'ils s'en récompenseraient au centuple sur le gros du trésor. Ils lui donnent donc cinq cents écus : il part, mais comme les gens qui s'en vont dans l'autre monde, pour ne pas revenir.

Ces messieurs l'attendaient, et comme ils n'en apprenaient aucune nouvelle, ils en parlaient entre eux sur la place du Change, quand un bourgeois qui portait les armes d'Actéon s'approcha d'eux et dit en gaussant :

— Eh bien, messieurs, si vous eussiez trouvé le veau d'or, qu'en eussiez-vous fait?

L'un d'eux lui répondit sur-le-champ :

— Nous vous en aurions gardé les cornes.

LE MARI DISSIMULÉ.

Un gentilhomme avait pour femme une jeune et belle demoiselle qui en prenait de tous côtés; il en apprit quelque

chose d'un sien frère, et plus qu'il n'en désirait savoir. Ce frère lui montra qu'il fallait s'en défaire, et, se consultant ensemble, ils ne trouvèrent autre invention que de la mener à quelque lieu loin de là, sous prétexte de visiter leurs parents, et que passant par une rivière qui était leur chemin, on la laisserait là pour éteindre ses flammes et boire son saoul. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le frère la mène en trousse, et quand il est au milieu de l'eau, il donne de bons coups d'éperon à son cheval, lâche la ceinture où madame assurait sa main, et vous la jette dans l'eau, en attendant le jour du jugement. Le mari qui avait passé le premier, fait semblant de s'arracher les cheveux et la barbe, criant à haute voix :

— Je perds ma femme, il faut que je me perde avec elle.

Le frère criait de son côté :

— *Au secours ! au secours !*

Ceux qui passaient près de là y accoururent ; mais apprenant ce que c'était, ils n'en firent pas grand état, et c'est de ce jour que l'on a dit : « Ce n'est rien, ce n'est qu'une femme qui se noie. »

LA PROCESSION.

Maître Jean Regnault, savetier de la ville de Troyes, se promenant le jour de la Fête-Dieu par ladite ville, se trouva dans la grande rue, ainsi[1] que la procession passait. Il s'agenouilla aussitôt et se mit en devoir de faire sa dévotion ; mais comme il était en cette action, il reconnut que quatre sergents de ladite ville portaient les quatre coins du ciel. Aussitôt, comme transporté d'étonnement, il s'écria :

— Hélas ! mon Dieu, qu'avez-vous fait de nouveau ! Autre-

[1] *Ainsi que*, dans notre vieille langue, a souvent la même signification que *pendant que*.

fois vous avez été mis entre deux larrons, et vous voilà maintenant entre quatre.

LE GLORIEUX ET LE GENTILHOMME.

On disait à Eunigag qu'un certain glorieux avait disputé contre un gentilhomme, et que lorsqu'on lui montrait que celui auquel il avait affaire était de noble extraction et du bois dont on fait les gentilshommes, Eunigag ne put se tenir de dire :

— Il est vrai, mais quand on le fit le bois se trouva pourri.

LES DIVERTISSEMENTS CURIEUX[1]

Ce livre rentre dans la même catégorie que celui qui précède; c'est un recueil de facéties, de contes et bons mots. Il y en a qui ne se trouvent que là, d'autres qui sont tirés des autres volumes du même genre.

Une jeune femme trouva, la première nuit de ses noces, tel goût au déduit, qu'elle obligea son mari à y mettre toutes ses forces. Au bout de huit ou dix jours, la femme se plaignit qu'il n'était plus comme au commencement; mais il lui dit :

— Comment, ma mie, pensez-vous que les choses pussent toujours durer? Ne voyez-vous pas que le hoyau de notre jardinier, encore qu'il soit de fer, avec le temps s'use et que de fois à l'autre il le faut refaire. Je vous laisse à penser si ceci, qui n'est pas de fer, peut résister sans aller à l'ouvrier. Si votre père m'eût baillé l'argent de notre mariage, j'aurais eu de quoi faire la réparation.

La femme qui était simple le crut, et demanda s'il fallait beaucoup d'argent pour cela.

— Oui vrayment, ma mie, car on ne trouve pas quantité d'ouvriers experts en cela, et les habiles se font bien payer.

— J'ai, dit la femme, environ quarante écus en or, qu'il y

[1] Lyon, 1634.

a longtemps que je garde et que j'avais durant que j'étais fille. J'aime mieux, si cela suffit, vous les donner pour cela.

Le mari, qui ne demandait pas mieux que d'aller se promener quelques jours pour reprendre haleine, dit qu'il croyait que cela était plus que suffisant. Il prend cet argent et va se promener douze ou quinze jours à la campagne, faisant grande chère aux dépens de sa femme.

Quand il fut bien refait, il revint : sa femme connut bien qu'il était en meilleur état, et lui demanda combien il avait coûté?

— Comment, dit-il, combien il a coûté? L'ouvrier ayant vu cela dont je m'étais servi en l'état où il était, m'a dit qu'il était tellement usé qu'on n'en pourrait jamais rien faire qui vaille, de sorte qu'il m'en a fallu acheter un tout neuf, qui me coûte bien de l'argent. Je lui ai baillé quarante écus et il m'a fait crédit du reste.

— Et qu'avez-vous fait du vieil? dit la femme.

— Qu'en eussé-je fait? Je l'ai laissé là.

— Vraiment, mon ami, lui dit-elle, puisque cela est si cher, vous deviez l'avoir rapporté; il eût encore bien servi.

LES PROPOS D'ARLEQUIN

Sous le règne de Henri III, une troupe de comédiens italiens vint donner des représentations à Paris; l'un de ces comédiens, celui qui avait le privilége de plaire le mieux au public fut très-bien accueilli par la famille de Harlay, qui comptait alors parmi ses membres le célèbre Achille de Harlay. Ses camarades lui donnèrent à cause de l'amitié que lui avait témoignée cette famille le surnom d'*Harlequino*, c'est-à-dire petit Harlay. Les Parisiens en françisant ce surnom en firent *arlequin*, et c'est ainsi que le nom de l'un de nos plus grands magistrats est devenu en se transformant le nom du bouffon le plus trivial de la scène moderne.

Le comédien du xvi^e^ siècle a laissé de nombreux descendants en ligne directe, qui ont charmé les spectateurs des théâtres populaires, sous la régence et sous Louis XV. Il a aussi laisé des collatéraux qui ont quitté son masque noir, sa batte et son habit bariolé, pour prendre le sac blanc et le visage enfariné de Paillasse, mais à son tour Paillasse est mort avec Debureau. Polichinelle se meurt, et bientôt de tous ces joyeux compères il ne restera qu'un souvenir perdu dans de vieux livres. C'est à l'un de ces livres, l'*Arlequiniana*, ue nous avons emprunté ce qui suit :

LE CHOCOLAT.

Un des plaisirs des dames espagnoles, c'est de se donner tour à tour du chocolat. Un jour se rencontrant cinq ou six

ensemble, elles trouvèrent le chocolat si bon que l'une de la compagnie dit qu'elle voudrait bien qu'il y eût du péché à en prendre, pour qu'elle le trouvât plus excellent.

LE COCHER DU PAPE.

Vous connaissez M. G., c'est un parfait honnête homme ; il eut envie un jour d'aller à Versailles et prit un carrosse pour toute la journée, c'était un dimanche. En passant par Chatou devant la porte de l'église, voyant qu'on allait commencer vêpres, il descendit de carrosse et entra pour les entendre. Il manquait un chappier, à cause que le maître d'école qui avait accoutumé de porter la chappe était tombé malade une heure auparavant. Le cocher de M. G. s'offrit pour le remplacer, il laissa son carrose devant l'église et les vêpres commencèrent. Comme on les continuait, il prit envie aux chevaux de s'en aller ; on le vint dire au cocher qui sans penser qu'il portait chappe, courut après pour les arrêter; ils étaient déjà assez loin, mais il les attrapa et monta sur son siége toujours avec la chappe. Comme il revenait, M. le cardinal de... s'en allait à quelque endroit; il avait alors un cocher qui ayant toujours ouï donner au pape le nom de Saint-Père, s'était imaginé que ses gens ne devaient le servir qu'avec des habits semblables à ceux que l'on porte dans les cérémonies de l'église. Comme ce cocher vit venir l'autre avec une chappe, il s'arrêta aussitôt, et descendant de son siége, il se mit à genoux. Le cardinal mettant la tête à la portière lui demanda ce qu'il faisait :

— Monseigneur, dit-il, voici le cocher du pape qui va passer et je me suis mis à genoux pour recevoir sa bénédiction.

LES ENFANTS DE BONNE MAISON.

Une femme galante — il y a plus de quarante ans qu'elle est morte — changeait souvent d'amants et n'en voulait que de qualité. Ses enfants ne faisaient que des malhonnêtetés continuelles, et comme une de ses amies cherchait à la consoler d'avoir de pareils fils :

— Je n'ai rien, dit-elle, à me reprocher là-dessus; toute ma vie j'ai fait ce que j'ai pu pour mettre d'honnêtes gens dans cette famille, je n'en ai pu venir à bout, ce n'est pas ma faute.

LA DEMOISELLE COMPATISSANTE.

Un gentilhomme aimait une fille jolie et bien faite; il fut trois ans à la voir et à la contempler toujours avec le dessein de lui déclarer son amour, mais sans oser lui parler. Il fit même une fois quatre lieues pour cette expédition, et revint sans lui rien dire. A la fin ayant pris une résolution, il lui déclara qu'il l'aimait et qu'il souffrait beaucoup.

— Depuis quand souffrez-vous, lui demanda la demoiselle?

— Depuis trois ans, répondit-il en tremblant.

— Que n'avez-vous parlé plus tôt, je vous aurais évité bien de la peine.

L'OURS ET LES FLAGELLANTS.

Au temps où les confréries se donnaient la discipline en carême, il y avait dans une certaine ville d'Italie une confrérie de pénitents. Un pâtissier de cette ville avait un ours ap-

privoisé qui allait partout sans faire mal à personne. Un soir, rôdant dans la rue et trouvant la porte de la chapelle ouverte, il y entra et s'endormit en un coin. Quand les confrères furent entrés, ils fermèrent la porte, et après une petite exhortation qu'on leur faisait près de l'autel, ils se répandaient tous dans la chapelle. On cachait la lumière dans un endroit; les plus zélés se disciplinaient et les autres attendaient paisiblement que la cérémonie fût achevée. Le cliquetis des coups éveilla l'ours qui voulut sortir de la chapelle. Comme il n'y voyait point, il se leva tout droit, et marchant en cette posture, il trouva en son chemin de ces pénitents qui avaient leurs chausses bas et qui se disciplinaient sur le derrière. L'ours mettait la patte dessus pour voir ce que c'était, et comme il était apprivoisé il se la laissait toucher. D'un derrière il passait à un autre. Enfin il fit si grande peur qu'on soupçonna que ce ne fût le diable qui venait les détourner de leur dévotion. Ils commencèrent par se le dire tout bas à l'oreille, mais ils n'en doutèrent plus lorsque l'ours marchant du côté de la lumière, les confrères virent son ombre sur la muraille. Alors ils ouvrirent la porte, et tandis que l'ours s'en allait, marchant toujours sur les pattes de derrière, ils se mirent à courir dans la rue, tenant leurs chausses et criant : *il diavolo.*

ROGER DE RABUTIN, COMTE DE BUSSY

Écrivain plein de verve et de naturel, vaillant soldat et railleur impitoyable, Bussy Rabutin, né en 1618, dans le Nivernais, de la même famille que madame de Sévigné, fut élevé chez les jésuites d'Autun ; il était en train de terminer ses études à Paris, au collége de Clermont, lorsqu'il fut appelé en 1634 à commander une compagnie dans le régiment de son père. Devenu colonel de ce régiment en 1641, il le laissa se livrer à de tels faits d'indiscipline, qu'on l'envoya passer cinq ou six mois à la Bastille. Quand ses arrêts furent levés, il entra comme lieutenant dans les chevau-légers de Condé, fit campagne en Hollande et en Espagne, et pour se distraire des fatigues de la guerre, il enleva une riche veuve, madame de Miramion, qu'il voulait épouser d'abord, mais dont il fut bientôt contraint de se séparer. Sous la première Fronde, il fut du parti de Condé, sous la seconde, il fut du parti du roi, et prit sous les ordres de Turenne une grande part à la victoire des Dunes.

Sous le titre d'*Histoire amoureuse des Gaules*, Bussy avait composé, pour son plaisir et celui de quelques intimes une sorte de roman satirique contre des dames de la cour, « véritablement sans dessein, c'est lui-même qui nous l'apprend dans une lettre au marquis de Saint-Aignan, d'en faire mauvais usage contre les intéressés » ; des copies manuscrites en furent prises à son insu, le roi en eut connaissance, et l'auteur fut une seconde fois mis à la bastille, en 1663. Rendu l'année suivante à la liberté, il se retira dans sa terre en Bourgogne et ce fut là qu'il réunit sa correspondance, l'un des livres les plus piquants du siècle de Louis XIV. Outre l'*Histoire*

amoureuse et la *Correspondance*, dont une excellente édition a été donnée en 1857, par M. Ludovic Lalanne[1], on a de cet écrivain un *Discours à ses enfants* et une *Histoire généalogique de la maison de Rabutin*, publiée pour la première fois en 1867, par M. H. Beaune. L'*Histoire amoureuse*, éditée par M. Paul Boiteau, se trouve aussi dans la Bibliothèque elzévirienne; elle est accompagnée de romans historico-satiriques, annotés très curieusement par M. Livet.

Ainsi que l'a dit dans son épitaphe, Louise de Rabutin, comtesse d'Alets, sa fille, « il joignit toutes les grâces du discours à toutes celles de sa personne, et fut l'auteur d'un genre d'écrire inconnu jusqu'à lui. L'Académie française crut s'honorer en lui offrant une place d'académicien. »

MADAME D'OLONNE[2].

Sous le règne de Louis XIV, la guerre, qui durait depuis vingt ans n'empêchait pas qu'on ne fît quelquefois l'amour; mais, comme la cour n'était remplie que de vieux cavaliers insensibles ou de jeunes nés dans le bruit des armes et que ce métier avait rendus brutaux, cela avait fait la plupart des dames un peu moins modestes qu'autrefois, et, voyant qu'elles eussent langui dans l'oisiveté si elles n'eussent fait des avances, ou du moins si elles eussent été cruelles, il y en avait beaucoup de pitoyables, et quelques-unes effrontées.

Portrait de Madame d'Olonne.

Madame d'Olonne était de ces dernières. Elle avait le visage rond, le nez bien fait, la bouche petite, les yeux brillants et

[1] *Bibliothèque Charpentier*, 6 vol. in-18.

[2] Madame d'Olonne, née Catherine-Henriette d'Angennes, fille aînée du marquis de la Loupe, l'une des plus belles personnes de France, d'après Guy Joly, morte en 1714, dans un âge très-avancé; en écrivant sa biographie romanesque, Bussy n'a point exagéré l'effronterie de sa vie galante.

fins, et les traits délicats. Le rire qui embellit tout le monde, faisait en elle un effet tout contraire. Elle avait les cheveux d'un châtain clair, le teint admirable, la gorge, les mains et les bras bien faits; elle avait la taille grossière, et, sans son visage, on ne lui aurait pas pardonné son air. Cela fit dire à ses flatteurs quand elle commença à paraître, qu'elle avait assurément le corps bien fait; qui est ce que disent ordinairement ceux qui veulent excuser les femmes qui ont trop d'embonpoint. Cependant celle-ci fut trop sincère en cette rencontre pour laisser les gens dans l'erreur; elle éclaircit du contraire qui voulut, et il ne tint pas à elle qu'elle ne désabusât tout le monde.

Madame d'Olonne avait l'esprit vif et plaisant quand elle était libre. Elle était peu sincère, inégale, étourdie, peu méchante; elle aimait les plaisirs jusqu'à la débauche, et il y avait de l'emportement dans ses moindres divertissements. Sa beauté, autant que son bien, quoiqu'il ne fût pas médiocre, obligea d'Olonne[1] à la rechercher en mariage. Cela ne dura pas longtemps : d'Olonne, qui était un homme de qualité et de grands biens fut reçu agréablement de madame de la Louppe, et il n'eut pas le loisir de soupirer pour des charmes qui avaient fait deux ans durant tous les souhaits de toute la cour.

Ce mariage étant achevé, les amants qui avaient voulu être mariés se retirèrent, et il en revint d'autres qui ne voulaient être qu'aimés. L'un des premiers qui se présenta fut Beuvron, à qui le voisinage de madame d'Olonne donnait plus de commodité de la voir. Cette raison fut cause qu'il l'aima assez longtemps sans qu'on s'en aperçût, et je crois que cet amour eût toujours été caché si Beuvron n'eût jamais eu de rivaux; mais le duc de Candale, étant devenu amoureux de madame

[1] Louis de la Trémoille, comte d'Olonne, mort en 1686.

d'Olonne, découvrit bientôt ce qui demeurait caché faute de gens intéressés. Ce n'est pas que d'Olonne n'aimât pas sa femme ; mais les maris s'apprivoisent, et jamais les amants : et la jalousie de ceux-ci est mille fois plus pénétrante que celle des autres. Cela fit donc que le duc de Candale vit des choses que d'Olonne ne voyait pas, et qu'il n'a jamais vues, car il est encore à savoir que Beuvron ait aimé sa femme.

Portrait de M. de Beuvron[1].

Beuvron avait les yeux noirs, le nez bien fait, la bouche petite et le visage long, les cheveux fort noirs, longs et épais, la taille belle. Il avait assez d'esprit; ce n'était pas de ces gens qui brillent dans les conversations, mais il était homme de bon sens et d'honneur, quoique naturellement il eût aversion pour la guerre. Étant donc devenu amoureux de madame d'Olonne, il chercha les moyens de lui découvrir son amour. Leur voisinage à Paris lui en donnait assez d'occasions ; mais la légèreté qu'elle témoignait en toute chose lui faisait appréhender de s'embarquer avec elle. Enfin s'étant trouvé un jour en tête-à-tête :

— Si je ne voulais, lui dit-il, madame, que vous fussiez savoir que je vous aime, je n'aurais que faire de vous parler, mes soins et mes regards vous ont assez dit ce que je sens pour vous ; mais, comme il faut, madame, que vous répondiez à ma passion, il est nécessaire que je la découvre et que je vous assure en même temps que, soit que vous m'aimiez ou que vous ne m'aimiez pas, je suis résolu de vous aimer toute ma vie.

— Je vous avoue, monsieur, répondit madame d'Olonne, que ce n'est pas d'aujourd'hui que je reconnais que vous

[1] François d'Harcourt, marquis de Beuvron, né en 1598, mort en 1658.

m'aimez, et, quoique vous ne m'en ayez pas parlé, je n'ai laissé de vous tenir compte de tout ce que vous avez fait pour moi dès le premier moment que vous m'avez vue ; et cela me doit servir d'excuse quand je vous avouerai que je vous aime. Ne m'en estimez donc pas moins, puisqu'il y a assez longtemps que je vous entends soupirer ; et que quand même on pourrait trouver quelque chose à redire à mon peu de résistance, ce serait une marque de la force de votre mérite plutôt que de ma facilité.

Après cet aveu, l'on peut bien juger que la dame ne fut pas longtemps sans donner au cavalier les dernières faveurs. Cela dura quatre ou cinq mois sans fracas de part ni d'autre ; mais enfin la beauté de madame d'Olonne faisait trop de bruit, et cette conquête promettait trop de gloire en apparence à celui qui la ferait, pour qu'on laissât Beuvron en repos. Le duc de Candale, qui était l'homme de la cour le mieux fait, crut qu'il ne manquait rien à sa réputation que d'être aimé de la plus belle femme du royaume ; il résolut donc à l'armée, trois mois après la campagne, d'être amoureux d'elle sitôt qu'il la verrait et fit voir par une grande passion qu'il eut ensuite pour elle, qu'elles ne sont pas toujours des coups du ciel et de la fortune.

Portrait de M. le duc de Candale[1].

Le duc de Candale avait les yeux bleus, le nez bien fait, les traits irréguliers, la bouche grande et désagréable, mais de fort belles dents, les cheveux blonds dorés, en la plus grande quantité du monde ; sa taille était admirable ; il s'habillait bien, et les plus propres tâchaient de l'imiter ; il avait l'air d'un

[1] Louis-Charles-Gaston de Nogaret et de Foix, duc de Candale, petit-fils de Henri IV, par l'une des maîtresses de ce prince, né en 1627, mort en 1658.

homme de grande qualité. Il tenait un des premiers rangs en France : il était duc et pair, gouverneur de Bourgogne, conjointement avec son père et seul gouverneur de l'Auvergne, et colonel général de l'infanterie française. Le génie en était médiocre ; mais, dans ses premiers amours, il était tombé entre les mains d'une dame qui avait infiniment d'esprit, et, comme ils s'étaient fort aimés, elle avait pris tant de soin de le dresser, et lui de plaire à elle, que l'art avait passé la nature, et qu'il était bien plus honnête homme[1] que mille gens qui avaient bien plus d'esprit que lui.

Étant donc de retour de Catalogne, où il avait commandé l'armée sous l'autorité du prince de Conty, il commença de témoigner à madame d'Olonne, par mille empressements, l'amour qu'il avait pour elle, dans la pensée qu'il eut qu'elle n'eût jamais rien aimé. Voyant qu'elle ne répondait point à sa passion, il résolut de la lui apprendre de manière qu'elle ne pût faire semblant de l'ignorer ; mais comme il avait pour toutes les femmes un respect qui tenait un peu de la honte, il aima mieux écrire à madame d'Olonne que lui parler.

Billet.

Je suis au désespoir, madame, que toutes les déclarations d'amour se ressemblent, et qu'il y ait quelquefois tant de différence dans les sentiments ; je sens bien que je vous aime plus que tout le monde n'a accoutumé d'aimer, et je ne sçaurais vous le dire que comme tout le monde vous le dit. Ne prenez donc pas garde à mes paroles, qui sont faibles et qui peuvent être trompeuses, mais faites réflexion, s'il vous plaît, à la conduite que je vais avoir pour vous et, si elle vous témoigne que pour la continuer longtemps de même force il faut être vivement touché, rendez-vous à ses témoignages, et croyez que puisque je vous aime si fort n'étant point aimé de vous,

[1] Honnête homme du dix-septième siècle signifiait — homme aimable et de bonnes façons.

je vous adorerai quand vous m'aurez obligé à avoir de la reconnaissance.

Madame d'Olonne ayant lu ce billet, y fit cette réponse :

Billet.

S'il y a quelque chose qui vous empêche d'être cru quand vous parlez de votre amour, ce n'est pas qu'il importune, c'est que vous en parlez trop bien : d'ordinaire les grandes passions sont plus confuses, et il semble que vous écrivez comme un homme qui a bien de l'esprit, qui n'est point amoureux et qui veut le faire croire. Et puisqu'il me semble ainsi à moi-même qui meurs d'envie que vous disiez vrai, jugez ce qu'il semblerait à des gens à qui votre passion serait indifférente : ils n'hésiteraient pas à croire que vous voulez rire ; pour moi, qui ne veux jamais faire de jugement téméraire, j'accepte le pacte que vous m'offrez, et je veux bien juger par votre conduite des sentiments que vous avez pour moi.

Cette lettre, que les connaisseurs eussent trouvée fort douce, ne le parut pas trop au duc de Candale ; comme il avait beaucoup de vanité, il avait attendu des douceurs moins enveloppées. Cela l'obligea à ne point tant presser madame d'Olonne qu'elle l'eût bien désiré ; il en faisait sa bonne fortune en dépit d'elle-même, et la chose eût duré longtemps si cette belle n'eût gagné sur sa modestie de lui faire tant d'avances, qu'il crut pouvoir tout entreprendre auprès d'elle sans trop s'exposer. Son affaire étant conclue, il s'aperçut bientôt du commerce de Beuvron. Un prétendant ne regarde, d'ordinaire, que devant soi ; mais un amant bien traité, regarde à droite et à gauche, et n'est pas longtemps sans découvrir son rival. Sur cela, le duc se plaint ; sa maîtresse le traite de bizarre et de tyran, et le prend si haut qu'il lui demande pardon de ses soupçons, et se croit trop heureux de l'avoir radoucie. Ce calme ne dura pas longtemps. Beuvron, de son côté, fait des reproches aussi inutiles que ceux du duc, et, voyant

qu'il ne peut détruire son rival par lui-même, il fait sous main donner avis à d'Olonne que le duc de Candale est si bien avec sa femme. D'Olonne lui défend de le voir, c'est-à-dire redouble l'amour de ces deux amants qui, ayant plus d'envie de se voir depuis les défenses, en trouvèrent mille moyens plus commodes que ceux qu'ils avaient auparavant. Cependant, Beuvron étant demeuré maître du champ de bataille, le duc de Candale recommence ses plaintes contre lui; il fait de nouveaux efforts pour le chasser, mais inutilement.

Madame d'Olonne lui dit qu'elle voyait bien qu'il ne considérait que ses intérêts, et qu'il ne se souciait point de la perdre, puisque, si elle défendait à Beuvron de la voir, son mari et tout le monde ne douteraient pas du sacrifice. Madame d'Olonne, qui n'aime pas tant Beuvron que le duc, ne le veut pourtant pas perdre, tant pour ce que un et un sont deux, que parce que les coquettes croient retenir mieux leurs amants par une petite jalousie que par une grande tranquillité.

Dans cette entrefaite, Paget[1], homme assez âgé, de basse naissance, mais fort riche, devint amoureux de madame d'Olonne, et, ayant découvert qu'elle aimait le jeu, crut que son argent lui tiendrait lieu de mérite, et fonda ses plus grandes espérances sur la somme qu'il résolut de lui offrir. Il avait assez d'accès chez elle pour lui parler lui-même s'il eût osé, mais il n'avait pas la hardiesse de faire un discours qui tirerait, après lui, de fâcheuses suites, s'il n'eût pas été bien reçu; il fit donc dessein de lui écrire et lui écrivit cette lettre :

[1] Maitre des requêtes et intendant des finances pour les généralités de Toulouse et de Montpellier, fermier des entrées de Paris et fournisseur du pain des troupes.

Lettre.

J'ai bien aimé des fois en ma vie, madame, mais je n'ai jamais aimé tant que vous. Ce qui me le fait croire, c'est que je n'ai jamais donné à chacune de mes maîtresses plus de cent pistoles [1] pour avoir leurs bonnes grâces, et pour les vôtres j'irais jusqu'à deux mille. Faites réflexion là-dessus, je vous prie et songez que l'argent est plus rare que jamais il n'a été.

Quentine, femme de chambre et confidente de madame d'Olonne, lui rendit cette lettre de la part de Paget, et incontinent après cette belle lui fit la réponse qui s'ensuit :

Lettre.

Je m'étais déjà bien aperçue que vous aviez de l'esprit par les conversations que j'ai eues avec vous ; mais je ne savais pas encore que vous écriviez si bien que vous faites. Je n'ay rien vu de si joli que votre lettre ; je serai ravie d'en avoir souvent de semblables, et cependant je serai bien aise de vous entretenir ce soir à six heures.

Paget ne manqua pas au rendez-vous et s'y trouva en habit décent, c'est-à-dire avec son sac et ses quilles. Quentine l'ayant introduit dans le cabinet de sa maîtresse, les laissa seuls.

— Voilà, lui dit-il madame, lui montrant ce qu'il portait, ce qui ne se trouve pas tous les jours. Voulez-vous le recevoir?

— Je le veux bien, dit madame d'Olonne ; mais cela nous amusera.

Ayant donc compté les deux mille pistoles dont ils étaient convenus, elle les enferma dans une cassette. Se mettant au-

[1] La pistole, monnaie de compte, valait 10 francs d'aujourd'hui.

près de lui sur un petit lit de repos, qui ne lui en servit pas longtemps :

— Personne, lui dit-elle, monsieur, n'écrit en France comme vous. Ce que je vais vous dire n'est pas pour faire le bel esprit ; mais il est certain que je trouve peu de gens qui en aient autant que vous. La plupart ne vous disent que des sottises, et, quand ils vous veulent écrire des lettres tendres, ils pensent avoir bien rencontré de nous dire qu'ils nous adorent, qu'ils vont mourir si vous ne les aimez, et que si vous leur faites cette grâce, ils vous serviront toute leur vie. On a bien affaire de leurs services.

— Je suis ravi, dit Paget, que mes lettres vous plaisent. Je ne dirai pas ceci ailleurs, mais à vous, madame, je ne vous en ferai pas la petite bouche, ni de façon ; mes lettres ne me coûtent rien.

— Voilà, répondit-elle, ce qui est difficile à croire ; il faut donc que vous ayez un fort grand fond.

Après quelques autres discours, que l'amour interrompit deux ou trois fois, ils convinrent d'une autre entrevue et à celle-là d'une autre, de sorte que les deux mille pistoles valurent à Paget trois rendez-vous.

Mais madame d'Olonne, se voulant prévaloir de l'amour de ce bourgeois et de son bien, le pria, à la quatrième visite, de recommencer à lui écrire de ces billets galants comme celui qu'elle avait reçu de lui ; mais, voyant que cela tirait à conséquence, il lui fit des reproches qui ne lui servirent de rien, et tout ce qu'il put obtenir fut qu'il ne serait point chassé de chez elle, et qu'il pourrait venir jouer lorsqu'elle le manderait.

Madame d'Olonne crut qu'en se laissant voir à Paget elle entretiendrait ses désirs, et que peut-être serait-il encore assez fou pour les vouloir satisfaire, à quelque prix que ce fût ? Cependant il était assez amoureux pour ne pouvoir s'empê-

cher de la voir, mais il ne l'était pas assez pour acheter tous les jours ses faveurs.

Les choses étant en ces termes, soit que le dépit eût fait parler Paget, soit que ses visites fréquentes et l'argent que jouait madame d'Olonne eussent fait faire de réflexions au duc de Candale, il pria sa maîtresse, lorsqu'il partit pour la Catalogne, de ne plus voir Paget, de qui le commerce nuisait à sa réputation. Elle promit et n'en fit rien.

On voit par l'extrait ci-dessus combien le style de Bussy Rabutin est alerte et avec quelle finesse il sait dire les choses en apparence les plus vulgaires. Tout le reste de l'ouvrage marche avec la même aisance ; à l'*Histoire de madame d'Olonne* succède l'*Histoire de madame de Châtillon* ; puis vient l'*Histoire de madame de Sévigny* qui n'est autre que la célèbre épistolaire ; le volume se termine par l'*Histoire de madame de Monglas et de Bussy*. L'*Histoire de madame de Sévigny*, roule sur les relations que cette femme illustre aurait entretenues avec le comte de Lude, mais rien n'est moins prouvé, et Bussy lui-même se repentit plus tard d'avoir accrédité les soupçons. Quant aux autres galanteries, elle ne sont que trop avérées ; et l'on peut appliquer aux dames qui sont l'objet de l'*Histoire amoureuse*, ces mots du comte de Caylus : « Le sentiment changeait souvent d'objet, mais le cœur n'était jamais vide ; elles quittaient ; elles étaient quittées, mais le lendemain, le jour même elles avaient un autre amour. »

Bussy Rabutin a peint de main de maître ces aventurières de l'amour, et tout en mêlant aux faits réels une foule de détails de pure invention, il a tracé de la haute société de son temps le tableau le plus fidèle. Comme Saint-Simon, il excelle dans les portraits. Voici celui du prince de Condé, qui peint beaucoup mieux le héros de Rocroy, que la prose solennelle de Bossuet :

« Monsieur le prince avait les yeux vifs, le nez aquilin et serré, les joues osseuses et décharnées, la forme du visage longue, la physionomie d'un aigle, les cheveux frisés, les dents mal rangées et malpropres, l'air négligé et peu de soin de sa personne, et la taille belle. Il avait du feu dans l'esprit, mais il ne l'avait pas juste.

Il riait beaucoup et désagréablement ; il avait le génie admirable pour la guerre, et particulièrement pour les batailles ; le jour du combat, il était doux aux amis, fier aux ennemis. Il était né fourbe, mais il avait de la foi et de la probité aux grandes occasions ; il était né insolent et sans égards, mais l'adversité lui avait appris à vivre. »

Si l'on se rapportait à quelques pamphlétaires du temps, Condé aurait quelquefois déserté les traditions de la maison de Bourbon pour les traditions de Henri III. C'est ce que rappelle une chanson latine composée en 1645. Le prince et son ami *Mussæus*, descendent le Rhône en bateau, un violent orage éclate et soulève les vagues du fleuve ; le prince dit à son compagnon de voyage :

Carus amicus Mussæus,
Ah ! Deus bone ! quod tempus
Landerirette !
Imbre sumus perituri
Landeriri !

Mussæus répond :

Securæ sunt nostræ vitæ ;
Sumus enim Sodomitæ
Landerirette !
Igne tantum perituri
Landeriri !

Nous avons avec mademoiselle de Scudery visité le *Pays de Tendre;* nous allons maintenant parcourir avec Bussy Rabutin des régions toutes différentes. En sa qualité de soldat, Bussy donne à ses allégories romanesques une allure toute militaire. Il métamorphose les dames de la cour en places fortes ou en villes de garnison, et quand elles ont été démantelées, il montre les ruines que les guerres amoureuses y ont laissées, les assauts qu'elles ont soutenues, et il fait l'histoire des gouverneurs auxquels elles ont obéi. On voit du reste que sous Louis XIV bien des femmes de la cour ne résistaient pas mieux aux assauts que Namur aux canons de Vauban, et que la première capitulation était suivie de beaucoup d'autres.

LE PAYS DE BRAQUERIE [1].

Le pays des Braques a les Cornutes à l'Orient, les Ruffiens au couchant, les Garraubins au Midi et la Prudomagne au septentrion. Le pays est de fort grande étendue et fort peuplé par les colonies nouvelles qui s'y font tous les jours. La terre y est si mauvaise que, quelque soin qu'on y apporte à la cultiver, elle est presque toujours stérile. Les peuples y sont fainéants et ne songent qu'à leur plaisir. Quand ils veulent cultiver leurs terres ils se servent des Ruffiens, leurs voisins, qui ne sont séparés d'eux que par la fameuse rivière de Carogne[2]. La manière dont ils traitent ceux qui les ont servis est étrange; car, après les avoir fait travailler nuit et jour, des années entières, ils les renvoient dans leurs pays bien plus pauvres qu'ils n'en étaient sortis. Et, quoique de temps immémorial l'on sache qu'ils en usent de la sorte, les Ruffiens ne s'en corrigent pas pour cela, et tous les jours passent la rivière. Vous voyez aujourd'hui ces peuples dans la meilleure intelligence du monde, le commerce établi parmi eux, le lendemain se vouloir couper la gorge. Les Ruffiens menacent les Braques de signer l'union avec les Cornutes, leurs ennemis communs; les Braques demandent une entrevue, sachant que les Ruffiens ont toujours tort quand ils peuvent une fois les y porter. La paix se fait, chacun s'embrasse. Enfin, ces peuples ne se sauraient passer les uns des autres en façon du monde.

Dans le pays des Braques il y a plusieurs rivières. Les principales sont : La Carogne et la Coquette; la Précieuse sé-

[1] Les noms placés en renvoi au bas des pages sont ceux qui sont donnés par M. Livet, dans l'édition de la Bibliothèque elzévirienne.

[2] Les allusions sont ici trop transparentes pour qu'il soit besoin de les expliquer.

pare les Braques de la Prudomagne. La source de toutes ces rivières vient du pays des Cornutes. La plus grosse et la plus marchande est la Carogne, qui va se perdre avec les autres dans la mer de Cocuage; les meilleures villes du pays sont sur cette rivière. Elle commence à porter bateau à

Guerchy[1]. Ville assez grande, bâtie à la moderne, à une demi-lieue du grand chemin; mais la rivière, se jetant toute de ce côté-là, sape la terre en sorte que, dans peu, le grand chemin sera de passer à Guerchy. Il y a quelques années que c'était une ville de grand commerce. Elle trafiquait à Malte et Lorraine; mais, comme elle s'est ruinée par les banqueroutes que les marchands du pays lui ont faites, elle trafique aujourd'hui en Castille, dont les marchands sont de meilleure foi. Plus bas est un grand bourg appelé

Sourdis. Ses maisons, chacune en détail, sont très-belles; en gros, c'est le lieu du monde le plus désagréable. C'est terre d'église, de sorte que la ville est fort ruinée du passage des gens de guerre. Le seigneur du lieu est abbé commandataire, homme illustre qui a passé par tous les degrés et qui a été longtemps archidiacre, en plusieurs grandes villes de province.

De là vous venez à :

Saint-Loup[2], petite ville assez forte, mais plus par l'infanterie qui la garde[3] que par la force de ses remparts.

[1] Mademoiselle de Guerchy, fille d'honneur de la reine mère, blessée mortellement pendant une tentative d'avortement, et achevée par Vitry, son amant, d'un coup de pistolet, en 1672.

[2] Mademoiselle de la Roche-Posay, mariée au traitant Le Page, sieur de Saint-Loup.

[3] C'est-à-dire par le duc de Candale, colonel général de l'infanterie.

A trois lieues de là vous trouvez

La Suze[1], qui change fort souvent de gouverneur et même de religion. Le peuple y aime les belles-lettres et particulièrement la poésie.

Ensuite se voit :

Pont-sur-Carogne[2]. Il y a eu longtemps, dans cette place, deux gouverneurs de fort différentes conditions en même temps, et qui cependant vivaient dans la meilleure intelligence du monde. La fonction de l'un[3] était de pourvoir à la subsistance de la ville, et celle de l'autre[4] était de pourvoir au plaisir. Le premier y a presque ruiné sa maison et l'autre y a fort altéré sa santé. Cette place a eu depuis grand commerce en Flandre et est maintenant une république.

A une lieue de cette ville vous en trouverez une autre que l'on nomme:

Uxelles[5]. Quoique le château n'en soit pas élevé, la ville, néanmoins, est fort belle; si la symétrie y avait été observée, la nature en est si riche que ç'aurait été le plus beau séjour du monde. Elle a eu plusieurs gouverneurs. Le dernier est un homme de naissance, pauvre, mais de grande réputation[6], et qui en a beaucoup acquis dans une autre place sur l

[1] Madame de la Suze, fille du maréchal de Châtillon, mariée en premières noces à Hamilton, comte de Hadington, auteur de *Poésies*, 1636, in-12; d'abord calviniste, ensuite catholique, et toujours galante.

[2] Mademoiselle de Pons.

[3] Le duc de Guise.

[4] Malicorne, écuyer du duc de Guise.

[5] Marie de Bailleul, mariée en secondes noces, en 1634, à Louis Chalon du Blé, marquis d'Uxelles.

[6] De Clérambault.

même rivière. Cette ville aime fort son gouverneur, jusqu'à engager tous les jours ses droits pour le faire subsister.

A demi-lieue est :

Pommereul[1], autrefois si célèbre pour le séjour qu'y a fait un prince ecclésiastique. Dans ce temps-là, il y avait un évêché, mais l'évêque se trouvant mal logé, le siége épiscopal fut transféré à :

Lesdiguières[2]. Lesdiguières est une ville assez forte, quoique commandée par une éminence[3]. Elle est hors d'insulte, et on ne la saurait prendre que par les formes; mais elle a pourtant été prise et ruinée, comme tout le monde sait, ainsi que la manière dont elle fut traitée par un homme[4] à qui elle s'était rendue sous des conditions avantageuses; et, voyant qu'il n'y avait pas de foi parmi les gens d'épée, elle se jeta entre les bras de l'Église et a pris son évêque pour gouverneur.

Près de là, entre la Coquette et la Carogne, est la ville d'

Estampes ou Valançay[5], qui est fort ancienne et des plus grosses du pays. C'est une place fort sale et remplie de marais que l'on dit infectés par la nature du terroir, qui est putride. Tout y est en friche présentement. La ville était belle en apparence; le peuple n'y était pas fort blanc, mais la demeure en a toujours été fort incommode à cause de son hu-

[1] Femme de Pommereul, intendant des finances.

[2] Anne de la Magdelaine de Ragny, femme de François de Bonne, duc de Lesdiguières, maréchal et connétable de France, grand homme de guerre.

[3] Le cardinal de Retz.

[4] Roquelaure.

[5] Madame de Puisieux

meur, car il est fort inconstant, et surtout querelleur, malicieux et fantasque, avec lequel on n'a jamais pu prendre de mesures certaines. Il y a eu des gouverneurs sans nombre : on y aimait fort le changement et la dépense. Celui qui l'a été longtemps est un vieux satrape[1], homme illustre qui mourut dans le gouvernement. La ville en fait un deuil continuel, et, depuis ce temps, elle est demeurée déserte. On y va presque plus qu'en pèlerinage : aussi ne lui reste-t-il plus maintenant que de vieux vestiges, qui font remarquer que ç'a été autrefois une grosse ville.

A gauche se trouve la ville de :

Brion[2], qui a été fort agréable ; mais le grand nombre des gouverneurs l'a ruinée. Toutes ses défenses sont abattues depuis la première fois qu'elle fut prise. C'est aujourd'hui une place à prendre d'emblée.

Les avenues en sont assez belles, hormis du côté de la principale porte où il y a un bois de haute futaie sale et marécageux, que le gouverneur n'a jamais voulu faire couper. J'appelle gouverneur celui qui en a le nom, car l'administration de la ville dépend de tant de gens que c'est à présent une république.

Sévigny[3], la situation en est fort agréable. Elle a été autrefois marchande.

Montmoron, proche parent du Cornute, en fut le gouverneur ; mais il en fut chassé par un comte angevin, qui la gou-

[1] Le garde des sceaux, Châteauneuf.

[2] Madame de Biron.

[3] Madame de Sévigné. On sait que Bussy était parent de cette femme célèbre, et qu'il eut regret des injustes attaques qu'il avait dirigées contre elle.

verna paisiblement longtemps, lequel partageait le gouvernement avec un autre comte bourguignon.

D'HARCOURT[1] est une ville de grande réputation. Il y a une célèbre université.

Les guerres qu'elle a eues depuis longtemps avec un prince des Cornutes ont bien diminué de sa première splendeur. C'est une situation assez pareille à celle de Brion. Le gouvernement est semblable, et c'est un des plus grands passages de Ruffie, chez les Cornutes. La ville

PALATINE est fort connue. Comme il y a longtemps que l'on y allait en dévotion et que chacun y portait sa chandelle, on dit que les pèlerins en revenaient plus mal qu'ils n'y étaient allés. C'est une place qui change souvent de gouverneur, d'autant qu'il faut être jour et nuit sur les remparts, et l'on ne peut longtemps fournir à cette fatigue ; c'est pourquoi l'on n'y demeure guères. On remarque une chose en cette ville, c'est que le peuple y est sujet à une maladie qu'ils nomment chaude-crache, contre laquelle on dit aussi qu'ils se servent de gargarismes.

Plus loin, sur la Carogne est la ville de

CHEVREUSE[2], qui est une grande place, fort ancienne, pour le présent toute délabrée, dont les logements sont tous découverts. Elle est néanmoins assez forte des dehors, mais dedans mal gardée. Elle a été autrefois très-fameuse et fort marchande : elle trafiquait en plusieurs royaumes, et mainte-

[1] La princesse d'Harcourt.

[2] Marie de Rohan, duchesse de Chevreuse, née en 1600, morte en 1679. C'est elle dont M. Cousin a écrit la biographie, et l'on peut s'étonner à bon droit que le célèbre écrivain ait consacré son talent à une femme aussi méprisable.

nant la citadelle est toute ruinée par la quantité de siéges qu'on y a faits pour la prendre. On dit qu'elle s'est souvent rendue à discrétion. Le peuple y est d'une humeur fort changeante et fort incommode. Elle a eu plusieurs gouverneurs, dont le principal a été celui qui a commandé à Puisieux. Elle en est mal pourvue à présent, car celui qui en est chargé n'est plus bon à rien.

L'Isle est une petite ville dont la situation paraît d'abord avantageuse à cause qu'elle est au milieu de la Carogne ; mais cette rivière étant guéable de tous côtés dans cet endroit, la place n'est pas plus forte que si elle était dans la plaine. Sitôt que vous en approchez, il vous vient une senteur de chevaux morts si forte, qu'il n'est pas possible d'y demeurer. Il n'y a personne qui puisse y coucher plus d'une nuit, encore la trouve-t-on bien longue ; aussi le lieu s'en va bientôt devenir désert.

Champré[1] est une des plus grosses villes du pays ; elle a plus de deux lieues de tour. Il y a une place au milieu de la ville de fort grande étendue ; elle est située dans un marais qui ne la rend pas pour cela plus inaccessible ; car, comme l'a fort bien remarqué le géographe de ce pays-là, les habitants de cette ville, qui sont gens de grand commerce, ont fait plusieurs levées qui l'ont bien dégarnie.

Arnault[2] est fort semblable à Champré, tant pour la grandeur de sa place que pour sa situation, hors qu'elle est encore plus marécageuse ; mais elle l'est tellement qu'on ne sçaurait davantage. Le gouverneur a grand soin de cette place, car

[1] C'est la femme du conseiller Menardeau, seigneur de Champré.
[2] Femme d'Isaac Arnault, mestre de camp général des Carabins.

elle lui vaut beaucoup. Il n'y fait pas un pas que ce ne soit patrouille, et, s'il avait manqué à coucher une nuit sur le rempart, il n'aurait pas le lendemain de quoi dîner, et le second jour il n'aurait pas de chemise. C'est le lieu du monde où l'on fait le mieux l'exercice ; mais aussi c'est le lieu où l'on est le mieux payé.

De là vous venez à :

Comminges, petite ville dont les maisons sont peintes au dehors, de sorte qu'elle paraît nouvellement bâtie, quoiqu'elle soit assez ancienne. Le gouverneur d'aujourd'hui est un vieux satrape de Ruffie[1] qui ne la gouverne que par commission, et qui, à cause de son âge, est toujours à la veille d'être dépossédé. J'ai ouï dire à des gens qui y ont été que la principale porte de la ville est si proche d'une fausse porte qui conduit à un cul-de-sac, que bien souvent on prend l'une pour l'autre.

A deux lieues de là vous rencontrez :

Le Tillet[2], grande ville ouverte de tous côtés. Le peuple en est grossier, le terroir gras et assez beau ; cependant on remarque qu'un homme raisonnable n'y a jamais pu demeurer deux jours. Mais comme il y a dans le monde plus de sots que d'honnêtes gens, le lieu n'est jamais vide.

Près de là vous avez :

Saint-Germain-Beaupré. C'est là que la Coquette se joint à la Carogne. C'est une ville fort agréable. Le premier gouverneur était un homme du pays des Cornutes. Il s'empara du gouvernement contre son gré et s'en fit pourvoir en titre

[1] Ce satrape déjà cité est Clérembault.

[2] Fille aînée du président Bailleul, mariée à Giraud, seigneur du Tillet.

d'office. C'était un homme fort extraordinaire et tout à fait bizarre à sa façon d'agir. D'abord il voulut changer les plus anciennes coutumes de la ville, et inventer toujours quelque chose; entre autres il déclara un jour qu'il ne voulait plus entrer que par la fausse porte. Mais la ville jugeant que si cela avait lieu elle perdrait tous les droits affectés au passage de la grande porte, s'y opposa avec tant de vigueur, qu'il ne put parvenir à son dessein. Il fut assez longtemps interdit de sa charge, et depuis même qu'il y a été remis tout s'est fait dans la ville par commission, le gouverneur ayant bâti un château qu'il habite souvent.

Près de là est :

Grimaud[1], située au pied des montagnes et qui a donné le nom au Grimaudan. Elle est fort sale, à cause des torrents qui tombent de toute part dans la Carogne en cet endroit, ce qui rend cette rivière si trouble qu'on dirait que ce n'est pas la même qui est à deux lieues de là. Au milieu de la ville, elle se cache sous terre par un grand canal que la nature a fait et qu'on appelle vulgairement le Trou-Grimaud et ne sort qu'à deux lieues plus loin, à savoir là où elle se jette dans la Précieuse.

A quatre lieues est :

Chatillon, grande et belle ville par dehors et mal bâtie en dedans. Les peuples y aiment l'argent. Elle a été si fort persécutée par deux princes qu'elle a été contrainte de se jeter entre les bras de l'Église. Un abbé commendataire[2] en a été gouverneur, mais depuis, chassé pour vouloir trop entre-

[1] Célébrité galante du temps, et qui n'est guère mentionnée que par Bussy et Tallemant.

[2] Les abbés commendataires étaient ceux qui jouissaient d'une partie

prendre sur les priviléges de la ville ; et maintenant il n'y en a plus, car on veut les obliger à servir jour et nuit et à payer la dépense.

La Vergne[1] est une grande ville fort jolie et si dévote que l'archevêque y a demeuré avec le duc de Brissac qui en est demeuré principal gouverneur, le prélat ayant quitté.

De là vous venez à :

Montausier[2], grande ville qui n'est pas belle, mais agréable. La Précieuse passe au milieu, qui est une rivière de grande réputation. L'eau en est claire et nette ; il n'y a lieu au monde où la terre soit mieux cultivée.

Fienne est une grande ville, presque toute délabrée, qui n'est fameuse que par la Carogne, qui passe au milieu. Le séjour en est désagréable, tant pour ce que les maisons y sont anciennes et mal faites que pour ce qu'il y règne une odeur si mauvaise que, quelque intérêt qu'on ait à y demeurer, on est contraint à la fin d'en sortir pour conserver sa santé. Le gouverneur est un homme de peu de crédit, à qui on a donné le gouvernement par forme. Sans l'intrigue des habitants et le commerce qu'ils font avec les Espagnols, cette ville manquerait bientôt de subsistance.

A quatre lieues de cette ville vous en trouvez une autre bien différente ; elle est sur la Précieuse. C'est une ville fort considérable pour la beauté de ses édifices ; on l'appelle Olonne. C'est un chemin fort passant. On y donne le couvert à tous

du revenu d'une abbaye, sans être tenus à résidence et sans remplir les devoirs monastiques attachés au titre d'abbé.

[1] Mademoiselle de la Vergne, comtesse de Lafayette, auteur de romans restés célèbres.

[2] Julie-Lucie d'Angennes de Rambouillet, mariée en 1645 au marquis de Montausier.

ceux qui le demandent, à la charge d'autant. Il faut bien payer de sa personne, ou payer de sa bourse.

Bauvais[1], sur la Carogne, est une petite ville dans un fond, où l'on ne voit le jour qu'à demi, et dont les bâtiments sont très-désagréables. Elle a eu néanmoins des gens de très-grande condition pour gouverneurs, entre autres un commandeur de Malte, qui y a laissé une belle infanterie. On ne s'étonnera point que des gens de naissance et de mérite se soient arrêtés à un si méchant logis, quand on sçaura que ç'a été le principal passage pour aller à la ville de Donna-Anna[2], où tout le commerce se faisait durant qu'on bâtissait le fort Louis. Depuis que ce fort est entré dans ses droits, la ville de Bauvais n'a plus eu de gouverneur de marque, mais des gens de basse étoffe et inconnus, que la ville y entretient, quoiqu'elle ne vaille pas la dépense. Ceux-ci ont toujours eu soin de bien maintenir l'infanterie.

Guise[3] est une ville sur la Précieuse, assez grande, et où se trouvent de belles antiquités. Plusieurs ont cru que cette place s'était gardée par ses forces mêmes ; mais on assure qu'il y a eu un gouverneur comme en titre d'office, qu'on a tenu caché à cause que ses mérites n'étaient point proportionnés à l'importance de la place, d'où il a été chassé parce qu'il ne visitait plus que de loin en loin la place d'armes. Il y avait laissé de l'infanterie ; mais, à cause qu'elle était plus nuisible qu'utile pour la conservation de la ville, elle en a été chassée et envoyée en Hollande. Il y en a qui disent que la disgrâce

[1] Madame de Beauvais, femme de chambre d'Anne d'Autriche; elle était borgne et fut à quarante-cinq ans la maîtresse de Louis XIV, qui alors en avait quinze, ce qui fit dire à Dreux du Radier : « Cette dame fut l'autel où le roi fit son premier sacrifice. »

[2] Anne d'Autriche.

[3] Mademoiselle de Guise, née en 1615.

du gouverneur est venue de ce qu'il avait plus d'attache pour la ville de Chevreuse.

Longueville[1] est sur la même rivière que Guise. C'est une ville grande et assez belle. Il y a eu quatre gouverneurs, dont les uns étaient les premiers princes du pays[2], les autres les plus qualifiés seigneurs après ceux-là, dont l'un a failli perdre sa place pour de l'infanterie qu'il y avait jetée hors du temps, qui a fort endommagé la ville. Elle se gouverne à présent elle-même, et s'est tellement fortifiée qu'il n'y a point d'ennemis si forts qui osent en faire l'attaque.

A côté du *Pays de Braquerie*, Bussy Rabutin a placé un certain nombre de petites pièces de vers qu'il intitule : *Maximes d'amour*. On y voit fort bien la manière dont cette passion était comprise, au temps où vivait l'auteur, et sans aucun doute il était beaucoup plus près de la vérité que mademoiselle de Scudéry ; il suffira d'en citer l'échantillon qui suit :

Philis disait un jour à l'aimable Climène :
— N'aimez-vous pas bien votre époux ?
Il est complaisant, il est doux.
— Non, dit-elle. — Et d'où vient, dit Philis, votre haine ?
Vous avez un si bon cœur,
Tant de justice et de douceur !
Vous avez tant de pente à la reconnaissance !
— Il est vrai, dit Climène, il serait mon ami
S'il n'était pas mon mari ;
Mais je n'ai rien pour lui que de la complaisance.
Avecque lui je vis honnêtement,
Je ne l'aime qu'en apparence,
Et dans le fond du cœur je le hais fortement
Comme un rival de mon amant.

[1] C'est la célèbre aventurière de la Fronde, à laquelle M. Cousin a eu le tort de consacrer deux volumes.

[2] Entre autres, le comte de Coligny et le duc de la Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*. Elle fut même accusée d'avoir des relations avec son frère, le prince de Conti. — Morte en 1679, aux Carmélites de Paris.

Tout est dans le même genre, et si l'on a justement reproché à la Vierge du marais de pécher par excès de pruderie, on peut adresser aux *Maximes d'amour* un reproche tout à fait contraire.

En quittant Bussy Rabutin, nous pouvons dire que nous avons maintenant la gamme du sentiment au dix-septième siècle. — *Pays de Tendre; — Royaume de Coquetterie; — Pays de Braquerie*, n'est-ce pas là en effet la trilogie de l'amour : idéal quintessencié, — raffinements élégants, — sensualisme positif. Labruyère, dans le chapitre *des Femmes*, résume admirablement cette trilogie, et ne confirme que trop souvent tout ce que disent nos conteurs des dames de leur temps.

DISCOURS BIGARRÉS

Sous ce titre[1], nous reproduisons quelques morceaux du sieur de Cholières et de divers autres conteurs. Il nous a paru inutile de faire, pour chacun des volumes dont ces pièces sont extraites, une notice à part.

D'UNE FILLE RICHE ET LAIDE.

Un cavalier fort bien fait épousa une fille fort laide, mais extrêmement riche ; comme chacun lui reprochait le mauvais choix qu'il avait fait, il répondit :

— Ne vous étonnez pas ; je l'ai prise au poids, sans considérer la façon.

[1] *Contes et discours bigarrés.* Cholières, avocat au parlement de Grenoble, est mort dans la première moitié du dix-septième siècle. Outre les contes ci-dessus indiqués, on lui doit *la Guerre des masles contre les femelles* et *la Forêt nuptiale.* Les contes de Cholières appartiennent à la même école que ceux de Henri Etienne et que les *Serées* de Guillaume Bouchet; c'est un mélange de facéties, d'érudition et de dissertations sur les sujets les plus divers. Un assez grand nombre de passages en ont été reproduits dans les recueils du temps.

HENRI IV ET LE VIEILLARD.

Henri IV passant un jour en carrosse par sa bonne ville de Paris, jeta les yeux sur un vieillard qui avait les cheveux blancs et la barbe noire; ayant fait arrêter son carrosse, il lui demanda la raison de deux couleurs si contraires.

— Ha ! sire, répondit promptement le vieillard, c'est que mes cheveux sont de vingt ans plus vieux que ma barbe.

D'UN ESBARBAT ET D'UNE DAMOISELLE.

J'ai à vous montrer que la barbe nous est plus que très-nécessaire, quand ce ne serait que pour discerner les mâles d'avec les femelles. De fait quand je vois ces mentons rasés, je ne sais si ce sont femmes déguisées en habits d'homme; pour ce, je vous ferai le récit d'un trait qui fut joué par un esbarbat à un gentilhomme d'honneur; encore qu'âgé de quelque soixante-dix-sept ans, il trouva moyen de se percher avec une jeune demoiselle de seize à dix-sept ans, belle tout ce qui se pouvait. Elle n'eut point passé la quinzaine, qu'elle commença à trouver l'ordinaire de son époux trop maigre. Le mari, connaissant qu'il n'avait de quoi fournir à l'appointement, comme celui qui ayant la neige sur le coppeau ne pouvait être que froid aux vallées, pour s'exempter du voyage de Cornouailles, où il se doutait que sa femme le pourrait envoyer, se retire aux champs, ce qui donne grand mécontentement à la jeune damoiselle.

Déjà son époux lui faisait faire plus de jeûnes qu'on n'en saurait trouver en la tête de la plus grande bigotte de tout l'univers, et pendant qu'elle était en une telle détresse, une très-experte maquignonne des courtaux cupidiques vous lui promit de lui livrer en main un jeune mais roide cavalcadour,

lequel aisément pourrait être introduit en la maison, moyennant qu'il se déguisât en damoiselle ; ce serait à faire, qu'elle lui donnât le nom de cousine.

Le jour, heure, et autres circonstances arrêtées, notre esbarbat ne faillit à visiter sa cousine, *in habitu præstituto*, qui le reçut avec telle courtoisie que vous pouvez imaginer. Toutes deux vont trouver le bonhomme de mari, qui ne manque de son côté à vouloir faire de l'honnête. Les gestes de cette nouvelle forgée damoiselle étaient tels qu'on ne l'eût jamais prise pour gentilhomme, si ce n'est qu'il avait la voix un peu plus forte et rude que ne l'ont nos sucrées. Pour prévenir les soupçons, la femme lui va dire qu'elle était bien enrouée.

— Oui, par ma foi, répondit la damoiselle queuée ; cela me prit aux fiançailles de M. de Cenencourt ; on me fit tant volter que j'eus chaud et froid ; toutefois à cette heure je me porte un peu mieux, et quand j'aurais la mort entre les dents, si est-ce que je me guérirais, vu votre bonne disposition.

Le souper s'apprêtait cependant que ces cousines s'entretenaient ainsi devant le mari qui y prenait grand plaisir. Entre autres discours que la femme tint à la damoiselle, elle lui dit en se souriant :

— Hé bien, ma cousine, êtes-vous toujours peureuse? autrefois, j'ai vu que vous l'étiez extrêmement.

— Ma foi, voire, répondit la nouvelle cousine, et encore plus que jamais, de sorte qu'il faut que ma nourrice couche tous les jours avec moi.

— Non, non, ma cousine, dit le mari, n'ayez point peur, vous aurez votre cousine qui cette nuit vous tiendra compagnie.

Dites voir qui fut la plus aise des deux cousines.

Après souper on s'amuse à deviser quelque peu, puis fut question de s'aller coucher.

La cousine survenue prit congé du bon vieillard, lequel chargea derechef sa femme de coucher avec elle. Il ne fallut pas la faire ajourner pour obéir à ce tant agréable commandement. La nuit se passe en caresses, et le matin la jeune femme se relève gaie et détraite, pour donner ordre aux affaires de la maison, suivant la charge que lui en avait donnée son mari qui dormait la grasse matinée.

Le jeune écuyer toute la nuit n'avait fait que battre l'estrade, dont il était si las, que, le matin, il dormit de si grande heure que les neuf heures le prirent dans le lit. Les filles de chambre entrèrent au lieu où était gisante cette belle écuyère qui, parce qu'il faisait chaud, s'était découverte et se montrait naturellement.

— Oh ! oh ! dit une bonne vieille, voilà céans comment les cousines ont de quoi se traiter ! Vous voulez donc fringuer notre maîtresse !

Vous voyez par ceci que la barbe sert de beaucoup pour empêcher les confusions.

L'AVOCAT ET LE CABARETIER.

Un cabaretier de Poitiers avait en son logis un tableau où était représenté un avocat, à qui un homme de village donnait d'une main un teston[1] et de l'autre un lièvre, que l'avocat prenait aussi de ses deux mains en même temps, et du train de derrière ne laissait pas de prendre un clystère que lui donnait un apothicaire, avec cet écrit sortant de sa bouche : *Je suis du métier, je prends de partout.*

Qui aurait voulu choisir un tableau, messieurs les avo-

[1] Pièce de monnaie en argent, frappée sous Louis XII, ainsi nommée parce qu'elle portait la *teste* ou effigie du roi.

cats, dans lequel on rapportât votre air, quand il y aurait demeuré cent ans, il n'en eût su trouver un qui vous revienne mieux.

LES POIS DE GALARDON.

Il y a à Paris un curé qui doit donner tous les ans un boisseau de pois de Galardon à celui qui, pendant un an, pourra faire faire à sa femme tout ce qu'il voudra. Depuis cent ans que cette fondation est faite, il ne s'est encore trouvé personne qui en ait pu profiter.

Il n'y a pas six mois qu'un homme de ma connaissance, de la rue Quincampoix, marié depuis onze mois et vingt-huit jours, s'étant imaginé qu'il avait été le maître absolu de sa femme pendant tout ce temps-là, et qu'il devait avoir les pois, prit une serviette et s'en alla chez le curé auquel il dit que depuis qu'il était marié sa femme avait tout fait à son vouloir. Le curé l'ayant cru et les pois étant déjà mesurés, il voulut les mettre dans la serviette, qui se trouva trop petite.

— Pourquoi n'avez-vous pas apporté un sac? dit le curé.

— Je le voulais bien faire, monsieur le curé, mais ma femme ne l'a pas voulu.

— Ah! ah! reprit le curé, voilà comme vous êtes le maître! Allez, je garde mes pois.

Le curé les garde encore, et l'on croit à Paris qu'il les gardera jusqu'à la fin du monde.

PRÉFONTAINE

Le volume auquel nous avons emprunté *le Poëte extravagant*, est intitulé : *Recueil de diverses pièces comiques, galantes et amoureuses*, 1671. Il comprend, en outre de l'emprunt que nous lui avons fait : — *les Amants trompés; — le Praticien amoureux; — l'Assemblée des filoux et des filles de joie; — l'Assemblée des maîtres d'hostel, le jour de la my-caresme; — le Cavalier grotesque — l'Apothicaire empoisonné.* Il ne porte point de nom d'auteur, mais on sait qu'il est dû à Préfontaine, l'un des plus agréables conteurs de son temps.

On lui doit encore, outre le Recueil ci-dessus indiqué, *les Aventures du chevalier de Gaillardise*, Paris, 1662, in-8; et *les Amours véritables d'Alciperan et de Raginte*, Liége, 1661, in-8.

On trouvera une autre critique des poëtes ridicules dans le recueil intitulé : *la Sage Folie, Fontaine d'allégresse, Mère des plaisirs et Reine des belles humeurs*, Lyon, 1650, in-8, t. II, p. 78, au chapitre intitulé : *Folie des écrivains.* Tout cela est à voir par les personnes qui veulent étudier le mouvement des esprits et la critique littéraire au dix-septième siècle, car, sans chercher à rabaisser en rien le mérite de Boileau, sans lui disputer son titre de législateur du goût, on peut dire que Charles Sorel, Furetière, Préfontaine, et d'autres écrivains moins en vue, comme l'auteur du recueil ci-dessus, ont contribué à côté de lui et avant lui à nettoyer le Parnasse français.

LE POËTE EXTRAVAGANT.

Un matin que j'étais sorti de mon logis, à dessein de faire la promenade pour dissiper quelque chagrin que me causait l'amour, j'entrai dans un cabaret borgne, et m'étant assis sur un banc, je dis d'une façon assez languissante :

— Ah ! ma chère Colombine, malgré la rigueur de mon destin, vous serez toujours l'unique objet de mes désirs.

Lors, un garçon qui m'avait écouté me prit pour un poëte ; il me demanda si je n'étais point de la connaissance d'un qui allait souvent manger en ce logis, lequel faisait d'excellents vers, et me disant qu'il lui en avait donné de beaux pour les présenter à sa maîtresse, il me mit entre les mains un papier aussi gras que s'il eût eu servi à envelopper du lard, et me pria de prendre garde à ne le pas sallir. Je le dépliai, et voyant que c'étaient des éloges pour un général d'armée, je dis sans rire à Cascaret, ainsi se nommait ce garcon de taverne, que ces vers-là étaient fort convenables au sujet pour lequel ils avaient été composés, et que c'était assurément l'ouvrage d'un grand homme. A quoi Cascaret me répondit qu'il lui avait beaucoup d'obligation, et qu'il serait bien fâché de lui faire boire d'un vin frelaté ! Lors, je lui demandai :

— Ne vous doit-il rien de sa dépense ?

— Oui bien, me dit-il, mais j'ai de bons gages.

En même temps il tira d'une armoire un gros rouleau de papiers où étaient écrits plusieurs vers, la plupart impotents et tous si brouillés qu'on n'y connaissait presque rien. Il y avait des inscriptions comme : élégie pour Dorothée, plainte de Damon à Calixte, acrostiche sur le nom de ...., poëme héroïque pour Monsieur, etc., rondeau, bouts rimés, ode, épigramme, sonnet, épithalame, stances, madrigal, et plusieurs autres dont pas un n'était achevé, commençant tous par le

milieu ou par la fin d'un discours, ce qui me fit admirer l'excellence du poëte et le beau jugement du garçon de cabaret. Comme j'étais prêt de sortir, je vis venir le long de la rue un homme parlant tout seul, qui s'arrêtant quelquefois, faisait plusieurs gestes de la tête et des bras. Il était vêtu d'un pourpoint de satin blanc moucheté, d'un haut de chausse de drap de Berry noir, d'une roupille de serge d'Aumale couleur de musc, et portait un chapeau de castor gris, des bas de soie jaunes, et des souliers fort légers. Je le regardais avec admiration, et ne savais que juger de ce personnage; mais Cascaret, qui m'avait conduit jusques à la porte, me dit que c'était le poëte de qui il m'avait parlé, ce qui m'obligea à rentrer, afin de pouvoir un peu conférer avec lui. Nous bûmes ensemble, et bien que je le trouvasse si turbulent qu'il me fût impossible d'en tirer deux paroles de suite, je ne laissai pas de chercher les moyens d'avoir sa connaissance, à dessein de m'en divertir, et l'obligeai de me donner un rendez-vous pour le lendemain dans le même lieu; de quoi il demeura d'accord, m'assurant que comme il ne dormait guère afin de mieux vaquer à la composition de ses œuvres, il y serait fort matin.

Je fus le lendemain au lieu assigné, où je trouvai le poëte qui m'attendait. Aussitôt ce rare personnage ayant mis quelques galimatias[1] sur le tapis, j'en fis autant d'état que de ce que j'avais déjà vu entre les mains de Cascaret; toutefois dissimulant ma pensée, je lui demandai des vers pour adoucir la cruauté d'une maîtresse, et plaindre le sort d'un amant mal-

[1] Puisque nous sommes en voie de joyeusetés, il n'est point hors de propos de rappeler l'étymologie facétieuse du mot *galimatias*. — Un avocat, dit-on, plaidait pour un certain Mathias, auquel on avait volé un coq. Il entremêlait son discours de citations latines, et quelquefois même il plaidait en latin. Au lieu de dire le coq de Mathias, *gallus Mathiæ*, il dit le Mathias du coq, *galli Mathias*, et c'est de ce coq-à-l'âne qu'est venu le dicton français.

heureux. Sur quoi m'ayant promis que le même jour, ils seraient achevés dans leur dernière perfection, il me dit que comme il était un des plus habiles disciples du Parnasse, il se voyait quelquefois accablé de tant d'ouvrages, que pour contenter tout chacun, il lui en fallait en peu de temps faire des quantités au delà de l'imagination des plus grands hommes, que depuis quatre jours, il en avait composé plus de trente mille de toutes façons pour envoyer à plusieurs grands potentats dans les pays étrangers, et jura, foi de poëte, que j'aurais de lui toute la satisfaction que l'on se pouvait promettre d'une personne qui ne faisait que des œuvres choisies; qu'il travaillait suivant toutes les règles de poésie des plus illustres auteurs tant anciens que modernes, et que quand je les connaîtrais j'en ferais une particulière estime. Nous déjeunâmes ensemble, et comme un ragoût qu'on nous avait apporté s'était refroidi durant que le poëte s'amusait à babiller, il courut à la cuisine d'où il rapporta du feu sur une pelle, mais au lieu de le mettre dans le réchaud, il le jeta dans le plat; de quoi m'étant mis à rire, il me dit que les grandes occupations de son esprit l'empêchaient de songer à des bagatelles. Dans cette première entrevue, le poëte me témoigna beaucoup d'amitié sans me connaître, et nous étant promis avec des paroles réciproques de nous visiter l'un l'autre, il me donna un billet imprimé de son nom et de sa demeure, ensuite de quoi nous nous séparâmes. Quelques jours après, ayant par fantaisie été chez ce Parnassien, je ne trouvai que son hôtesse, qui me dit qu'il était allé se promener un peu à l'écart, afin de ruminer quelques jolies pensées pour composer un livre de chansons dont il était payé d'avance, par les colporteurs. Je répondis à cette femme :

— A ce que je vois, les œuvres qu'il fait doivent être excellentes, puisque sans craindre la censure elles sont exposées devant le public.

Alors elle me repartit :

— Il y a quantité de poëtes qui ne sont pas dans une si grande estime ; il a toujours été recherché par d'honnêtes gens, c'était lui qui fournissait le Savoyard et le Boiteux de tous les airs nouveaux avec quoi ils ont triomphé dans les carrefours et dans les meilleurs cabarets.

Elle se mettait en train d'en dire davantage quand le poëte arriva, qui, après un cent de révérences et autant de compliments, me conduisit dans sa chambre, où il fit encore beaucoup de façons, remua plusieurs papiers, témoigna avoir plus d'affaires sur le bras qu'un poltron qui se voit pressé d'aller au combat ; et prenant son écritoire, comme il n'y trouva point de plumes, il tailla et fendit l'un de ses ongles qu'il avait aussi long que le bec d'un héron, puis, le mouillant dans de l'encre presque moitié, il écrivit, sur un morceau de papier déjà tout brouillé, quelque cinq ou six vers qu'il exalta en les lisant et relisant plusieurs fois. Le premier était, ce me semble :

Charmante, mais fière inhumaine.

Voyant que je n'en pouvais pas espérer davantage, je pris le papier, donnai le bonsoir au poëte et m'en allai droit à mon logis. Mais je fus bien étonné quand je le trouvai qui y était arrivé le premier, tout hors d'haleine, comme aliéné de son esprit, et aussi empêché qu'un levrier qui a perdu son lièvre. Il me pria de lui rendre le papier qu'il m'avait donné, disant que c'était pour copier des vers de conséquence, qui étaient écrits au dos de ce qu'il avait composé pour moi, lesquels il ne pourrait jamais retrouver dans sa mémoire, s'ils étaient égarés ; ce que je fis. Mais quand je le lui eus remis entre les mains, il me fut impossible de le retirer ; car il l'emporta fuyant d'une étrange vitesse, tant la force de l'imagination que tout était perdu lui avait occupé les sens ; et comme

je l'avais lu en le lui rendant, je trouvai que la chose qui le mettait si fort en peine commençait ainsi :

Le beau Berger Philémon[1].

Je connus par là et par les discours que son hôtesse m'avait tenus, que c'était un poëte du pont Neuf, ce qui seul aurait été capable de me rebuter. Joint qu'il était presque aussi impossible de jouir de lui, que si c'eût été quelque auteur de grande considération. Toutefois, par une humeur extraordinaire, je me trouvais porté d'autant plus volontiers à lui rendre visite, croyant que sa vue me pourrait servir de remède contre la mélancolie à quoi j'étais fort sujet ; si bien que lorsque je voulais un peu m'égayer l'esprit, le logis de mon poëte lui servait d'académie. J'y fus un matin, et trouvant la porte ouverte, j'entrai sans frapper ; comme il était encore couché, je m'approchai de son grabat et l'aperçus qui avait les yeux fort ouverts. Je le saluai, et m'étant assis dans un fauteuil estropié qui était à son chevet, j'attendais toujours qu'il me parlât, mais j'y demeurai plus d'une demi-heure sans qu'il s'aperçût qu'il y avait quelqu'un auprès de lui, et j'eus seulement le plaisir de l'ouïr marmoter entre ses dents des paroles si mal prononcées qu'il m'était presque impossible de les entendre. Quelquefois il bourdonnait comme un essaim de mouches à miel qui sort en confusion hors de sa ruche, et quelquefois il poussait une voix plus intelligible ; mais de telle sorte à bâtons rompus, qu'il n'y avait aucun ordre ni suite à tout ce qu'il disait. Il proférait deux ou trois paroles tirées de

[1] Molière, en plaçant dans la bouche de Trissotin le *Sonnet à la princesse Uranie*, n'avait fait que reproduire un sonnet de Cotin. Préfontaine fait comme Molière, il attribue au *poëte extravagant* des vers d'auteurs contemporains. Nous ferons remarquer que la nouvelle de Préfontaine et *les Femmes savantes* sont de la même date.

quelque belle sentence, et aussitôt, quittant son sujet, il rentrait dans un autre. Cela prend assez bien le tour du théâtre, disait-il ; puis se contrariant soi-même : Mais que veux-je faire? et aussitôt par une autre contradiction :

— Pourquoi non? ma veine est assez forte, et quelle ardeur poétique peuvent avoir eu ou avoir à présent plus que moi des messieurs de Corneille, de l'Étoile, de la Serre, Boyer, Pibrac, Beys, Desportes, Molière, Hardy, Malherbe, la Calprenède, Ronsard, d'Ouville, Boisrobert, Chevalier, Montfleury, Tristan, Boursault, Scudéry, Ménage, Racine, Boileau, de Subligny, et plusieurs autres dont les compositions servent seulement de spectacle à cinq ou six cents personnes qui se trouvent enfermées dans le parterre d'un hôtel de Bourgogne[1] ou ailleurs? Les miennes qui se produisent hardiment, attirent pour spectateurs tous les passants qui sont en tel nombre qu'un grand parc ne suffirait qu'à peine pour les contenir. Hasardons le paquet, poussons notre mérite, et nous faisons admirer partout; je veux dorénavant que mon nom paraisse en lettres rouges aux coins des rues aussi bien que ceux de ces auteurs célèbres. J'ai trop employé d'années à composer des étrennes et des chansons bachiques ; mais, comme l'on dit, Paris n'a pas été fait tout en un jour. Sus donc, ceci sera bon pour une pièce en trois actes, toutefois non ; suffira d'un pour le ridicule ; ces autres-ci sont héroïques et propres à un grand ouvrage ; ceux-là sont alexandrins et assez forts ; il faudra voir ce que nous en ferons ; voici qui ne sera pas mauvais pour une satire.

Il disait tout cela sans manier alors aucuns papiers, faisant seulement des signes avec ses doigts, de quoi il touchait son

[1] Le théâtre de l'hôtel de Bourgogne était situé rue Mauconseil ; les comédiens de ce théâtre se réunirent en 1680 à ceux du Palais-Royal ; ils prirent alors le titre de *Comediens ordinaires du roi*, et c'est là l'origine de notre *Théâtre-Français*.

front comme s'il eût voulu sonder sa cervelle. Il tira ensuite de dessous le chevet de son lit un fusil d'Allemagne[1], avec quoi ayant fait du feu il alluma une bougie, mais quelque étincelle lui étant tombée sur la main, qui le brûla un peu, il laissa tout aller par terre. Je me baissai pour ramasser la bougie, et la lui rendant, je remarquai qu'il demeura surpris de me voir; ce qui me fit assez connaître que jusque-là il avait cru être seul. Aussitôt qu'il m'eut aperçu :

— Que faites-vous si tard en ce quartier? me dit-il.

Alors je lui répondis :

— Il faudrait y avoir couché pour y être plus matin, il n'y a qu'un moment que sept heures ont frappé; le jour est toutefois si grand que j'ai sujet de m'étonner pourquoi vous cherchez d'autre lumière, étant certain que vous ne doutez pas qu'il faut infailliblement que l'une détruise l'autre.

— Vous avez raison, repartit le poëte ; mais celle-ci pourra servir pour cacheter des lettres quand j'en aurai écrit. Laissons-la donc subsister sans l'éteindre, et parlons du sujet qui vous a conduit en ce lieu ; je crois vous connaître, vous aimez une ingrate qui ne fait la rude que parce que vous la mignardez trop, et lui contez tant de douceurs qu'elle composerait un gros roman de toutes vos fleurettes. Il suffit pour la persuader de soupirer un peu, jetter quelques larmes feintes ; dire seulement le petit mot ; faire paraître une légère émotion ; feindre n'avoir l'esprit occupé que d'une passion légère, ne paraître interdit que pour un moment, même ne se pas servir de discours trop accompagnés d'emphases ; je l'ai appris à mes dépens, et la prolixité dont je me suis servi auprès d'une maîtresse, m'a rendu malheureux en amour. Celle que j'aimais était une petite éveillée, qui me donna maintes fois des

[1] C'est-à-dire un briquet.

assignations nocturnes où je me trouvai, mais sans la pouvoir joindre, car elle demeurait dans sa chambre, et moi sur le pavé, où souvent j'ai reçu sur mon corps de mauvaises influences par les voisins. Voyez comme mes habits en sont accomodez, dit-il, en montrant du doigt un tas de chiffons qui étaient en partie sur une chaise de paille, et en partie sur le plancher. Mais comme je vais encore quelquefois faire la ronde autour du logis de cette friponne, je n'en prends point d'autres, parce que ceux-là sont tout accoutumez à tout recevoir. J'ai toutefois dessein de m'en retirer, connaissant par mille façons trop désagréables qu'il me sera impossible de cueillir une rose si environnée d'épines.

Lors fouillant dans sa poche, il atteignit une petite boîte de ferblanc, ce qu'ayant aperçu je lui dis, croyant que ce fût encore un fusil :

— Monsieur, votre bougie est allumée.

Mais sans m'écouter il ouvrit sa boîte, en tira un bout de pipe tout noir, l'emplit de tabac, et l'ayant approché de sa bouche, il en fit sortir de gros tourbillons d'une épaisse fumée qui m'empêchait presque de le voir, tant il avait la face voilée de ses nuages ; puis me disant qu'il voulait à l'avenir préférer sa pipe à sa maîtresse, il récita sur le sujet du tabac les vers suivants[1] :

Vois comme la chandelle baise
Ce tabac que je veux brûler,
Et que le pensant accoler,
Elle participe à mon aise.
L'air qui lui sert de Ma...eau
De ma pipe fait un flambeau,
Où mon goût trouve l'ambroisie,

[1] Voir Molière, *Don Juan*, acte I, sc. 1. Cette pièce fut jouée en 1665, mais Sganarelle ne parle que du tabac à priser, et les vers ci-dessus sont les premiers que nous ayons rencontrés où il soit question de la pipe.

Et des nuages que je fais,
Je divertis ma fantaisie
Qui s'en forme mille portraits.
Philis, tabac, je vous estime,
De tous deux je me sens épris,
Tous deux règnent sur mes esprits,
De tous deux je suis la victime;
Mais s'il faut céder au plus fort,
Philis, je n'aurais point de tort
De quitter l'ardeur qui me pipe ;
Vos yeux me donnent les trépas,
Et dans le flambeau de ma pipe
J'éteins celui de vos appas.

— Vous usez donc de ce parfum? lui dis-je.

— Oui, me répondit-il, et je suis si accoutumé à cette fumée, qu'un jour le tabac m'étant manqué je coupai le fond de ma poche qui le sentait pour emplir ma pipe. J'aime mieux en user à ma chambre que d'aller parmi un tas de gens de sac et de corde, aux lieux où l'on le distribue, qu'on peut à bon droit nommer la forêt des fainéants, ou le rendez-vous des vagabonds. Dans ces lieux le jeu du romestec sert d'ornement à une noire et mélancolique débauche, et même il s'y range d'ordinaire afin d'attendre l'heure commode pour aller battre le pavé; car certaines gens, étant du naturel des hiboux, ne se montrent que de nuit.

— Vous craignez, lui dis-je, d'être volé en sortant de cette forêt?

— Je craindrais plutôt, répliqua-t-il, d'avoir quelque membre froissé par les voleurs, faute d'avoir sur moi autre chose qui les pût contenter; mais en un mot je fume dans ma chambre sans crainte et avec honneur, et quoique j'aie autrefois appris un air propre à être chanté en ces sortes d'assemblées, je ne l'y ai jamais mis en usage, il est assez galant, et le voici :

Chanson :

Nous sommes avaleurs de bière,
Qui dans mille cabarets divers
Mettons les tonneaux à l'envers,
En nous donnant carrière,
Fy de ceux qui boivent à demi!
Et qui s'enyvre est notre ami.

Mais de grâce, continua-t-il, me montrant un manuscrit qui était sur sa table, allez vous asseoir proche cette fenêtre, et pendant que je m'entretiendrai dans quelques belles rêveries, vous pourrez vous divertir à lire ce papier. Je le pris et l'ayant ouvert, j'y trouvai :

Théodore, ou l'assemblée des filous et des filles de joie[1].

— La matière en est rare et le style assez coulant, lui dis-je, après que j'eus achevé cette lecture ; il est sans doute de votre composition?

— Pardonnez-moi, me répondit-il, un de mes amis me l'a donné à corriger, mais j'aime mieux le laisser comme il est que de gâter les œuvres d'autrui.

— Vous êtes plus propre à donner de l'éclat à un ouvrage qu'à le ternir.

— Je n'en doute pas, répliqua-t-il, mais pour parler sans vanité, j'appelle gâter ce que d'autres appelleraient une belle réformation, et suis persuadé que chaque personne aimant sa géniture, un homme n'aurait pas agréable s'il avait un enfant bossu que pour le rendre droit on lui rasât sa bosse, bien

[1] Nous nous dispensons de reproduire ce prétendu manuscrit. On y trouve sur les dernières couches sociales du dix-septième siècle de curieux détails, mais ces détails sont malheureusement trop souvent en rapport avec le sujet. C'est du reste un tableau curieux des bas fonds de la capitale.

que ce fût en effet une difformité! J'aime donc bien mieux rien hasarder que de me rendre désagréable à mes amis, et puis je ne travaille pas en prose.

— Il y a quelques vers, lui dis-je.

— Oui, me répondit-il, mais ils ne sortent pas de ma fourmilière.

— Vous en avez tantôt, lui repartis-je, composé d'agréables en prenant du tabac.

— Encore moins, me répondit-il, je les ai ouï réciter et les trouvant beaux je les repasse de temps en temps pour me divertir.

Lors voyant sur la table un grand étui à luth, je lui dis :

— A ce que je vois, monsieur, vous possédez plusieurs belles qualités, et pouvez donner le dernier lustre à vos œuvres en joignant à leur force la douceur de l'harmonie.

— Et vous, à ce que je vois, me répondit-il avec un visage renfrogné, vous vous arrêtez un peu trop facilement à la superficie : qui voit le gant ne voit pas la main, il est malaisé de juger du dedans par les apparences extérieures, en un mot cet étui me sert de cassette pour enfermer un peu de hardes, qui sont bien à votre service.

En même temps il tira de dessous son chevet une chemise de toile assez fine, mais si vieille et percée en tant d'endroits, qu'il n'osait s'en servir durant la nuit, craignant de la mettre en pièces, et ayant mis son bras gauche dans l'une des manches, il fourra son bras droit par l'un des trous, croyant que ce fût l'autre, en suite de quoi il sortit du lit et s'en alla vers sa table, où il se mit à écrire jusques à ce que le grand froid l'eût obligé à quitter la plume. Après cela il ouvrit son étui à luth, d'où il tira un collet garni de passement de plusieurs façons, de manchettes si hautes qu'elles pouvaient lui aller depuis le poignet jusques au coude, et une perruque entre blonde et rousse, ce que voyant, je lui demandai s'il s'ajustait

à la mode des courtisans. Alors il me répondit, fronçant un peu les lèvres :

— J'ai voulu prendre l'occasion aux cheveux, mais la coquine m'a laissé sa perruque et s'en est fuye ; je la porte pour réparer une place qui a été rasée, et cacher la figure d'un œuf d'autruche ; mais ce fourreau ne sert à mon chef que parce que j'ai un peu trop fait le familier, et cela m'a fait connaître qu'il faut souvent feindre, ne pas ouïr plusieurs choses, ou bien, si l'on se hasarde d'y répondre, tâcher que ce soit agréablement ; enfin, bien recevoir et bien renvoyer l'esteuf.

— Ce discours est obscur, lui dis-je, vous seriez-vous laissé tondre, sachant par qui?

Alors il me répondit :

— Voici comme l'accident m'arriva. Me trouvant un soir chez un grand de la cour, qui était en assez belle humeur, il me fit plusieurs questions plaisantes, à quoi je lui répondais en bouffonnant, ce qui l'obligeait à rire ; mais comme il vint à me demander si j'avais assisté aux funérailles d'un de mes confrères, me disant que ce jour-là on avait pendu un poëte, je m'échappai à lui répondre que je n'avais jamais vu faire qu'une exécution, qui fut que l'on tranchait la tête à un gentilhomme que je lui nommay, sans toutefois savoir que celui qu'on avait ainsi passé au fil de l'épée était son parent. Aussitôt il me trancha la parole, m'envoyant au travers des oreilles un flambeau d'argent, dont la bougie s'étant détachée, s'embarrassa de telle sorte dans mes cheveux, qu'elle m'en brûla une grande partie, sans que j'y puisse donner remède ; j'avais assez d'affaires à m'enfuir, parce qu'il se mit à me poursuivre l'épée au poing. Voilà le sujet pourquoi je porte la perruque, qui me sert à deux fins, car voulant ces jours passez ôter un homme d'entre les mains de certaines gens, qu'on nomme archers de l'écuelle, parce qu'ils conduisent des gueux à

l'hôpital, ils me blessèrent à la tête, où j'ai encore des emplâtres.

Le poëte ayant achevé de se vêtir à sa mode, nous sortîmes ensemble, mais sur le degré je m'aperçus qu'il lui manquait un bas de chausse; de quoi l'ayant averti, il courut le mettre, et me vint retrouver à la porte de la rue où je l'attendais. Quand nous eûmes un peu cheminé, nous rencontrâmes un homme de sa connaissance qui, l'ayant salué, lui demanda comment il avait passé la nuit :

— Sans dormir, dit-il, mais dans de si agréables rêveries que je crois que les neuf sœurs, qui inspirent aux plus beaux esprits les plus excellentes pensées, avaient tout abandonné pour me courtiser à l'envi l'une de l'autre.

— Et moi je l'ai passée à souffler, lui répondit cet homme, mais je n'ai pas été si heureux que vous : le démon qui nous inspire notre maudite philosophie, loin de me caresser, a fait qu'un creuset fort bien lesté où j'avais mis le zain, l'antimoine, l'étain de glace, l'orpim, le souphre vif, le sinabre et les autres drogues nécessaires, à quoi j'avais déjà donné tous les degrés de chaleur, et qui dans deux jours me devait luiter de l'or au plus haut carat, propre à souffrir la coupelle sans diminution, s'étant crevé, m'a pensé diffamer le visage.

Un tel discours me fit connaître que cet homme était alkymiste[1]; toutefois je n'en fis aucun semblant, et il continua :

— Mais où va la botte?

— Je vais, lui répliqua le poëte, parlant de moi, chercher du réfrigératif pour un amoureux accablé de traverses, dont

[1] L'alchimie était encore en grande faveur sous Louis XIV, et nous voyons dans les *Archives de la Bastille* que le gouvernement fit arrêter et enfermer, dans cette prison d'État, des individus qui passaient pour avoir trouvé le secret de faire de l'or. On les tenait sous clef, et l'on mettait à leur disposition tous les ingrédients nécessaires, dans l'espoir qu'ils suppléeraient par leur prétendue science à la pénurie du Trésor.

les vœux et les veilles se changent en mauvais succès, et je me vante de lui faire bientôt oublier une ingrate.

— Vous ressemblez donc, lui dit cet homme, aux sorciers, qui font et défont ce qu'ils ont fait, car il me semble que le plus grand emploi des poëtes est d'échauffer un amoureux plutôt que de le morfondre. Pour moi, je tiens que l'amour est un mal qui ne se peut guérir que par la jouissance, c'est une passion dont l'âme est entamée, et lorsque son feu est assez violent pour détruire notre raison il fait que nous courons errants et vagabonds comme des animaux farouches, et bref...

— Patience, lui répliqua le poëte qui l'interrompit, vous verrez tantôt bien rire, et je veux que le premier coup de foudre qui sera lancé de la région du feu détruise le mont Parnasse, si je ne guéris notre amoureux, avant qu'il soit peu d'heures, par l'exemple de ses semblables. Discourant ainsi, ils arrivèrent à l'hôpital où l'on met les gens aliénez de leur esprit, et s'étant adressez au concierge tous deux d'une commune voix, ils lui demandèrent s'il y avait moyen de voir les fous. Aussitôt cet homme, qui était un vieillard assez vénérable, les ayant fait entrer dans une petite salle, leur présenta un miroir pour se regarder eux-mêmes, leur donnant ainsi à connaître qu'on ne doit pas insulter au malheur d'autrui. Ce vieillard nous conduisit tous ensuite dans une cour où étaient les malades enfermés chacun à part dans de petites loges; ce que voyant le poëte, il s'écria :

— Demeurons-en là, mon guide, il me suffit; j'ai vu la plus grande de toutes les folies. Hé! à quoi bon toutes ces séparations? Il eût mieux valu, ce me semble, faire un enclos de la plus grande partie du monde pour enfermer les fous, car il n'y a guère de personnes qui ne soient atteintes de ce mal.

Ce discours ayant un peu fait rire le concierge, il fit un

petit signe de tête qui témoignait assez l'approuver. Aussitôt, moi, voyant un grand homme pâle qui criait de toute sa force :

— Il n'y a point de miséricorde pour moi, j'ai défait ce que Dieu a fait; j'ai mangé le ciel et la terre.

Je demandai au concierge ce que voulait signifier un discours si extraordinaire. A quoi il me répondit que cet homme avait mangé le provenu d'une pièce de terre, et tous les meubles jusques au ciel de son lit, ce qui était le reste de son bien, et que ensuite étant devenu fou, il avait continuellement ces paroles à la bouche. Nous arrivâmes devers un autre qui criait aussi fort que le premier :

— Je soutiens qu'on me doit mettre hors de ce lieu, et que je ne suis plus fou, puisque j'ai rentré en moi-même.

— Celui-là parle d'assez bon sens, lui dis-je.

— Vous ne vous trompez pas, me répondit-il; il y a dans son affaire plus de malice que de folie; le sujet pourquoi il fait sa demeure ici est qu'il a couché avec sa fille, et qu'ayant été mis en prison, il a contrefait le fou, pour se séquestrer à la justice qui l'aurait fait mourir.

Alors le poëte, qui avait longtemps demeuré sans parler, demanda au concierge s'il n'y avait point là quelque fou amoureux; à quoi il lui répondit que la plupart des hommes étaient revenus de cette maladie, et que si parlant à des femmes ils disaient « mon cœur, mon âme, je brûle, je meurs, » ce n'était que pour leurrer quelques sottes coquettes, qui, croyant à leurs paroles, se vantaient partout d'avoir fait des esclaves, et lui montrant une loge toute remplie de toiles d'araignées, il continua :

— Il y en avait un là, il y a plusieurs années, mais aucuns de ses amis, qui l'étaient venus voir, m'ayant demandé permission d'entrer dans la loge pour faire collation avec lui, ce que je leur accordai, ils vidèrent ensemble plusieurs bouteilles. J'avais peur que la force du vin lui troublât le cer-

veau; mais tout au contraire, il en fut si bien fortifié, et ses fantaisies tellement dissipées, qu'après l'avoir examiné l'espace de trois jours, il fut jugé capable d'être renvoyé; et, avant que de partir, il fit pour ceux qui pourraient venir après lui ce que vous voyez, qui est presque tout effacé, contre cette muraille.

Alors le poëte, regardant de près, en frotta la superficie avec le coin de son manteau pour s'en faciliter la lecture, et y trouva la figure de Cupidon en débauche, son équipage renversé, sa suite en désordre, et sur sa tête un écriteau contenant ces deux vers :

Fi de l'amour, je n'en suis plus,
Tous ses appas sont superflus.

Et au-dessous cette chanson :

Imitons ce tyran des âmes,
Le vin seul lui fournit des flammes;
Bacchus l'a soumis sous ses lois.
Il jette ses flèches par terre
Et ne demande d'autre verre,
Pour s'enivrer, que son carquois.

Toute sa troupe est en déroute.
Il a tant bu qu'il n'en voit goutte,
Quoiqu'il ait ôté son bandeau;
On le voit déjà qui sommeille,
Et qui du jus de la bouteille,
Eteint le feu de son flambeau.

Il quitte l'amour de Caliste;
Ce plaisir rend mon âme triste,
Je l'abhorre quand je l'ai pris,
Mais celui qu'on reçoit à boire,
Chasse l'ennui de ma mémoire
Charme mes sens et mes esprits.

Aussitôt le poëte tira un crayon de sa poche, avec quoi il écrivit ces vers sur un morceau de papier, disant que cette

matière était capable de lui fournir de quoi en faire, qui passeraient pour nouveaux quand il les aurait tournés à sa mode. Le souffleur, qui voulait parler à son tour, s'informa du concierge où il mettait les alkymistes; et il lui répondit :

— Nous n'en voyons plus; le feu de Raymond Lulle, le mercure et les minéraux les consument, ou du moins les envoient tout nus aux incurables. Ainsi nous perdons leur chalandise.

Je m'informai ensuite du concierge quel était un jeune homme, qui tenait plusieurs papiers et qui, la vue toute égarée, se promenant d'un bout à l'autre de la cour, paraissait être enseveli dans des pensées profondes.

— C'est, me dit-il, un poëte qui m'a été donné à sérer par un courtisan plus fou que lui; car il l'accuse d'avoir fait des vers qui le touchent, bien qu'il n'y soit pas nommé; je le laisse, comme vous le voyez, en sa liberté; je l'ai même renvoyé plusieurs fois, mais il revient toujours céans et y veut demeurer malgré moi, comme s'il avait quelque chose à y prétendre, ou que cette maison eût été bâtie pour les poëtes; je fus fort joyeux de voir que mon homme en tenait; ayant assez bien remarqué le dessein qu'il avait eu de me berner, toutefois, je ne lui en donnais rien à connaître, ne voulant pas rompre avec une personne qui me servait quelquefois d'un rare divertissement.

Le concierge nous ayant fait voir ensuite plusieurs autres malades, dont il nous dit les divers genres de folie, nous prîmes congé de lui. Je prenais presque tous les jours un singulier plaisir avec mon poëte, mais comme j'eus un voyage à faire aux champs, je fus assez longtemps sans le revoir.

Ce poëte qui faisait des œuvres, bien ou mal, de sa propre fantaisie, à la louange du tiers et du quart, sans connaître leur vertu, les portait par les maisons, et comme si c'eût été la gazette, il donnait la même chose à plusieurs, qui, aveuglés

d'ambition et croyant qu'il leur dît la vérité, lui faisaient des présents. Il vint dans un logis où j'étais intendant, et m'ayant joint par hasard, il me présenta plusieurs éloges et épithètes plus glorieux pour la qualité que pour le personnage, et me dit naïvement qu'il ne me pensait pas rencontrer; il me supplia de faire agréer au seigneur à qui j'étais quelques-uns de ses ouvrages; mais je m'en excusai, lui disant que cela ne lui profiterait de rien, ce seigneur n'étant pas d'humeur libérale pour de telles choses.

— Il donnerait possible, répondit le Parnassien, secouant les oreilles, plutôt cent pistoles à une fille de joie qu'un teston à un poëte.

— Voulez-vous que je vous en dise la vérité, lui repartis-je? il faudrait que ce qu'on aurait à lui donner fût du plus fin, car il se mêle un peu de poésie, en quoi il est fort délicat. Et vous ne seriez peut-être pas mieux récompensé de lui, que le fut ces jours passés un vieux poëte italien, qui, lui ayant présenté une stance, il se fit apporter sa cassette, d'où, au lieu d'argent, à quoi s'attendait ce poëte, il tira une pareille stance, car c'était lui qui l'avait composée, et la donnant au poëte, il lui dit : *Volte pour volte, patro mie.*

Celui-ci avait toujours son même habit de drap de Berry et de basin moucheté, soit qu'il ne fût pas glorieux, ou soit qu'il le fût trop. Il portait aussi un manteau qui avait été doublé de panne, car il y en restait des lambeaux assez grands pour couvrir des pantoufles. Comme il parlait à moi au milieu de la cour, il fut entouré par un grand nombre de valets, qui, le connaissant pour un homme de son métier, lui demandèrent de ses œuvres, il leur en promit. Ce qu'ayant ouï, je lui dis qu'il venait de faire une mauvaise démarche, que c'était trop se déclarer pour un poëte du commun, et qu'il y avait des gens dont la qualité ne pouvait souffrir de comparaison avec d'autres pour les conséquences. A quoi il me répondit :

— Il est vrai, mais notre profession veut une entière familiarité, et vous ne doutez pas que les personnes publiques doivent avoir le visage riant à tout chacun, particulièrement les poëtes qui font une partie de leur purgatoire en ce monde, pour la complaisance à laquelle ils sont obligés, car il leur convient souvent faire autant de gestes qu'un chien qui a perdu son maître, et qui tâche de s'introduire avec un autre; sinon ils trouveront visage de bois. Un portier leur fermera la porte au nez, ou leur fera pour son plaisir garder trois heures le mulet, et perdre une autre occasion qui peut-être leur eût été meilleure, tout cela, faute d'une petite grimace qui ne coûte rien. Si l'écornifleur caresse l'échanson, il sera galant homme : il est importuné des grands pour aller à leur table, ils ne sauraient vivre sans le voir ; c'est un des rares esprits du temps, une personne d'élite qui fournirait d'agréables entretiens à des monarques : veut-il un peu faire le fier? ce sera un piqueur d'assiette, un donneur de quolibets qui emploie la matinée à inventer des sottises pour payer son dîner; on lui laissera tortiller sa becquée auparavant que de lui porter à boire, et après en avoir demandé plusieurs fois, s'il est contraint d'en aller prendre au buffet, il se trouvera desservi en retournant à table ; en un mot, nous devons autant nous faire aimer des domestiques que des maîtres, et ne pas suivre la maxime de certains flagorneurs, qui, après avoir fait diminuer l'ordinaire des valets et mêler de l'eau parmi leur vin, sont courus dans les rues par un tas de laquais criant après eux : *Au vinaigrier! au rogneur d'écuelles!* et ne manquent point de nazardes.

Avec ce poëte était l'alkymiste dont j'ai parlé ; comme je les voulais un peu régaler, je les menai dans une auberge où, tandis que l'on nous préparait à déjeuner, je me mis à discourir avec l'alkymiste touchant la transmutation des métaux ; à quoi il parut aussi habile homme qu'un simple vigneron le

serait à soutenir des questions de théologie, et le plus grand fou de tous ceux qui se mêlaient de chercher la pierre philosophale, son cerveau étant seulement infecté de la fumée des minéraux.

Cependant le poëte, surpris d'une fureur parnassienne, demanda du papier, et après avoir fait deux ou trois tours dans la salle, il courut devers une fenêtre où il écrivit :

> Illustre rejeton, grand et fameux génie,
> Tutélaire.....

Mais il n'en put faire davantage, car il était plus souvent poëte pour le commencement et pour le milieu des ouvrages que pour la conclusion, la plupart de ses œuvres n'étant que des fragments. Notre réjouissance finie, connaissant que la fréquentation de telles personnes me pourrait être préjudiciable, je cherchai d'honnêtes prétextes pour m'en défaire et pris congé d'eux, en leur offrant toutes sortes de services.

GILLES MÉNAGE ET SES AMIS

Il n'est pas besoin de dire à nos lecteurs quels sont les livres que l'on désigne sous le nom d'*Ana;* ils savent parfaitement que ces livres, décorés du nom d'un auteur en vogue, ne sont souvent qu'une sorte de gerbe glanée dans les champs du voisin et que le titre qui leur est attribué n'est qu'une enseigne pour attirer les clients. Quoi qu'il en soit, on y trouve de très-bonnes choses perdues au milieu du plus indigeste fratras, et nous pouvons dire que les volumes auxquels nous avons emprunté les pages suivantes en offrent un remarquable exemple.

Ménage était un grand savant, un philologue très-distingué ; il l'a prouvé dans les *Origines de la langue française*, dans les *Commentaires* sur Diogène Laërce, dans l'*Histoire des femmes philosophes*, *Mulierum philosopharum historia*. Qu'il fut pédant, personne n'en doute, puisque Molière l'a peint sous les traits de Vadius, mais chez lui le pédantisme n'avait pas tué l'esprit. Il tournait fort classiquement les vers latins, fort agréablement les vers français. Il aimait à causer, à raconter, et comme il était fort au courant de la vieille littérature, il s'en inspirait volontiers. Ses bons mots et ses contes étaient cités partout : ils circulaient en manuscrit, et quand il mourut en 1692, on les recueillit pour les livrer à l'impression en y ajoutant, pour grossir les volumes et les rendre plus intéressants, une quantité d'anecdotes, de bons mots, de dissertations, auxquels il était complétement étranger. C'est de là qu'est sorti le *Ménagiana*, dont la première édition parut en 1693, et fut présentée au public

comme un hommage rendu à la mémoire de Ménage par ses amis, ce qui explique le titre qui se lit en tête de cette page.

LA RAGE D'AMOUR.

A Cupidon, la belle et jeune Aminte,
Malgré l'Hymen sacrifiait toujours.
Son pauvre époux toujours était en crainte
Qu'elle ne fît de nouvelles amours.
Il ne pouvait en fermer la paupière,
Veilles, soucis l'eurent tôt emportés.
Lui mort, Aminte en pleine liberté
A son humeur donna belle carrière.
On en jasa. Son curé crut devoir
L'en avertir. — Vous vous perdez, madame ;
Changez de vie, ou c'est fait de votre âme.
— Hélas ! monsieur, je voudrais le pouvoir,
Lui répondit la trop fringante veuve ;
Mais plaignez-moi, tel est mon ascendant
Que je ne puis avoir l'esprit content,
Si chaque mois je n'ai pratique neuve.
Cela me vient d'un accident fatal ;
A quatorze ans d'un chien je fus mordue,
Chien enragé ; pour prévenir le mal
L'avis commun fut qu'il me fallait, nue,
Plonger en mer[1]. Nue on me dépouilla.
Honteuse alors de me voir sans chemise,
Incontinent, je portai la main là
Où vous savez, sans jamais lâcher prise.

[1] C'était là, dans les idées du temps, le plus souverain remède contre la rage. Il en est encore question dans un conte de Vadé, au dix-huitième siècle.

On me plongea. Mais qu'est-il arrivé?
C'est que mon corps, ô pudeur trop funeste,
Partout, ailleurs, du mal fut préservé,
Hors cet endroit où la rage me reste.

LE PANIER DE POIRES.

Un paysan portait des poires à son seigneur, homme fort laid. En entrant dans la cour de la maison, il trouva deux gros singes qui se jetèrent sur le panier et lui mangèrent chacun demi-douzaine des plus belles. Ils avaient, suivant la mode de ce temps-là, des casaques de toile d'or dans leurs bras, des toques ornées d'un plumet sur la tête et la dague au côté; ce qui les rendait respectables[1]. Le paysan, qui n'avait jamais vu de ces animaux, les salua civilement et laissa faire. Quand il eut fait son présent, le seigneur, en riant, lui demanda pourquoi il ne lui avait pas apporté son panier plein?

— Il était tout plein, Monsieur, dit le bonhomme, mais messieurs vos enfants, que j'ai trouvés comme j'entrais, se sont jetés dessus et m'ont pris ce qui en manque.

LA SERVANTE DU CURÉ.

Un pauvre homme, en Brie, portait cinq sous à son curé pour lui faire dire une messe. Il ne trouva que sa servante, à qui il voulut laisser son argent. Elle lui dit, en le refusant :

— Nous ne disons point de messe à cinq sous[2].

[1] Aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, il était de mode dans les maisons riches d'avoir des singes. On en voit souvent dans les vieilles gravures, attachés par une chaîne qui leur passe autour des reins. La plupart sont habillés.

[2] Ce petit conte est devenu tout à fait populaire.

SANTEUIL CONFESSEUR [1].

Santeuil, un jour au fond d'une chapelle,
Surplis au dos, à l'écart se plaça.
Le voyant seul, une femme assez belle,
Qui le crut prêtre, à lui se confessa.
Sans s'émouvoir, le drôle lui laissa
Déduire au long toute la kyrielle,
Puis se levant : — Madame, excusez-moi,
Prêtre, dit-il, ne suis ni prêt à l'être.
— Tu ne l'es pas, s'écria-t-elle, traître?
Eh pourquoi donc, méchant homme, pourquoi
Ne me l'avoir pas plus tôt fait connaître?
Oh! ton prieur le saura, sur ma foi.
Tu dois t'attendre à de grièves peines.
— Bien, dit Santeuil, allez conter le cas
A mon prieur. Moi, je vais de ce pas
A votre époux révéler vos fredaines.

LES ÉCOLIERS DE BOURGES [2].

Monsieur Cujas avait une fille assez jolie, fort coquette, et qui ne haïssait pas les hommes. Dieu sait si les écoliers quit-

[1] Jean de Santeuil, l'un des meilleurs poëtes latins modernes, né à Paris en 1630, mort en 1697. Ses œuvres, très-remarquables, ont été publiées en 1694, in-8; 1698, in-12; 1739, 3 vol. in-12. Cette dernière édition est la plus recherchée. Il faut, à propos du conte ci-dessus, se rappeler que Santeuil était chanoine de Saint-Victor; que comme tel il avait fait vœu de chasteté et de pauvreté, mais qu'il n'avait point reçu les ordres, et que par cela même il ne pouvait confesser.

[2] Cujas, l'un de nos plus grands jurisconsultes, a passé une partie de sa vie à Bourges, où il mourut en 1590. On montre encore dans cette ville la maison qu'il habitait.

taient volontiers les leçons du père pour aller cajoler la fille ! Ils appelaient cela *commenter les œuvres de Cujas.*

LA FEMME DU BOUCHER.

Un boucher qui se mourait disait à sa femme :

Vois-tu, Françoise, si je meurs, il faut que tu épouses notre garçon Jacques ; c'est un bon enfant, et dans notre métier il faut un homme.

— Hélas! dit-elle, tiens, j'y pensais.

MONSIEUR M....

M. M***, que l'on croyait riche, quoiqu'il dût plus qu'il n'avait vaillant, se promenait sans rien dire, le nez dans son manteau, la veille de ses fiançailles, dans la salle de sa future belle-mère. Elle lui dit plusieurs fois :

— Qu'avez-vous, monsieur?

Il lui répondit à chaque fois :

— Madame, je n'ai rien.

Huit jours après son mariage, sa belle-mère, voyant une foule de créanciers, à quoi elle ne s'était pas attendue, dit :

— Monsieur, vous m'avez trompée.

— Madame, lui répliqua-t-il, je vous avais avertie que je n'avais rien ; je vous le dis plus de dix fois dans votre salle, la veille de mes fiançailles, lorsqu'il était encore temps.

LES GABS DE CHARLEMAGNE[1].

Charlemagne et ses douze pairs[2], au retour du saint sépulcre, passant à Constantinople, y furent reçus au palais du roy Hugon, qui, après un magnifique festin où étaient la reine, son épouse, les deux princes, Henri et Tibère, ses fils, et la belle Jaqueline, sa fille, les fit conduire dans une superbe salle pour y reposer. Au milieu était un riche lit pour Charlemagne, et douze autres, aux environs, dans une juste et égale distance l'un de l'autre, pour les pairs. Étant couché, Charlemagne, se trouvant de belle humeur, proposa aux pairs de gaber[3] avant que de s'endormir, et, pour les mettre en train, commença le premier.

Charlemagne se vanta que, d'un revers de Joyeuse, sa bonne épée, il couperait net par le milieu du corps un homme couvert du plus fin acier; Roland, que du seul bruit de son cor, il ferait tomber cinquante toises des murailles du palais du roy Hugon[4]. Oger, qu'en tirant du bout du doigt une corde qu'il aurait nouée autour du gros pilier qui était au milieu de

[1] Ce conte est tiré d'un roman du moyen âge, le *Roman de Galien*. C'est un des rares souvenirs de la littérature chevaleresque qui se rencontrent au XVII^e^ siècle. On voit par là quelles étranges dégradations avait subies la légende héroïque.

[2] Le mot pairs au temps de Charlemagne désignait tout simplement des compagnons d'armes, des hommes d'une égale condition, *pares;* sous les Capétiens, il fut appliqué aux vassaux qui composaient la cour de justice des seigneurs. Le roi, comme les autres seigneurs, eut des pairs qui siégeaient dans sa cour de justice. Ils étaient au nombre de douze, six ecclésiastiques et six laïes; c'étaient les douze pairs de France. Quant à ceux qui figurent dans les romans du cycle carlovingien, ce sont des personnages de pure invention.

[3] De dire le mot pour rire.

[4] Sur Roland, voir *Chefs-d'œuvres des conteurs français avant la Fontaine*, p. 1 et suiv.

la salle, il le renverserait et tout l'édifice en même temps. Olivier, qui était un seigneur de complexion amoureuse, féru de la belle Jaqueline, dit hautement que, s'il la tenait couchée auprès de lui, la nuit ne se passerait pas qu'il ne lui donnât jusqu'à quinze fois de vives marques de son amour. Les gabs terminés, les gabeurs s'endormirent.

Un homme, caché dans le creux du gros pilier qui était au milieu de la salle, les avait ouïs. Le roy Hugon, curieux de savoir ce qu'ils pourraient dire de lui entre eux, l'y avait fait entrer avant qu'ils se retirassent. La porte pratiquée dans le pilier joignait si bien qu'on ne pouvait, quand elle était fermée, s'apercevoir qu'il y en eût une. L'espion, muni de toutes les clefs nécessaires, prit son temps à propos pour sortir sans faire bruit; et, par un escalier, s'étant rendu auprès du roy Hugon, qui l'attendait, le surprit extrêmement lorsqu'il lui rapporta les discours que Charlemagne et ses pairs avaient tenus. Le roy, irrité de leur insolence, jura qu'ils exécuteraient à la lettre ce qu'ils avaient dit, ou qu'il les ferait tous pendre. Le lendemain, un héraut leur ayant porté cet ordre du grand maître, Charlemagne fit d'abord tout ce qu'il put pour pacifier la chose, remontrant que leurs paroles n'avaient été qu'un jeu ; mais indigné à la fin de ce que, sans égard pour ses excuses, on lui répliquait sèchement qu'il fallait que les gabs fussent accomplis, que telle était la volonté du roy :

— Eh bien, répondit-il, puisqu'il y est résolu, nous lui donnerons contentement.

Quelque bonne mine qu'il eût témoignée en congédiant le héraut, il ne laissait pas d'être, au fond, très-embarrassé, ne voyant pas comment lui et ses pairs s'en pourraient tirer. Sa coutume, dans les besoins extrêmes, était de recourir au ciel. Il n'y manqua dans cette occasion. Étant entré dans un cabinet, il se mit en prière la larme à l'œil. Son oraison fut

efficace. Un ange, venu pour le consoler, lui promit, de la part du Seigneur, que les gabs seraient pour le coup exécutés, mais qu'il ne fallait plus y retourner.

Un moment après, le roy Hugon en personne, suivi de ses principaux officiers, vint, endurci comme un Pharaon, le sommer, sur peine de la corde, lui et sa compagnie, de mettre incessamment à fin toutes les merveilles dont ils s'étaient vantés.

— A moi ne tienne, répondit Charlemagne.

— Ni à moi, répondirent chacun à leur tour Naymes, Roland, Oger, Richard sans peur et les autres.

Olivier, le plus gai de tous, demanda qu'on eût à lui livrer la belle Jaqueline, prêt à subir sa peine, si dans le temps convenu il manquait à sa parole.

— La pucelle vous sera livrée ce soir, dit le roy Hugon, et demain nous apprendrons d'elle si vous savez compter jusqu'à quinze.

— Cependant, en attendant vos exploits, voyons ceux de votre maître et de vos camarades. Vous, Charlemagne, commencez, l'honneur vous appartient.

Charlemagne, sur les promesses de l'ange, mettant aussitôt Joyeuse au vent, coupa d'un seul coup par le milieu, aussi aisément que si c'eût été un navet, l'homme qui lui fut présenté couvert d'une armure de fin acier. Le ciel n'eût pas été moins fidèle à Naymes, à Roland, à Oger, à Émeri, à Bernard, à l'archevêque Turpin, à Richard, à Bérenger, à Garin, à Gérard de Mondidier et à Ganelon, si la facilité avec laquelle Charlemagne avait exécuté son gab n'eût fait craindre au roy Hugon que les autres ne s'acquittassent de même des leurs. Heureusement pour sa fille, il n'eut pas si bonne opinion d'Olivier, dont l'entreprise lui paraissait la plus difficile ; il en permit exprès l'épreuve, afin que le téméraire, venant à y succomber, payât seul pour les autres.

L'heure venue, la belle Jaqueline, engagée auparavant par serment à déclarer le lendemain la vérité, fut couchée dans un beau lit où Olivier ne tarda pas à la venir trouver. La princesse, avant toute chose, lui demanda la foi conjugale. Il la lui donna volontiers, et, sensible à cet honneur, promit de lui en faire, en moins de dix heures, quinze remercîments. Il semblait effectivement, qu'avec le secours d'en haut, il ne put manquer de compter quinze et par delà. Cependant la chronique sincère rapporte que le franc chevalier, ayant poussé jusqu'à douze, se rendit aux armes d'amour, invitant la belle à prendre un peu de repos. En suite de quoi, tout ce qu'il pût faire à son réveil fut de compter treize, demandant quartier pour le reste, et priant la noble princesse de vouloir bien ajouter deux à treize en sa faveur, lorsque le roy Hugon viendrait pour savoir le compte. Ce qu'elle lui promit et lui tint.

LE LOUIS D'OR [1]

Un soir, au moment même où il allait s'endormir, l'auteur du livre dont on vient de lire le titre entendit dans sa chambre un bruit singulier. D'où venait ce bruit? Il chercha longtemps sans pouvoir s'en rendre compte, et finit par découvrir qu'il partait des poches de sa culotte qu'il avait placée sous son chevet. Était-ce quelque souris qui venait y faire tapage? Il voulut s'en assurer, et vidant ses poches sur sa table de nuit, il en fit rouler quelques pièces de monnaie, et resta frappé d'étonnement, en entendant un louis d'or lui demander d'une voix claire et métallique :

— Cherches-tu la pistole parlante? Tu la chercheras en vain, car il y a longtemps que les pistoles sont muettes. Seul, parmi mes confrères de cuivre ou d'argent, parmi tous ces louis de pacotille, j'ai conservé le don de la parole; j'avais ce soir grande envie de causer: or, maintenant que je t'ai réveillé, je vais, si tu veux bien le permettre, te raconter mon histoire.

— Très-volontiers; elle doit être curieuse, dit l'auteur qui n'en pouvait croire ses oreilles, mais qui commençait à se rassurer, en voyant que le diable n'était pour rien dans l'affaire.

— Très-curieuse, en effet, car depuis le jour où je suis sorti des entrailles de la terre, j'ai fait bien du chemin et j'ai vu bien des choses.

— Parle, je t'écoute.

Nous ne suivrons pas notre Louis *Politique et Galant*, dans le

[1] Cologne, Pierre Marteau, 1695. 1 petit vol. in-18, très-rare.

cabinet des damerets, les salons des coquettes ou les alcôves des courtisanes, nous le laisserons seulement raconter la singulière aventure que voici :

L'or a été de tout temps le grand ami de la médecine et des médecins? et de là est venu cet ancien dire : *Dat Galenus opes*. Il est si vrai que ces messieurs nous affectionnent, qu'ils ne nous recherchent pas seulement comme les autres hommes; mais ils nous mêlent dans plusieurs médicaments, dont ils font un or potable, comme s'ils voulaient nous incorporer avec la médecine. Je n'ai été que trop employé à ces sortes d'usages, et cela m'a si fort exténué, que j'en suis devenu petit comme tu me vois. Mes autres parties, il est vrai, ne sont pas perdues; car la matière demeure toujours et il n'y a que les formes qui changent. Mais où sont ces parties? Sont-elles dans les vapeurs et les exhalaisons de la terre, ou parmi les fleurs de quelque parterre? ne rampent-elles pas avec quelque chétif insecte. Que suis-je? Si je pouvais jamais les rejoindre avec ce petit tout qui te parle, je pourrais bien par leur moyen t'apprendre divers secrets de la nature qu'on a ignorés jusqu'ici. Mais pour en venir au point dont j'ai maintenant à te parler, je te dirai que c'est moi qui ai découvert la circulation du sang, les veines lactées, et plusieurs autres choses qu'on a remarquées dans le corps humain, que la Faculté de médecine avait ignorées jusqu'ici, et dont elle veut aujourd'hui se faire honneur. Je sais bien que quelques médecins s'attribuent toute la gloire de cette découverte; ils disent qu'ils ont observé toutes ces choses par la dissection d'un animal vivant, mais jamais ils n'auraient fait cette ob- servation, si je ne leur eusse appris moi-même ce qui se passait dans ce pays là que j'ai parcouru d'un bout à l'autre. Ce fut à Hervée[1] et à

[1] Lisez Harvey, né en 1578, mort en 1658, médecin des rois Jacques Ier

Asellius[1], que je racontai ce que j'avais vu dans le corps d'un homme vivant, un jour que j'eus l'occasion de les entretenir comme je te parle aujourd'hui. Je leur dis donc qu'étant sous la forme d'un écu d'or, un pauvre mercier qui voyageait, et qui craignait de tomber entre les mains des voleurs, me plia de telle sorte avec plusieurs de mes camarades, qu'il nous avala tous comme on ferait des oublies. Me voilà donc comme Jonas dans le ventre de la baleine. Je ne te ferai pas la description de toutes les chambres, antichambres, coins et réduits, par où je passai dans ce nouveau labyrinthe. Mais je te dirai seulement, que pendant mon voyage je fis des observations que les anatomistes n'auraient jamais pu faire par leurs dissections. Je ne fus pas plutôt dans l'estomac de cet homme que j'eus beaucoup à souffrir, parce que les parties qui servent à la digestion me voulaient mettre en capilotade, et me changer en chyle; mais bien me valut d'être armé d'une cuirasse qui était de bonne trempe. je passai donc sans recevoir d'autre dommage, et ce fut alors que j'entendis fort bien, si je ne le vis pas, que le sang circulait dans les veines, que ce n'était pas le foie, comme on avait cru, qui en est le grand réservoir, mais les deux orifices ou les deux cavités du cœur qui s'ouvrent et se ferment tour à tour, pour faire cette circulation; et en effet, j'ouïs dans cet endroit un certain petit bruit à peu près comme celui de la chaussée d'un moulin, où les eaux entrent d'un côté et sortent de l'autre par le moyen de diverses roues. Je sortis enfin

et Charles Ier, établit en 1619 la théorie générale de la circulation. On a cherché à lui disputer l'honneur de cette belle découverte, mais il est aujourd'hui constaté qu'elle lui appartient tout entière. Son ouvrage le plus célèbre est intitulé : *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*, 1628, in-4°.

[1] Lisez Aselli, médecin italien du seizième siècle, qui a mis par ses observations la science sur la voie de la découverte des vaisseaux chilifères.

de cette prison, et mon mercier s'étant défait de moi pour faire quelques emplettes, je tombai, je ne sais comment, entre les mains d'un médecin à qui je fis part de mon aventure, ce qui lui donna lieu d'examiner la chose de plus près, et de s'attribuer la gloire d'une découverte qu'il ne doit qu'à moi seul.

Que faut-il conclure de ce petit conte? C'est que l'or, qui est la clef des cœurs, est aussi la clef du *Cabinet de la science*.

MADAME D'AULNOY[1]

Le merveilleux tient peu de place dans les contes et les romans de la première moitié du dix-septième siècle. Les fées avaient disparu avec les héros du cycle d'Arthur; mais deux femmes de beaucoup d'esprit, mesdames de Murat et d'Aulnoy, les évoquèrent de nouveau, et fondèrent une école fantastique, à laquelle se rattachent le sieur de Preschac, mesdemoiselles de Lussan, de la Force, mesdames Husson et d'Auneuil, et dont Perrault, que nous rencontrerons bientôt, est resté le représentant le plus célèbre.

Madame d'Aulnoy nous a fourni le conte suivant, l'un des meilleurs, à notre avis, de ceux qu'ait produits la période qui nous occupe. Cette dame, morte en 1705, a laissé, outre ses contes, des romans dont le plus estimé est *Hippolyte, comte de Douglas*, des *Mémoires sur la cour d'Espagne*, et une *Relation du voyage d'Espagne*, qui contient sur ce pays des détails fort intéressants.

FORTUNÉE.

Il était une fois un pauvre laboureur, qui, se voyant sur le point de mourir, ne voulut laisser dans sa succession aucuns sujets de dispute à son fils et à sa fille qu'il aimait tendrement.

— Votre mère m'apporta, leur dit-il, pour dot, deux esca-

belles et une paillasse. Les voilà avec ma poule, un pot d'œillets, et une bague d'argent qui me fut donnée par une grande dame qui séjourna dans ma pauvre chaumière ; elle me dit en partant : Mon bon homme, voilà un don que je vous fais ; soyez soigneux de bien arroser les œillets, et de bien serrer la bague. Au reste, votre fille sera d'une incomparable beauté, nommez-la Fortunée, donnez-lui la bague et les œillets, pour la consoler de sa pauvreté. Ainsi, ajouta le bon homme, ma chère Fortunée, tu auras l'un et l'autre, le reste sera pour ton frère.

Les deux enfants du laboureur parurent contents. Il mourut. Ils pleurèrent et les partages se firent sans procès. Fortunée croyait que son frère l'aimait ; mais ayant voulu prendre une des escabelles pour s'asseoir :

— Garde tes œillets et ta bague, lui dit-il d'un air farouche, et pour mes escabelles ne les dérange point, j'aime l'ordre dans ma maison.

Fortunée, qui était très-douce, se mit à pleurer sans bruit ; elle demeura debout, pendant que Bedou (c'est le nom de son frère) était mieux assis qu'un docteur. L'heure de souper vint. Bedou avait un excellent œuf frais de son unique poule, il en jeta la coquille à sa sœur.

— Tiens, lui dit-il, je n'ai pas autre chose à te donner, si tu ne t'en accommodes point, va à la chasse aux grenouilles, il y en a dans le marais prochain.

Fortunée ne répliqua rien. Qu'aurait-elle répliqué? Elle leva les yeux au ciel, elle pleura encore, et puis elle entra dans sa chambre. Elle la trouva toute parfumée, et ne doutant point que ce ne fût l'odeur de ses œillets, elle s'en approcha tristement et leur dit :

— Beaux œillets, dont la variété me fait un extrême plaisir à voir, vous qui fortifiez mon cœur affligé, par ce doux parfum que vous répandez, ne craignez point que je vous laisse man-

quer d'eau, et que d'une main cruelle, je vous arrache de votre tige; j'aurai soin de vous, puisque vous êtes mon unique bien.

En achevant ces mots, elle regarda s'ils avaient besoin d'être arrosés; ils étaient fort secs. Elle prit sa cruche, et courut au clair de la lune jusqu'à la fontaine, qui était assez loin. Comme elle avait marché vite, elle s'assit au bord pour se reposer, mais elle y fut à peine, qu'elle vit venir une dame, dont l'air majestueux répondait bien à la nombreuse suite qui l'accompagnait; six filles d'honneur soutenaient la queue de son manteau; elle s'appuyait sur deux autres; ses gardes marchaient devant elle, richement vêtus de velours amaranthe en broderie de perles; on portait un fauteuil de drap d'or, où elle s'assit, et un dais de campagne qui fut bientôt tendu; en même temps on dressa le buffet, il était tout couvert de vaisselle de cristal. On lui servit un excellent souper au bord de la fontaine, dont le doux murmure semblait s'accorder à plusieurs voix, qui chantaient ces paroles:

Nos bois sont agités des plus tendres zéphirs,
Flore brille sur ces rivages,
Sous ces sombres feuillages,
Les oiseaux enchantés expriment leurs désirs.
Occupez-vous à les entendre;
Et si votre cœur veut aimer,
Il est de doux objets qui peuvent vous charmer,
On fera gloire de se rendre.

Fortunée se tenait dans un petit coin, n'osant remuer, tant elle était surprise de toutes les choses qui se passaient. Au bout d'un moment, cette grande reine dit à l'un de ses écuyers:

— Il me semble que j'aperçois une bergère vers ce buisson, faites-la approcher.

Aussitôt Fortunée s'avança, et quelque timide qu'elle fût

naturellement, elle ne laissa pas de faire une profonde révérence à la dame avec tant de grâce, que ceux qui la virent en demeurèrent étonnés; elle prit le bas de sa robe qu'elle baisa, puis elle se tint debout devant elle, baissant les yeux modestement; ses joues s'étaient couvertes d'un incarnat qui relevait la blancheur de son teint, et il était aisé de remarquer dans ses manières cet air de simplicité et de douceur qui charme dans les jeunes personnes.

— Que faites-vous ici, la belle fille, lui dit la reine, ne craignez-vous point les voleurs.

— Hélas! madame, dit Fortunée, je n'ai qu'un habit de toile, que gagneraient-ils avec une pauvre bergère comme moi?

— Vous n'êtes donc pas riche? reprit la reine en souriant.

— Je suis si pauvre, dit Fortunée, que je n'ai hérité de mon père que d'un pot d'œillets et d'une bague d'argent.

— Mais vous avez un cœur, ajouta la reine, si quelqu'un voulait vous le prendre, voudriez-vous le donner?

— Je ne sais ce que c'est que de donner mon cœur, madame, j'ai toujours entendu dire que sans son cœur on ne peut vivre, que lorsqu'il est blessé il faut mourir, et malgré ma pauvreté, je ne suis point fâchée de vivre.

— Vous aurez toujours raison, la belle fille, de défendre votre cœur. Mais, dites-moi, avez-vous bien soupé?

— Non, madame, dit Fortunée, mon frère a tout mangé.

La reine commanda qu'on lui apportât un couvert, et, la faisant mettre à table, elle lui servit ce qu'il y avait de meilleur.

La jeune bergère était si surprise d'admiration, et si charmée des bontés de la reine, qu'elle pouvait à peine manger un morceau.

— Je voudrais bien savoir, dit la reine, ce que vous venez de faire si tard à la fontaine?

— Madame, dit-elle, voilà ma cruche : je venais quérir de l'eau pour arroser mes œillets.

En parlant ainsi, elle se baissa pour prendre sa cruche qui était auprès d'elle; mais lorsqu'elle la montra à la reine, elle fut bien étonnée de la trouver d'or, toute couverte de gros diamants, et remplie d'une eau qui sentait admirablement bon. Elle n'osait l'emporter, craignant qu'elle ne fût pas à elle.

— Je vous la donne, Fortunée, dit la reine; allez arroser les fleurs dont vous prenez soin, et souvenez-vous que la reine des bois veut être de vos amies.

A ces mots, la bergère se jeta à ses pieds; après avoir rendu de très-humbles grâces :

— Madame, lui dit-elle, de l'honneur que vous me faites, j'ose prendre la liberté de vous prier d'attendre ici un moment; je vais vous quérir la moitié de mon avoir, c'est mon pot d'œillets, qui ne peut jamais être en de meilleures mains que les vôtres.

— Allez, Fortunée, lui dit la reine, en lui touchant doucement les joues; je consens de rester ici jusqu'à ce que vous reveniez.

Fortunée prit sa cruche d'or, et courut dans sa petite chambre; mais, pendant qu'elle en avait été absente, son frère Bedou y était entré, il avait pris le pot d'œillets, et mis à la place un grand chou. Quand Fortunée aperçut ce malheureux chou, elle tomba dans la dernière affliction, et demeura fort irrésolue si elle retournerait à la fontaine. Enfin elle s'y détermina, et, se mettant à genoux devant la reine :

— Madame, lui dit-elle, Bedou m'a volé mon pot d'œillets; il ne me reste que mon jonc[1]; je vous supplie de le recevoir comme une preuve de ma reconnaissance.

[1] C'est-à-dire ma bague.

— Si je prends votre jonc, dit la reine, vous voilà ruinée.

— Ah! madame, dit-elle avec un air tout spirituel, si je possède vos bonnes grâces, je ne puis me ruiner.

La reine prit le jonc de Fortunée, et le mit à son doigt : aussitôt elle monta dans un char de corail, enrichi d'émeraudes, tiré par six chevaux blancs, plus beaux que l'attelage du soleil. Fortunée la suivit des yeux tant qu'elle put ; enfin les différentes routes de la forêt la dérobèrent à sa vue. Elle retourna chez Bedou toute remplie de cette aventure.

La première chose qu'elle fit en entrant dans sa chambre, ce fut de jeter le chou par la fenêtre. Mais elle fut bien étonnée d'entendre une voix qui criait : « Ah! je suis mort! » Elle ne comprit rien à ces plaintes, car ordinairement les choux ne parlent pas.

Dès qu'il fut jour, Fortunée, inquiète de son pot d'œillets, descendit en bas pour l'aller chercher, et la première chose qu'elle trouva, ce fut le malheureux chou ; elle lui donna un coup de pied, en disant :

— Que fais-tu ici, toi qui te mêles de tenir dans ma chambre la place de mes œillets?

— Si l'on ne m'y avait pas porté, répondit le chou, je ne me serais pas avisé d'y aller.

Elle frissonna, car elle avait grand'peur ; mais le chou lui dit encore :

— Si vous voulez me reporter avec mes camarades, je vous dirai en deux mots que vos œillets sont dans la paillasse de Bedou.

Fortunée, au désespoir, ne savait comment les reprendre; elle eut la bonté de replacer le chou, et ensuite elle prit la poule favorite de son frère, et lui dit :

— Méchante bête, je vais te faire payer tous les chagrins que Bedou me donne.

— Ah! bergère, lui dit la poule, laissez-moi vivre, et,

comme mon humeur est de caqueter, je vais vous apprendre des choses surprenantes. Ne croyez pas être fille du laboureur chez qui vous avez été nourrie; non, belle Fortunée, il n'est point votre père; mais la reine qui vous donna le jour, avait déjà eu six filles, et, comme si elle eût été la maîtresse d'avoir un garçon, son mari et son beau-père lui dirent qu'ils la poignarderaient, à moins qu'elle ne leur donnât un héritier. La pauvre reine affligée devint grosse : on l'enferma dans un château, et l'on mit auprès d'elle des gardes, ou pour mieux dire des bourreaux, qui avaient ordre de la tuer si elle avait encore une fille. Cette princesse, alarmée du malheur qui la menaçait, ne mangeait et ne dormait plus : elle avait une sœur qui était fée; elle lui écrivit ses justes craintes; la reine étant grosse, elle savait bien qu'elle aurait un fils. Lorsqu'elle fut accouchée, elle chargea les zéphirs d'une corbeille, où elle enferma son fils proprement, et elle leur donna ordre qu'ils portassent le petit prince dans la chambre de la reine, afin de le changer contre la fille qu'elle aurait : cette prévoyance ne servit de rien, parce que la reine, ne recevant aucune nouvelle de sa sœur, la fée profita de la bonne volonté d'un de ses gardes, qui en eut pitié, et qui la sauva avec une échelle de cordes. Dès que vous fûtes au monde, la reine affligée, cherchant à se cacher, arriva dans cette maisonnette, demi-morte de lassitude et de douleur : j'étais laboureuse et bonne nourrice, elle me chargea de vous, et me raconta ses malheurs, dont elle se trouva si accablée, qu'elle mourut sans avoir le temps de nous ordonner ce que nous ferions de vous. Comme j'ai aimé toute ma vie à causer, je n'ai pu m'empêcher de dire cette aventure; de sorte qu'un jour il vint ici une belle dame à laquelle je contai tout ce que j'en savais. Aussitôt elle me toucha d'une baguette, et je devins poule[1],

[1] Les métamorphoses des êtres humains en animaux sont tirées des

sans pouvoir parler davantage : mon affliction fut extrême, et mon mari, qui était absent dans le moment de cette métamorphose, n'en a jamais rien su. A son retour, il me chercha partout; enfin il crut que j'étais noyée ou que les bêtes des forêts m'avaient dévorée. Cette même dame qui m'avait fait tant de mal, passa une seconde fois par ici ; elle lui ordonna de vous appeler Fortunée, et lui fit présent d'un jonc d'argent et d'un pot d'œillets ; mais, comme elle était céans, il arriva vingt-cinq gardes du roi votre père qui vous cherchaient avec de mauvaises intentions : elle dit quelques paroles, et les fit venir des choux verts, du nombre desquels est celui que vous jetâtes hier au soir par votre fenêtre. Je ne l'avais point entendu parler jusqu'à présent, je ne pouvais parler moi-même, j'ignore comment la voix nous est revenue.

La princesse demeura bien surprise des merveilles que la poule venait de lui raconter; elle était encore pleine de bonté, et lui dit :

— Vous me faites grand'pitié, ma pauvre nourrice, d'être devenue poule; je voudrais fort vous rendre votre première figure, si je le pouvais; mais ne désespérons de rien, il me semble que toutes les choses que vous venez de m'apprendre ne peuvent demeurer dans la même situation. Je vais chercher mes œillets, car je les aime uniquement.

Bedou était allé au bois, ne pouvant imaginer que Fortunée s'avisât de fouiller dans sa paillasse; elle fut ravie de son éloignement, et se flatta qu'elle ne trouverait aucune ré-

plus antiques traditions du genre humain, on les trouve dans Homère, dans la Bible, dans les romans du moyen âge, dans les contes de fées. Ces métamorphoses s'accomplissent tantôt par les dieux, qui se changent eux-mêmes en animaux, comme Jupiter, tantôt par les magiciens, les enchanteurs et les fées. Peut-être ces traditions ont-elles leur source dans l'idée antique de l'unité de la matière et de l'identité de l'homme et de l'animal; car Aristote dit que l'homme est tantôt plus, tantôt moins que la bête.

sistance, lorsqu'elle vit tout d'un coup une grande quantité de rats prodigieux, armés en guerre : ils se rangèrent par bataillons, ayant derrière eux la fameuse paillasse et les escabelles aux côtés; plusieurs grosses souris formaient le corps de réserve, résolues de combattre comme des amazones. Fortunée demeura bien surprise; elle n'osait s'approcher, car les rats se jetaient sur elle, la mordaient et la mettaient en sang.

— Quoi ! s'écria-t-elle, mon œillet, mon cher œillet, resterez-vous en si mauvaise compagnie?

Elle s'avisa tout d'un coup que, peut-être, cette eau si parfumée qu'elle avait dans un vase d'or, aurait une vertu particulière; elle courut la quérir : elle en jeta quelques gouttes sur le peuple souriquois; en même temps la racaille se sauva chacun dans son trou, et la princesse prit promptement ses beaux œillets, qui étaient sur le point de mourir, tant ils avaient besoin d'être arrosés : elle versa dessus toute l'eau qui était dans son vase d'or, et elle les sentait avec beaucoup de plaisir, lorsqu'elle entendit une voix fort douce qui sortait d'entre les branches, et qui lui dit :

— Incomparable Fortunée, voici le jour heureux et tant désiré de vous déclarer mes sentiments; sachez que le pouvoir de votre beauté est tel qu'il peut rendre sensible jusqu'aux fleurs.

La princesse, tremblante et surprise d'avoir entendu parler un chou, une poule, un œillet, et d'avoir vu une armée de rats, devint pâle et s'évanouit.

Bedou arriva là-dessus; le travail et le soleil lui avaient échauffé la tête : quand il vit que Fortunée était venue chercher ses œillets, et qu'elle les avait trouvés, il la traîna jusqu'à sa porte et la mit dehors. Elle eut à peine senti la fraîcheur de la terre qu'elle ouvrit ses beaux yeux; elle aperçut auprès d'elle la reine des bois, toujours charmante et magnifique.

— Vous avez un mauvais frère, dit-elle à Fortunée; j'ai vu avec quelle inhumanité il vous a jetée ici : voulez-vous que je vous venge?

— Non, madame, lui dit-elle; je ne suis point capable de me fâcher, et son mauvais naturel ne peut changer le mien.

— Mais, dit la reine, j'ai un pressentiment qui m'assure que ce gros laboureur n'est pas votre frère; qu'en pensez-vous?

— Toutes les apparences me persuadent qu'il l'est, madame, répliqua modestement la bergère, et je dois les en croire.

— Quoi! continua la reine, n'avez-vous pas entendu dire que vous êtes née princesse?

— On me l'a dit depuis peu, répondit-elle; cependant oserais-je me vanter d'une chose dont je n'ai aucune preuve.

— Ah! ma chère enfant, dit la reine, que je vous aime de cette humeur! Je connais à présent que l'éducation obscure que vous avez reçue n'a point étouffé la noblesse de votre sang. Oui, vous êtes princesse, et il n'a pas tenu à moi de vous garantir des disgrâces que vous avez éprouvées jusqu'à cette heure.

Elle fut interrompue en cet endroit par l'arrivée d'un jeune adolescent plus beau que le jour : il était habillé d'une longue veste mêlée d'or et de soie verte, rattachée par de grandes boutonnières d'émeraudes, de rubis et de diamants; il avait une couronne d'œillets, ses cheveux couvraient ses épaules. Aussitôt qu'il vit la reine, il mit un genou en terre et la salua respectueusement.

— Ah! mon fils, mon aimable Œillet, lui dit-elle, le temps fatal de votre enchantement vient de finir, par le secours de la belle Fortunée; quelle joie de vous voir!

Elle le serra étroitement entre ses bras ; et se tournant ensuite vers la bergère :

— Charmante princesse, lui dit-elle, je sais tout ce que la poule vous a raconté ; mais ce que vous ne savez pas, c'est que les zéphyrs que j'avais chargés de mettre mon fils à votre place, le portèrent dans un parterre de fleurs. Pendant qu'ils allaient chercher votre mère qui était ma sœur, une fée qui n'ignorait rien des choses les plus secrètes, et avec laquelle je suis brouillée depuis longtemps, épia si bien le moment qu'elle avait prévu dès la naissance de mon fils, qu'elle le changea sur-le-champ en œillet, et malgré ma science, je ne pus empêcher ce malheur. Dans le chagrin où j'étais réduite, j'employai tout mon art pour chercher quelque remède, et je n'en trouvai point de plus assuré que d'apporter le prince Œillet dans le lieu où vous étiez nourrie, devinant que lorsque vous auriez arrosé les fleurs de l'eau délicieuse que j'avais dans un vase d'or, il parlerait, il vous aimerait, et qu'à l'avenir rien ne troublerait votre repos ; j'avais même le jonc d'argent qu'il fallait que je reçusse de votre main, n'ignorant pas que ce serait la marque à quoi je connaîtrais que l'heure approchait où le charme perdait sa force, malgré les rats et les souris que notre ennemie devait mettre en campagne, pour vous empêcher de toucher aux œillets. Ainsi, ma chère Fortunée, si mon fils vous épouse avec ce jonc, votre félicité sera permanente. Voyez à présent si ce prince vous paraît assez aimable pour le recevoir pour époux.

— Madame, répliqua-t-elle en rougissant, vous me comblez de grâces, je connais que vous êtes ma tante ; que par votre savoir, les gardes envoyés pour me tuer ont été métamorphosés en choux, et ma nourrice en poule ; qu'en me proposant l'alliance du prince Œillet, c'est le plus grand honneur où je puisse prétendre. Mais, vous dirai-je mon incertitude ? Je ne connais point son cœur, et je commence à

sentir pour la première fois de ma vie que je ne pourrais être contente s'il ne m'aimait pas.

— N'ayez point d'incertitude là-dessus, lui dit le prince, il y a longtemps que vous avez fait en moi toute l'impression que vous y voulez faire à présent, et si l'usage de la voix m'avait été permis, que n'auriez-vous pas entendu tous les jours des progrès d'une passion qui me consumait. Mais je suis un prince malheureux, pour lequel vous ne ressentez que de l'indifférence. Il lui dit ensuite ces vers :

Tandis que d'un œillet j'ai gardé la figure,
Vous me donniez vos tendres soins,
Vous veniez quelquefois admirer sans témoins,
De mes brillantes fleurs la bizarre peinture.
Pour vous je répandais mes parfums les plus doux,
J'affectais à vos yeux une beauté nouvelle,
Et lorsque j'étais loin de vous,
Une sécheresse mortelle
Ne vous prouvait que trop, qu'en secret consume,
Je languissais toujours dans l'attente cruelle
De l'objet qui m'avait charmé.
A mes douleurs vous étiez favorable,
Et votre belle main,
D'une eau pure arrosait mon sein ;
Et quelquefois votre bouche adorable
Me donnait des baisers, hélas ! pleins de douceur.
Pour mieux jouir, de mon bonheur,
Et vous prouver mes feux et ma reconnaissance,
Je souhaitais, en un si doux moment,
Que quelque magique puissance
Me fît sortir d'un triste enchantement.
Mes vœux sont exaucés, je vous vois, je vous aime ;
Je puis vous dire mon tourment,
Mais par malheur pour moi, vous n'êtes plus la même.

La princesse parut fort contente de la galanterie du prince ; elle loua beaucoup cet impromptu, et quoiqu'elle ne fût pas accoutumée à entendre des vers, elle en parla en personne de bon goût. La reine, qui ne la souffrait vêtue en bergère

qu'avec impatience, la toucha, lui souhaitant les plus riches habits qui se fussent jamais vus; en même temps sa toile blanche se changea en brocart d'argent brodé d'escarboucles; de sa coiffure élevée tombait un long voile de gaze mêlé d'or, ses cheveux noirs étaient ornés de mille diamants; et son teint dont la blancheur éblouissait prit des couleurs si vives que le prince pouvait à peine en soutenir l'éclat.

— Ha! Fortunée, que vous êtes belle et charmante! s'écria-t-il en soupirant! Serez-vous inexorable à mes peines?

— Non, mon fils, dit la reine, votre cousine ne résistera point à nos prières.

Dans le temps qu'elle parlait ainsi, Bedou, qui retournait à son travail, passa, et voyant Fortunée comme une déesse, il crut rêver; elle l'appela avec beaucoup de bonté, et pria la reine d'avoir pitié de lui.

— Quoi! après vous avoir si mal traitée, dit-elle.

— Ha! madame, répliqua Fortunée, je suis incapable de me venger.

La reine l'embrassa, et loua la générosité de ses sentiments.

— Pour vous contenter, ajouta-t-elle, je vais enrichir l'ingrat Bedou.

Sa chaumière devint un palais meublé et plein d'argent, ses escabelles ne changèrent point de forme, non plus que sa paillasse, pour le faire souvenir de son premier état, mais la reine des Bois lima son esprit; elle lui donna de la politesse, elle changea sa figure. Bedou alors se trouva capable de reconnaissance. Que ne dit-il pas à la reine et à la princesse pour leur témoigner la sienne dans cette occasion! Ensuite, par un coup de baguette, les choux devinrent des hommes, la poule une femme; le prince Œillet était seul

mécontent; il soupirait auprès de sa princesse; il la conjurait de prendre une résolution en sa faveur : enfin elle y consentit; elle n'avait rien vu d'aimable, et tout ce qui était aimable, l'était moins que ce jeune prince. La reine des Bois, ravie d'un si heureux mariage, ne négligea rien pour que tout y fût somptueux; cette fête dura plusieurs années, et le bonheur de ces tendres époux dura autant que leur vie.

LA FRANCE GALANTE

Madame de Maintenon ne nous est connue que par les livres d'histoire. Il nous a semblé qu'il n'était pas sans intérêt de montrer le rôle que lui font jouer les conteurs satiriques du temps. Nous ne retrouverons plus dans les pages légères qui vont suivre « la figure calme et digne », comme on dit dans nos livres modernes, de la femme qui, « pour purifier la vieillesse de Louis XIV, » n'avait trouvé rien de mieux que de lui faire clore saintement l'ère des maîtresses par un mariage clandestin, en supplantant la favorite dont elle avait élevé les enfants et qui l'avait mise sur le chemin de la fortune.

Nous avons eu déjà l'occasion de parler de madame de Maintenon, et l'on nous a reproché de nous être montré trop sévère ; mais nous ne pouvons que persister dans notre opinion, en nous en tenant au jugement de ceux de ses contemporains qui n'avaient point intérêt à la flatter, et surtout au jugement populaire. C'était certes un grand esprit, mais c'était aussi une grande intrigante ; et il serait bon que l'histoire sérieuse en finît une bonne fois avec ces *pimbêches et rosées femelles*, comme disait Sully, qui sont venues tant fois traverser et renverser la politique nationale. C'est à peine si l'on s'occupe des hommes d'État et des soldats qui ont fait la grandeur de la France. Duguesclin, Dunois, la Hire, les frères Bureau, le connétable de Richemont, L'Hôpital, d'Amboise, bien d'autres encore, parmi les grands et les braves, ont à peine été l'objet de trois ou quatre volumes depuis vingt ans ; et les Longueville, les

Chevreuse, les La Vallière, les Montespan, les Pompadour et autres aventurières des galanteries ducales et royales nous ont valu plus de cent volumes ; restons-en là.

L'extrait qui suit est emprunté au roman historico-satirique intitulé : *Suite de la France galante, ou les Derniers dérèglements de la cour.*

L'AMOUREUX DE GUILLEMETTE.

Entre tous les effets que l'amour a produits, il ne s'en trouve point de plus surprenant que celui qui joint le sceptre à la houlette, et qui rend par ses effets les conditions les plus éloignées tellement unies ensemble, que les deux partis en oublient ce qu'ils ont été et ce qu'ils se doivent. Plusieurs exemples nous ont appris cette vérité; mais nous n'en avons aucun qui nous en marque plus la netteté et qui soit plus connu de nos jours que celui que nous décrivons.

Personne n'ignore dans notre France que madame de Maintenon naquit en Amérique, que son père, qui se nommait d'Aubigné, était d'une famille noble et assez connue dans le royaume, et surtout du temps de Henri IV. Il se sauva de France par une aventure assez particulière; car, ayant eu quelques affaires, il fut arrêté et mis prisonnier en Guienne; mais, après y avoir demeuré quelque temps, et ne voyant pas de jour d'en sortir, il s'avisa de cajoler la fille du geôlier, et lui promit de l'épouser si elle voulait faciliter son évasion.

Cette fille, plus amoureuse que fidèle à son père, écouta les propositions du galant prisonnier, et sut si bien prendre son temps qu'un dimanche, pendant que ses parents étaient à la messe, elle se sauva avec lui, et ils trouvèrent tous deux moyen de s'embarquer pour la Martinique, où d'Aubigné lui tint parole et l'épousa d'abord qu'ils y furent arrivés. Pour tâcher d'y pouvoir subsister, il prit des terres pour un plan-

tage, suivant la coutume de ce pays-là ; et de ce mariage naquit la dame de Maintenon, si connue dans le monde, et qui fait aujourd'hui tant de bruit à la cour de France. Cependant, soit qu'elle eût perdu son père et sa mère en bas âge, ou que sa marraine, qui n'avait pas d'enfants, la prît en amitié, cette dame charitable la retira chez elle à l'âge de trois ans et en prit soin comme de sa fille ; et, comme elle était jolie et agréable, elle l'éleva chez elle, ensuite de quoi elle l'amena en France, où, après un assez long et pénible voyage, à cause des mauvais temps de la saison, ils arrivèrent heureusement et vinrent débarquer à la Rochelle, et après quelque séjour elles prirent leur route pour le bas Poitou, où elles demeurèrent quelque temps sans revers de fortune.

Le premier malheur qui arriva à notre héroïne fut la mort inopinée de sa marraine. En ce temps elle était dans la quinzième année de son âge. Cette mort la toucha sensiblement, et elle souhaitait cent fois être dans l'Amérique ; et il est à croire qu'elle en eût été inconsolable, si un villageois, voisin du lieu où elle demeurait, n'eût tâché par ses compliments de lui persuader qu'elle pourrait trouver en lui ce qu'elle avait perdu dans sa marraine. Il avait assez de bien pour un homme de sa qualité, mais il était mal bâti et incapable de donner de l'amour à une jeune fille ; à cela près, on ne pouvait trouver dans tout le village un homme qui le pût surpasser. Il avait autant d'esprit qu'il en faut pour le négoce qu'il faisait.

Longtemps avant la mort de la marraine de notre héroïne, il avait un certain penchant pour elle qui ne peut s'exprimer, car il sentait un petit je ne sais quoi qu'il n'osait découvrir ; sans doute le respect de madame de..., marraine de la Maintenon, l'empêchait ; mais dès qu'elle fut morte, il chercha tous les moyens du monde pour l'accoster ; il ne se chantait pas de grand'messe qu'il n'y fût, point d'assemblée dans le village qu'il n'y eût part. Et s'il arrivait une foire de consé-

quence, il n'y avait aucune sorte de rubans qu'il n'achetât pour lui en faire présent, pour tâcher de gagner ses bonnes grâces.

Mais il n'avançait pas beaucoup dans ce langage muet, et on peut dire que toutes ses assiduités eussent été de nul effet, s'il n'eût trouvé l'occasion de l'aborder un jour qu'elle puisait de l'eau.

— Voulez-vous que je vous aide? dit-il.

— Hélas! reprit-elle, vous m'obligerez.

Il se mit en devoir, et par excès de civilité il porta ses cruches jusqu'à sa chambre, où, se trouvant seul avec elle, il lui dit :

— N'est-il pas vrai que vous avez du chagrin de la mort de votre marraine? C'était une bonne femme, qui avait bien soin de vous, et qui n'aurait pas manqué à vous donner quelque petite chose pour avoir un bon laboureur du village; mais quoiqu'elle ne vous ait rien laissé, j'ai assez d'amitié pour vous donner la moitié de ce que j'ai; si vous voulez être ma femme, vous serez maîtresse avec moi et rien ne vous manquera.

— Donnez-moi, répondit-elle, un peu de temps pour y songer, et demain, auprès de notre grange, je vous rendrai réponse.

Notre Ésope amoureux fut fort satisfait de cette visite, et après avoir folâtré quelque peu, il se retira, en attendant le jour suivant pour la réponse, lequel ne fut pas plus tôt venu, et l'heure assignée, qu'il se trouva au lieu. De si loin qu'il la vit :

— Eh bien! serez-vous ma femme? dit-il.

— Je ne sais, dit-elle ; je n'aurais pas beaucoup de répugnance à l'être, mais je n'ai pas encore grande amitié pour vous ; il faut espérer que le temps amènera toutes choses.

— Ah! ma chère Guillemette, dit-il, que je t'aime; je te

ferai tant de bien et de si beaux présents que tu seras comme forcée d'avoir de l'amour pour moi.

En effet, il n'allait en aucuns marchés voisins qu'il ne lui apportât quelques gâteaux ou fenaces, des aiguilles, des épingles, des jambettes[1] et quantité d'autres raretés de cette nature. Elle, qui voyait avec quel zèle, quelle affection il agissait pour son service, commença à avoir de l'amitié pour lui. Elle se voyait sans père, mère, parents ni amis, dénuée de biens, comme étrangère dans son pays ; et, d'un autre côté, elle voyait un bon laboureur qui la recherchait et qui l'aimait. Il était un peu mal fait, mais enfin ce n'aurait pas été le premier mariage que la nécessité aurait fait : car, lorsqu'on se voit tomber dans un précipice, on s'attache à la première chose qu'on rencontre pour éviter sa perte. Elle lui témoigna donc beaucoup plus d'amitié qu'à l'ordinaire, et sans doute que leur mariage eût réussi si une dame d'un château voisin n'eût eu compassion de sa jeunesse et de l'embarras où elle se mettait en épousant ce villageois ; et, ayant trouvé en elle un esprit capable d'être amené à quelque chose, elle la prit chez elle, où elle servit de fille de chambre. Là, elle oublia tout à fait son pauvre village, et commença à s'éclaircir un peu l'esprit à la mode de la noblesse. Son pauvre amant fut au désespoir de la perte qu'il faisait ; il aurait bien été jusque dans le château pour la voir, mais on l'avait averti de n'en point approcher s'il ne voulait en remporter une charge de bois, si bien qu'il était dans les plus grands chagrins du monde. Néanmoins, il avait toujours quelque espérance de lui parler, et sachant qu'elle devait, à quelques jours de là, aller seule faire ses dévotions dans l'église de la paroisse, il prit la résolution de lui parler ; pour cet effet, il s'y rendit de grand matin, crainte de la manquer. Lorsqu'elle voulut entrer dans

[1] Des petits couteaux.

l'église, il s'avança pour lui parler ; mais elle, qui se sentait le cœur relevé par les habits qu'elle portait, et auxquels elle n'était pas accoutumée, le rebuta et ne le voulut du tout point écouter. Peu s'en fallut qu'il ne perdît tout à fait le respect dans ce lieu saint, et qu'il ne l'accablât d'injures; mais, sa raison se trouvant plus forte que sa passion, il attendit la fin de l'office, et, lorsqu'elle sortit, il l'accabla, en la suivant, des plus sanglantes injures; il lui reprocha mille fois jusqu'à la dernière bagatelle qu'il lui avait donnée ; quelquefois il jurait, d'autre part, il la suppliait de n'oublier point l'amour ardent qu'il lui avait témoigné. Enfin, il fit cent postures par lesquelles il n'avança rien, car elle poursuivait toujours son chemin sans le vouloir écouter ni même le regarder, ce qui le pénétra tellement de douleur, qu'il fut, le même jour, saisi d'une grosse fièvre qui, en peu, l'emporta du monde. Elle ne laissa pas d'en avoir un peu de chagrin, mais si peu, que deux heures de temps le firent oublier pour jamais.

Il faut sans doute prendre cette historiette pour ce qu'elle vaut, mais elle montre quelle idée les contemporains se faisaient de madame de Maintenon. Cet homme qu'elle fut sur le point d'épouser, il ne lui faut que deux heures pour l'oublier à tout jamais. Quand le duc de Chevreuse se présente à son tour : « Quoi ! dit Guillemette, un marquis amoureux de moi, mais amoureux passionné ! je veux l'aimer, il me fera grande dame ! Mais, s'il a dit qu'il m'aime, n'est-ce pas pour ravir ce que j'ai de plus cher au monde; il ne me regardera plus quand il me l'aura ravi. Non, ne l'aimons pas. » C'est bien là la femme qui disait qu'une conduite irréprochable est le plus sûr moyen de parvenir.

Nous l'avons dit plus haut, c'est par les soins qu'elle a donnés à Scarron, c'est aussi par la façon virile avec laquelle elle a aidé Louis XIV à supporter les désastres des dernières années de son règne, qu'elle a honoré son nom. Hors de là, et de son grand talent d'écrivain, sa vie n'offre rien qui s'écarte des habiletés vulgaires.

Les incidents intimes de son mariage avec Louis XIV tournent même à la haute comédie, et nous n'en voulons point d'autre preuve que ce que dit à ce sujet M. Walckenaer dans ses *Mémoires sur madame de Sévigné*, t. V, p. 216 et 436. Lorsqu'elle épousa Louis XIV, madame de Maintenon était hors cadres; elle ne pouvait donner au roi ni prince ni princesse; et comme elle était très-forte sur la casuistique, comme elle avait toujours montré, du moins publiquement et officiellement, une répulsion très-vive pour toutes les faiblesses de la chair, elle soutint son rôle jusqu'au bout, et fit croire à Louis XIV qu'elle voulait rester fille, même après le sacrement; mais le *Grand Alcandre* n'entendait pas rester à l'état de mari honoraire, et madame de Maintenon, pour lui donner à la fois un témoignage de sa vertu et de sa docilité conjugale, se fit délivrer des laissez-passer par l'Église. Voici la rassurante consultation que lui adressa à ce sujet l'évêque de Chartres, pour l'engager à lever la consigne :

« C'est une grande pureté de préserver celui qui vous est confié des impuretés et des scandales où il pourrait tomber. C'est en même temps un acte de soumission, de patience et de charité... Malgré votre inclination, il faut rentrer dans la sujétion que votre vocation vous a prescrite... Il faut servir d'asile à une âme qui se perdrait sans cela. Quelle grâce que d'être l'instrument des conseils de Dieu, et de faire par pure vertu ce que tant d'autres font sans mérite et par passion. »

Des érudits, qui probablement n'avaient rien à faire, se sont occupés de la question ; ils ne doutent pas que madame de Maintenon ne se soit conformée aux avis de l'évêque de Chartres, et qu'elle n'ait préservé Louis XIV des impuretés, en vertu de la vieille maxime de la casuistique : *Melius est calefacere se quam uri.*

Pour peu que le lecteur se souvienne de la *Sonnerie du trompette*, qui se trouve plus haut, page 23, il jugera que la lettre épiscopale est la contre-partie, mais en sens inverse, de la fanfare du soldat, et qu'elle a produit un effet tout contraire.

LE DON DE LA NAÏADE

Ce conte est tiré de l'Arioste, c'est dire que la donnée en est charmante. Quant au poëme qui en a fourni le sujet, *Roland furieux*, il est inutile d'entrer ici dans quelques détails à son égard, puisqu'il est étranger à la France ; il suffira de faire remarquer que Roger et Bradamante sont les héros de l'une des trois grandes trilogies du poëme italien.

Arioste faisait les doux amusements
Des heureux jours de mon enfance.
Que j'ai regret à ces paisibles tems,
Dont je rappelle encor la souvenance !
Soit raison ou reconnaissance,
Son Roland me paraît un ouvrage enchanté ;
Rien n'y languit, tout y rit, tout y brille ;
Pour plaire, froide vérité
Ne vaut invention gentille.
Ce point, je crois, n'est douteux entre nous ;
Mais comme il ne convient de disputer des goûts,
Bien peu ne chaut qu'on traite de folies,
De contes bleus, de rêveries,
Ce chef-d'œuvre de notre auteur.

Si n'irai-je en champ clos faire le défendeur
Des livres de chevaleries,
Ni contre les censeurs n'intenterai procès.
Cependant il s'y voit des traits
D'une ingénieuse satyre,
En maint endroit répandus à foison ;
Je n'en veux qu'un pour assurer mon dire,
On va juger si j'ai raison.

Bradamante, fille d'Aymon,
Fut vaillante et pleine de charmes ;
Sa beauté, son adresse aux armes
Lui donnèrent un grand renom.
L'histoire fait récit de ses prouesses ;
Elle occit des géants, conquit des forteresses,
Défit l'ost des païens, fit mille autres exploits.
L'auteur débite toutefois
Une aventure dont la belle,
Malgré son extrême valeur,
Ne put sortir à son honneur ;
Le moindre chevalier s'en fût mieux tiré qu'elle.
Il fallait, et j'eusse voulu
Que le cas eût été conté par La Fontaine.
S'il s'en était donné la peine,
Le conte en aurait mieux valu ;
Mais sans user d'un plus ample prélude,
Venons à notre histoire. — Au fond d'un bois épais,
Bradamante un beau jour vint pour prendre le frais,
Ou pour chercher la solitude.
L'obscurité du lieu l'invitant au repos,
Elle ôta son armet, s'assit sur l'herbe tendre,
Et ne put longtemps se défendre

Des charmes de Morphée. Or, il est à propos
Qu'on sache que le roi Marcille [1],
Dans un château non loin de cet endroit,
Avait une fille nubile,
Qui Fleur d'Épine se nommait.
En chassant, ce jour-là, de hazard elle passe
Auprès du sauvage réduit
Où la guerrière se délasse.
L'Infante [2], sans suite et sans bruit,
Approche, et voit la riche armure.
Naguères certaine blessure,
Que sur le chef Bradamante reçut,
L'obligea de couper sa longue chevelure;
C'est justement ce qui deçut
Notre imprudente chasseresse.
Elle admire ses traits, sa grâce, sa jeunesse,
Sa taille, son air fier, même au sein du repos.
— Ha! que mon sort serait digne d'envie
Si je plaisais, dit-elle, à ce jeune héros.
Mais sans vouloir ici faire la renchérie,
Ni la prude mal à propos,
Éveillons-le; voyons ce que le sort m'apprête.
Elle l'éveille; en un instant
Les yeux de Bradamante achèvent sa conquête.
— Je ne puis résister au juste empressement
De vous entretenir. C'est trop de hardiesse;
Mais, seigneur, excusez une jeune princesse,
Dont l'amour vous rend le vainqueur.

[1] Le roi Marcille est l'un des principaux personnages des poëmes de chevalerie.

[2] Le conteur donne le nom d'infante à la fille du roi Marcille, parce que ce prince était Espagnol d'après les romanciers, et que ce titre était en Espagne celui des filles des rois.

Oui, mon beau chevalier, malgré moi je vous aime,
Et je ne sais quelle force suprême
Vous a sitôt rendu le maître de mon cœur.
C'est l'effet de la sympathie.
(Celle qui résiste trop peu,
Ou qui se rend sans qu'on la prie,
Met, ordinairement, la sympathie en jeu.)
L'Amour me fait passer les bornes ordinaires ;
Mais quoi ! c'est le destin de celles de mon rang
De se déclarer les premières.
D'ailleurs vous êtes trop charmant,
Pour qu'un cœur avec vous s'amuse aux bienséances.
Les plus sévères d'entre nous
Ne balanceraient point à faire des avances,
Si tous les cavaliers étaient faits comme vous.
A ce discours Bradamante réplique :
— Les dames, je crois, rarement
Leur donneraient de la pratique,
S'ils n'étaient pas faits autrement.
— Trêve de modestie, interrompit l'Infante :
Ne perdons point en vains discours
Un temps qui nous est cher, et qu'on n'a pas toujours.
La scène était assez plaisante
Pour la faire durer ; Bradamante, pourtant,
Ne voulut pas pousser la feinte plus avant ;
Soit crainte de nourrir de folles espérances
Qui ne pouvaient finir trop tôt,
Ou de passer pour un nigaut,
Négligeant de telles avances.
Elle déclara donc et son sexe et son nom.

Ici nous supprimons quelques vers qui ne sont que de la mauvaise prose rimée et qui font tache au milieu des autres détails. L'auteur y raconte comment Bradamante, pour fournir la preuve de son sexe, découvrit un de ses seins, et là où il pouvait encore être gracieux, il n'a été que platement trivial ; il nous suffira de dire que l'Infante, qui ne s'attendait pas à cette confidence, fut très-désappointée.

Elle rougit de son erreur,
Ou plutôt de dépit de s'être ainsi trompée ;
Mais le poison de sa première idée
N'en demeura pas moins dans le fond de son cœur.
— Puisque le ciel, dit-elle, à mes désirs s'oppose,
Et que, sans le secours d'une métamorphose,
Vous ne sauriez répondre à mes vœux les plus doux,
Accordez-moi du moins ce qui dépend de vous :
Venez vous reposer, ma chère,
Dans un château voisin que tient le roi mon père,
On fera de son mieux pour vous bien régaler.
Il est bien tard, où pourriez-vous aller?
Vous ne rencontreriez aucune hôtellerie
Aux environs. — Bradamante se rend,
Par complaisance seulement,
Et toutes deux de compagnie,
Après avoir rejoint les chiens et les chasseurs,
S'en vont vers le château. Là, près des connaisseurs
Bradamante parut une beauté divine.
La prévoyante Fleur d'Épine
Avait eu soin de mettre en arrivant
Sa compagne en habit décent :
Précaution assez utile,
Les gens étant là, comme ailleurs,
Fort médisants et grands gloseurs.

Quand on est sage au fond, c'est le plus difficile,
Il ne faut à crédit donner prise aux censeurs.
Que sur ce point chacun à sa mode raisonne,
Le scandale à mon sens est le plus grand péché :
J'aime mieux un vice caché
Qu'une vertu que l'on soupçonne.
L'auteur ne conte point si la chère fut bonne,
Cela se présuppose, ainsi je n'en dis rien.
Le souper fait, après quelque entretien
On se coucha. La belle hôtesse
Donna la moitié de son lit
A Bradamante, qui dormit
Jusqu'au matin tout d'une pièce.
L'autre reposa peu ; l'amour l'en empêcha.
Elle se plaignit, soupira,
Elle se tourna, retourna
De tous côtés en cent manières ;
Fit à ses Dieux maintes prières
Pour obtenir un changement
Dont son amour pût tirer avantage.
Et comme on croit facilement
Tout ce qui flatte et qui soulage,
Pour s'éclaircir de son destin,
Cent fois sur la coucheuse elle porta la main,
Sans rien trouver qui soit à son usage.
Mêmes traits que les siens, partant mêmes appas,
Tant de conformité ne l'accommodait pas.
La nuit s'étant ainsi passée,
Après mille tendres adieux
Bradamante partit, non sans être pressée
De s'arrêter encore quelque temps dans ces lieux.
Elle se rend en diligence

A Montauban[1], où le bon duc Aymon
L'attendait plein d'impatience.
Notre vieillard, ainsi que de raison,
Soupait en l'attendant : il se lève, il l'embrasse
A ses côtez galamment vous la place :
Mais après le repas il lui fait un sermon.
Pour s'excuser, l'adroite paladine
De ses exploits guerriers aiant fait le récit,
La rencontre de Fleur d'Épine
Vint à son tour : Dieu sait comme on en rit,
L'histoire en parut excellente ;
Et tant qu'elle dura pas un ne s'endormit.
Certain cadet de Bradamante
Résolut à part soi d'en faire son profit,
Les cadets de ces lieux ont toujours de l'esprit.
Celui-ci connaissait l'Infante;
A Saragosse il l'avait vue un jour
Et pour elle dès lors il eût pris de l'amour,
S'il eût cru réussir en sa haute entreprise :
Mais il surmonta son penchant,
N'étant pas homme à faire la sottise
D'aimer pour aimer seulement.
Je laisse à penser si le sire
De l'humeur que je viens de dire,
N'ayant encor barbe au menton,
Riait sous cape, en voici la raison :
Richardet, c'est le nom qu'avait le bon apôtre,
Ressemblait à sa sœur, mais si parfaitement,
Que le bonhomme Aymon souvent
Lui-même s'y trompait et prenait l'un pour l'autre.

[1] Ici nous retrouvons les souvenirs du cycle carlovingien. Renaud de Montauban, l'un des quatre fils Aymon, est le héros de l'un des poëmes de ce cycle; voir les *Conteurs avant La Fontaine*, introd. VIII.

Sur ce pied-là le drôle crut
Qu'il viendrait sans peine à son but,
Au moyen de la ressemblance.
Plein de cette douce espérance,
Le galant, dès la même nuit,
Pendant que sa sœur dort, que tout est en silence,
Lui vole armes, cheval, et tout ce qui s'ensuit.
Équipé de la sorte il s'en va sans trompette :
Il se rend chez l'Infante avant la fin du jour.
C'eût été pour tout autre une trop longue traite ;
Mais que ne fait-on point animé par l'amour?
Les parents, à l'aspect de la feinte pucelle,
Donnent dans le panneau sans se douter du tour.
Heureux qui peut de son retour
Porter la première nouvelle !
Tant on est sûr par là de bien faire sa cour.
Je ne dirai point les tendresses,
Embrassades, baisers, caresses,
Que l'Infante lui fit dans sa réception ;
Suffit qu'on ne saurait en dire davantage.
Mais quoique le galant dans cette occasion
S'écartât de son personnage,
L'Infante jusqu'au bout fut de très-bonne foi.
Puis, quand elle eût sû tout, était-ce là de quoi
Lui faire plus mauvais visage?
On désarma le pèlerin ;
Point d'écuyers, l'Infante en fit l'office,
N'ayant voulu que ce service
Lui fût rendu d'une autre main.
On lui mit jupes et cornettes,
Mouchoirs, rubans, enfin tout l'attirail galant
Dont aujourd'hui se servent nos coquètes ;
J'entends coquètes du haut rang ;

Il n'y manquait que du rouge et du blanc;
On le laissait en ce tems aux grisettes[1].
Le soupé fut servi, mais durant le repas,
Richardet, dont l'habit relevait les appas,
Fit plus d'une jalouse, et plus d'une infidèle.
Cependant la fausse donzelle
Affecte certain air honteux,
Certaine pudeur virginale,
Vous eussiez dit une vestale
Si bien sait gouverner et son geste et ses yeux.
Enfin l'heure tant désirée
Arriva pour notre galant:
Richardet et sa bien-aimée
Se couchèrent tous deux, au même lit s'entend.
Quand le drôle près de sa dame
Se vit entre deux draps, il lui tint ce discours:
— Si j'avais eu de quoi répondre à votre flamme,
J'aurais en vous servant, voulu finir mes jours.
Mais loin de soulager notre commun martire,
Un plus long séjour en ces lieux
Eût rendu le mal encor pire;
Ainsi je vous quittai ne pouvant faire mieux.
Je plaignais la rigueur de notre destinée,
Lors qu'à côté du grand chemin
J'entends comme la voix d'une femme effrayée.
J'y cours; au bord d'un lac j'aperçois un silvain
Prêt à mettre à mal une dame
Prise dans ses filets: mais l'épée à la main

[1] Ce nom vient, dit-on, par antiphrase des *Sœurs grises* qui formaient l'une des réformes des Carmélites; elles se distinguaient par l'austérité de leurs mœurs, et par moquerie on appela grisettes, c'est-à-dire petites sœurs grises, les femmes qui se distinguaient par des mœurs toutes différentes.

J'avance, et d'un revers que je donne à l'infâme
Je le mis hors d'état d'accomplir son dessein.
La dame échappa donc ; — Chevalier, me dit-elle,
Il ne sera pas dit que vous m'aurez en vain
Donné secours : sachez que je suis immortelle.
J'habite sous ces eaux, et j'ai plus de pouvoir
Que toutes les nymphes ensemble ;
Vous pouvez demander tout ce que bon vous semble
Sans crainte de refus. Parlez, vous allez voir,
Si ma juste reconnaissance
Pour mon libérateur fera bien son devoir.
Je n'exigeai de sa puissance
Ni sceptres, ni trésors ; à quoi servent les biens
Quand on aime sans espérance?
Je ne lui demandai pour toute récompense
Qu'un moyen de remplir vos désirs et les miens.
A peine avais-je exposé ma requête,
Que la dame du lac sous les eaux se plongea,
Et des flots enchantez en plongeant me moüilla
Depuis les pieds jusqu'à la tête.
Admirez de ces eaux le merveilleux effet !
Soudain je me sens transformée!
J'en suis même encore étonnée ;
Cependant croyez-moi, je suis homme parfait
Et prêt de vous prouver le fait.
La chose était trop surprenante
Pour la croire légèrement ;
Ainsi notre amoureuse Infante
En fit l'épreuve au même instant.
De part et d'autre on fut content,
Et le don de la Naïade
Fut trouvé de très-bon aloi ;
Notre galant n'eut pas je croi

De regret à sa mascarade.
Plus d'une fois par les Amants
L'épreuve fut recommencée.
En de si doux amusements
Une nuit est bientôt passée.
Celle-ci ne fut seule ; et pendant quelque tems
Tout ce que l'Amour inspire,
Plaisirs qu'on ressent mieux qu'on ne peut les décrire,
Rien ne fut omis par nos gens.
Ainsi se passaient toutes choses,
Ces doux ébats leur plaisant fort,
Lorsque le diable qui ne dort,
Fit decouvrir le pot aux roses.
Je n'ai jamais bien su pour quoi,
Ni comment ce tendre mystère
Fut révélé; mais suffit que l'affaire
Vint aux oreilles du roi.
On prend le mignon de couchette,
On le foüille, et sur l'étiquette
On le condamne au feu d'abord.
Hé quoi! pour cette peccadille
Juger ainsi les gens à mort!
Ma foi, le père de la fille
Fit là le coup d'un étourdi,
On augmente sa honte en se vengeant ainsi;
Le silence est le bon parti
Dans les affaires de famille.
L'arrêt cruel allait s'exécuter ;
Le pauvre Richardet n'attendait plus de grâce.
On le conduisait au bûcher,
Lors qu'à propos survint le bon Roger,
Qui se fit bien-tôt faire place
A travers tous les assistans :

Il assomma les plus méchans,
Mit le reste en déconfiture.
Le patient sauvé lui dit son aventure
De point en point. En bien d'autres endroits
Il la conta ; du moins je le présume,
Telle est de nous autres François
La bonne et louable coutume.
Mais que devint l'Infante? Encore seroit-il bon
Qu'on nous l'apprît, dira quelque critique ;
Fut-elle mariée, ou non?
Je ne vois pas que l'auteur s'en explique,
Soit qu'il trouvât le cas problématique,
Soit par oubli. Moi je juge toujours
En faveur du prochain ; bonnement je veux croire
Qu'après avoir un peu glosé sur cette histoire,
Il n'en fut plus parlé. Manque-t-on dans les cours
De sujet d'entretien? Au demeurant l'Infante
Que fit-elle qu'une autre en sa place n'eût fait?
Comment se défier du serpent que cachait
Sous un sexe trompeur la fausse Bradamante?
Serpent d'autant plus dangereux
Qu'on le croyait mis là par l'ordre exprès des dieux.
La belle eut peur de leur déplaire
En négligeant cette rare faveur :
Plutôt que d'attirer la céleste colère,
Qui ne voudrait tomber dans une telle erreur?
La faute ainsi fut des plus minces.
Puis, en ce temps n'était gazette, ni lardon
Qui publiât les faiblesses des princes.
Partant je soutiens sans façon,
Que quelque roi de lointaine contrée,
Charmé de ses divins appas,
Put avec notre Infante unir sa destinée,

Et passer la chose au gros sas.
Qu'ainsi ne soit; la mode n'est perduë,
D'épouser fille après semblables tours,
Mainte s'en voit parmi nous tous les jours.

Cela s'est vu surtout à la cour des rois de France, dans les derniers siècles de la monarchie. Les gentilshommes pauvres faisaient le métier d'épouseurs des maîtresses de leurs maîtres; on leur donnait en payement un titre de noblesse et de bonnes rentes. Les financiers firent comme les rois; ils marièrent leurs favorites avec des bourgeois ruinés; personne, du reste, ne se scandalisait de ce trafic. Enrichir les maris prête-nom ou les anoblir, selon que l'on était traitant, prince ou roi, c'était la coutume, comme celle d'avoir des maîtresses quand on était marié. On peut à ce sujet consulter le *journal* de l'avocat Barbier; on y verra comment les choses se passaient au dix-huitième siècle dans la haute société parisienne.

FÉNELON

Avec cet incomparable écrivain, le conte s'élève à la hauteur de la plus pure morale; il touche à la fois à l'histoire, à la politique, et, par la richesse de l'imagination, à la poésie. Il n'y a pas en effet, dans *Alibée*, une seule ligne qui ne contienne une leçon pour les princes et pour les sujets. Aux uns Fénelon apprend à se défier des flatteurs: c'est un enseignement pour Louis XIV, que « le poison de la flatterie déifiait jusqu'au sein du christianisme; » aux autres il apprend à vivre satisfaits dans les humbles conditions où le hasard de la naissance les a placés. Il trace le tableau de ces basses intrigues de cour, qui ont successivement fait tomber en disgrâce les plus habiles ministres de l'ancienne monarchie, depuis Jacques Cœur jusqu'à Sully et Colbert; enfin, il montre, à ceux mêmes qui s'élèvent par leur mérite, que le plus grand des mérites dans la plus haute fortune, c'est de ne point rougir de sa modeste origine.

Nous n'avons point ici la vaniteuse prétention de tracer un parallèle entre Fénelon et Bossuet, mais nous prendrons la liberté de dire que si Bossuet est un grand théologien, Fénelon est un écrivain tout aussi brillant, plus humain, plus vrai, et nous ajouterons qu'on ne lira plus *les Variations* — si toutefois on les lit encore ailleurs que dans les séminaires, — tandis qu'on lira toujours *Alibée* et *l'Ile des Plaisirs*.

HISTOIRE D'ALIBÉE, PERSAN.

Schah-Abbas, roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour pour passer dans la campagne sans y être connu et pour y voir ses peuples dans toute leur liberté naturelle. Il prit seulement avec lui un de ses courtisans.

— Je ne connais point, lui dit le roi, les véritables mœurs des hommes : tout ce qui nous aborde est déguisé ; c'est l'art, et non pas la nature simple, qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de la société humaine. Je suis las de voir des courtisans qui m'observent pour me surprendre en me flattant : il faut que j'aille voir des laboureurs et des bergers qui ne me connaissent pas.

Il passa, avec son confident, au milieu de plusieurs villages où l'on faisait des danses, et il était ravi de trouver loin des cours des plaisirs tranquilles et sans dépenses. Il fit un repas dans une cabane, et comme il avait grand'faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les aliments grossiers qu'il y prit lui parurent plus agréables que tous les mets exquis de sa table.

En passant dans une prairie semée de fleurs qui bordait un clair ruisseau, il aperçut un jeune berger qui jouait de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissant. Il l'aborde, il l'examine, il lui trouve une physionomie agréable, un air simple et ingénu, mais noble et gracieux. Les haillons dont le berger était couvert ne diminuaient pas l'éclat de sa beauté. Le roi crut d'abord que c'était quelque personne de naissance illustre qui s'était déguisée ; mais il apprit du berger que son père et sa mère étaient dans un village voisin, et que son nom était Alibée. A mesure que le roi le questionnait, il admirait en lui un esprit ferme et rai-

sonnable. Ses yeux étaient vifs et n'avaient rien d'ardent ni de farouche ; sa voix était douce, insinuante et propre à toucher ; son visage n'avait rien de grossier; mais ce n'était pas une beauté molle et efféminée. Le berger, d'environ seize ans, ne savait point qu'il fût tel qu'il paraissait aux autres : il croyait penser, parler, être fait comme tous les autres bergers de son village; mais, sans éducation, il avait appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le roi l'ayant entretenu familièrement, en fut charmé. Il sut de lui, sur l'état des peuples, tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environnent. De temps en temps il riait de la naïveté de cet enfant, qui ne ménageait rien dans ses réponses. C'était une grande nouveauté pour le roi, que d'entendre parler si naturellement; il fit signe au courtisan qui l'accompagnait de ne point découvrir qu'il était le roi, car il craignait qu'Alibée ne perdît en un moment toute sa liberté et toutes ses grâces, s'il venait à savoir devant qui il parlait.

— Je vois bien, dit-il, que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi ne m'a paru mieux né que celui-ci, qui garde les moutons. Je me trouverais heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé, aussi aimable. Il me paraît propre à tout, et si on a soin de l'instruire, il sera assurément un jour un grand homme; je le veux faire élever près de moi.

Le roi emmena Alibée, qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'était rendu agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts et les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour, et son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge et sa faveur, jointes ensemble, altérèrent un peu sa sagesse et sa modération. Au lieu de sa houlette, de sa flûte et de son habit de berger, il prit

une robe de pourpre brodée d'or, avec un turban couvert de pierreries [1]. Sa beauté effaça tout ce que la cour avait de plus agréable. Il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, et mérita la confiance de son maître qui, connaissant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très-considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le prince a de pierreries et de meubles précieux [2].

Il voulut aller revoir son village; il s'attendrit dans tous les lieux où il avait autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à ses parents et à ses amis, mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne jamais quitter la vie champêtre, et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva ces malheurs. Après la mort de son bon maître Schah-Abbas, son fils Schah-Sophi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifices trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée [3].— Il a abusé, disaient-ils, de la confiance du feu roi; il a amassé des trésors immenses et a détourné plusieurs choses d'un grand prix dont il était dépositaire. Schah-Sophi était tout ensemble jeune et prince; il n'en fallait pas tant pour être inappliqué, crédule et sans

[1] Nous avons eu un échantillon de la magnificence des Persans, en fait d'habits, lors du séjour du Shah à Paris, en 1873.

[2] Ce n'était pas seulement en Perse, c'était aussi en France, à la Cour de Louis XIV, que cette charge était importante; mais le soin de garder les pierreries et les meubles n'était point confié à une seule personne; il y avait une charge spéciale pour la conservation des boutons de diamants de Sa Majesté.

[3] Les choses se passaient exactement de la même manière à la cour de France. On y a vu vingt fois les ministres, à la mort du prince qui les avait appelés aux affaires, poursuivis par les rancunes et les ambitions des courtisans; on les accusait généralement d'avoir dilapidé le trésor public, et c'est ainsi que les cinq premiers ministres des finances, sous la dynastie capétienne, sont morts sur l'échafaud. Il n'y a pas un seul mot, dans le conte de Fénelon, qui ne soit confirmé par l'histoire.

précaution. Il eut la vanité de vouloir paraître réformer ce que le roi son père avait fait et juger mieux que lui[1]. Pour avoir un prétexte de déposer Alibée de sa charge, il lui demanda, suivant le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre garni de diamants d'un prix immense que le roi, son grand-père, avait accoutumé de porter dans les combats. Schah-Abbas avait fait autrefois ôter de ce cimeterre tous ces beaux diamants, et Alibée prouva, par de bons témoins, que la chose avait été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée. Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvaient pas se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Schah-Sophi de lui commander de faire dans quinze jours un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il était chargé. Au bout de quinze jours il demanda lui-même à voir toutes les choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes et lui montra tout ce qu'il avait en garde. Rien n'y manquait ; tout était propre, bien rangé et conservé avec le plus grand soin. Le roi, bien mécompté de trouver partout tant d'ordre et d'exactitude, était presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il aperçut au bout d'une grande galerie, pleine de meubles très-somptueux, une porte de fer qui avait trois grandes serrures. — C'est là, lui dirent les courtisans, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. Aussitôt le roi en colère s'écria :

— Je veux voir ce qui est au delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis ? montrez-le-moi.

Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant au nom de Dieu de ne pas lui ôter ce qu'il avait de plus précieux sur la terre.

— Il n'est pas juste, disait-il, que je perde en un moment ce qui me reste, ce qui fait ma ressource, après avoir travaillé

[1] Ceci est encore strictement vrai au point de vue historique ; les successeurs des rois faisaient presque toujours le contraire de ce qu'avaient fait leurs prédécesseurs.

tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez tout le reste, mais laissez-moi ceci.

Le roi ne douta point que ce ne fût un trésor mal acquis qu'Alibée avait amassé. Il prit un ton plus haut et voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin, Alibée, qui en avait les clés, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte et l'habit de berger qu'Alibée avait autrefois portés, et qu'il revoyait souvent avec joie de peur d'oublier sa nouvelle condition.

— Voilà, dit-il, ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur, ni la fortune, ni votre puissance n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor que je garde pour m'enrichir quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste ; laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà mes vrais biens qui ne me manqueront jamais. Les voilà ces biens simples, innocents, toujours doux à ceux qui savent se contenter du nécessaire, et ne se tourmenter point pour le superflu. Les voilà ces biens dont la liberté et la sûreté sont les fruits. Les voilà ces biens qui ne m'ont jamais donné un moment d'embarras. O chers instruments d'une vie simple et heureuse, je n'aime que vous, c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper et troubler le repos de ma vie ! je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses qui me viennent de votre libéralité, je ne garde que ce que j'avais quand le roi votre père vint, par ses grâces, me rendre malheureux.

Le roi, entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée, et étant indigné contre les courtisans qui l'avaient voulu perdre, il les chassa d'auprès de lui. Alibée devint son premier officier, et fut chargé des affaires les plus secrètes ; mais il revoyait tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien habit, qu'il tenait toujours prêts dans son trésor, pour les reprendre dès que la fortune inconstante troublerait sa faveur.

Il mourut dans une extrême vieillesse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis, ni amasser aucun bien[1], et ne laissant à ses parents que de quoi vivre dans la condition de berger, qu'il crut toujours la plus sûre et la plus heureuse.

VOYAGE DANS L'ILE DES PLAISIRS.

Après avoir longtemps vogué sur la mer Pacifique, nous aperçûmes de loin une île de sucre avec des montagnes de compote, des rochers de sucre candi et de caramel, et des rivières de sirop qui coulaient dans la campagne. Les habitants, qui étaient fort friands, léchaient tous les chemins, et suçaient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves[2]. Il y avait aussi des forêts de réglisse, et de grands arbres d'où tombaient des gaufres, que le vent emportait dans la bouche des voyageurs, si peu qu'elle fût ouverte. Comme tant de douceurs nous parurent fades, nous voulûmes passer en quelque autre pays, où l'on pût trouver des mets d'un goût plus relevé. On nous assura qu'il y avait, à dix lieues de là, une autre île où il y avait des mines de jambons, de saucisses et de ragoûts poivrés. On les creusait comme on creuse les mines d'or dans le Pérou. On y trouvait aussi des ruisseaux de sauces à l'oignon. Les murailles des maisons sont de croûte de pâté. Il y pleut du vin quand le temps est chargé ; et dans les plus beaux jours, la rosée du matin est toujours de vin blanc, semblable au vin grec ou à celui de Saint-Laurent. Pour

[1] Ici Fénelon fait indirectement la satire des ministres de l'ancienne monarchie, dont un grand nombre amassaient au détriment du trésor des fortunes considérables, témoin Mazarin, qui laissa en mourant plus de cent millions.

[2] On voit par cette description que Charles Fourier, en retraçant les merveilles de la terre phalanstérisée, n'a rien fait de nouveau. Les eaux de la mer qu'il transforme en limonade gazeuse ne sont qu'une contrefaçon du fleuve de sirop de l'*Ile des plaisirs*.

passer dans cette île, nous fîmes mettre sur le port de celle d'où nous voulions partir, douze hommes d'une grosseur prodigieuse, et qu'on avait endormis : ils soufflaient si fort en ronflant, qu'ils remplirent nos voiles d'un vent favorable. A peine fûmes-nous arrivés dans l'autre île, que nous trouvâmes sur le rivage des marchands qui vendaient de l'appétit ; car on en manquait souvent parmi tant de ragoûts[1]. Il y avait aussi d'autres gens qui vendaient le sommeil. Le prix en était réglé tant par heure ; mais il y avait des sommeils plus chers les uns que les autres, à proportion des songes qu'on voulait avoir. Les plus beaux songes étaient fort chers. J'en demandai des plus agréables pour mon argent ; et, comme j'étais las, j'allai d'abord me coucher. Mais à peine fus-je dans mon lit, que j'entendis un grand bruit ; j'eus peur, et je demandai du secours. On me dit que c'était la terre qui s'entr'ouvrait. Je crus être perdu ; mais on me rassura, en me disant qu'elle s'entr'ouvrait ainsi toutes les nuits à une certaine heure, pour vomir avec grand effort des ruisseaux bouillants de chocolat moussé, et des liqueurs glacées de toutes les façons. Je me levai à la hâte pour en prendre ; elles étaient délicieuses. Ensuite je me recouchai, et, dans mon sommeil, je crus voir que tout le monde était de cristal, que les hommes se nourrissaient de parfums quand il leur plaisait, qu'ils ne pouvaient marcher qu'en dansant, ni parler qu'en chantant, qu'ils avaient des ailes pour fendre les airs, et des nageoires pour passer les mers. Mais ces hommes étaient comme des pierres à fusil ; on ne pouvait les choquer qu'aussitôt ils ne prissent feu. Ils s'enflammaient comme une mèche, et je ne pouvais m'empêcher de rire, voyant combien ils étaient faciles à émouvoir. Je voulus demander à l'un d'eux pourquoi il paraissait si animé : il me répondit, en me montrant le poing, qu'il ne se mettait jamais en colère.

[1] Voir ci-dessus l'*Épaule de mouton*.

A peine fus-je éveillé, qu'il vint un marchand d'appétit, me demandant de quoi je voulais avoir faim, si je voulais qu'il me vendît des relais d'estomac pour manger toute la journée. J'acceptai la condition. Pour mon argent, il me donna douze petits sachets de taffetas que je mis sur moi, et qui devaient me servir comme douze estomacs, pour digérer sans peine douze grands repas en un jour. A peine eus-je pris les douze sachets, que je commençai à mourir de faim. Je passai ma journée à faire douze festins délicieux. Dès qu'un repas était fini, la faim me reprenait, et je ne lui donnais pas le temps de me presser. Mais, comme j'avais une faim avide, on remarqua que je ne mangeais pas proprement : les gens du pays sont d'une délicatesse et d'une propreté exquises. Le soir, je fus lassé d'avoir passé toute la journée à table, comme un cheval à son râtelier. Je pris la résolution de faire tout le contraire le lendemain, et de ne me nourrir que de bonnes odeurs. On me donna à déjeuner de la fleur d'orange. A dîner, ce fut une nourriture plus forte : on me servit des tubéreuses et puis des peaux d'Espagne. Je n'eus que des jonquilles à la collation. Le soir, on me donna à souper de grandes corbeilles pleines de toutes les fleurs odoriférantes, et on y ajouta des cassolettes de toutes sortes de parfums. La nuit, j'eus une indigestion, pour avoir trop senti tant d'odeurs nourrissantes. Le jour suivant, je jeûnai, pour me délasser de la fatigue des plaisirs de la table. On me dit qu'il y avait en ce pays-là une ville toute singulière, et on me promit de m'y mener par une voiture qui m'était inconnue. On me mit dans une petite chaise de bois fort léger et toute garnie de grandes plumes, et on attacha à cette chaise, avec des cordes de soie, quatre grands oiseaux, grands comme des autruches, qui avaient des ailes proportionnées à leur corps. Ces oiseaux prirent d'abord leur vol. Je conduisis les rênes du côté de l'orient, qu'on m'avait marqué. Je voyais à mes pieds les hautes montagnes, et

nous volâmes si rapidement, que je perdais presque l'haleine en fendant le vague de l'air. En une heure nous arrivâmes à cette ville si renommée. Elle est toute de marbre, et elle est grande trois fois comme Paris. Toute la ville n'est qu'une seule maison. Il y a vingt-quatre grandes cours, dont chacune est grande comme le plus grand palais du monde[1]; et au milieu de ces vingt-quatre cours, il y en a une vingt-cinquième qui est six fois plus grande que chacune des autres. Tous les logements de cette maison sont égaux, car il n'y a point d'inégalité de condition entre les habitants de cette ville[2]. Il n'y a là ni domestiques, ni petit peuple; chacun se sert soi-même, personne n'est servi : il y a seulement des Souhaits, qui sont de petits esprits follets et voltigeants, qui donnent à chacun tout ce qu'il désire dans le moment même. En arrivant, je reçus un de ces esprits qui s'attacha à moi, et qui ne me laissa manquer de rien : à peine me donnait-il le temps de désirer. Je commençais même à être fatigué des nouveaux désirs que cette liberté de me contenter excitait sans cesse en moi, et je compris, par expérience, qu'il valait mieux se passer des choses superflues, que d'être sans cesse dans de nouveaux désirs, sans pouvoir jamais s'arrêter à la jouissance tranquille d'aucun plaisir. Les habitants de cette ville étaient polis, doux et obligeants. Ils me reçurent comme si j'avais été l'un d'entre eux. Dès que je voulais parler, ils devinaient ce que je voulais, et le faisaient, sans attendre que je m'expliquasse. Cela me surprit, et j'aperçus qu'ils ne parlaient jamais entre eux : ils lisent dans les yeux les uns des

[1] Ici nous nous retrouvons encore en plein phalanstère.

[2] Nous voilà maintenant dans la *République des égaux* de Babeuf, en plein communisme, dans la compagnie des *Fraternitaires* et des *Solidaires-unis*. Il est curieux de voir comment Fénelon, qui ne pensait faire qu'une agréable plaisanterie, s'est trouvé écrire un siècle à l'avance l'histoire des folies de notre temps.

autres tout ce qu'ils pensent, comme on lit dans un livre; quand ils veulent cacher leurs pensées, ils n'ont qu'à fermer les yeux. Ils me menèrent dans une salle où il y eut une musique de parfums. Ils assemblent les parfums comme nous assemblons les sons. Un certain assemblage de parfums, les uns plus forts, les autres plus doux, fait une harmonie qui chatouille l'odorat, comme nos concerts flattent l'oreille par des sons tantôt graves et tantôt aigus. En ce pays-là, les femmes gouvernent les hommes ; elles jugent les procès, elles enseignent les sciences[1] et vont à la guerre. Les hommes s'y fardent, s'y ajustent depuis le matin jusqu'au soir ; ils filent, ils cousent, ils travaillent à la broderie, et ils craignent d'être battus par leurs femmes quand ils ne leur ont pas obéi. On dit que la chose se passait autrement il y a un certain nombre d'années ; mais les hommes, servis par les Souhaits, sont devenus si lâches, si paresseux et si ignorants, que les femmes furent honteuses de se laisser gouverner par eux[2]. Elles s'assemblèrent pour réparer les maux de la république. Elles firent des écoles publiques, où les personnes de leur sexe qui avaient le plus d'esprit se mirent à étudier. Elles désarmèrent leurs maris, qui ne demandaient pas mieux que de n'aller jamais aux coups. Elles les débarrassèrent de tous les procès à juger, veillèrent à l'ordre public, établirent des lois, les firent observer, et sauvèrent la chose publique, dont l'inapplication, la légèreté, la mollesse des hommes auraient sûrement causé la ruine totale. Touché de ce spectacle, et fatigué de tant de festins et d'amusements, je conclus que les plaisirs des sens, quelque variés, quelque faciles qu'ils soient, avilissent et ne rendent point heureux. Je m'éloignai donc de ces contrées,

[1] Exactement comme de nos jours, où elles prennent des diplômes de docteur en médecine.

[2] Exactement comme nos femmes libres, qui réclament l'émancipation du sexe et le droit de vote dans le suffrage universel.

en apparence si délicieuses, et de retour chez moi, je trouvai dans une vie sobre, dans un travail modéré, dans des mœurs pures, dans la pratique de la vertu, le bonheur et la santé que n'avaient pu me procurer la continuité de la bonne chère et la variété des plaisirs.

Pour apprécier à leur juste valeur les contes de Fénelon, il faut se rappeler qu'ils ont été composés pour l'éducation du duc de Bourgogne; les sages instructions qu'il donnait à ce prince, d'un caractère fougueux et désordonné, portèrent leurs fruits, et modifièrent très-heureusement son naturel.

Fénelon fut avec Vauban, autour de la *Dîme royale*, l'homme qui eut le plus vif sentiment des réformes qu'il était indispensable d'accomplir, dans l'intérêt même de la monarchie.

CHARLES PERRAULT

Le nom de Perrault a reçu des deux frères qui l'ont porté une double illustration. L'un, Claude, médecin, helléniste, architecte, s'est immortalisé par la construction de la colonnade du Louvre; l'autre, Charles, né en 1628, mort en 1703, s'est fait un nom auprès de ses contemporains par son poëme *Sur la Peinture*, et son parallèle des *Anciens et des Modernes*, et auprès de la postérité par ses contes. Parmi ces contes, huit sont en prose. Trois autres, *Peau d'Ane* [1], *Grisélidis* [2] et *les Souhaits ridicules*, sont en vers. Il est

[1] Le conte de *Peau d'Ane* a souvent été réimprimé en prose dans les œuvres de Perrault ; mais il est certain que cette dernière rédaction lui a été attribuée à tort.

[2] Le sujet de *Grisélidis* est emprunté à Boccace. Lamotte s'est inspiré comme Perrault de l'auteur italien, et c'est de là qu'il a tiré l'idée des vers suivants, qui sont peut-être la plus vive épigramme que l'on ait jamais rimée contre le mariage :

Veut-on que je prenne une femme?
Je veux trouver ensemble et jeunesse et beauté,
L'esprit bien fait, une belle âme,
Délicatesse avec simplicité,
Cœur sensible sans jalousie,
Vivacité sans fantaisie,
Sagesse, agrément et santé.
Enfin, pour la rendre parfaite,
A toutes les vertus joignez tous les appas;
Voilà celle que je souhaite,
Trop heureux cependant de ne la trouver pas.

peu de livres dans notre langue qui aient trouvé autant de lecteurs que les contes en prose de Perrault, non-seulement parmi les enfants auxquels ils sont particulièrement destinés, mais aussi parmi les hommes de tous les âges. Notre recueil serait incomplet si l'on n'y trouvait pas un spécimen de ces jolis contes qui ont charmé notre enfance, et dont le souvenir nous ramène vers nos jours les plus regrettés.

L'ESPRIT FORT.

Il est des cœurs bien faits que rien ne décourage,
Qui choisissent toujours le parti le plus sage,
Désarment la rigueur des destins ennemis,
Et par des sentiments qu'un noble esprit suggère
S'élèvent noblement au-dessus de la sphère
Où leur planète les a mis.
Lise était belle et jeune, et son époux Damis
Cachait sous sa perruque un brave à cheveux gris ;
Lise avait cent vertus, Damis était bon prince,
Leur parfaite union passait dans la province
Pour un miracle de nos jours ;
Jamais tant d'agrément, jamais tant de sagesse
Ne firent honorer Lucrèce,
Et jamais tant de soins et de tendres amours
N'accompagnèrent la vieillesse :
Rien ne manquait à leur félicité,
Barbe grise et jeune beauté
Font ordinairement un mauvais attelage ;
Cependant tout roulait si bien dans le ménage,
Qu'au bout de l'an, le bon seigneur
Vit arriver un successeur.
Tandis qu'avec plaisir il élève l'enfance
De cet aimable rejeton,

Un jubilé revint en France.
On sait qu'en ce temps d'indulgence,
Chacun demande à Dieu pardon ;
Le pécheur prend la discipline ;
D'un zèle tout nouveau les chrétiens sont touchés ;
On ressasse les vieux péchés,
Les gros et les petits passent à l'étamine.
Aux pieds d'un directeur, la belle, un beau matin,
Avec un repentir sincère,
Déclare nettement que le petit câlin
N'était pas le fils de son père.
— Halte-là ! dit le confesseur,
Pour un *Confiteor* vous n'en serez pas quitte.
Est-il juste, entre nous, qu'un bâtard déshérite
Un légitime successeur?
Il faut, madame, vous résoudre,
Et plus tôt que plus tard, j'en suis fâché pour vous,
A déclarer le fait à votre époux,
Sans quoi je ne puis vous absoudre.
— Comment, et de quel front avouer un tel cas?
La voilà dans un embarras
Qu'on ne peut exprimer. En effet, l'aventure
Était pour un époux à digérer bien dure.
En proie à ses remords et cédant au chagrin,
Elle tomba bientôt dans une maladie
Qui fit tout craindre pour sa vie.
Sur le rapport du médecin,
Le mari croit déjà que la mélancolie
De sa chère moitié va terminer les jours ;
Mais qu'il est éloigné d'en pénétrer la cause!
Elle veut l'en instruire, et jamais elle n'ose.
— Ose tout, dit-il, mes amours.
Rien ne me déplaira, pourvu que tu guérisses.

Quoi! faut-il qu'un secret te donne la jaunisse?
Et voudrais-tu mourir plutôt que de parler?
Vis et parle, crois moi. — Je vais tout révéler,
Dit-elle, puisqu'enfin un repos favorable
Doit terminer bientôt mon état déplorable.
J'étais à la maison des champs
Où je faisais la ménagère,
Quand la voisine Alix par des discours touchants,
Auxquels on ne résiste guère,
Me prouva qu'avoir des enfants
Était à vous chose impossible,
Me prôna les malheurs de la stérilité,
Qui passait chez les Juifs pour un affront terrible,
Puis, dans un jour charmant, me fit voir la beauté
D'une heureuse fécondité.
Je me rendis, hélas! à cette douce amorce,
Et Lucas, le valet de notre métayer,
Avec moi se trouvant un jour dans le grenier,
Je me souvins d'Alix, et je manquai de force.
Je lui parlai d'amour; à mes yeux il comprit
Où j'en voulais venir par mon tendre langage,
Et sur un sac de blé... sac funeste et maudit!
Faut-il en dire davantage?
De ce malheureux sac, notre Colin sortit.
A Lucas je donnai, je pense,
Trois boisseaux de froment pour toute récompense.
Si je vous ai trahi, je meurs, pardonnez-moi:
A cela près, toujours je vous gardai ma foi.
— N'est-ce pas de mon blé que tu payas l'ouvrage?
Lui répondit Damis, nullement effrayé;
Ne m'en parle pas davantage:
Cet enfant est à moi puisque je l'ai payé.

LE PETIT POUCET.

Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants, tous garçons. L'aîné n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept. On s'étonnera que le bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps; mais c'est que sa femme allait vite en besogne, et n'en faisait pas moins de deux à la fois. Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot, prenant pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit. Il était fort petit, et quand il vint au monde il n'était pas plus gros que le pouce, ce qui fit qu'on l'appela le petit Poucet. Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, et on lui donnait toujours tort. Cependant il était le plus fin et le plus avisé de ses frères, et s'il parlait peu, il écoutait beaucoup. Il vint une année très-fâcheuse, et la famine fut si grande, que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants. Un soir que ces enfants étaient couchés, et que le bûcheron était au coin du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur :

— Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants; je ne saurais les voir mourir de faim devant mes yeux[1], et je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé; car tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'il nous voient.

[1] Ici Perrault n'est plus dans le conte, mais dans l'histoire, car l'idée du bûcheron qui cherche à se débarrasser de ses enfants, parce qu'il ne peut plus les nourrir, lui a été très-probablement suggérée par le spectacle de la misère qui désola le royaume, à la fin du règne de Louis XIV, et qui poussa une foule de malheureux à abandonner leurs enfants.

— Ah! s'écria la bûcheronne, pourras-tu bien toi-même mener perdre tes enfants?

Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir; elle était pauvre, mais elle était leur mère. Cependant ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant. Le petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent; car, ayant entendu de son lit qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé tout doucement, et s'était glissé sous l'escabelle de son père pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher, et ne dormit point le reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait à faire. Il se leva de bon matin, et alla au bord d'un ruisseau, où il remplit ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison.

On partit, et le petit Poucet ne découvrit rien de ce qu'il savait à ses frères. Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où à dix pas de distance on ne se voyait pas l'un l'autre. Le bûcheron se mit à couper du bois et ses enfants à ramasser des broutilles pour faire des fagots. Le père et la mère, les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement et puis s'enfuirent tout à coup par un petit sentier détourné.

Lorsque ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier et à pleurer de toute leur force. Le petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où ils reviendraient à la maison; car en marchant il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc:

— Ne craignez point, mes frères; mon père et ma mère nous ont laissés ici, mais je vous ramènerai bien au logis; suivez-moi seulement.

Ils le suivirent, et il les mena jusqu'à leur maison par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte pour écouter tout ce que disaient leur père et leur mère.

Dans le moment que le bûcheron et la bûcheronne arrivèrent chez eux, le seigneur du village leur envoya dix écus qu'il leur devait il y avait longtemps, et dont ils n'espéraient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le bûcheron envoya sur l'heure sa femme à la boucherie.

Comme il y avait longtemps qu'ils n'avaient mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes. Lorsqu'ils furent rassasiés, la bûcheronne dit :

— Hélas ! où sont maintenant nos pauvres enfants ? ils feraient bonne chère de ce qui nous reste là. Mais aussi, Guillaume, c'est toi qui les as voulu perdre ; j'avais bien dit que nous nous en repentirions. Que font-ils maintenant dans cette forêt ? Hélas ! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés. Tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfants.

Le bûcheron s'impatienta à la fin, car elle redit plus de vingt fois qu'il s'en repentirait, et qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisait. Ce n'est pas que le bûcheron ne fût peut-être encore plus fâché que sa femme, mais c'est qu'elle lui rompait la tête, et qu'il était de l'humeur de beaucoup d'autres gens qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très-importunes celles qui ont toujours bien dit. La bûcheronne était tout en pleurs :

— Hélas ! où sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants ?

Elle le dit une fois si haut, que les enfants qui étaient à la porte, l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble :

— Nous voilà !

Elle courut vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant :

— Que je suis aise de vous revoir, mes chers enfants ! Vous

êtes bien las et vous avez bien faim; et toi, Pierrot, comme te voilà crotté ! Viens, que je te débarbouille.

Pierrot était son fils aîné, qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau et qu'elle était un peu rousse. Ils se mirent à table, et mangèrent d'un appétit qui faisait plaisir au père et à la mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la forêt, en parlant presque tous ensemble. Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfants avec eux, et cette joie dura tant que les dix écus durèrent; mais lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin, et résolurent de les perdre encore, et, pour ne pas manquer le coup, de les conduire bien plus loin que la première fois. Ils ne purent parler de cela si secrètement qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avait déjà fait : mais, quoiqu'il se fût levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne savait que faire, lorsque la bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourrait se servir de son pain au lieu de cailloux, en le jetant par miettes le long des chemins où ils passeraient. Il le serra donc dans sa poche. Le père et la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais et le plus obscur; et dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant et les laissèrent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyait retrouver aisément son chemin par le moyen de son pain qu'il avait semé partout où il avait passé. Mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette : les oiseaux étaient venus qui avaient tout mangé. Les voilà donc bien affligés; car plus ils marchaient, plus ils s'égaraient, plus ils s'enfonçaient dans la forêt. La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils pensaient n'en-

tendre de tous côtés que les hurlements des loups qui venaient à eux pour les manger. Ils n'osaient presque se parler ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os; ils glissaient à chaque pas et tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains. Le petit Poucet grimpa au haut d'un arbre pour voir s'il ne découvrirait rien; tournant la tête de tous côtés, il vit une petite lueur, comme d'une chandelle, mais qui était bien loin par delà la forêt. Il descendit de l'arbre, et lorsqu'il fut à terre, il ne vit plus rien; cela le désola. Cependant ayant marché quelque temps avec ses frères du côté où il avait vu la lumière, il la revit en sortant du bois. Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs, car souvent ils la perdaient de vue, ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelque fond. Ils heurtèrent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient. Le petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la forêt, et qui demandaient à coucher par charité. Cette femme, les voyant tous si jolis, se mit à pleurer et leur dit :

— Hélas! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un ogre[1], qui mange les petits enfants?

[1] Il n'est pas besoin de faire remarquer que l'ogre de Perrault se rattache en ligne directe aux cyclopes de l'Odyssée, et que le petit Poucet joue exactement le même rôle que le sage Ulysse. Les géants, dans les poëmes chevaleresques, sont comme la contre-partie des ogres. Ils ne sont pas anthropophages, mais à cela près, ils sont comme eux uniquement occupés à faire le mal. On trouve ainsi dans toutes les littératures des êtres fantastiques, qui sous une forme humaine gardent tous les instincts des bêtes fauves. Il serait curieux d'en rechercher l'origine : car jusqu'ici nous n'avons pas en France un seul livre qui puisse nous renseigner exactement sur tous ces êtres hybrides, ogres, nains ou géants, qui tiennent une si grande place dans nos vieux conteurs.

— Hélas ! madame, lui répondit le petit Poucet qui tremblait de toute sa force aussi bien que ses frères, que feronsnous? Il est bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous retirer chez vous ; et cela étant, nous aimons mieux que ce soit monsieur votre mari qui nous mange ; peut-être qu'il aura pitié de nous si vous voulez bien l'en prier.

La femme de l'ogre, qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer, et les mena se chauffer auprès d'un bon feu, car il y avait un mouton tout entier à la broche pour le souper de l'ogre.

Comme ils commençaient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte : c'était l'ogre qui revenait. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit, et alla ouvrir la porte. L'ogre demanda d'abord si le souper était prêt, et si on avait tiré du vin, et aussitôt il se mit à table. Le mouton était encore tout sanglant ; mais il ne lui sembla que meilleur. Il flairait à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche.

— Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d'habiller que vous sentez.

— Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'ogre en regardant sa femme de travers ; il y a ici quelque chose que je n'entends pas.

En disant ces mots, il se leva de table et alla droit au lit.

— Ah ! dit-il, voilà donc comme tu me veux tromper, maudite femme ! Je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi : bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours-ci.

Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfants se mirent à genoux en lui demandant pardon ; mais ils avaient affaire au plus cruel de tous les ogres, qui, bien

loin d'avoir de la pitié, les dévorait déjà des yeux, et disait à sa femme que ce serait là de friands morceaux lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce. Il alla prendre un grand couteau, et, en approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguisait sur une pierre qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit :

— Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est? N'aurez-vous pas assez de temps demain?

— Tais-toi, dit l'ogre; ils en seront plus mortifiés.

— Mais vous avez encore tant de viande, reprit sa femme : voilà un veau, deux moutons et la moitié d'un cochon.

— Tu as raison, dit l'ogre; donne-leur bien à souper, afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher.

La bonne femme fut ravie de joie et leur porta bien à souper; mais ils ne purent manger, tant ils étaient saisis de peur. Pour l'ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire, ce qui lui donna un peu dans la tête et l'obligea de s'aller coucher.

L'ogre avait sept filles qui n'étaient encore que des enfants. Ces petites ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche comme leur père; mais elles avaient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu, et une fort grande bouche avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes, mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang. On les avait fait coucher de bonne heure, et elles étaient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête. Il y avait dans la même chambre un autre lit de la même grandeur; ce fut dans ce lit que la femme de l'ogre mit coucher les sept petits garçons, après quoi elle alla se coucher auprès de son mari.

Le petit Poucet, qui avait remarqué que les filles de l'ogre avaient des couronnes d'or sur la tête, et qui craignait qu'il ne prît à l'ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, et, prenant les bonnets de ses frères et le sien, il alla doucement les mettre sur la tête des filles de l'ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or qu'il mit sur la tête de ses frères et sur la sienne, afin que l'ogre les prît pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorger. La chose réussit comme il l'avait pensé : car l'ogre s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, et prenant son grand couteau :

— Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles; n'en faisons pas à deux fois.

Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, et s'approcha du lit où étaient les petits garçons, qui dormaient tous, excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'ogre qui lui tâtait la tête, comme il avait tâté celle de ses frères. L'ogre, qui sentit les couronnes d'or :

— Vraiment, dit-il, j'allais faire là un bel ouvrage! Je vois bien que j'ai bu trop hier au soir.

Il alla ensuite au lit de ses filles, où, ayant senti les petits petits bonnets des garçons :

— Ah! les voilà, dit-il, nos gaillards; travaillons hardiment.

En disant ces mots, il coupa, sans balancer, la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'ogre, il réveilla ses frères, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre. Ils descendirent doucement dans le jardin et sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant et sans

savoir où ils allaient. L'ogre s'étant éveillé, dit à sa femme :

— Va-t-en là-haut habiller ces petits drôles d'hier au soir.

L'ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la manière qu'il entendait qu'elle les habillât, et croyant qu'il lui ordonnait de les aller vêtir. Elle monta en haut, où elle fut bien surprise lorsqu'elle aperçut ses sept filles égorgées et nageant dans le sang. Elle commença par s'évanouir (car c'est le premier expédient que trouvent les femmes en pareilles rencontres). L'ogre, craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besogne dont il l'avait chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme lorsqu'il vit cet affreux spectacle :

— Ah! qu'ai-je fait là? s'écria-t-il. Ils me le payeront, les malheureux, et tout à l'heure.

Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme, et l'ayant fait revenir :

— Donne-moi vite mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que j'aille les attraper.

Il se mit en campagne, et, après avoir couru de tous côtés, il entra enfin dans le chemin où marchaient ces pauvres enfants, qui n'étaient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'ogre qui allait de montagne en montagne, et qui traversait les rivières aussi aisément qu'il aurait fait du moindre ruisseau. Le petit Poucet, qui vit un rocher creux proche le lieu où ils étaient, y fit cacher ses six frères, et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'ogre deviendrait. L'ogre qui se trouvait fort las du chemin qu'il avait fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme) voulut se reposer, et, par hasard, il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons étaient cachés. Comme il n'en

pouvait plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfants n'en eurent pas moins de peur que quand il tenait son grand couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins peur, et dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'ogre dormirait bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, et gagnèrent bien vite la maison. Le petit Poucet s'étant approché de l'ogre, lui tira doucement ses bottes et les mit aussitôt. Les bottes étaient fort grandes et fort larges; mais comme elles étaient fées, elles avaient le don de s'agrandir et de s'apetisser selon la jambe de celui qui les chaussait; de sorte qu'elles se trouvèrent aussi juste à ses pieds et à ses jambes que si elles eussent été faites pour lui. Il alla droit à la maison de l'ogre, où il trouva sa femme qui pleurait auprès de ses filles égorgées.

— Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger, car il a été pris par une troupe de voleurs qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenaient le poignard sur la gorge, il m'aperçut et m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant, sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà, pour faire diligence, et aussi afin que vous ne croyez pas que je suis un affronteur.

La bonne femme, fort effrayée, lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait; car cet ogre ne laissait pas d'être bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfants. Le petit Poucet, étant donc chargé de toutes les richesses de l'ogre, s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonstance, et qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'ogre, qu'à la vérité il n'avait pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieues, parce qu'il ne s'en servait que pour courir après les petits enfants. Ces gens-là assurent le savoir de bonne part, et même pour avoir bu et mangé dans la maison du bûcheron. Ils assurent que, lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'ogre, il s'en alla à la cour, où il savait qu'on était fort en peine d'une armée qui était à deux cents lieues de là, et du succès d'une bataille qu'on avait donnée. Il alla, disent-ils, trouver le roi, et lui dit que, s'il le souhaitait, il lui apporterait des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une grosse somme d'argent, s'il en venait à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même, et cette course l'ayant fait connaître, il gagnait tout ce qu'il voulait; car le roi le payait parfaitement pour porter ses ordres à l'armée, et une infinité de dames lui donnaient ce qu'il voulait pour avoir des nouvelles de leurs amants; et ce fut là son plus grand gain. Il se trouvait quelques femmes qui le chargeaient de lettres pour leurs maris; mais elles le payaient si mal, et cela allait à si peu de chose, qu'il ne daignait pas mettre en ligne de compte ce qu'il gagnait de ce côté-là. Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courrier, et y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il acheta des offices de nouvelle création pour son père et pour ses frères, et par là il les établit tous et fit parfaitement bien sa cour en même temps.

MORALITÉ.

On ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfants,
Quand ils sont beaux, et bien faits et bien grands,

Et d'un extérieur qui brille ;
Mais si l'un d'eux est faible, on ne dit mot ;
On le méprise, on le raille, on le pille ;
Quelquefois cependant c'est ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille.

Lorsque Perrault écrivait ses contes, il laissait, comme La Fontaine, courir sa plume, sans s'inquiéter de savoir si la donnée première était venue de l'Inde, de la Chine ou de la Grèce. Mais les savants, les érudits, les orientalistes sont plus curieux ; ils ont voulu savoir sur quels bords lointains et dans quel siècle étaient nés Cendrillon, la Barbe-Bleue, le Chat botté et le Petit-Poucet. Ils ont pris, eux aussi, leurs bottes de sept lieues, et, d'enjambées en enjambées, ils sont arrivés sur les bords du Nil ou du Gange, et comme les sanscritistes sur les hauts plateaux de l'Hymalaya. Suivant eux, la pantoufle de Cendrillon aurait pour aïeule directe la pantoufle qu'un aigle avait enlevée à la courtisane Rodope, pour la jeter sur les genoux d'un Pharaon au moment où il siégeait sur son trône, lequel Pharaon, jugeant qu'une aussi petite pantoufle ne pouvait appartenir qu'à une femme douée de formes accomplies, en fit chercher partout la propriétaire, et comme Assuérus l'admit à partager son trône et son lit. La *Belle au bois dormant* serait d'origine aryenne, et elle serait arrivée jusque sur les bords de la Seine, en passant par la Grèce au temps d'Hésiode, et par le Danemark au temps des Niebelungen. La mesure des bottes du Petit-Poucet aurait été prise sur les chaussures d'or d'Athéné qui, dans l'*Odyssée*, font voyager sur terre et sur mer avec la vitesse du vent. Peut-être aussi ces fameuses bottes descendent-elles des souliers enchantés de Poutraka, roi de Cachemire. Quant à *Barbe-Bleue*, en sa qualité de mari jaloux et cruel, il a des aïeux partout, dans les poëmes sacrés de l'Inde, où il figure sous le nom d'Indra, dans les contes grecs, slaves et armoricains. Il y a sans doute dans tous ces rapprochements bien des hypothèses ; mais la donnée générale n'en repose pas moins sur des faits réels ; les contes ont émigré comme les oiseaux voyageurs, et quand on voit les fables de Bidpaï arriver à La Fontaine, en passant par Ésope, on n'a point à s'étonner que Cendrillon et la Barbe-Bleue aient fait le même chemin, pour arriver à Perrault, en passant par « la mère l'Oie », qui n'est elle-même que

l'arrière-petite-fille de la reine Pédauque. Du reste, ami lecteur, si vous voulez de plus longs détails, d'autres plus savants que nous vous les donneront, et vous pouvez les demander aux frères Grimm, à Max Muller, à Callaway et à M. Hyacinthe Husson, l'auteur de la *Chaîne traditionnelle*. — On consultera également avec intérêt les éditions des contes de Perrault, publiées en 1826, par Colin de Plancy, in-8°, et en 1842, par Walkenaer, in-12. On y trouvera des notices sur les contes des fées.

Depuis longtemps déjà les contes semblaient passés de mode ; ce genre n'était guère exploité que pour les pièces à grand spectacle, et comme nous l'avons déjà dit, c'était en général des livres de mesdames d'Aulnoy et de Murat que les sujets de ces pièces étaient tirés, aujourd'hui on semble y revenir. Mieux vaut après tout une ingénieuse fiction, qui ne peut se faire accepter que par l'imagination et l'esprit, que les romans humanitaires, philosophiques, démocratiques et socialistes, dont les personnages sont aussi loin de la vérité que les enchanteurs, les géants, les nains, les fées et les Hippogriffes.

LE CHEVALIER DE SAINT-GILLES

L'auteur du conte ci-dessous est H. de Lenfant, chevalier de Saint-Gilles, qui a laissé un volume de vers intitulé *la Muse mousquetaire*. Ce poëte, fort peu connu aujourd'hui, est mort en 1709; il est l'un des premiers représentants de l'école mythologique du dix-huitième siècle, et la pièce que nous reproduisons ici en offre les qualités et les défauts. Elle fait pressentir Dorat, Gentil-Bernard et Colardeau, et c'est à ce titre surtout, et comme contraste avec ce qui précède, que nous l'avons rééditée.

La versification du chevalier de Saint-Gilles n'est pas toujours des plus brillantes, mais l'idée générale du conte est fort gracieuse ; on y trouve de jolis détails; et s'il était permis à propos d'un conte d'aborder les questions philosophiques, on pourrait dire qu'on rencontre dans *l'Origine des oiseaux* les traces de ce naturalisme qui sera le fond de la littérature du dix-huitième siècle. Ce n'est plus le Dieu de la Bible qui donne la vie : c'est la matière qui s'anime au souffle de l'amour; c'est Vénus qui féconde la terre en tordant ses cheveux; c'est un baiser de Vénus qui crée les oiseaux. La colombe n'est plus la messagère de paix qui apporte à Noé le rameau d'olivier, à saint Remi, l'huile de la sainte-ampoule; c'est l'oiseau de Cypris, l'oiseau des bergers à la houlette enrubannée.

Pour se faire une idée des phases diverses que la littérature peut traverser dans la période d'un siècle, il faut comparer les premières et les dernières pages de ce volume, Tabarin et le chevalier de Saint-Gilles.

L'ORIGINE DES OISEAUX.

Je vais vous raconter quelle heureuse aventure,
A des premiers oiseaux enrichi la nature.
Il en faudra tirer les titres glorieux
Des mémoires secrets, des intrigues de dieux,
Et peindre des baisers, dont les Muses discrètes
N'ont pas fait jusqu'ici confidence aux poëtes.
Ne vous étonnez pas qu'un mystère oublié
Ait attendu nos jours pour être publié.
C'est ainsi que notre âge heureux en découvertes
Des siècles négligents a réparé les pertes.
Une fille de l'onde encore sur les flots
Essayait ses attraits nouvellement éclos,
Et tirait vers les bords de l'île fortunée
Qu'à son séjour sur terre elle avait destinée.
La nacre que Thétis lui donne pour berceau
Lui sert en même temps de trône et de vaisseau.
L'officieux Zéphire y tient lieu de Pilote,
Il pousse vers le port la coquille qui flotte,
Et d'un souffle amoureux jouant de toutes parts,
Il fait des voiles d'or de ses cheveux épars.
Le soleil, qui voit tout, par qui tout voit au monde,
Découvrit le premier ces richesses de l'onde,
D'abord surpris de voir sur la face de l'eau
Un éclat étranger devancer son flambeau,
Tel qu'il voit quelquefois dans le fond d'un nuage
Ses rayons orgueilleux revêtir son image,
Et par un faux brillant imposant aux humains,
Rendre entre deux soleils leurs regards incertains;
Il jugea que sa flamme en un point recueillie
S'était dessus les flots produit un parélie,

Ou que Thétis cherchant à se passer des cieux
S'était faite un soleil pour éclairer ces lieux.
Mais lors que de plus près il vit cette merveille,
La flamme de ses yeux à la sienne pareille;
Qu'il vit de son visage et le teint et le tour,
Cet air qui ne respire et n'inspire qu'amour,
Cette double hauteur de sa gorge admirable,
Qu'à son double Parnasse il trouve préférable,
Ses cheveux, qui dans l'air par le vent suspendus,
Lui semblent des rayons autour d'elle épandus;
Tous ces charmes enfin d'une beauté parfaite,
Qu'aucun voile ne cache à sa vue indiscrète,
Et que tout dieu qu'il est, peintre, poëte, amant,
Phœbus, qui les a vus, peindrait mal aisément;
Un nouveau feu se joint au feu qui l'environne.
— C'est à vous, lui dit-il, trop aimable personne,
A donner la lumière et régler les saisons;
Vos yeux portent plus loin que mes faibles rayons.
Vous pourriez au séjour du Maître du tonnerre
Disputer la clarté que j'épands sur la terre.
Il dit, et le devoir l'emporte sur l'amour;
Et Ministre aussi bien que Souverain du jour,
Il ne peut accourcir ni changer sa carrière;
Il répand sur la terre à regret sa lumière;
Il soupire et connaît en ce moment fâcheux
Que le rang le plus haut n'est pas le plus heureux,
Et que de son emploi l'attachement extrême,
Se donnant aux humains, le dérobe à lui-même.
Vénus, à cet objet si propre à la charmer,
Ne se laissa pas moins ni moins vite enflammer;
Tel que sur un amas de la fatale poudre,
Dont l'homme audacieux s'est su former un foudre,
S'il tombe une étincelle, on voit en un moment

Par toute la matière aller l'embrasement,
Et répandre à l'entour le fracas et la flamme ;
Tel, et plus prompt le feu se glisse dans son âme.
Ses yeux, qui sur les siens aiment à s'attacher,
Y puisent des ardeurs qu'elle ne peut cacher,
Quoique son cœur encor à sa première affaire,
Ignore ce qu'il sent, ce qu'il veut ou doit faire,
Elle fait ce qu'il faut pour charmer son vainqueur,
Mêle au feu de ses yeux une douce langueur ;
Feignant de se cacher, fait briller à sa vue
Les attraits les plus vifs dont le ciel l'ait pourvue,
Et lui fait concevoir par un air enflammé,
Qu'autant qu'il aime, il peut espérer d'être aimé.
Les grâces, qu'en naissant elle eut pour ses suivantes,
Oisives jusqu'alors deviennent agissantes,
Sèment son ris, sa voix, son geste d'agréments,
Aux appas naturels joignent les ornements,
Sous l'art d'une coiffure en nouveautés féconde,
Réveillent avec soin sa tresse vagabonde,
Et lui font un habit si galant, si bien pris,
Que des beautés qu'il couvre il augmente le prix.
A peine de la nuit la lenteur odieuse,
Met le soleil au bout de sa course ennuyeuse,
Qu'il laisse à l'abandon ses chevaux harassés ;
Sa passion l'occupe à des soins plus pressés,
Le tourne tout entier vers l'aimable inconnue.
Résolu de savoir ce qu'elle est devenue,
Il court pour s'assurer un bien si précieux,
Et juge le palais destiné pour les dieux
Seul digne de loger une hôtesse si belle,
Soit qu'elle soit déesse ou qu'elle soit mortelle ;
Mais il la croit déesse à ses divins appas,
Et d'abord vers le ciel il adresse ses pas.

Il ne fut point trompé dans sa flatteuse attente,
Cypris y vint montrer sa beauté ravissante ;
Jupiter à la terre, enviant son séjour,
D'un si rare ornement voulut parer sa cour.
De honte à son aspect les déesses rougirent,
Par un plus doux motif les dieux même frémirent.
Leurs yeux, accoutumés à tout l'éclat des cieux,
Ne peuvent supporter les éclairs de ses yeux.
Le soleil est le seul dont la ferme paupière
En puisse soutenir la brillante lumière.
A ce danger charmant, seul il s'ose exposer,
Et c'est aussi le seul qu'elle veuille embraser.
Ce fut là que les yeux de plus près se parlèrent,
Qu'ils connurent leurs coups et les renouvelèrent,
Que sous la caution des serments les plus forts
Ils livrèrent leurs cœurs aux plus tendres transports.
Phébus, certain de plaire et plein de confiance,
Se dispose à l'hymen avec impatience,
Du souverain des dieux demande l'agrément.
Mais, ô fatal revers pour un fidèle amant !
Un ordre irrévocable à ses desseins s'oppose.
De cet obstacle, hélas ! Jupiter n'est point cause ;
Dans cet arrêt par lui, contre un fils prononcé,
Il n'est que du destin l'interprète forcé.
C'est le bizarre sort dont les lois trop cruelles
Commencent par Vénus à maltraiter les belles,
Aux plus rares beautés imposant sans pitié
L'insuportable joug d'une indigne moitié.
Junon toujours jalouse avec le sort se ligue.
Les dieux exclus du choix se joignent à la brigue,
Et le rival de tous que Phébus craint le moins
Est celui dont le sort fait couronner les soins.
C'est par Vulcain, des dieux la honte et la risée,

Que l'ornement du ciel Vénus est épousée.
Hé bien, mortels amants, qui voyez quelquefois
A d'indignes rivaux transporter tous vos droits ;
Beautés qu'un vœu forcé captive dans les temples,
Vous plaindrez-vous encor après ces grands exemples ?
Prendrez-vous à partie et l'amour et les dieux,
Quand même sort insulte aux habitants des cieux ?
Ces deux divinités, ces deux beautés parfaites,
Qui s'aimaient, qui semblaient l'une pour l'autre faites,
Vénus a le dégoût d'un nœud mal assorti,
Et le plus beau des dieux n'a pu trouver parti.
Que leur aurait servi leur vaine résistance ?
Jupiter, qui des cieux est la toute-puissance,
Qui du destin lui-même a formé les décrets,
Se soumet sans réserve à ses cruels arrêts.
Ils s'y soumettent donc, et, par un hymenée,
N'osant choquer de front la fière destinée,
Ils cherchent à donner en habiles amants
A ce triste devoir des adoucissements.
Si le sort sur l'hymen étend sa violence,
L'amour maintient les droits de son indépendance [1].
Ils savent que le cœur est exempt d'obéir,
Et se consulte seul pour aimer ou haïr.
Au défaut des plaisirs que le sort leur retranche
En transports délicats leur tendresse s'épanche.
Leur feu d'autant plus vif qu'il le faut étouffer,
Par mille ardents baisers se plaît à triompher ;
Ils le jugent permis, quoique dise au contraire
Le jaloux forgeron, que ce jeu désespère,
Qui les tient plus heureux en des plaisirs bornés

[1] Toute la morale du dix-huitième siècle est résumée dans ces deux vers.

Qu'en dépit du devoir l'amour a façonnés,
Qu'il ne se croit lui-même en des biens sans mesure,
Où le devoir attache et dont le cœur murmure.
Mais d'un tendre commerce, effet miraculeux!
Par autant de baisers dont ce couple amoureux
Tache de soulager ses flammes désolées,
Autant, par l'union de leurs bouches collées,
Il se forme d'oiseaux, qui perçant dans les airs,
Font retentir les cieux de différents concerts,
Et semblent, en naissant pleins de reconnaissance,
Célébrer les baisers qui leur donnent naissance.
Le cœur de ces amants, gros de mille désirs,
Met la fécondité jusque dans leurs soupirs.
Cette vapeur de feu se bâtit des organes,
Se revêt tout autour de subtiles membranes,
Se condense en matière et se faisant un corps,
D'une légère plume en garnit les dehors;
D'où prenant son essor par un canal flexible,
A ces sons, dont pour nous l'étude est si pénible,
Elle produit un chant sans règles mesuré,
Et par les plus beaux tons sans maître figuré;
Même afin que l'espèce en soit perpétuelle,
Un seul baiser produit le mâle et la femelle,
Et pour comble de bien ces fortunés oiseaux
Viennent appariés aussi bien que jumeaux.
La sœur trouve en naissant un époux dans son frère :
Il voltige autour d'elle, elle cherche à lui plaire.
L'amour, dont l'un et l'autre ignore les leçons,
Prélude cependant par de tendres chansons;
Et dans ces doux accords la seule sympathie
Apprend à chacun d'eux à tenir sa partie.
Que sait-on, si parmi tant d'oiseaux différents
Cet enfant redouté ne voit pas ses parents,

Si l'amour, cet oiseau qui ne vit que de proie,
Et qui des cœurs humains se repaît avec joie,
De ces baisers féconds ne serait point venu ?
Certes son origine est un fait inconnu.
L'antiquité d'abord, sur le nom de la mère,
A cet enfant trouvé ne donne point de père,
Et j'ose me flatter que ce divin oiseau
Aurait peine à trouver un plus digne berceau ;
Aussi, loin de chanter, cette amoureuse paire
Imita sur-le-champ ce qu'elle voyait faire,
Et de leurs tendres cœurs le premier battement
Fut un signe d'amour et non de sentiment.
Ce ne sont que baisers, que caresses pressantes ;
Par le trémoussement de leurs ailes tremblantes,
Par mille petits cris à leurs transports mêlés,
Ils expriment l'ardeur dont leurs cœurs sont brûlés.
Quand des autres oiseaux la bande trop sauvage
S'enfuit de toute part comme sortant de cage,
Et craint jusques aux dieux dont elle tient le jour,
Le couple familier à leurs pieds fait l'amour.
Tranquille et sans effroi, proche d'eux il s'arrête,
Et s'invite lui-même au plaisir de la fête.
Surtout de la déesse ils connaissent la voix :
Voltigent sur son sein, badinent sur ses doigts,
Osent porter leur bec jusqu'à sa belle bouche,
Et faire les mutins lorsque Phébus y touche ;
Et l'amour, en faveur des dieux dont ils sont nés,
Leur fait sur la tendresse un partage d'aînés.
Tendres et premiers fruits d'une ardeur sans mesure,
Ils semblent composés de flamme toute pure,
Et n'ont qu'autant de corps qu'il en faut pour nourrir
Le feu qui les anime et qui les fait mourir.
De ces tendres moineaux l'espèce favorite

D'un service plus grand a seule le mérite;
Par un attachement à lui faire la cour,
Ils sont les confidents de ses desseins d'amour.
Lorsque d'un nouveau feu la déesse pressée,
A quelque heureux mortel veut ouvrir sa pensée,
Au lieu d'en confier le secret aux zéphirs,
Elle donne aux moineaux à porter ses soupirs;
Ils viennent sur les bords de sa bouche amoureuse
Prendre en leur petit bec la vapeur précieuse,
Puis, découpant les airs, ils la vont exhaler
Vers l'objet que Vénus en daigne régaler.
Qu'on trouve, si l'on veut, de l'aigle redoutable,
Auprès de Jupiter le rang plus honorable,
Peut-être le moineau dans un plus doux emploi
N'aura-t-il rien qu'il doive envier à son roi.
Si ce ministre affreux des horreurs du tonnerre
Porte en son bec de quoi faire trembler la terre,
Le moineau, gardien d'un feu délicieux,
Porte de quoi charmer les hommes et les dieux.
L'homme n'entend pas seul ce délicat manége,
L'espèce volatille a même privilége.
D'où vient qu'à ce commerce ils trouvent des appas
Que d'autres animaux n'y reconnaissent pas?
C'est qu'à s'apparier leur instinct les convie
Par les mêmes plaisirs dont ils tiennent la vie.
De là viennent ces œufs, qui sont de frêles murs
Cachant les éléments des oisillons futurs,
Stériles éléments, inutile assemblage,
Si la mère en couvant n'achevait son ouvrage.
Son feu vivifiant, par degrés répandu,
Sur ce petit chaos où tout est confondu,
Débrouille la matière, arrange les parties
Et fait un composé de pièces assorties;

Forme un petit oiseau, qui s'aidant à son tour,
Brise enfin la prison qui le dérobe au jour.
Ils tiennent de Phébus, auteur de la musique,
Tous les chants naturels qu'ils mettent en pratique;
Ils tiennent de Phébus, principe des couleurs,
De quoi le disputer aux plus brillantes fleurs;
Il soutient, il conduit leurs ailes élevées
Dans ces routes de l'air pour eux seuls réservées.
La naissance du jour leur réjouit le cœur,
Le départ du soleil les met dans la langueur.
Tout leur manque la nuit, l'usage des prunelles,
Le chant, le mouvement et la force des ailes.
Je croirais volontiers, voyant tant de rapports,
Qu'ils tiennent au soleil par des secrets ressorts,
Qu'ils vivent seulement d'une vie empruntée,
Par des rayons produite, avec eux remportée,
Qu'ils dépendent de lui, tels qu'on voit un ruisseau
Dépendre de sa source et lui devoir son eau.
Du côté de Vénus, cette heureuse famille
A l'honneur de sortir aussi d'une coquille;
Et cet artiste nid, qui leur sert de berceau,
De celui de leur mère est encor un tableau.
Ils ont de cette tendre et sensible déesse,
Cette amoureuse ardeur, qui les brûle sans cesse.
L'amour n'est point chez eux un commerce au hasard,
Une aveugle fureur où le corps seul a part,
Un transport qui s'épuise au moment qu'il commence,
Qu'aucun regard ne suit, qu'aucun soin ne devance,
Tel enfin qu'il se trouve aux autres animaux
Qu'entraînent sur-le-champ leurs mouvements brutaux.
C'est une passion préparée et suivie
Qui dure tout l'été, souvent toute la vie;
C'est le plan régulier d'une société,

Qui met soins et plaisirs dans la communauté.
Leur hymen en effet tient de nos mariages,
On les voit attachés à leurs petits ménages,
Et des matériaux d'un nid industrieux
Faire conjointement l'amas laborieux.
L'amour est en un mot leur grande et seule affaire,
Oisifs en tout le reste aussi bien que leur mère,
Sans soins de l'avenir, chantants, brûlants, jouants,
C'est lui seul qui les rend actifs et prévoyants.
Mais c'est sur les moineaux, entre tous, que domine
L'amoureux ascendant de leur tendre origine,
Et pour justifier leur aînesse au besoin,
La déesse a voulu les marquer à son coin.
Une amoureuse ardeur sans cesse les dévore,
Et le même printemps, qui les a fait éclore,
Voit le frère et la sœur amants dès le berceau,
Au sortir de leur nid s'en dresser un nouveau.
Qu'on ne m'oppose point que ce fond de tendresse
Est un titre d'aîné bien fatal à l'espèce ;
Que ce feu, qui les rend si vifs dans leurs amours,
En hâtant leurs plaisirs abrége aussi leurs jours.
Ah ! qu'un pareil reproche a de quoi faire envie :
L'amour dans les moineaux dure autant que la vie ;
Ne vivraient-ils qu'un an, c'est vivre plus longtemps
Que le corbeau, qui vit au delà de cent ans.

LA COLÈRE DE VÉNUS

Le recueil qui nous a fourni ce conte ne nous donne point le nom de l'auteur. Tout ce que nous en pouvons dire, c'est qu'il date de la fin du dix-septième siècle. C'est encore la Mythologie qui en fait les frais. Vénus et l'Amour, à la fin du règne de Louis XIV, reviennent sans cesse dans les contes : dans les premières années du règne, ils ne s'étaient montrés que dans quelques rares madrigaux; il y a là une sorte de renaissance de la littérature païenne, qui n'a point, que nous sachions, été signalée jusqu'ici.

Amour étant sur le sein de Vénus,
D'Agésilas vit l'épouse naguère,
Et lui trouvant des grâces tant et plus,
Vola vers elle, en disant : c'est ma mère !
Piquée au vif, la reine de Cithère
Voulut d'abord haper le déserteur.
Lui, prompt, se sauve aux cheveux de la belle,
Et s'y tapit; Vénus entre en fureur,
Et ne pouvant souffrir qu'une mortelle
Ose lui faire un si sanglant affront,
Lui saute aux yeux, dans l'excès de sa rage,
Lui défigure et la joue et le front;

Ni plus ni moins, qu'après un grand orage,
Dans un parterre on voit roses et lis,
En maints endroits par la grêle meurtris.
Le pauvre Amour, cause de cet outrage,
Menait grand deuil, perçait l'air de ses cris ;
Mais quand Vénus, après ce bel ouvrage,
S'en fut partie et qu'il vit le ravage
Qu'elle avait fait, ce fut alors bien pis.
Saisi d'horreur de l'affreuse vengeance,
Il en frémit ; bien avisé pourtant,
Pas ne s'en tient à longue doléance ;
Mû de pitié, l'officieux enfant
Près de la dame, use de doux langage,
La rafraîchit du vent de son plumage ;
D'un doigt léger, en guise de pinceau,
Il aplanit les filons de la peau;
Puis appelant pour un dernier remède
Les petits dieux ses frères à son aide,
Artistement les niche dans les trous
Qu'avait creusés la déesse en courroux.
Qui le croirait ? O cure sans pareille !
L'aimable épouse, aux yeux de son époux,
Plus que jamais parut fraîche et vermeille,
Et pour surcroît de bonheur mit au jour
Un beau poupon tout semblable à l'Amour.

L'ACCORD DU PLAISIR ET DE LA SAGESSE

Ce conte, date de la fin du dix-septième siècle; on remarquera la différence extrême qu'il présente, comme les deux qui précèdent, avec les pièces placées en tête du présent volume. On sent qu'une évolution profonde s'est accomplie dans la littérature; le souffle du dix-huitième siècle se fait déjà sentir.

Le folâtre plaisir s'était mis en chemin
Pour visiter les lieux de son domaine,
Et de son pied léger il arpentait la plaine
Aussi vite qu'un trait échappé de sa main.
Dessus son dos, une mallette
Voiturait divers instruments,
Propres aux divertissements;
Une corde à danser dessus l'escarpolette,
Force palettes [1] et volants;
Cartes et dés surtout [2], remèdes excellents

[1] Le mot palette a été remplacé dans le langage moderne par celui de raquette.

[2] Ce n'est pas sans intention que l'auteur fait suivre du mot *surtout*, les mots cartes et dés, car la passion du jeu, au dix-septième siècle, allait jusqu'à la folie, ce qui a fait dire à La Bruyère : « il n'y a rien qui mette plus subitement un homme à la mode et qui le soulève davantage que le grand jeu : cela va de pair avec la crapule. »

Contre le sommeil léthargique ;
Des masques [1], des romans, des livres de musique :
Que sais-je enfin? tout l'attirail
Qui sert à détourner les hommes du travail.
Dans son chemin il trouve la Sagesse,
Qui méditait au coin d'un bois.
— Quoi, madame, c'est vous, c'est vous, quelle allégresse!
Qu'avec douceur je vous revois !
Depuis l'âge d'or, ce me semble,
On nous vit rarement ensemble,
Vous me fuyez, dit-il, vous me grondez toujours,
Sagesse, sans cela vous seriez mes amours.
— Tient-il à moi, dit l'immortelle,
Qu'entre nous désormais
L'amitié se renouvelle?
Allons, jurons ensemble une ardeur mutuelle,
Et ne nous séparons jamais.
Tous deux ainsi d'intelligence
Ils se mettent à voyager ;
La nuit vint, il fallut chercher à se loger.
Ils virent un château d'assez belle apparence,
Et résolurent de concert
D'aller chez le seigneur demander le couvert.
Sous les arbres de l'avenue,
La dame du château prenait pour lors le frais,
Coquette s'il en fut jamais.
Le folâtre Plaisir lui donna dans la vue ;
La Sagesse fut mal reçue,
On l'envoya loger chez monsieur le curé,

[1] Ce n'était point seulement au carnaval que les masques étaient de mode, c'était aussi dans les bals ; la vogue des bals masqués fut très-grande sous Louis XV. Ce triste prince se rendait souvent en domino à ceux de l'opéra.

Où nous dirons, par parenthèse,
Qu'elle passa la nuit assez mal à son aise.
Après un fort léger sommeil,
Du Plaisir paresseux elle attend le réveil.
Il sort vers le midi des bras de son hôtesse
Et laisse dans sa place une sombre tristesse.
Voilà le couple pèlerin,
Qui se rassemble, et se met en chemin ;
Nulle malheureuse aventure
Ne troubla leurs plaisants propos.
Sur le point que la nuit ramène l'ombre obscure,
Autre château se rencontre à propos.
C'était le séjour d'une prude,
Qui lasse du tracas mondain,
Se plaisait dans la solitude.
Cette dame parut, mais d'un abord fort rude,
Repoussant le Plaisir badin,
A la Sagesse seule elle tendit la main.
Le Plaisir rebuté porta sa lassitude
Au cabaret le plus prochain.
— Quelle infortune est donc la nôtre !
Dirent nos voyageurs au matin rassemblés,
Il faut que des humains les esprits soient troublés
Pour nous vouloir toujours séparer l'un de l'autre ?
N'est-il point sous le ciel quelque séjour heureux,
Où nous soyons reçus tous deux?
Contre ce mauvais goût le beau couple s'emporte,
Et mécontent des deux gîtes derniers,
Va le soir frapper à la porte
De la charmante D.....[1],

[1] On peut croire par ce nom désigné sous une simple initiale, que le conte ci-dessus était dédié à quelque aimable personne, qui avait su faire

Son extrême beauté, sa brillante jeunesse
Promettaient au plaisir un favorable accueil.
Cette même raison fit trembler la Sagesse,
Pour qui jeune beauté fut toujours un écueil.
Mais quelle surprise agréable
La fit changer de sentiment!
Quand la belle d'un air affable
Fit à tous deux ce compliment :
— Venez Plaisir, venez Sagesse,
Vous avez trouvé votre hôtesse,
J'aurai chez moi place et temps pour tous deux,
Le plaisir m'est utile, et même nécessaire ;
Mais la Sagesse aussi n'a rien pour moi d'affreux,
Pourvu qu'abandonnant cette critique amère,
Et cet air trop impérieux,
Elle soit un peu moins sévère,
Et s'apprivoise avec les jeux :
J'espère que dans ma retraite
S'affermira votre union.
Mais faisons un marché, pour n'être point sujette
A fréquente discussion.
On dressa le traité, nul n'osa s'en défendre,
Chacun bien entendu mit tant soit peu du sien.
Faute de s'approcher, ou faute de s'entendre,
On est souvent brouillé pour rien.
Qui des deux plus sur soi dut prendre
Je ne le dirai point, chacun se trouva bien.
La Sagesse fut gaie, et le Plaisir modeste,
Et dans son propre appartement,
Sans que jamais survînt nul altercas funeste,

une part égale à la sagesse et au plaisir, à moins toutefois que l'auteur, faute de trouver la rime, n'ait été obligé de recourir à cet artifice

La dame pour toujours fixa leur logement.
La Sagesse eut le lit, le Plaisir tout le reste,
Tout ce reste était grand. Oui, mais tout bien compté,
J'en atteste la foi des hommes,
Le plaisir au siècle où nous sommes
N'est pas toujours si bien traité.

Concilier comme dans le conte ci-dessus le plaisir et la sagesse fut l'un des rêves du dix-huitième siècle. C'était là une conséquence toute naturelle des doctrines de l'école sensualiste. Il y a dans Béranger plus d'une chanson qui fait souvenir de la pièce que nous venons de reproduire, *le Dieu des Bonnes Gens* est du nombre. C'est le verre en main que le chansonnier se confie à ce dieu commode, et c'est le plaisir qui lui révèle des cieux intelligents. Béranger n'est en effet qu'un descendant direct des poëtes du dix-huitième siècle. Sa Lisette, c'est Philis, moins la poudre et les mouches ; seulement, et c'est là ce qui lui donne la supériorité, il a de plus qu'eux le sentiment antique du patriotisme.

BERNARD DE LA MONNOIE

Né en 1641, La Monnoie doit naturellement prendre place dans le dix-septième siècle qu'il a traversé tout entier durant la grande période littéraire. Comme une foule d'écrivains de son temps, il fut à la fois érudit et littérateur. Cinq fois lauréat de l'Académie française, il a laissé des *Noëls bourguignons*, des contes, des épigrammes, des énigmes en forme de sonnets, une traduction en vers français de la glose de sainte Thérèse. La Monnoie était un homme aimable, très-indépendant et d'une grande philosophie pratique. Ruiné par la banqueroute de Law, et réduit à vendre ses médailles académiques pour manger, il supporta cette catastrophe avec beaucoup de courage.

A une époque où les poëtes les plus célèbres ne se faisaient aucun scrupule de flatter Louis XIV, ou quelques-uns même se faisaient gloire de le flatter bassement, La Monnoie se fit un point d'honneur de se tenir à l'écart, et si quelques-unes de ses œuvres ne recommandaient pas sa mémoire à la postérité, il suffirait, pour qu'elle soit en estime, qu'il ait écrit ce distique :

A te nil unquam petii, Lodoice, petam ve,
A me nil unquam, sic, Lodoice, petas.

Une partie des contes de La Monnoie a été réimprimée en 1802, à la suite de ceux de Vergier.

LA RAFLE DE SEPT.

Astarot et Guillain, l'un diable et l'autre moine,
Disputaient un jour fortement,
La chose arrive rarement :
Car il n'est plus de saint Antoine,
Qu'un diable tenta vainement ;
Moine et diable aujourd'hui s'accordent aisément.
Le sujet du débat était certaine femme
Toute prête à rendre l'esprit ;
Elle était gisante en son lit.
Le diable prétendait qu'on lui livrât cette âme,
Digne, se disait-il, de l'éternelle flamme.
Il alléguait mille forfaits :
Pucelages vendus, revendus, puis refaits,
Cent et cent filles débauchées.
Guillain répondit là-dessus :
— La vieille a dit son *in manus* [1]
Et meurt en bonne pénitente,
Et, partant, de ta griffe elle doit être exempte.
Après avoir bien disputé
Et longtemps en vain contesté,
Le diable, se fiant à son adresse extrême :
— Jouons, dit-il, à qui l'aura ;
La fortune en décidera.
Pourquoi tous les plaideurs n'en font-ils pas de même ?
Guillain lui répondit : — tirons la primauté.
Chacun tira de son côté ;
Par malheur elle échoit au diable
Qui jette trois six sur la table,

[1] *In manus tuas animam meam commendo, domine.*

Et dit d'un ton railleur: — Guillain, j'en ai beaucoup,
Malgré ses *in manus*, la vieille sera nôtre.
Guillain lui répondit: — il faut finir le coup,
Peut-être qu'à ce jeu j'en fais autant qu'un autre.
Il ramène les dez, les met dans le cornet.
Il tire, et fait rafle de sept.
Cette rafle a de quoi surprendre;
Mais rien n'est impossible aux élus du Seigneur.
Dans le sombre manoir la vieille allait descendre
Sans un miracle en sa faveur;
Guillain l'obtint: le fait est facile à comprendre.
Depuis ce temps Guillain fut fort prié
Pendant le cours d'une assez longue vie;
Après sa mort, il fut canonisé,
Et l'on donna son nom à l'abbaye.
Là, se voit un tableau d'un gothique dessin
Représentant le diable appuyé sur sa main,
Qui regarde trois dez avec une lunette.
En habit monacal, on a peint saint Guillain,
Et la vieille en sale cornette.

L'idée de la *rafle de sept* est prise dans le *Fabliau de saint Pierre et du jongleur*. Dans cette pièce, le diable, en partant pour faire une tournée sur la terre, confie la garde de l'enfer à un jongleur qui s'était ruiné par le jeu. Saint Pierre, informé du fait, prend des dés tout neufs et va trouver le nouveau concierge des damnés. Il lui propose de jouer des âmes: l'offre est acceptée, le brelan s'engage. Saint Pierre gagne un damné, puis deux, puis cent, et la chance lui tournant toujours, il finit par en gagner la moitié. Le jongleur fait son va-tout, il perd encore; saint Pierre emmène tous les réprouvés dans le paradis, et l'enfer reste vide.

LES BILLETS A LA MER.

Messire Arlet, beau diseur de sornettes,
Fit un voyage à la foire d'Anvers.
Quelques amis, pour diverses emplettes,
L'avaient chargé de mémoires divers.
Lui, de retour, après la saluade
Interrogé sur les commissions :
— Sachez, messieurs, dit-il à la brigade,
Que pour répondre à vos intentions,
Étant en mer, le pont de la galère
Me semblant propre à ranger vos billets
Je les y mis dans le dessein d'en faire,
Les ayant lus, de différents paquets.
Tout jusqu'alors allait le mieux du monde.
Comme la mer, le ciel était serein,
Quand par malheur un zéphire soudain,
A vos papiers fit faire un saut dans l'onde,
M'ôtant par là, non certes le désir,
Mais bien l'honneur de vous rendre service.
Des écoutants, nul ne fut si novice
De croire un conte ainsi fait à plaisir.
— Nous connaissions, dit l'un, votre malice,
Très-bien avez [1] pour le sire Zénon,
Le sire Côme et le sire Sulpice,
Su faire emplette, et pour nous autres non.
— Vous êtes mal informé de l'histoire,
Reprit Arlet; ayez-en le meilleur

[1] A propos de cette forme : *très-bien avez*, nous ferons remarquer que dans les contes en vers du dix-septième et du dix-huitième siècle, la langue prend des allures particulières et qu'elle procède souvent par inversion et par ellipse. La suppression des pronoms y est très-fréquente.

Sire Sulpice en donnant son mémoire,
Sire Zénon, sire Côme le leur,
En même temps eurent le soin d'y joindre
Force doublons, dont trente fut le moindre.
Voilà comment de ces billets, messieurs,
Les uns pesants, légers étaient les autres;
Ainsi le vent n'emporta point les leurs,
Ainsi le vent emporta tous les vôtres.

MADAME DE LA CHAISE

Cette dame est peu connue, et nous n'avons rien à en dire ; nous ferons remarquer seulement que l'idée du conte ci-dessous rappelle un genre très-cultivé au moyen âge et qui consistait à faire discuter entre eux des personnages allégoriques.

On nous reprochera peut-être de donner encore ici un conte dont la mise en scène est mythologique ; mais, à l'époque où nous sommes arrivés, il n'y a plus à choisir. Il faut se résigner aux dieux de l'Olympe, ou tomber dans des trivialités qui dépassent Piron et Grécourt dans leurs inspirations les plus malsaines. Entre les deux, nous ne pouvions hésiter un seul instant.

L'AMOUR, JUGE DU MATIN, DU MIDI ET DU SOIR.

Le Matin, le Midi, le Soir
Eurent une dispute ensemble.
Mieux que son compagnon chacun croyait valoir ;
C'est ce qu'à bien des gens il semble.
Quoiqu'ils fussent tous trois du sexe masculin,
Disputant d'agréments ils devenaient femelles,
Et n'auraient pas cédé les moindres bagatelles,
Tant la dispute était en train.
L'Amour, ce dieu rôdant sans cesse par le monde,

Passant près des criards, à leur bruit s'arrêta.
Pour arbitre aussitôt chacun le souhaita;
Sa connaissance était profonde.
D'abord le blond Matin, ce fils aîné du jour,
Quand l'amour fut assis avec la jeune bande,
Fit entendre ses droits, par ces mots à la cour :
— Messieurs, votre surprise a sujet d'être grande,
Voyant que mes cadets ont la témérité
D'oser me disputer le pas de la beauté;
Se peut-il qu'un d'eux prétende
Produire plus d'utilité?
Moi qui prête la main à Flore
Pour ouvrir en tous lieux les roses et les lis,
Moi qui tire en tout temps les humains de leurs lits
Pour leur faire imiter la vigilante aurore,
Moi qui les encourage aux pénibles travaux
Qu'on ne peut supporter quand la chaleur dévore,
Et leur procure aussi cent mille biens nouveaux,
Sans parler de Cérès, Bacchus, d'autres encore,
Dont ma rosée humecte et rend les fruits plus gros;
Avec un si bon droit, suffit ce peu de mots :
C'est pourquoi je conclus à ce que mes deux frères,
Dont les qualités sont contraires,
Dont l'un se fait haïr par sa grande âpreté,
Et l'autre ne produit qu'ingrate obscurité,
Soient déclarés les moins aimables
Ainsi que les moins profitables.

Sur cela le Midi, d'un air vif et hautain,
Prit en même temps la parole;
— A mon égard, dit-il, la demande est frivole,
Et ce n'est qu'à moi seul qu'on doit donner le gain;
Si mon frère aux humains fait faire une entreprise,

Si son frais au travail fait trouver des appas,
Aussi par ce travail, c'est lui qui les épuise,
Et c'est moi, qui donnant l'heure d'un bon repas,
Ranime la vigueur éteinte dans leurs bras;
Qui par le feu du vin après les encourage
A perfectionner l'ouvrage.
Mais sans aller si loin, c'est moi dont la chaleur
Sait de la terre ouvrir le cœur,
Pour en tirer un suc propre à leur nourriture;
Je la force à donner le fruit de leur labeur,
Et sans moi pour eux la nature
Serait bientôt avare et pleine de froideur.
On verrait tout languir et les blés et la vigne,
Et que deviendraient-ils sans ces deux aliments?
Leurs bienfaits sont-ils plus charmants?
Que font mes frères de plus digne?
Peuvent-ils soutenir qu'il ne soit pas certain
Qu'on manquerait de tout, si l'on manquait de pain?
Je requiers donc la cour d'avoir pour agréable
De déclarer à tous le Midi préférable;
Ayant non-seulement plus de vivacité,
Mais pour donner de biens plus grande quantité.

Alors l'aimable Soir, d'une façon tranquille,
Comme de tous le plus docile,
Le prit sur le ton le plus bas
Et répondit à tout sans aucun embarras :
— A l'égard de ces biens, que le Midi mon frère
Prétend lui seul conduire à leur perfection,
Chacun de nous, à sa manière,
Concourt à leur production.
Nul de nous trois, lui seul ne peut la faire entière:
Si la vive chaleur du Midi les meurit,

L'air humide du soir après les attendrit,
Et si le matin les fait croître[1],
La terre, qui leur donne l'être,
Sans ma fraîcheur et mon serein,
Devenant un ingrat terrain,
Par l'ardeur du Midi qui la sèche et l'altère,
Ne serait bientôt plus qu'une impuissante mère.
Ainsi la cour par son arrêt,
Sur ce ne leur trouvant nulles prérogatives
Sur leurs demandes respectives
Nous doit tous mettre hors d'intérêt.
Reste à considérer maintenant l'agréable;
Je ne veux point citer les plaisirs de la table,
Je vais parler ici de ceux d'un plus haut rang :
C'est moi qui suis le temps des plaisirs de la vie,
Dont le Dieu même qui m'entend,
Presque toujours de la partie,
Produit le charme le plus grand.
Sur le brillant gazon d'une verte prairie,
Je rassemble Philis, Amarante, Sylvie,
Je fais par ma fraîcheur éclater leur beauté ;
Et le charme secret dont leur âme est saisie,
En respirant un air plus doux que l'ambroisie,
Leur donne plus d'amour et plus de liberté.
Jamais je ne révèle aucun tendre mystère,
Et mes frères découvrent tout,
Même sur ma conduite ils ne peuvent se taire,

[1] Cette rime ne sonne plus à l'oreille, mais à l'époque où elle a été écrite on prononçait *creïtre*. Cette prononciation était encore suivie au dix-huitième siècle. Une actrice de ce temps qui se piquait de beau langage, dit dans l'un de ses rôles :

Oh! ciel, puis-je le craire! — au lieu de : puis-je le croire. L'acteur qui lui donnait la réplique, lui répondit par moquerie :

Oui! madame, il revient et tout couvert de glaire, — au lieu de gloire.

Disant qu'avec la nuit j'ai toujours quelque affaire,
Que je l'aime et qu'on voit que je la pousse à bout.
Bien plus, ils osent dire, et chacun le tolère,
Que nous sommes tous deux avec vous de complot.
La cour, en réglant cette affaire,
N'oublîra pas d'en dire un mot.
La médisance est d'une âme vulgaire
Et pour le moins mérite le cachot.

Sur ce, les amants en grand nombre,
Amateurs du frais et de l'ombre,
En équipage de clients,
Mal vêtus, mal peignés, force chagrins en tête,
Vinrent présenter leur requête,
A ce qu'ayant égard aux maux des suppliants,
Que les belles dans leur caprice
Souvent leur font souffrir par inhumanité,
Malgré toutes les lois et l'exacte police,
Que l'amour établit contre leur cruauté,
La juste cour eut la bonté,
Attendu que le soir leur est le plus propice
Pour triompher de leur fierté,
D'adjuger audit soir sans aucunes remises,
Les conclusions par lui prises.

L'Amour, malgré les oppositions
De la communauté des dames grandes mères,
Ayant pris les opinions
Des autres amours ses confrères,
Prononça tout haut gravement
Cet authentique jugement :
« La cour séant de relevée,
Vu le droit de ses chers, amés, féaux amants,

Et sans égard à ceux d'aucunes mères grands,
De l'opposition desquelles main levée
Est faite à tous les soupirants,
Ordonne que le soir, comme plus favorable,
Pour les délices des humains,
Comme plus frais, plus beau, plus doux, plus désirable,
Plus propre à dissiper les amoureux chagrins,
Sera déclaré préférable
A ses deux frères utérins.
Leur fait défense d'en médire,
Si quelquefois avec dame la nuit,
Il s'accommode sans rien dire,
Et trop avant chez elle la poursuit ;
A peine d'une heure d'amende,
Même de deux suivant l'occasion.
Sur le surplus de la demande
Contenue en leur long discours,
Touchant ce qu'à la terre ils donnent de secours :
Admonestant tout haut et blâmant les parties
De leurs fantasques jalousies,
Selon leurs plaidoyers entendus tour à tour,
A mis icelles hors de cour. »

JACQUES VERGIER

Né à Lyon en 1655, Vergier, après une vie qui n'eut que peu de retentissement, tomba à Paris sous les coups d'un assassin le 23 août 1720. Il faut du reste qu'il n'ait tenu qu'une très-petite place dans la société littéraire de son temps, car l'avocat Barbier, qui enregistrait avec le plus grand soin les crimes notables commis dans la capitale, n'en dit pas un mot dans ses *Mémoires*. Paris, à cette date, avait d'ailleurs bien d'autres choses à penser. La valeur de l'argent venait d'être arbitrairement doublée ; la pièce de monnaie, qui ne valait que deux livres cinq sols en juillet, en valait quatre en août : on commençait à la banque de Law à ne plus rembourser les billets ; le régent venait d'exiler le Parlement à Pontoise ; les Parisiens voulaient qu'il fût exilé à Fresnes où se trouvait alors le chancelier d'Aguesseau, et l'on chantait partout ce couplet :

Si tu veux de ton parlement
Punir l'humeur hautaine
De Pontoise, trop doux régent,
Fais le sauter à Fresne !
C'est un lieu de correction,
La faridondaine, la faridondon,
Où d'Aguesseau s'est converti,
biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'en présence de ses préoccupations politiques, financières et parlementaires, Paris ait prêté peu d'atten-

tion au meurtre d'un vieillard qui n'avait fait que l'amuser par ses contes [1].

LE ROSSIGNOL ET LE MOINEAU.

Le tendre Rossignol et le galant Moineau
L'un et l'autre charmés d'une jeune Fauvette,
Dessus la branche d'un ormeau
Lui parlaient un jour d'amourette.
Le petit chantre ailé, par ses tons doucereux
S'efforçait de toucher le cœur de cette belle.
— Je serai, disait-il, toujours tendre et fidèle,
Si vous voulez me rendre heureux;
De mes douces chansons vous savez l'harmonie,
Elles ont eu le suffrage des dieux.
Désormais je les sacrifie
A chanter vos beautés, votre nom en tous lieux;
Les échos de ces bois le rediront sans cesse,
Et j'aurai tant de soin de le rendre éclatant,
Que votre cœur enfin sera content.
— Et moi, dit le moineau, pour prouver ma tendresse,
Je vous caresserai si bien et tant et tant...
A ces mots le procès fut jugé dans l'instant
En faveur de l'oiseau qui porte gorge noire;
L'on renvoya l'oiseau chantant.
Voilà la fin de mon histoire.
En voici la morale, il faut la retenir :

[1] *Contes et Nouvelles* du sieur Vergier. Paris, 1717, 2 vol. réimprimés en 1802, petit in-8°; il n'y a qu'une partie des pièces contenues dans ces volumes qui soient de Vergier. Les autres sont de divers auteurs du temps qui ont cru prudent de garder l'anonyme, et dont quelques-uns se sont faits connaître plus tard.

Beautés, qui tous les jours voyez dans vos ruelles
Un tas d'amants transis ne vous entretenir
Que de leurs vains soupirs, de leurs peines cruelles,
Bagatelles,
Songez à préférer le solide au brillant;
On se passe fort bien de vers, de chansonnette;
Le talent du moineau seul est le vrai talent,
A moins qu'il ne survienne un tiers oiseau donnant[1];
Alors il n'est pas étonnant
Que ce dernier gagne sur l'étiquette.

LE FAGOT.

Deux nouveaux mariés sont le sujet du conte :
Tous deux jeunes, s'aimaient tous deux;
Mais un débat s'émut entre eux.
Il était vif, elle était prompte.
Un semblable débat fut autrefois, dit-on,
Entre Jupiter et Junon;
Mais Junon de dépit saisie
Ne tarda guère à se venger
Du jugement de Tirésie;
Une femme pour bien juger
Veut qu'on juge à sa fantaisie.
Nos deux jeunes époux étaient donc courroucés,
De quoi ! d'être trop peu la nuit en paix laissés,

[1] Nous ferons remarquer ici que dans les romans d'aventures, les lais et les fabliaux, l'amour est souvent payé par les femmes, comme dans le *Petit Jehan de Saintré* et le *Lai de Graëlent;* mais les femmes payantes disparaissent au dix-septième siècle, et le rôle de banquiers de la galanterie est exclusivement attribué aux hommes.

De dormir trop peu l'un et l'autre.
— Est-ce ma faute? — C'est la vôtre.
— N'est-ce pas vous qui m'agacez?
Telle était chaque jour leur plainte mutuelle :
Mais ils n'avaient qu'un lit, ce n'était pas assez
Pour mettre fin à leur querelle.
— Eh bien, pour vous montrer, dit-elle,
Que je ne veux dire mot,
Mettons entre nous un fagot.
Là-dessus la nuit vient, sème le ciel d'étoiles
Et couvre l'univers de ses plus sombres voiles.
Tout invite au sommeil, et le fagot se met
Pour garant du repos que chacun se promet.
Chacun de son côté se couche,
Et le paisible Dieu répand sur tous leurs sens
De ses moites pavots les plus assoupissants.
Tous deux dorment comme une souche;
Mais quand de tous leurs sens l'usage suspendu,
Après un long sommeil leur vient d'être rendu,
L'épouse vers l'époux nonchalamment tournée :
—Au moins, dit-elle, au moins, vous ne vous plaindrez pas
Que de votre repos on ne fasse point cas.
— Et moi, répond l'époux, vous ai-je importunée?
A la seconde nuit, c'est à recommencer;
Le fagot revient se placer.
— Bonsoir, mon cœur! bonsoir, ma mie!
Au milieu de la nuit pourtant,
L'épouse, mal endormie,
Se tourne et se retourne tant,
Que le fagot la pique et qu'elle se récrie :
— Peste soit du fagot et de qui l'a planté!
L'époux, que le fagot n'avait pas bien traité :
— Qu'avez-vous, dit-il, je vous prie,

A tant pousser de mon côté?
Le fagot, grâce à vous, m'a fort mal ajusté.
— Eh ! bon Dieu ! dit l'épouse alors toute attendrie,
Que je voie, et pour voir le fagot fut ôté.

ZÉNOGRIS.

Zénogris, fille grande et forte,
Mais ingénue autant que fille de sa sorte,
Autour d'elle laissa tant rôder un amant,
Qu'enfin, je ne sçai pas comment,
Ses jupes chaque jour devenaient trop étroites.
Comme elle était des moins adroites,
Ses parents aussitôt s'aperçurent du cas.
Dieu sçait quel bruit et quel fracas
Ce fut dans toute la famille !
Cependant le galant, quoique petit, mal fait,
Était riche (ce point adoucit bien le fait).
D'abord le père de la fille
Va proposer au suborneur
D'épouser Zénogris pour sauver son honneur.
Épouser est un sort où rarement aspirent
Ceux qu'amour n'a pas fait vainement soupirer,
Et c'est ce qu'à peine ils désirent
Lorsqu'ils ont tout à désirer.
Aussi Cléon (c'est le nom du jeune homme)
A ce triste propos n'eut garde de céder.
On supplie, on menace, on somme,
Et le plus court fut de plaider.
Devant les magistrats notre belle éplorée
Se plaint d'être déshonorée,
Et demande qu'enfin par le nœud conjugal,

Cette honte fût réparée.
Cléon, qui l'avait mise à mal,
Vient déclarer d'une mine assurée,
En fourbe, comme sont les hommes d'aujourd'hui,
Que le fait n'était pas de lui.
En cent façons on tâche à le surprendre ;
Quelque détour qu'on puisse prendre,
Le drôle adroitement sait de tout se tirer.
Zénogris proteste et s'emporte :
— Messieurs, dit-elle, enfin je vais tout déclarer,
Car il n'est point permis de mentir de la sorte.
Il m'a prise de force, et pendant l'accident
J'étais debout contre une porte.
— Mais, comment, dit le président,
Un homme si petit qu'à peine il peut atteindre
De sa main jusqu'à votre front,
A-t-il pu debout vous contraindre
A recevoir un tel affront?
— Hélas ! la chose est très-certaine,
Répond Zénogris sans tarder ;
Le voyant haleter et souffrir tant de peine,
Je me baissai tant soit peu pour l'aider.

A côté des contes mythologiques, les contes dans le genre de celui-ci, c'est-à-dire les contes de *haulte graisse*, sont nombreux dans les dernières années du dix-septième siècle ; nous les avons laissés de côté, car nous ne faisons point ici un recueil de gaillardises. Les personnes qui voudraient se faire une idée plus complète de ce genre, à l'époque à laquelle nous sommes parvenus, peuvent recourir aux volumes intitulés : *Contes et Nouvelles du sieur Vergier* et de quelques autres anonymes, Paris, 1728, 2 vol. in-12 ; — *le Ric-Rac*, — *la Toison d'or*, — *le Tonnerre*, — *la Fourmi*, — *le Bûcheron*, — *la Vieille édentée*, — *Babet la Bouquetière*, — leur donneront un échantillon du genre.

Ce n'était vraiment pas la peine que Louis XIV se soit montré si mal disposé pour la Fontaine, et qu'il ait mis, comme on l'a dit en parlant de madame de Maintenon, la vertu sur le trône. La licence qui signale les dernières années de son règne montre bien quels fruits avaient portés les persécutions religieuses. Les hommes de Port-Royal, qui faisaient revivre les mœurs austères des premiers chrétiens, avaient été violemment dispersés, et parmi les sujets du grand roi, il en est plus d'un sans doute qui s'est demandé s'il fallait se donner tant de peine à vivre saintement, pour être victime de pareilles violences.

NOUVELLE PORTUGAISE.

L'Espagne et le Portugal, qui pendant tant de siècles ont été le théâtre des plus grandes actions militaires, ne le sont depuis longtemps que des aventures galantes, et je ne sçai s'ils n'ont pas plus gagné en cela que perdu. Ce changement leur vient de la tranquillité dont jouissent leur peuple, et de l'oisiveté dans laquelle ils vivent. La tranquillité et l'oisiveté ne sont-elles pas préférables à la gloire et à tous les autres biens? C'est dans ce païs-là que règne véritablement l'amour. Ailleurs il y a moins d'amour que de déréglement et de coquetterie. Le repos, le loisir, le climat, le tempérament, la nourriture, l'éducation, les coutumes, tout semble concourir à les rendre amoureux, et dans les deux royaumes il n'y a point de villes ni de villages, si petits, si pauvres qu'ils puissent être, qui n'ayent leurs aventures extraordinaires à raconter, et qui n'en fournissent tous les jours de nouveaux exemples. L'historiette que je vais écrire, et que j'ai apprise sur les lieux des personnes mêmes qui y ont eu le plus de part, pourra servir de preuve à ce que j'ai avancé.

Dans Villanova, petite ville maritime de la province, ou plutôt du royaume des Algarves, qui fait partie de celui de

Portugal, il y a deux familles considérables en naissance, en biens et en autorité. Ces deux familles sont depuis longtemps liées entre elles d'une étroite amitié ; mais elles ne l'avaient jamais été si fortement que dans les personnes de don Pedro Oliviero Almara et de don Francisco Fernando de Ribera, chefs de l'une et de l'autre. Ce dernier, homme capable de grandes choses, ayant perdu une femme qu'il aimait tendrement, et pour laquelle il avait toujours négligé les soins de sa fortune, libre alors, et n'étant plus occupé que du désir d'acquérir des honneurs et des richesses à un fils unique qu'il en avait eu, obtint de la cour un gouvernement considérable au Brésil; mais comme ce fils, pour lequel il s'exposait aux fatigues et aux dangers de ce voyage, était encore dans un âge trop faible, il ne put se résoudre à l'y exposer lui-même, et le laissa entre les mains de don Pedro Oliviero Almara, son intime ami, qu'il pria d'avoir soin de son éducation ; don Pedro, sçachant combien était cher à son ami le dépôt qu'il venait de lui laisser, ne négligea rien pour le bien élever : aussi trouva-t-il un sujet digne de son attention, et bientôt l'amitié qu'il avait pour le père eut moins de part aux soins qu'il prit pour le fils que la tendresse qu'il conçut pour le fils même.

Don Juan, c'est le nom de cet enfant, n'était âgé que de huit ans, mais on ne pouvait déjà le connaître sans l'aimer. Toutes les grâces du corps, toute la complaisance de l'humeur et toute la vivacité de l'esprit étaient rassemblées en lui ; il y avait pourtant dans le monde une personne, c'était Isabelle, fille de don Pedro Oliviero Almara, en qui toutes ces qualités se rencontraient aussi en un si haut degré qu'elle semblait lui en disputer l'avantage, et les sentiments étaient fort partagés à-dessus. Toutes les femmes jugeaient en faveur de don Juan, et tous les hommes en faveur d'Isabelle : mais les uns et les autres convenaient également que tous les deux étaient ce qu'il y avait de plus parfait sous le ciel. Don Juan

fut élevé avec Isabelle : ils étaient à peu près du même âge, et cette convenance jointe à toutes celles qui se trouvaient en leurs personnes fit naître entre eux une sympathie qui prit bientôt un autre nom. Les Amours[1] sont enfants et se plaisent quelquefois à jouer avec l'enfance. C'est même à la faveur de cet âge innocent qu'ils établissent mieux leur pouvoir, et les passions qu'ils font naître sont d'autant plus fortes et plus durables qu'elles jettent leurs racines parmi la confiance et la sincérité.

Don Juan et Isabelle sentirent l'un pour l'autre ce que dans un âge plus parfait ils devaient inspirer à tout le monde : étaient-ils un moment séparés ? plus de plaisir, plus de passe-temps pour eux : étaient-ils ensemble ? tout devenait pour eux plaisir et passe-temps. Jamais affections ne furent si égales, jamais volontés si unies, enfin jamais l'amour ne se fit tant sentir avant de se faire connaître : mais il se fit connaître enfin. Ce sentiment était trop vif pour pouvoir être longtemps confondu avec les autres, et voici comment ils le débrouillèrent dans leur cœur.

Isabelle avait auprès d'elle une gouvernante qui aimait fort la lecture des romans, et don Juan, étant un jour seul avec Isabelle dans la chambre de cette gouvernante, ayant trouvé sur la table un de ces livres, l'ouvrit et en lut le titre en badinant. Ce titre donna de la curiosité à Isabelle, elle pria d'en lire quelques pages. Don Juan étant tombé sur une peinture qu'un amant et une maîtresse se faisaient l'un à l'autre de leur amour, Isabelle trouva les sentiments de la maîtresse

[1] La remarque que nous avons faite ci-devant, au sujet de la renaissance mythologique dans la seconde moitié du dix-septième siècle, reçoit ici une nouvelle confirmation. L'amour, dans le cours du récit, figure à plusieurs reprises comme un personnage réel et vivant, qui prend une part directe aux événements et les fait marcher à son gré. Si les romanciers usaient aujourd'hui du même procédé, ils paraîtraient parfaitement ridicules.

si conformes aux siens qu'elle en rougit et en devint rêveuse. Don Juan, qui avait trouvé la même ressemblance entre les siens et ceux de l'amant, cessa de lire, et après avoir aussi revé quelque temps :

— Isabelle, dit-il ingénument, plus j'y fais réflexion, plus ie crois que j'ai de l'amour pour vous. Depuis que je vous vois j'ai pensé mille fois tout ce que je viens de lire, et la seule différence que je pourrais y mettre, c'est que je le pensais plus vivement encore, mais que je n'aurais pas si bien su l'exprimer.

— Don Juan, répondit Isabelle en rougissant davantage, je faisais la même réflexion,et je ne doute plus que ce ne soit de l'amour que j'ai pour vous. J'ai ressenti mille fois, sans savoir les démêler, les transports, les craintes, les plaisirs et les inquiétudes que l'on décrit dans ce livre ; mais si ce que j'entends dire de ces sentiments est véritable, c'est un crime à moi de les avoir conçus. Cependant je ne saurais croire que le crime puisse se présenter sous une figure aussi agréable que celle-là, et en tous cas je sens que j'aurais bien de la peine à m'empêcher d'être criminelle.

La gouvernante survint et interrompit cette conversation : ils ne furent pas longtemps sans la reprendre, et tout le fruit de leurs réflexions fut de convenir que non-seulement ils s'aimaient et qu'ils s'aimeraient toute leur vie, mais qu'ils se tiendraient à l'avenir sur leurs gardes et qu'ils prendraient soin de cacher à tout le monde l'union qui était entre leurs cœurs. Ils passèrent ainsi quelques années, jouissant d'un bonheur dont ils ne connaissaient pas le prix, parce qu'ils en avaient joui presque aussitôt que de la lumière, et qu'il n'avait jamais été troublé; mais enfin le ciel s'obscurcit sur leurs têtes, et les effraya d'autant plus qu'il avait toujours été sans nuages pour eux.

Isabelle avait en ce temps-là environ treize ans, et sa beauté,

qui croissait de jour en jour, faisait trop de bruit pour les laisser tranquilles. Il se présenta un parti considérable pour elle et que ses parents crurent devoir accepter. Don Pedro chargea Donna Maria, sa femme, d'en faire la proposition à sa fille et de sonder ses sentiments là-dessus. Donna Maria prit donc un jour sa fille en particulier, et après lui avoir exagéré l'avantage de ce parti, elle lui dit que la douceur et la soumission qu'elle avait fait voir dans sa conduite passée ne lui permettaient pas de douter qu'elle n'acceptât sans balancer une chose qui lui convenait si fort et que son père et elle avaient résolue. Isabelle, qui ne s'attendait à rien moins qu'à cette proposition, en fut si surprise qu'elle resta immobile. Cependant sa mère la pressant de s'expliquer, toute la réponse qu'elle en put tirer fut un torrent de larmes qu'elle versa après s'être longtemps efforcée de les retenir.

Donna Maria, qui aimait beaucoup sa fille, ne manqua pas d'interpréter favorablement ses larmes ; elle crut que sa pudeur et la crainte de se séparer d'elle en étaient la cause. Aussi, après l'avoir embrassée tendrement pour la consoler, elle la quitta, ne voulant pas la presser davantage pour cette fois : mais elle éclaircit bientôt ce mystère.

Au sortir de là elle entra dans la chambre de son mari pour lui rendre compte de ce qu'elle venait de faire, et fut fort surprise d'y voir aux pieds de Don Pedro Don Juan fondant en larmes. Il avait appris dans la ville la nouvelle de ce mariage et était venu, avec l'impétuosité d'un jeune homme amoureux et désespéré, essayer de fléchir don Pedro ; il le conjurait par Dieu et les hommes de ne point achever ce mariage, qu'il nommait l'arrêt de sa mort.

— Oui, disait-il, don Pedro, je connais et je ressens vivement les obligations que je vous ai ; elles sont si grandes, que s'il s'agissait de prendre parti entre mon père et vous, je balancerais, et je ne sais lequel des deux l'emporterait dans mon

cœur : mais je ne saurais vous regarder que comme mon assassin si vous m'ôtez Isabelle. Je ne vis que pour elle et je ne veux plus vivre si je la perds. Ne me l'ôtez pas, je vous en conjure par la tendresse que vous m'avez toujours marquée et par celle que vous avez pour votre fille : car je ne feindrai point de vous dire ici qu'elle a pour moi les mêmes sentiments que j'ai pour elle, et que nos cœurs sont si parfaitement unis que vous ne sauriez me porter un coup qu'elle ne ressente, ni me rendre malheureux sans la rendre aussi malheureuse. N'accablez donc pas de douleur deux personnes, dont l'une doit vous être si chère par le sang et par son propre mérite, l'autre par l'amitié et par les soins que vous avez pris de son enfance et de sa jeunesse.

Dès qu'il aperçut donna Maria, il alla se jeter à ses pieds et la conjura avec les mêmes prières et les mêmes larmes de ne point poursuivre ce dessein. Don Pedro et sa femme, pendant ce discours, se regardaient l'un et l'autre sans savoir qu'y répondre. Quelque irrités qu'ils fussent de ce qu'ils apprenaient, ils ne pouvaient s'empêcher d'excuser ces deux jeunes amants, et la tendresse paternelle parlait également en faveur de l'un et de l'autre. Ainsi don Pedro prit le parti de la douceur et renvoya don Juan plein d'espérance. En effet, après y avoir bien pensé, il crut ne pouvoir rien faire de mieux que d'écrire à don Francisco de Ribera et de lui proposer le mariage de don Juan avec Isabelle, pour resserrer davantage les nœuds de l'amitié qui avait toujours été entre leurs familles : mais en attendant sa réponse donna Maria ne laissa plus à don Juan la même liberté de voir sa maîtresse, et ce n'était que rarement et en sa présence qu'elle leur permettait de s'entretenir. Quelque dur que fût pour eux ce changement, l'espérance qui y était mêlée en adoucissait la peine.

Après quelques mois passés avec beaucoup d'inquiétude, la réponse de don Francisco arriva ; il mandait à don Pedro qu'il

était ravi qu'il l'eût prévenu dans une chose qu'il avait depuis longtemps résolu de lui proposer, qu'il donnait avec plaisir son consentement au mariage de don Juan avec Isabelle, et qu'il le priait seulement d'en différer la conclusion jusqu'à son retour, qui devait être dans trois mois, parce que le temps de son gouvernement finirait alors.

Il est aisé de concevoir avec quels transports de joye nos deux amants reçurent la nouvelle. Leur espérance devenait pure et sans mélange de crainte : on leur rendit la liberté de se voir et de s'entretenir, et leur bonheur n'était plus troublé que par leur impatience, qui augmentait tous les jours. Enfin don Francisco arriva et toutes choses furent résolues pour le mariage. Don Juan et Isabelle, ravis et pleins de confiance, regardaient leur bonheur comme certain et assuré, et qui ne l'aurait cru comme eux ? Cependant ils n'en furent jamais si éloignés.

Dans le temps qu'on faisait avec empressement les préparatifs pour leur union, un oncle de don Francisco mourut sans enfant et le laissa seul héritier d'une riche succession. L'ambition et l'avarice ont toujours été les plus grands obstacles que l'amour ait trouvés dans ses desseins, et son empire ne saurait être absolu dans le monde, jusqu'à ce qu'il en ait banni ces deux passions. Cette élévation de fortune donna à don Francisco des vues plus élevées pour son fils. Les biens et l'alliance de don Pedro lui semblèrent trop médiocres, et sans avoir égard à sa parole et à l'attachement de don Juan, il rompit ce mariage. Il fit plus, comme il connaissait la tendresse de son fils pour Isabelle et qu'il craignait que cette tendresse ne s'opposât aux desseins qu'il formait pour lui, il voulut la lui faire oublier, et employa pour cela un remède aussi violent qu'inutile. Il apprit qu'il y avait un vaisseau prêt à mettre à la voile pour le Brésil : il fit enlever don Juan et l'envoya dans ce païs-là auprès d'un parent qu'il y avait

laissé pour prendre soin de quelques acquisitions qu'il y avait faites.

Je n'entreprendrai point de décrire quel fut le désespoir de ces deux amants à cette séparation : ce sont des mouvements qui ne peuvent s'exprimer. Dès que le bruit de cette rupture fut répandu dans la province, mille amants charmés de la beauté d'Isabelle se présentèrent pour remplir auprès d'elle la place de don Juan, et ce fut une nouvelle peine pour elle que les persécutions qu'elle eut à soutenir de la part de la famille des prétendants. Elle résista néanmoins à toutes ces importunités, et la fermeté avec laquelle elle résista l'en délivra à la fin ; ainsi elle vécut quelque temps, sinon moins affligée, au moins plus libre dans son affection. Mais quelque médiocre que fût ce bien, amour le trouva trop grand encore pour un cœur qu'il voulait mettre aux dernières épreuves, et le troubla bientôt par le coup le plus terrible qu'il pût lui porter. Elle apprit que dans un combat que les Portugais avaient donné au Brésil, contre les sauvages de ce païs-là, son amant, emporté peut-être par trop d'ardeur ou plutôt par son désespoir, s'était jeté témérairement parmi eux et y avait été tué ; elle l'apprit à n'en pouvoir douter, puisque ce fut par le deuil qu'en prit la famille de don Juan et par les services mortuaires qu'on fit pour lui dans toutes les églises de Villanova. L'excès de sa douleur lui en ôta d'abord le sentiment, et lui aurait sans doute ôté la vie, si l'Amour qui dans ses desseins éternels en avait autrement ordonné, ne l'eût dans ce moment soutenue contre elle-même.

Isabelle n'ayant plus rien à espérer dans le monde, résolut d'y renoncer et de chercher dans la solitude et dans l'austérité une vie convenable à son affection. Elle en fit la proposition à ses parents, qui s'y opposèrent quelque temps : mais comme ils l'aimaient beaucoup, ils ne purent s'empêcher de lui accorder une chose en laquelle elle marquait que consistait tout son

bonheur, et consentirent qu'elle se retirât dans un couvent qui est près de Lisbonne, plus régulier et plus resserré que ne le sont d'ordinaire ceux de ce païs-là et duquel une parente e donna Maria était prieure.

Les conseils humains, toujours aveugles, prennent souvent des mesures qui les conduisent à ce qu'ils veulent éviter. Isabelle se retira dans ce couvent pour fuir le monde, se délivrer des importunités de ses parents, qui lui proposaient tous les jours de nouveaux époux, et pour s'abandonner toute entière à sa douleur : mais elle devait y trouver des obstacles à toutes ses vues, plus grands qu'elle n'en trouvait dans la maison de son père.

Il y avait dans ce couvent une jeune fille de qualité et très-aimable qui conçut beaucoup d'amitié pour Isabelle : elle entra d'abord dans son affliction et la partagea avec elle. Il n'en fallait pas davantage pour s'insinuer bien avant dans son cœur; ainsi les voilà liées d'une étroite amitié. Cette religieuse s'appelait donna Cecilia ; elle avait un frère, don Gusman de Loredas, grand de Portugal, qui l'aimait beaucoup et venait souvent la voir. Donna Cecilia, entêtée d'Isabelle, ne s'entretenait que de son mérite dans toutes les visites qu'il lui rendait. Don Gusman sur ces récits eut la curiosité de la voir, et pria sa sœur de l'engager à l'accompagner au parloir la première fois qu'il reviendrait. Isabelle résista fortement à cette prière ; cependant son amitié et sa complaisance pour donna Cecilia l'emportèrent sur sa répugnance et sur ses résolutions ; don Gusman vit donc Isabelle et fut charmé de son esprit : il se sentit dès sa première visite amoureux autant qu'on peut être. Il revint le lendemain ; mais Isabelle, croyant en avoir déjà trop fait, refusa de le voir, et voilà la passion de don Gusman, qui prend de nouvelles forces par cette difficulté. A la troisième fois Isabelle consentit à le voir. Cette complaisance redoubla son amour. Enfin, il n'est plus possédé que d'Isabelle,

il ne connaît plus de bonheur que de la posséder ; pour y parvenir il met tout en usage, il va à Villanova la demander à ses parents et trouve auprès d'eux toutes les facilités qu'il pouvait désirer. Il presse, il sollicite lui-même sa famille, qui est une des plus considérables du royaume, obsède Isabelle et lui demande la même chose ; il fait agir les prières et l'autorité du Roi ; mais toutes ses poursuites auraient été inutiles sans celles de donna Cecilia. L'amitié, qui paraît si douce et si complaisante, est pourtant fort impérieuse. Elle ne l'est guère moins que l'amour, souvent même elle l'est davantage. L'amour est d'ordinaire suspect d'intérêt, et l'on s'en défie. L'on croit toujours l'amitié désintéressée, l'on s'y abandonne, et elle ne manque pas d'en abuser. Isabelle résistait à toutes les autres sollicitations et ne les écoutait pas ; mais elle ne pouvait pas en user ainsi avec son amie, et cette amie adroite et insinuante sut si bien profiter de ce privilège, que soit par raison, soit par l'autorité qu'elle avait prise sur son esprit, elle la fit consentir à devenir sa belle-sœur. Les choses étant dans ces termes, don Pedro, que ses dispositions et la vieillesse empêchaient d'aller à Lisbonne et qui voulait assister à ce mariage, écrivit à don Gusman, pour le prier de trouver bon que la cérémonie s'en fît à Villanova, et pour cela donna Maria sa femme partirait incessamment pour aller prendre et conduire sa fille : mais don Gusman, à qui ce délai parut trop long, pria une tante qu'il avait, de vouloir bien se charger de cette conduite. Ainsi Isabelle partit avec cette dame, accompagnée de don Gusman et de toute la jeunesse de la cour qu'il avait invitée à venir être témoin de son bonheur, et arriva à Villanova. Don Gusman, qui voulait marquer sa joye par toutes sortes de moyens, y donnait tous les jours des fêtes magnifiques en attendant que les préparatifs des noces fussent achevés. Ce n'était que bals, que tournois, que courses de bagues et autres divertissements. Villa-

nova est le lieu du monde le mieux disposé pour ces sortes de spectacles.

La ville est située en amphithéâtre sur une petite colline, la mer baigne ses murs du côté de sa partie basse, s'étend en rond au devant et y forme un grand et large bassin, environné de prairies riantes et de coteaux couverts d'orangers et d'oliviers. A côté de la ville est un grand terre-plein, le long duquel il y a une allée en terrasse qui termine les jardins de la maison de don Pedro. C'était sur ce terre-plein que se donnaient tous les jours ces fêtes, et c'était du cabinet de verdure qui est au milieu de l'allée en terrasse, qu'Isabelle, placée avec les autres dames, voyait d'ordinaire les fêtes et y ajoutait par sa présence l'éclat et les charmes qu'elle répandait dans tous les lieux où elle paraissait.

Un jour, don Gusman proposa un combat à la lance dans lequel le vainqueur devait recevoir pour prix une épée et un poignard très-riches et les recevoir de la main d'Isabelle. Toute la noblesse de la province y fut invitée, et don Gusman, qui excellait en ces sortes d'exercices, ne doutait point que le prix qu'il proposait ne le regardât uniquement. Enfin, le jour marqué arriva; don Gusman, qui avait ouvert le combat, avait déjà désarçonné et fait tomber les deux premiers chevaliers qui s'étaient présentés, mais il fut lui-même terrassé par le troisième.

C'était un jeune homme inconnu à l'assemblée, vêtu simplement et même négligemment : aussi avait-il une figure et un air qui n'avaient pas besoin du secours des ajustements. Dès qu'il parut sur la lice, il s'attira les vœux de tout le monde, et ceux mêmes qui s'intéressaient le plus pour don Gusman ne purent souhaiter qu'il eût l'avantage sur celui-ci. Tout ceci s'était passé sans qu'Isabelle s'en fût aperçue. Depuis son retour à Villanova, plus que jamais occupée de l'idée de don Juan, elle n'était environnée que d'objets qui lui en

rappelaient le souvenir ; le lieu même où elle se trouvait alors, cent fois témoin de leur tendresse, l'occupait trop par les images qu'il lui retraçait, pour qu'elle pût donner aucune attention à tout le reste. Cependant, don Gusman étant venu s'asseoir auprès d'elle pour se faire honneur de sa défaite par de galantes railleries, elle ne put à sa prière se dispenser de tourner les yeux sur celui qui l'avait vaincu. Mais quel fut son étonnement à son aspect! Cet homme inconnu à toute l'assemblée ne le fut pas pour elle. L'Amour a ses signaux de reconnaissance auxquels on ne saurait se tromper ; c'était don Juan, et quoi qu'elle le crût mort et qu'il fût extrêmement changé par les années, par les fatigues, et plus encore par les chagrins, elle ne put un moment le méconnaître. Cette aventure sent extrêmement la fiction de roman, et quelque véritable qu'elle soit, j'avais été tenté pour la rendre croyable d'en changer les circonstances ; mais après y avoir pensé, j'ai cru que dans le récit d'une histoire la vérité devait l'emporter sur la vraisemblance.

Don Juan avait seulement été fait prisonnier avec un de ses cousins dans le combat où l'on croyait qu'il avait été tué ; et ces deux jeunes seigneurs ayant trouvé le moyen de s'échapper des mains des sauvages, ce cousin, à la prière de don Juan, qui par là voulait faciliter son retour en Portugal, répandit le bruit de sa mort. En effet, s'étant tenu quelque temps caché dans la maison de don Gabriel (c'était le nom de ce cousin), ils s'embarquèrent ensemble dans un vaisseau hollandais qui était venu apporter des nègres au Brésil [1], et

[1] La traite des noirs était regardée comme un commerce très-licite, et dans lequel on pouvait s'enrichir très-honorablement. L'esclavage des nègres fut introduit dans les colonies françaises vers le milieu du seizième siècle; il fut aboli par un décret de la Convention, en date du 24 février 1794; en promulguant ce décret, la Convention n'avait consulté qu'un sentiment de justice et d'humanité, mais elle avait rendu le travail à peu près impossible dans les colonies. Le premier consul, plus oc-

passèrent en Hollande d'où ils revinrent à Villanova; mais quelle récompense cet amant va-t-il trouver de ses souffrances et de sa fidélité? La première chose qui frappe ses yeux et ses oreilles sont les fêtes données pour le mariage d'Isabelle et les cris de joie qui les accompagnaient. Les projets les plus violents et les plus bizarres que puisse former un amant désespéré se présentèrent d'abord à sa fureur, mais il voulut, avant que de prendre aucun parti, s'éclaircir des sentiments d'Isabelle, et c'est ce qui l'obligea de se présenter au combat à la lance, dans l'espérance d'y trouver l'occasion de lui parler : cela lui réussit.

Depuis la victoire que don Juan avait remportée sur don Gusman, et pendant que j'ai raconté ses aventures du Brésil et son retour à Villanova, il continua à donner dans la lice des preuves de sa force et de son adresse. Il avait eu l'avantage sur deux autres champions, et de ces trois deux avaient été blessés dangereusement, personne n'osa plus se présenter pour le combattre : ainsi le prix lui fut adjugé d'une commune voix. C'est ici que le trouble d'Isabelle fut plus grand que jamais. Le vainqueur est le sien propre, comment soutiendra-t-elle sa vue? Comment cachera-t-elle à tout le monde le désordre que cause dans son cœur la joye de revoir son amant et le désespoir de lui paraître infidèle? Cependant il fallut s'y résoudre, et l'amour, qui est un conseiller admirable dans le cas où il faut prendre son parti sur-le-champ, la servit en cela plus sagement que n'auraient fait les plus longues réflexions.

Après le combat, don Gusman, qui avait fait les honneurs

cupé des intérêts matériels que des questions de philanthropie, la rétablit par une loi du 20 mai 1802. Le gouvernement de 1848 l'abolit de nouveau, et cette fois définitivement, par décret du 27 avril. Voir Morenas, *Précis historique de la traite des noirs et de l'esclavage colonial*, 1828, 1 vol. in-8°.

de la fête, alla prendre don Juan, vint le présenter à Isabelle, et Isabelle après l'avoir salué :

— Seigneur, lui dit-elle d'une voix tremblante et en baissant la vue : Voilà une épée et un poignard qui sont dus à votre valeur. On a cru que les recevant de moi ils vous seraient plus agréables, mais je doute que j'aie ce pouvoir. Ce que je sais, c'est que je souhaiterais fort l'avoir et que ma main y ajoutât tout le prix que vous méritez.

Don Juan, agité de cent passions différentes, fut quelque temps sans pouvoir répondre, et ensuite il lui dit :

— Vous ne devez pas douter que ce prix déjà considérable par lui-même ne reçoive de votre main une valeur inestimable : heureux si tous les prix que j'avais mieux mérités encore m'avaient été payés avec la même fidélité !

Mais à ces mots, Isabelle, appréhendant qu'il ne dît quelque chose qui ne le fît reconnaître et qui fît échouer le dessein qu'elle méditait :

— Seigneur, lui dit-elle en l'interrompant, nous laisserez-vous ignorer plus longtemps qui vous êtes ? et refuserez-vous à tant de braves chevaliers dont vous venez de triompher, la satisfaction de savoir du moins le nom de leur vainqueur, et de pouvoir par un nom illustre (car votre air et vos manières ne permettent pas de douter qu'il ne le soit), diminuer en quelque façon le chagrin de leur défaite ? Peut-être aussi par des raisons que nous ne pouvons pénétrer, ne voudriez-vous pas déclarer à tout le monde ce que je vous demande ; mais il y a ici des personnes discrètes, entre les mains de qui vous pourrez en toute sûreté déposer ce secret, et moi-même, si vous me jugez digne de votre confidence, j'oserai vous assurer d'une entière discrétion.

Don Gusman et tous ceux qui étaient là présents applaudirent à la demande d'Isabelle et pressèrent don Juan de contenter la curiosité qui était commune à tout le monde.

Don Juan, qui trouvait en cela l'occasion qu'il cherchait avec ardeur, ne se défendit que faiblement, et dit seulement en lui adressant la parole :

— S'il ne fallait, madame, que vous dire mon nom pour vous expliquer qui je suis, il me serait aisé de vous obéir, mais je ne saurais me faire connaître qu'en vous faisant un récit de toute ma vie, et comme ma vie n'est qu'un enchaînement de malheurs, ce récit ou vous serait très-ennuyeux, s'il ne vous intéressait point, ou vous attristerait, s'il pouvait vous intéresser. Je croirais avoir commis un crime si j'avais obscurci par aucun ennui, ni par aucune tristesse des jours aussi beaux et aussi heureux que les vôtres : cependant, madame, si vous me l'ordonnez, il me sera difficile de m'en défendre. J'exigerai seulement de vous, sur plusieurs particularités que j'ai à vous raconter, le secret auquel vous avez bien voulu vous engager.

Isabelle le promit, et ces conventions faites, don Gusman et le reste de la troupe s'écartèrent en d'autres allées du jardin et laissèrent ces deux amants seuls dans celle où ils étaient. Dès qu'Isabelle jugea qu'on ne pouvait les entendre :

— Don Juan, dit-elle (car mon cœur n'a pu vous méconnaître un moment), ne croyez pas que je prenne la parole la première pour prévenir vos reproches par les raisons que je pourrais alléguer en ma défense : comme j'ai trop de délicatesse pour être moi-même satisfaite de ces raisons, j'ai trop de sincérité pour m'en servir. Je ne saurais pourtant m'empêcher de vous dire que si le cœur seul fait les infidélités, je suis innocente, puisque malgré le bruit de votre mort et malgré l'état où vous me trouvez ici, le mien vous a toujours été conservé tout entier. Cependant je reconnais que j'ai fait une faute d'autant moins excusable que j'étais persuadée que rien n'aurait pu vous porter à en commettre une pareille : mais si le repentir le plus sincère et la douleur la plus vive peuvent

en mériter la grâce, je vous la demande, don Juan, et vous ne devez me la refuser.

Elle avait jusque-là parlé sans oser le regarder : en achevant ces dernières paroles elle tourna sur lui ses yeux baignés de pleurs. Il n'en fallait pas tant pour le désarmer; il ne cherchait qu'à l'apaiser, et lui-même tout en larmes était prêt à se jeter à ses pieds pour obtenir d'elle la grâce quelle demandait.

— Non, dit-il, ma chère Isabelle, vous n'êtes point coupable, et je n'ai jamais douté de votre fidélité. Je sais que l'amour que nous avons ressenti l'un pour l'autre presque en naissant est devenu une partie de nous-mêmes et ne saurait plus finir qu'avec notre vie : cessez donc de vous imputer une faute qui ne doit être attribuée qu'à ma mauvaise destinée, qui, n'ayant pu séparer nos cœurs, a mis tous ses efforts à séparer nos personnes.

— Elle n'y réussira pas, si vous voulez me seconder, reprit Isabelle ; elle s'est jusqu'à présent servie de l'autorité de mes parents pour nous persécuter, il faut nous soustraire à cette tyrannie, et si vous m'aimez assez pour pouvoir mépriser pour moi l'indignation et la fortune des vôtres, je mépriserai pour vous sans balancer la colère des miens et la fortune qui m'attend. Nous posséderons tout en nous possédant l'un l'autre : aussi faites choix d'un lieu où nous puissions nous retirer, et rendez-vous demain à deux heures de la nuit vers la porte de ce jardin avec un bâtiment prêt à mettre à la voile : vous m'y trouverez disposée à vous suivre partout. Voilà le dessein qu'a formé mon amour dès le moment que je vous ai reconnu ; il vous paraîtra peut-être bien hardi pour une personne de mon âge et de mon sexe, mais c'est pour vous que je l'entreprends, et pour vous que n'entreprendrais-je pas ?

Cette résolution dans laquelle l'amour d'Isabelle se montrait si bien, combla don Juan d'une telle joie qu'il eut besoin

de toute sa retenue pour s'empêcher de lui en marquer ses transports à la vue de tout ce qui était dans le jardin. Quelque éloigné que soit entre eux le désespoir et l'espérance, la joie et l'affliction, il n'y a point de passage si court que celui-là pour les amants, et souvent un même instant les voit passer plusieurs fois de l'un à l'autre. Don Juan oublia dans ce moment toutes ses peines passées, il regarda son bonheur comme une chose qui ne pouvait plus lui manquer, parce qu'il n'allait plus dépendre que d'Isabelle : mais il se trompait.

L'amour, qui tient d'une main tous les biens et de l'autre tous les maux des mortels, a coutume de les verser sur eux par égale mesure; don Juan et Isabelle avaient joui pendant cinq ou six ans d'une félicité parfaite, il fallait qu'ils fussent malheureux pendant le même espace de temps avant que le jour marqué pour la fin de leurs peines pût arriver. Quoi qu'il en soit, après avoir fait entre eux les protestations et les épanchements de cœur qu'on peut faire en pareille occasion, et après avoir concerté toutes choses pour leur départ, ils allèrent rejoindre la troupe qui les attendait avec impatience, et Isabelle adressant la parole à don Gusman :

— Seigneur, lui dit-elle, je viens d'apprendre des choses étonnantes et qui répondent fort à l'opinion que nous avions conçue de ce chevalier, mais je vous prie de ne me presser pas de vous les redire avant trois jours, c'est le terme qu'il a prescrit et qu'il a eu de justes raisons de prescrire à ma discrétion.

Ensuite don Juan se retira et s'en alla à Lagos, qui n'est qu'à trois lieues de là, pour s'y assurer d'un bâtiment. Il est aisé de juger avec quelle agitation ces deux amants attendirent le lendemain l'arrivée de la nuit. Enfin cette nuit étant venue, Isabelle trouva le moyen de se dérober à la vigilance de sa mère et se rendit à l'heure marquée à la porte du jardin. Après y avoir attendu quelque temps, elle vit au travers de

l'obscurité un bâtiment vis-à-vis la porte du jardin ; elle ne douta pas que ce ne fût don Juan, et son impatience ne lui ayant pas permis d'attendre, elle sortit au-devant sur le bord de la mer. Dès qu'elle y parut, deux hommes descendirent du bâtiment et vinrent à elle, mais quel fut son étonnement lorsqu'au lieu de don Juan elle trouva deux hommes inconnus? Elle voulut fuir, il n'en était plus temps : ces deux hommes l'avaient saisie et, malgré ses cris, ses larmes et ses prières, l'emmenèrent dans leur vaisseau qui remit aussitôt à la voile et sortit de la rade. Don Juan, qui avait été retenu par un vent contraire, arriva peu de temps après. Il descendit à terre et trouva la porte du jardin ouverte, mais il n'y trouva point ce qu'il y cherchait. Il attendit toute la nuit avec des inquiétudes cruelles, et comme le jour commençait à paraître, il prit le parti de s'en retourner à Lagos pour n'être pas découvert, se flattant que peut-être Isabelle, observée de trop près, n'avait pu cette nuit-là exécuter son dessein et l'avait remis à une autre fois. Il ne put se flatter longtemps de cette erreur; il apprit le lendemain qu'Isabelle avait disparu, et que cette nuit même don Gusman avait disparu aussi, suivi seulement de deux de ses gens, sans que l'on sût où les uns ni les autres étaient allés. Il ne serait pas possible de décrire quels furent dans ces moments les sentiments de don Juan. Sitôt qu'il eut appris cette nouvelle, il partit dans le dessein d'aller chercher don Gusman et de lui arracher Isabelle ou d'y perdre la vie. D'un autre côté, don Pedro, qui ne doutait point aussi que don Gusman n'eût fait cet enlèvement, envoya de toutes parts après lui des archers et d'autres gens armés. Heureusement pour lui, don Juan le manqua; mais il fut dès ce même jour rencontré par les gens de don Pedro, qui l'arrêtèrent, et donna Maria s'étant allée jeter aux pieds du roi, en obtint un ordre pour lui faire son procès, s'il ne déclarait où était Isabelle et s'il ne l'épousait pour réparer son honneur. Don Gusman

était d'une humeur très-bizarre, et il était tellement connu pour être capable des caprices les plus outrés, que la cour, la ville et sa famille même crurent aisément qu'il avait fait cet enlèvement. Il avait beau alléguer pour sa défense qu'étant sur le point d'épouser Isabelle sans opposition de qui que ce soit, il n'y avait nulle apparence qu'il eût voulu l'enlever, que son départ de Villanova, qui seul le rendait suspect de cet enlèvement, était une circonstance innocente ; qu'ayant été assuré par un de ses domestiques que l'inconnu qui avait remporté le prix au combat à la lance était un sien frère naturel, qui s'en était fui depuis plusieurs années après avoir pris, dans la maison de son père, des richesses immenses en pierreries, il s'était mis en chemin sur-le-champ pour le poursuivre et pour le faire arrêter. Toutes ces raisons étaient regardées comme de fausses défaites, et le roi, qui voulait par un exemple éclatant et sévère empêcher à l'avenir de pareilles violences, était prêt à faire exécuter l'arrêt qu'il avait prononcé, lorsqu'on apprit qu'Isabelle était retrouvée et de retour à Villanova. Voici comment :

Pendant que ces poursuites se faisaient contre don Gusman, don Juan, qui cherchait toujours Isabelle, après plusieurs courses inutiles, était arrivé à Cadix et y avait appris d'un corsaire saletin qui y était prisonnier, qu'un nommé Ali-Achmet, corsaire de la même nation, avait, depuis quelques mois, enlevé sur la côte du Portugal une jeune personne qu'il avait emmenée à Salé. Le portrait qu'il en fit et le temps de l'enlèvement convenaient si fort à Isabelle, qu'il ne douta point que ce ne fût elle. Voilà donc une nouvelle sorte de traits que la fortune prend pour le persécuter : il avait vu sa maîtresse entre les mains de son rival, il apprend qu'elle est entre les mains des barbares.

Il ne songea dès lors qu'à aller délivrer cette amante affligée, mais il n'était point possible de l'entreprendre par la force;

il dut se résoudre à la ravoir par rançon, encore ce moyen ne lui était guère plus aisé que l'autre. Il n'osait se découvrir à aucun de ses parents, et quand il se serait découvert à eux, il ne pouvait espérer d'en recevoir aucun secours pour cet usage. Il n'y avait que don Gabriel, son cousin, avec lequel il était revenu du Brésil, à qui il pût s'adresser; il était maître de son bien et lui avait toujours fourni depuis son retour l'argent nécessaire pour sa dépense : aussi fut-ce à lui qu'il eut recours, et don Gabriel lui prêta tout l'argent qu'il avait dans sa bourse, mais il voulut l'accompagner dans ce voyage. Après avoir obtenu du gouvernement de Salé un passe-port de sûreté pour leurs personnes, ils s'embarquèrent tous deux et arrivèrent à Salé sans aucun obstacle.

Dès qu'ils eurent mis pied à terre, don Gabriel alla chez le gouverneur lui demander sa protection, et don Juan courut chez Ali-Achmet. Il apprit de lui comment, ayant vu sur le bord de la mer une femme qui s'approchait à mesure qu'il arrivait, il avait envoyé à terre deux de ses gens, qu'ils l'avaient saisie et emmenée à bord, qu'elle avait toujours été fort triste depuis, et ne cessait dans ses regrets de nommer un don Juan; qu'il en avait toujours pris les mêmes soins qu'il aurait eus de sa propre fille, dans l'espoir d'en tirer une grande rançon, mais que n'ayant trouvé personne qui voulût lui en donner le prix, il avait depuis deux jours résolu de l'envoyer au roi de Maroc, et qu'Isabelle, à qui il avait déclaré sa résolution, après quelques difficultés, avait ce jour-là même témoigné y consentir.

Toutes les horreurs imaginables s'emparèrent de don Juan à ce récit; il entra avec le corsaire dans le lieu où était Isabelle, et la trouva couchée sur une natte, la mort peinte sur le visage. Dès qu'elle vit don Juan, elle crut qu'il était esclave comme elle et poussa un cri pitoyable, puis se soulevant sur le coude :

— Don Juan, dit-elle, le ciel a donc voulu nous rejoindre avant ma mort, mais pour nous rendre encore plus malheureux l'un l'autre, vous par le triste spectacle de l'état où je suis, et moi en vous voyant entrer dans les fers d'où la mort va me tirer.

Don Juan se mit à genoux aux pieds d'Isabelle, et prenant une de ses mains qu'il baigna de ses larmes :

— Rassurez-vous, lui dit-il, ma chère Isabelle, je ne suis point esclave, et je viens vous arracher à la captivité.

A ces mots, elle prit un visage plus calme :

— Voilà donc, dit-elle, ma mort délivrée des horreurs qui l'environnaient tout à l'heure ; mais elle n'est pas moins certaine, vous arrivez trop tard.

Elle achevait à peine que le corsaire fit un cri horrible, et alla prendre une petite boîte qui était auprès d'Isabelle. C'était une boîte de poison qu'il portait avec lui quand il allait en course, afin d'échapper à l'esclavage, s'il lui arrivait d'être pris.

— Je n'ai consenti, dit Isabelle, à être envoyée au roi de Maroc, qu'après avoir pris ce poison, car je voulais, don Juan, vous conserver ma foi. Maintenant je puis mourir, puisque votre main fermera ma paupière.

— C'en est fait, s'écria don Juan, le sort ne nous séparera plus, et saisissant un poignard, il allait s'en frapper, lorsque le corsaire retint son bras.

— Ce poison, dit-il, agit lentement, et voici le remède.

Il fit avaler à Isabelle quelques gouttes d'une liqueur contenue dans une petite fiole, et après quelques efforts violents, elle rejeta le poison.

— Vous êtes sauvée, dit le corsaire.

Huit jours après Isabelle avait recouvré les forces et la santé ; il ne s'agissait donc plus que de traiter de la rançon; mais le corsaire, voyant don Juan si amoureux, mit sa ran-

çon à si haut prix, que tout l'argent que don Gabriel avait apporté n'en pouvait payer qu'une partie. On pria, on pressa, le tout inutilement. On s'engagea par serment d'en payer le reste quand on serait arrivé en Portugal; cela fut inutile encore. Enfin, don Juan, ne sachant plus que proposer, offrit de demeurer à la place d'Isabelle pour otage de la portion qui restait à payer, et le corsaire, trouvant en cela des sûretés suffisantes, voulut bien y consentir; mais quand il s'agit d'exécuter cette convention, Isabelle s'y opposa. Elle voulait bien que don Juan restât; mais elle voulait rester avec lui. Tant de fois joints et tant de fois séparés! elle ne pouvait se résoudre à le quitter, de crainte que quelque nouvel accident ne le lui enlevât encore. Cependant les raisons et les prières de don Juan l'emportèrent, et il fut résolu qu'elle partirait.

Regrets de se quitter, vœux ardents pour le retour, serments de s'unir au delà même du trépas, discours tendres et touchants, soupirs, larmes, sanglots, adieux tristes et douloureux, tout ayant été mis en œuvre par nos amants, Isabelle s'embarqua avec don Gabriel et arriva à Villanova dans le temps qu'on poursuivait don Gusman pour son enlèvement. Ses premiers soins furent de faire avertir don Francisco de Ribera de la détention de don Juan. Don Francisco, qui le croyait mort, traita cette nouvelle de chimère et ne l'écouta pas; mais ils avaient trop d'intérêt à empêcher son retour pour vouloir y contribuer. Don Gabriel, qui était le seul bien intentionné pour lui, s'était épuisé, et n'aurait pu avec le reste de son bien former la somme convenue avec le corsaire, de sorte que la seule ressource d'Isabelle fut d'aller se jeter aux pieds de don Pedro pour le prier de lui accorder cette somme; mais Pedro ne crut devoir faire pour don Juan ce que son propre père refusait, ainsi ce dernier moyen lui manqua. Isabelle, ne pouvant secourir son amant que par d'inutiles larmes, gémissait sans espérance, lorsque l'amour, qui n'a jamais aban-

donné les siens, le lui rendit sans autre rançon que les soupirs et les larmes que l'absence leur avait coûté à l'un et à l'autre.

Ici l'auteur passe brusquement de la prose à la poésie, et, dans un conte en vers intitulé *les Trois esclaves*, il fait le récit du séjour de don Juan dans sa prison. La femme du corsaire, Zaïla, s'éprend pour lui d'une vive passion. Elle s'empare des clefs de son cachot, et s'y rend la nuit, tandis que le corsaire dort du plus paisible sommeil.

Trois esclaves chrétiens étaient enfermés, sans qu'elle le sût, dans ce cachot. Elle prend pour don Juan le premier qu'elle trouve, et la méprise continue avec le second, jusqu'à ce qu'enfin elle arrive à celui qu'elle cherche. Mais le vrai don Juan met à profit ses faveurs barbaresques pour prendre les clefs du cachot. Les trois chrétiens la bâillonnent, ils ouvrent les portes, courent vers la mer, se jettent dans une barque et arrivent à bon port.

Ici finirent tous les malheurs de nos deux amants. Le retour de don Juan à Villanova fut comme un signal auquel et le destin et l'amour, la fortune, l'ambition, l'avarice et toutes les autres puissances qui les avaient si cruellement persécutés se réunirent pour leur fonder un bonheur que rien ne put ébranler.

Don Francisco de Ribera reconnut son fils dès le moment qu'il se présenta devant lui, et la joie de retrouver un fils si cher après l'avoir pleuré comme mort, et de le retrouver plus digne que jamais de sa tendresse, fit taire son ambition. Don Pedro d'Almora, pénétré des mêmes sentiments pour sa fille, oublia en sa faveur l'affront que lui avait fait don Francisco par son manque de parole, et ils consentirent à se réunir par l'union de don Juan et d'Isabelle.

Il ne restait plus qu'une difficulté à surmonter. C'était don Gusman de Loredas, lequel, ayant été mis hors de prison sitôt

qu'on apprit le retour d'Isabelle, était revenu auprès de sa maîtresse, et toujours plein de son amour, demandait l'exécution des promesses qu'on lui avait faites. Mais dès que don Juan fut de retour et qu'il eut été témoin lui-même de la tendresse qui était entre Isabelle et lui, il se fit une généreuse violence, et comme don Pedro, à cause des engagements qu'il avait avec lui, balançait de donner son consentement au mariage de sa fille avec don Juan, il se démit de tous ses droits et le sollicita lui-même en faveur de son rival. Ainsi tous les obstacles étant levés, don Juan et Isabelle furent solennellement conduits à l'église, où il reçurent la bénédiction nuptiale aux cris de joie de tout le peuple. De là ils furent menés chez don Pedro Almara. Vénus, après avoir elle-même ceint leurs têtes des myrtes dont elle couronne ses élus, y laissa autour d'eux les amours, les plaisirs, les transports, et les ravissements qu'elle avait fait exprès venir de cent lieux différents et qui, quelque nombreux qu'ils fussent, ne purent qu'à peine suffire à servir ces deux amants.

FONTENELLE

Par la première moitié de sa vie, Fontenelle, né en 1657, appartient au dix-septième siècle, et par la seconde moitié au dix-huitième, car il est mort en 1757. On peut donc le rattacher indistinctement à l'une ou à l'autre de ces deux périodes, et comme il forme entre elles une sorte de transition vivante, nous le plaçons entre les deux et sur l'extrême limite qui les sépare. L'auteur des *Dialogues des morts*, de la *Pluralité des mondes*, est trop connu pour qu'il soit besoin d'entrer ici dans le détail biographique, quelque sommaire qu'il soit; mais il est beaucoup moins connu comme conteur, et pour le faire apprécier à ce point de vue, nous ne pouvons mieux faire que de le laisser parler lui-même.

LES JEUX OLYMPIQUES.

Jadis, de cent ans en cent ans,
La magnifique Rome, à tous ses habitants,
Donnait une superbe fête,
Et les hérauts criaient : « Citoyens, accourez;
« Vous n'avez jamais vu, jamais vous ne verrez
« Le spectacle qu'on vous apprête.

Ce n'est pas qu'à parler dans la grande rigueur
On n'eût bien pu trouver quelque tête chenue
D'une opiniâtre vigueur,
Par qui la fête eût été déjà vue :
Mais quoi ! dans la condition
Où les dieux ont réduit la triste vie humaine,
Un cas si singulier ne valait pas la peine
Qu'on en fît une exception.
Telle est chez les Amours la coutume établie :
La même chose s'y publie
A des jeux solennels qu'ils célèbrent entre eux ;
Mais ce qui fait pitié quand on le considère,
C'est que tous les quatre ans on célèbre ces jeux ;
Cependant pour ces malheureux
C'est une fête séculaire :
Jamais un Amour n'en voit deux.
Ils n'avaient pas jadis les mêmes destinées ;
Un Amour fournissait sa quinzaine d'années ;
Sa vingtaine, pour faire un compte encore plus rond :
Ils baissent maintenant, moins d'un an les emporte.
Et, s'il faut que toujours ils baissent de la sorte,
Dieu sache ce qu'ils deviendront.
Avoir vécu deux ans, la carrière est jolie,
Trois, c'est le bout du monde, on ne peut le passer,
Mais d'aller jusqu'à quatre, oh ! ce serait folie !
Si seulement ils osaient y penser.
Aussi ne fut-ce point une vue ordinaire,
Lorsqu'à ces derniers jeux, et sans un grand concours,
S'avance le doyen de Chypre et de Cythère,
Le Mathusalem des Amours,
Un Amour de cinq ans et qui de ce spectacle
Leur fit d'avance un fidèle rapport :
Le petit peuple ailé, dans un commun transport,

Battit des mains, cria miracle;
Mais grands dieux! que ne fut-ce pas,
Quand il vint dans la lice, et, malgré ce grand âge,
Sur de jeunes rivaux remporta l'avantage
En mille différents combats!
Car ces jeux ressemblaient à ceux que vit l'Élide,
Jeux guerriers où venaient s'exercer les Amours,
Tantôt à déclarer une flamme timide,
Qui veut parler, et qui se tait toujours,
Tantôt à bien placer ces douces bagatelles,
Ces petits soins qui touchent tant,
Tantôt à se plaindre des belles
Avec respect, et même en s'emportant.
Que sais-je enfin? Sous cette fausse image
Ils préludent ensemble à leurs charmants exploits :
Rien n'aide tant à leur emplois
Que ce solide apprentissage.
D'une foule d'Amours le vainqueur fut suivi.
De toutes parts l'allégresse s'exprime
Par mille cris répétés à l'envi :
L'un admire à cinq ans quelle force l'anime,
L'autre veut savoir le régime
Dont jusqu'alors il s'est servi.
Mais lui, ce ne sont pas ici, comme j'espère,
Dit-il, les derniers jeux où je me trouverai;
Il n'est pas encore temps que je sois admiré
Et qu'il soit dit sans vous déplaire,
Tous tant que vous voilà, je vous enterrerai.
Mon destin sera tel, que des Amours antiques,
Chez les Amours futurs, moi seul je ferai foi;
On me consultera sur de vieilles pratiques,
Dont la mémoire aurait péri sans moi.
Mais puisque vous voulez savoir ce qui me donne

Cette longue santé dont vous êtes surpris :
Je vis de ce beau feu qui sort des yeux d'Iris.
Et, comme on voit, la nourriture est bonne.

Nous avons dit plus haut que Fontenelle, par la première et la seconde période de sa vie, appartenait aux deux siècles qui l'ont vu naître et mourir. Le conte ci-dessus marque également la transition littéraire entre les deux époques ; l'amour antique, comme aux temps d'Anacréon, a pris possession de la poésie légère. Nous le retrouverons au dix-huitième siècle, dans l'*Almanach des Muses*, avec les flèches, son carquois et son bandeau, lutinant les grandes dames, les bergers et les bergères, et ce ne sera pas une des moindres curiosités du prochain volume que de voir ainsi la France préluder par des fictions mythologiques aux terribles réalités de la Révolution.

APPENDICE

Nous avons, dans le cours de ce volume, rencontré plus d'un conte allégorique ou satirique, et peut-être ne déplaira-t-il pas au lecteur de trouver ici quelques renseignements sur les traces que ce genre a laissées dans notre littérature. Il s'est reproduit de notre temps dans une charmante plaisanterie dirigée contre le chauvinisme et la glorification, quand même, du premier empire, sous ce titre : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé;* — dans *les Aventures de la Fille d'un roi*, laquelle n'est autre que la Charte de 1814, fille du roi Louis XVIII; — dans *Dupuis et Cotonnet*, d'Alfred de Musset; — dans *Paris en Amérique*, de M. Laboulaye; — dans un journal qui a fait revivre l'esprit gaulois dans toute sa sève et sa verdeur, le *Tintamarre;* — dans quelques fantaisies de Charles Nodier.

Nous avons vu comment Bussy-Rabutin se moquait des femmes de la haute société de son temps, comment Préfontaine se moquait des poètes; nous allons voir comment Nodier s'est moqué des exagérations humanitaires, du charlatanisme de la science et du commerce, et du progès indéfini. Après le voyage que nous venons de faire à travers le dix-septième siècle, il ne sera peut-être pas sans intérêt de mettre en présence des railleurs du passé l'un des plus fins et des plus aimables railleurs du dix-neuvième siècle.

Nous trouverons encore là un de ces points de comparaison qui font si bien comprendre, par le rapprochement des œuvres elles-mêmes, les variations de l'esprit littéraire à la distance d'un siècle ou deux.

Nous allons laisser Nodier nous raconter *le Voyage pittoresque et industriel dans le Paraguay-Roux et la palingénésie australe*, par *Thridace-Nafé Théobrome de Kaout' t' Chouk*.

« *Kaout' t' Chouk* s'embarqua le 31 février 1831 (style chinois), sur la fameuse corvette *la Calembredaine*, au port de Saint-Malo. Nouvellement initié alors aux mystères de la langue romantique et de la littérature maritime, il en prodigue la *terminologie* avec toute la confiance d'un néophyte qui s'attache moins à la valeur des expressions qu'à leur effet[1]. Après avoir cargué les amarres et déferlé les haubans, on part toutes voiles dedans, sous un vent de sud-est-nord-ouest. Il vente frais sous un ciel bleu ; les lames clapotent en silence ; les grisants se jouent autour des flancs du bâtiment qui file son nœud, et qui a bientôt doublé le cap Finistère, endroit où commence la fin du monde, ainsi que l'indique son nom. Je le laisserai vaquer sans moi aux premières explorations scientifiques de son voyage, quoiqu'il y ait beaucoup de choses à apprendre dans son histoire de la fabrication du madère sec, et dans sa profonde théorie des raisons physiologiques en vertu desquelles le serin des Canaries a les plumes jaunes, ce qui n'empêche pas un naturaliste de l'appeler *vert*, et un autre de l'appeler *brun*. Ces considérations ne manquent certainement pas d'intérêt ; mais elles touchent de trop près à nos habitudes, à nos besoins ou à nos plaisirs, pour mériter d'occuper sérieusement l'intelligence d'un homme qui sait

[1] Allusion aux romans qui ont eu pendant quelques années une si grande vogue. On remarquera avec quel humour Nodier se moque des marins de cabinet : les *lames qui clapotent en silence*, le vent *sud-est-nord-ouest*, *toutes voiles dedans*, etc.

faire bon usage de son éducation, le but principal de la science étant, comme tout le monde sait, d'approfondir les choses inutiles, et d'expliquer les choses inexplicables, surtout quand elles ne valent pas la peine qu'on les explique.

« Je ne peux me dispenser cependant de m'arrêter un moment avec *Kaout' t' Chouk* au sommet du pic de Ténériffe, où il fait la rencontre d'un des industriels les plus avancés de notre époque. Ce grand homme est parvenu à convertir la neige en sel marin par dessiccation, sans autre apprêt que le mélange d'un alcali volatil bien compacte, et le plus dur que l'on peut trouver. La neige enveloppée hermétiquement par la flamme, se cristallise à l'instant et se retire toute rouge de la fournaise ; on la jette alors dans des baquets remplis d'une légère dissolution d'alun et de salpêtre animal, et c'est dans cette préparation qu'elle reprend sa blancheur primitive. « Nous goûtâmes ce sel merveilleux, ajoute *Kaout' t' Chouk ;* il était très-sapide, agaçant légèrement les houppes nerveuses de la langue, et superbe à l'œil. »

« Le particulier, si éminemment recommandable, qui a établi cette précieuse manufacture, était depuis longtemps en possession de tirer une huile exquise de certains cailloux de Ténériffe, qui contiennent l'*oléagine* pure et pour ainsi dire native ; mais cette opération est trop connue aujourd'hui pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ses procédés. On comprend avec quelle facilité les végétaux ligneux de la montagne lui fournissent le seul vinaigre dont nous fassions usage à Paris ; et comme l'*humus* qui les couvre est prodigieusement fertile en plantes saladiformes, il est aisé de conclure de cette heureuse combinaison de circonstances que le pic de Ténériffe est l'endroit de la terre où l'on mange les salades les mieux confectionnées, au poivre près, qu'il faut encore tirer de Cayenne. Il y aurait un moyen fort simple de remédier à cet

inconvénient; ce serait de trouver la *pipérine* dans quelque racine ou dans quelques herbes propres aux localités, comme la laitue ou la betterave, et notre chimiste agronome trouvera infailliblement la *pipérine*, si elle n'est déjà trouvée. Après cela, il n'y aura plus rien à trouver, grâce au ciel, si ce n'est la salade toute faite.

« Nous ne ferons pas une relâche plus longue au Cap de Bonne-Espérance, où *Kaout' t' Chouk* remarque fort spirituellement que tous les indigènes *du pays* sont Anglais ou Hollandais, ce qui donne à cette population autochthone une physionomie sauvage très-particulière, dont on ne peut guère se former une idée que dans les tavernes de Londres et les *musicos* d'Amsterdam. Les voyageurs ne manquèrent pas de visiter la fameuse montagne de *la Table*, qui était alors couverte d'une *nappe* d'eau, parce qu'il y avait eu de l'orage. Ils n'en présentèrent pas moins leurs hommages au célèbre M. Herschell, digne neveu d'un père illustre.

« M. Herschell s'était installé pour trois ans à *la Table* du cap de Bonne-Espérance, afin de vérifier si l'envers des étoiles dont il avait observé le côté opposé, à Greenwich, en Angleterre, est identiquement semblable à leur endroit. Personne n'ignore que M. Herschell se sert pour cette belle investigation empyréenne d'un télescope géant dont la portée échappe à tous les calculs, car il a la propriété inexprimable en chiffres de rapprocher les corps célestes douze fois plus près qu'ils ne sont loin. L'admirable exactitude avec laquelle M. Herschell et ses élèves reproduisent journellement le *prospect*, le profil et le plan des monuments de la lune, est par conséquent un garant bien sûr de la fidélité de leurs dessins, dans la topographie si impatiemment attendue de Saturne et surtout d'Uranus, où ils discernent les moindres objets beaucoup plus nettement qu'ils ne pourraient le faire dans leur chambre en plein midi, c'est-à-dire à l'heure où ces mes-

sieurs ont contracté l'habitude immémoriale de nous faire voir les étoiles.

« Beaucoup de gens auront dit jusqu'ici du voyage de mon Chinois ce que disait le vieux Fontenelle d'un amphigouri de Collé : « Je n'ai garde de m'étonner de ce que j'entends tous les jours. » Voilà réellement d'étranges merveilles pour qu'elles vaillent qu'on les raconte! Pendant que voyageait *Kaout' t' Chouk*, la science courait devant lui. Le boulet souterrain qui se propose de nous arriver, en vingt-deux minutes et demie, par un *tunnel* pratiqué de Bruxelles à Paris, est encore plus fort que le télescope d'Herschel, et plus difficile à digérer que la salade du pic Ténériffe. Le jeune découvreur que je suis religieusement à la trace a commencé, comme le souriceau de La Fontaine, *qui n'avoit rien vu*, par s'amuser innocemment aux bagatelles de la porte. Il faut le retrouver dégagé de ces intuitions naïves, s'associant, ou plutôt s'assimilant progressivement aux aperceptions les plus éclectives de son sens intellectif, pour jouir esthétiquement des acquisitions de sa compréhensivité. Il suffit pour cela de l'accompagner jusqu'aux îles de la Polynésie où il a eu le temps de parvenir, selon toute apparence, pendant que j'écrivais les mots ci-dessus.

« *Vanoua-Leboli* ne retint pas longtemps *Kaout' t' Chouk :* il se décida en faveur d'une île déserte où il y avait beaucoup de monde. Il eut la politesse délicate d'en prendre possession au nom de la France, mais sans en faire part aux habitants, car il était un peu diplomate, et il l'appela par instinct l'île *de la Civilisation*. *Kaout' t' Chouk* ne croyait pas si bien dire. Si l'on s'en rapportait à ses *Mémoires* (et à quoi s'en rapporterait-on, je le demande, dans la littérature actuelle et dans l'histoire contemporaine, si on ne s'en rapportait pas aux *Mémoires de Kaout' t' Chouk?*), la civilisation de ce pays est en effet la plus complète qu'une nation extraordinairement

perfectionnée puisse désirer pour son usage particulier, au moins jusqu'à nouvel ordre. Il ne faut jurer de rien avec la perfectibilité.

« Je n'ai presque pas besoin de vous dire que l'*île de la Civilisation* a des chemins de fer, la civilisation ne marche plus sans cela ; mais elle a depuis longtemps abandonné notre procédé, à cause de la lenteur des résultats. Le moteur actuel qui est incomparablement plus rapide, puisqu'il est physiquement impossible de distinguer le moment de l'arrivée de celui du départ, *et vice versâ*, par la plus minime des divisions du temps, est le fluide électrique. La minime locomotive entièrement en métal, dit *Kaout' t' Chouk*, a la grandeur et la forme d'un pistolet d'arçon, ce qui lui a fait donner le nom de *pistolet de Volta*. On attache le wagon par un anneau de fer à une caisse de voiture en verre dans laquelle se place le voyageur, et cet appareil vole avec une rapidité incalculable sur un fil de fer qui lui sert de *conducteur*, ce système de *diligence* rendant tout autre conducteur inutile. On voit qu'à l'avantage de la célérité la méthode ingénieuse dont nous parlons réunit l'avantage plus précieux encore pour la population stationnaire, qui est assez nombreuse dans tous les pays, de n'entraîner ni expropriations vexatoires, ni violation permanente du sol sacré de l'agriculture, au bénéfice de quelques spéculateurs pressés de gagner. L'heure du départ expirée, une manivelle mue par quelque moyen analogue rappelle le fil d'archal sur sa bobine immense, et le laboureur paisible peut retourner à ses travaux, avec autant de sécurité que s'il avait pris naissance dans la pastorale Arcadie, dans la gracieuse Tempé, ou dans toute autre île arriérée et barbare de l'archipel des *Bucoliques*.

« Le service des postes se fait par ces routes, et *Kaout' t' Chouk* assure qu'il n'est pas rare de recevoir la réponse d'une lettre qu'on n'a pas encore fait partir ; mais

il est difficile de ne pas supposer là une petite exagération.

« Ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'irons guère plus avant dans la route des sciences, ou dans la science des routes, à moins que nous ne retrouvions le secret inappréciable de l'île d'*Ode* où *les chemins cheminaient*, et dont il nous est resté des traditions assez authentiques dans la *véritable histoire de Pantagruel* et dans les souvenirs du peuple, comme le témoignent ces locutions si connues : Ce chemin *vient* de tel endroit ; ce chemin doit *aller* à tel autre ; celui-ci *va* vous *égarer*. Heureux temps où une voiture s'appelait encore une *chaise*, parce qu'on n'avait pas besoin de sortir de la sienne pour parcourir le monde, pourvu qu'on l'eût placée sur le pavé du roi dans une voie bien tracée ! C'est de cette grande époque de notre civilisation (Dieu nous la rende !) que date la coutume de commencer tous les voyages d'instruction par celui de Rome, où tous les chemins *allaient*, selon le proverbe antique, et il faut avouer que c'était une grande commodité. On assure qu'elle est encore à l'usage d'un grand nombre de voyageurs qui composent leurs relations sans quitter la place, mais c'est ce qu'on ne pourra pas dire du voyage de *la Calembredaine*, où l'Europe avait tant de députés. Quelques-uns soutiennent même qu'elle portait à son bord le *congrès scientifique*, et c'est probablement pour cela qu'on n'en parle plus à Paris.

« On imagine aisément que les caisses d'épargne sont parvenues à l'*île de la Civilisation*, à moins qu'on n'aime mieux penser qu'elles en viennent. *Kaout' t' Chouk* eut la satisfaction d'en trouver jusque dans les plus misérables hameaux, et de voir l'ouvrier sans travail, le prolétaire indigent, l'infortuné vaincu par la misère et par le désespoir, verser avec empressement dans ces trésors providentiels l'excédant de leurs besoins, le superflu de leur nécessaire et le fruit de leurs économies. C'est une chose commune en ce pays-

là, et qui n'en est pas moins touchante, que de refuser à cinq ou six pauvres enfants affamés leur maigre repas quotidien, afin de se ménager un morceau de pain pour la vieillesse. Le sentiment moral de cette sublime institution a tellement prévalu parmi le peuple, qu'une multitude d'individus ont pris le parti de vivre d'emprunt pour épargner davantage, et ce moyen assez plausible est déjà connu à Paris. Il est résulté de cette magnifique invention de la philanthropie australe que le numéraire a totalement disparu de la circulation, car il n'y a millionnaire assez traître aux intérêts imprescriptibles et sacrés de son argent pour s'en réserver de quoi faire chanter un aveugle. Il aura beau, le déplorable Homère de la borne, faire ronfler sous un archet, qui n'a plus que le bois, les deux cordes rauques qui vibrent encore à son crin-crin ! En retour du plaisir que ses mélodies monotones procurent à l'oreille des passants, son oreille, à lui, ne sera plus égayée par le son joyeux du sou mal marqué qui bondit seul et à l'aise dans sa timbale de fer-blanc. Le sou de l'aveugle est la caisse d'épargne où il ne le porterait pas si on le lui avait donné, car il n'a pas mangé d'aujourd'hui. Mais c'est un des inconvénients inévitables de notre civilisation fiscale et financière qui n'est pas faite pour les aveugles, et qui l'est bien moins encore pour les manchots.

« Il y a des esprits hargneux ou malintentionnés qui allégueront à ce sujet l'intérêt du commerce, de l'industrie et des arts, branches essentielles de prospérité qui s'appauvrissent en raison directe des progrès de l'avarice publique; sources abondantes de la richesse nationale qui promettaient de ne pas tarir, et qu'on détourne habilement par un canal secret pour les faire tomber dans l'océan du monopole et de l'usure. On ne s'occupe guère de ces paradoxes dans l'*île de la Civilisation*. Toutes les pensées y sont tournées vers les caisses d'épargne, qui gagnent journellement en embonpoint

celui que perdent leurs clients ; mais il est vrai de dire qu'elles offriront un jour une ressource bien opportune aux personnes qui auront l'agrément de ne manquer de rien.

« J'avais juré de ne plus parler de politique, parce que la politique est assez *parlière* d'elle-même pour se passer de truchement ; mais il est bien difficile d'oublier cette science exorbitamment progressive, quand on s'est engagé, à ses risques et périls, dans la discussion d'une question de progrès. La politique est en voie de perfection dans l'*île de la Civilisation* comme partout, et j'oserais même assurer qu'elle n'y laisse rien à désirer, s'il n'était de sa nature de désirer toujours quelque chose. L'*île de la Civilisation* jouit comme nous des douceurs d'un gouvernement représentatif.

« La parcimonie philosophique et sentimentale sur laquelle sont fondées les *caisses d'épargne* est l'âme des gouvernements représentatifs, qui savent qu'ils ont longtemps à vivre, et qui éprouvent le besoin d'économiser pour l'époque de décadence où ils retomberont, par la force des choses, dans l'imbécillité puérile du premier âge. C'est un accident qui peut cependant arriver d'un jour à l'autre, à cause de l'extrême rapidité avec laquelle la civilisation se développe, le wagon social allant si vite que l'étincelle électrique a peine à le suivre. Aussi, la fixation des honoraires du roi ne manquait pas d'exciter autrefois dans l'*île de la Civilisation*, à tous les couronnements, de violents orages parlementaires dont la constitution du pays a été souvent ébranlée. Le *victus* et le *vestitus* monarchiques y étaient tombés à un tel degré de rabais, que les industriels politiques étaient sur le point de se déclarer en carence de matière royale et propre à trôner, depuis qu'une dynastie de grande espérance avait eu le malheur de s'éteindre par excès de régime. On recourut inutilement d'abord à la condamnation judiciaire et à l'appréhension par corps pour se procurer des souverains à la diète ; les

infortunés se retranchaient sur la liberté individuelle, et les délais de la justice leur permettaient ordinairement de se sauver, ou du moins de se pendre. La monarchie en était là, quand un de ces prodigieux génies qui se rencontrent communément dans l'opposition, s'avisa d'un expédient qui a pourvu bien spirituellement à cette difficulté. Le royaume florit maintenant sous les lois d'un charmant petit monarque de palissandre incrusté qui est mû par des rouages fort simples, comme une horloge de bois. Quand les poids sont remontés, et le ressort mis en mouvement, cet autocrate débonnaire peut signer de sa main droite, en superbe courante anglaise, vingt ou trente belles pièces gouvernementales qui ne coûtent que le timbre ; et ce qu'il y a d'infiniment remarquable dans cette merveilleuse machine constitutionnelle, c'est qu'il signerait également de la gauche, si tel avait été le bon plaisir du mécanicien. L'opération terminée, on replace le roi dans le garde-meuble jusqu'à la session suivante, après avoir pris toutes les précautions convenables pour le préserver des atteintes de certains insectes malveillants qui sont très-friands de palissandre, mais les seuls ennemis d'ailleurs que ce prince heureux et paisible ait à redouter dans son Louvre de carton. Cette ingénieuse invention réduit la liste civile à une modeste somme de 17 francs 52 centimes, qui sont cotés au budget pour fournitures des liniments onctueux nécessaires à l'entretien de la branche régnante ; et il en résulte qu'il n'y a presque point de révolution à craindre dans l'*île de la Civilisation* d'ici au premier renchérissement des huiles d'olive. »

Nous sommes-nous trompé en disant aux premières pages de ce volume que les contes ne sont souvent que l'écho de l'histoire ? Lorsque nous avons vu récemment les leudes et les fidèles du droit divin à la recherche d'un roi qu'ils ne trouvaient pas, nous nous

sommes demandé si Nodier ne s'était point fait d'avance leur historiographe, en nous montrant les industriels politiques de l'*Ile de la Civilisation* « tellement en carence de matière royale et propre à trôner, » qu'ils en étaient réduits à fabriquer des monarques en palissandre.

Nodier est un des rares esprits qui de notre temps ont protesté contre les exagérations de toute sorte dont nous avons été pour ainsi-dire inondés. Il croyait à la science, à ses progrès matériels; mais il ne croyait pas à son influence morale. Voici les remarquables réflexions qui se lisent en tête de l'une de ses fantaisies :

« Perfectibilité, n'est pas un mot ancien, et j'en rends grâces à la raison de nos aïeux. Platon, Cicéron et Marc-Aurèle n'y entendraient rien ; Montaigne en rirait de pitié, lui qui disait avec une prescience si pénétrante à la fin du seizième siècle : « Nos mœurs « sont extrêmement corrompues, et penchent d'une merveilleuse in- « clination vers l'empirement de nos lois et usages ; il y en a plu- « sieurs barbares et monstrueuses ; toutefois, pour la difficulté de « nous mettre en meilleur estat et le danger de ce croulement, si « je pouvois planter une cheville à nostre roue, et l'arrêter en ce « poinct, je le ferois de bon cœur. »

« Dire que l'homme est perfectible, c'est supposer qu'il peut changer de nature ; c'est demander la rose à l'hysope, et l'ananas au peuplier.

« Donnez-moi un homme qui ait autant de sens que ce voyageur de Sirius qui fut rencontré par Micromégas; donnez-moi seulement un homme que la nature ait pourvu d'un sens de plus que le reste de l'espèce, et je comprendrai facilement sa perfectibilité relative. Je ne dis pas qu'une grande révolution du globe, suivie d'une création intelligente ou d'une création spontanée, ne puisse produire, après une longue succession de siècles, une espèce beaucoup plus heureusement organisée que la nôtre, et ce n'est pas dire beaucoup ; mais cette espèce ne sera pas identiquement la nôtre : il y aura, comme je l'ai dit, création et non pas perfectionnement.

« La seule partie de notre civilisation où quelque apparence de perfectibilité se révèle, c'est le travail mécanique, l'industrie manuelle de l'homme. La main de l'homme est, en effet, un instru-

ment très-ingénieux dont les applications possibles ne sont jamais essentiellement finies. Quant aux opérations morales de son intelligence, elles sont finies comme ses organes; il n'ira pas plus loin tant qu'il ne sera qu'homme. »

On dira peut-être, en lisant ces lignes, que nous terminons bien sérieusement un livre de contes; mais nous avons voulu montrer, par un dernier exemple, que c'est souvent dans les livres de contes qu'il faut chercher la vérité.

INDEX ALPHABÉTIQUE

(Les chiffres romains renvoient à l'Introduction, les chiffres arabes au texte des Contes.)

A

Abbé élégant, 97.
Abbé commendataire, ses relations amoureuses, 225.
— Ce que c'était, *ibid.*, note.
Accouchées, visitées par leurs voisines, 1.
Adrets (baron des), sujet d'un conte, 106. — Note historique, *ibid.*
Ajusteurs de gorges, 92.
Age de papier; est le cinquième âge de l'humanité, XXVII.
Aguesseau (le chancelier d'), 359.
Alcandre (le Grand), voy. Louis XIV.
Alchimistes, ce qu'en fait le gouvernement de Louis XIV, 245, note.
— mis en scène par Préfontaine, 245.
— vont tout nus aux Incurables, 250.
Alchimistes. Il n'est pas bon de les fréquenter, 253.
Alibée, personnage d'un conte de Fénelon, 302.
— Ses aventures, 302 et suiv.
Alix (dame), conseils qu'elle donne à une jeune femme, 316.
Allégories, nombreuses au XVII^e^ siècle, 64, 65.
— au XIX^e^ siècle, 393.
Almanach des Muses, contient des contes en vers, XVIII, note.
Alquié (Savinien d'), XX.
Amadisiade; titre grotesque d'un poëme imaginaire, 64.
Amant qui soupire trois ans; ce que lui dit sa belle, 201.
— qui se déguise en fille, 229 et suiv.
Amants fidèles; où ils se trouvent, 64.
— qui présentent une requête à l'Amour, 357.

Amant de bonne foi (l'), roman, XVI.
Ame; comment son immortalité est prouvée dans les Tabarinades, 8.
— jouée aux dés par un diable et un moine, 349.
Amitié, voyez femmes.
Amour, payé argent comptant, XXI.
— Comment il se dénoue dans les romans dévots, 49.
— Son rôle dans la littérature au XVIIe siècle, 227, 330.
— Ce qu'en dit un alchimiste, 247.
— Ne vit que de proie, 337.
— *Voyez* Cheveux, Rage.
Amour égaré (l'), épisode du *Roman bourgeois;* analyse et extraits, 100 et suiv.
Amour, dieu mythologique, met en révolution la cour de Cypris, 100 et suiv.
— Ses aventures quand il a quitté sa mère, *ibid.*
— Se met en condition chez diverses femmes, 101 et suiv.
— Blesse une femme de lettres avec des flèches armées d'une lame de canif, 102.
— Ne se sert plus que de flèches d'argent, 103, 104.
— Comment il est représenté dans une loge de fou, 249.
— Vaincu par Bacchus, *ibid.*
— Eteint son flambeau dans le vin, 249.
— Prend pour sa mère une autre femme que Vénus, 341.
— Est juge d'un débat entre les heures, 352.
Amours de Méandre et de Cloris, 23.
— De Cloridon et de Valérie, 25.
Amours tristes de Polydore et d'Arcise, 26.
— de Cléon et de Mélisse, *ibid.*
— de Bajazet et de la sultane, 140 et suiv.
— de Timante et d'Araminte, ont pour cause un lavement, 176 et suiv., *voy.* Mariage.
— des femmes célèbres du dix-septième siècle, 213 et suiv.
— du poëte extravagant, 240 et suiv.
— de Richardet et de l'infante, 294 et suiv.
— des oiseaux, décrits, 336 et suiv.
Amurat, personnage d'une nouvelle de Segrais, 140 et suiv.
Ana; à quels livres s'applique ce mot, 254.
Anault (mad. d'), 221.
Ange, envoyé au secours de Charlemagne, 261.
Animaux comparés à l'homme, 274, note.
— parlants, *voy.* Poule.
Anna Marie, citée, IX.
Apollon, est l'image des poëtes, 108 et suiv.
Apothicaire de qualité; nouvelle reproduite p. 174 et suiv.
— *parfumé* (l'), sujet d'une nouvelle, 176.
— *empoisonné* (l'), sujet d'une nouvelle, 232.
Apothicaires, figurent dans les contes et les nouvelles, 175.
Appétit, sauce des sauces, 135.
Araminte, personnage d'une nouvelle; ce qui lui advint à pro-

pos d'un lavement, 176 et suiv.
Arbalète, note historique sur cette arme, 56.
Archers de l'écuelle, 245.
Archives de la Bastille, livre curieux, 87, note.
Arioste, imité par un conteur français, 288 et suiv.
— Son éloge, *ibid.*
Argent, nerf de l'amour, 103, 104.
Arlequiniana, extraits de ce livre, 199 et suiv.
Arlequin, origine de ce nom, 199.
Arsenal; on y voit encore le cabinet de Sully, 21, note.
Assassins; *voyez* mouches.
Assemblée des filous, titre d'une nouvelle, 245.
Associations burlesques, 3, note.
Assoucy (Charles Coypeau, sieur d'), notice et extraits, 135.
Astarot, diable ; joue aux dés avec un moine, 349.
Asterio et Tamerlan, roman, XVI.
Astrée (l'), déchoit de sa réputation, XIII.
— Patronné par Louis XIV, XVI.
Aubignac (l'abbé), voy. Hédelin.
Aulnoy (madame d'), XXIV.
— Notice et extraits, 267.
— Met les contes des fées à la mode, *ibid.*
Auneuil (madame d'), 267.
Avare ; son caractère et ses actions, 68 et suiv.
— Son désespoir en se voyant volé, 79.
— Se noie avec ses écus, 90.
Aventures de d'Assoucy (les), extraits, 137 et suiv.
Aventurières de l'amour, XXI.
Aventin (Gustave), éditeur des œuvres de Tabarin, 6.
Avocat représenté dans un tableau satirique, 231.
Avocats, prennent de partout, 231.
Axiamire, roman, XVI.
Aymon (le duc), 289, 294.

B

Baguette qui sert à découvrir les trésors cachés, 180.
Bain de mer, préservatif contre la rage, 255,
Bajazet; personnage d'une nouvelle de Segrais, 140 et suiv.
— tragédie de Molière comparée avec une nouvelle de Segrais, XXIV.
Bals masqués, 344, note.
Banqueroute de l'État. *Voy. Mazarin.*
Banquiers au moyen âge, 120, note.
Bar (le duc de), beau-frère de Henri IV, 113 et suiv.
Barbe, pourquoi elle est nécessaire, 229.
— d'une femme, 38.
Barbe-Bleue (la), origine de ce conte, 328.
Barbin, libraire, V.
Bas-bleus, *voy. Femmes.*
Beauvais (mad. de) 225; — est la première maîtresse de Louis XIV, *ibid.*, note.
Beaune (Henri), cité, 204.
Belfegor, diable chargé par Pluton d'une mission à Florence, 117 et suiv.; — il se marie ; embarras que lui cause sa femme, 121 et suiv.
Belle aux cheveux d'or (la), conte de fées, XXV.
Belle au bois dormant (la), origines de ce conte, 328.
Béranger, chansonnier, procède du dix-huitième siècle, 347.

Berchoux, cité, xx.
Berger (le) *extravagant*, détails sur cet ouvrage, 40 et suiv.
Bernard (Catherine), romancière, xx.
Béroalde de Verville, cité, xii.
Beuvron (François d'Harcourt, marquis de), son portrait, 206. — Ses amours avec madame d'Olonne, 206 et suiv,
Bibliothèque du *royaume de Coquetterie*, 92.
— de Mythophilacte ; son prétendu catalogue sert de cadre à une satire littéraire, 64.
Biche au bois (la), conte de fées, xxv.
Billets, écrits par des amants et des maîtresses, nombreux dans les romans du dix-huitième siècle, 185, note.
— de Timante à Araminte, au sujet d'un lavement, 185, 186, 187, 190, 191.
— du duc de Candale à madame d'Olonne, 208.
— de madame d'Olonne au duc de Candale, 209.
— de Paget à madame d'Olonne, 211.
— de madame d'Olonne à Paget, 211.
Billets (les) *à la mer*, conte, 331.
Biron (mad. de), 219.
Blessebois, romancier, xx.
Boccace, cité, 314.
Bohème de lettres au dix-septième siècle, 133.
Boileau ; ce qu'il dit du roman de *Clélie*, 61 ; — cité, xiv, xix, 113, 204, 232.
Bois-Robert (l'abbé de), ses nouvelles, xiv,
Bonheur, comment on peut le trouver, 311.
Borgnes, quels sont ceux qui souhaitent de le devenir? 11.
Bossuet comparé à Fénelon, 301.
Bottes de sept lieues, 325 et suiv. — parti qu'en tire le petit Poucet, 326 et suiv.
Bouchet (Guillaume), cité, xii.
Bouillon du roi, 138, note.
Bourgeois qui portent les armes d'Actéon, 194.
— qui veulent passer pour gens du bel air, 98, 99.
Bourgeoises de Paris, ce qu'elles font dans un pèlerinage, 2.
Boursault, notice et extraits, 112, 113.
Bourse inépuisable, *voy.* Fortunatus.
Bradamante, personnage d'un conte, 289.
Brillat-Savarin, cité, xx.
Brinvilliers (la), empoisonneuse, 86, note.
Brion, ville du pays de Braquerie, 219.
Bussy-Rabutin, sa supériorité dans le roman historique, xxi.
— est injuste pour madame de Sévigné, xxii.
— est un peintre fidèle des mœurs, *ibid.*
— est de la famille de Molière, xxvi.
— Notices et extraits, 203 et suiv. — Son Histoire amoureuse des Gaules, *ibid.* — Sa correspondance, 204. — Ses autres ouvrages, *ibid.*

Bussy-Rabutin excelle dans ses portraits, 213.
— compare les femmes à des places fortes, 214.

C

Cabaret borgne, 234.
Caisses d'épargne, 1.
Calprenède (la), ses romans, XIV.
Camus (Pierre), évêque de Belley, créateur du roman dévot, VIII.
— donne à ses livres des titres bizarres, *ibid.*; — notice et extraits, 45.
Candale (le duc de). — Son portrait, 207.
— Ses amours avec madame d'Olonne, 207 et suiv.
Cap (M.), éditeur de Senecé, cité 106.
Capilotade de perdrix, 137.
Caquetoires; origine de ce nom, 1.
Caquets de l'Accouchée, titre d'une espèce de revue parisienne, 1.
— Extraits de ce livre, 1 et suiv.
Caractère des hommes est marqué par des signes extérieurs, 13.
Carogne (la), rivière du pays de Braquerie, 216 et passim.
Cascaret, garçon de taverne, 234.
Cassandre, roman, XIV.
Carte du pays de Tendre, 61 et suiv. — *Voy.* Scudéry.
Cendrillon, origine de ce conte, 338.
Cerisiers (de), poëte, 17.
Chaise de poste aérienne, 309.
Chambre d'un poëte, 238.
Chambre obscure, 193.
Chamillard, ministre, origine de sa faveur, 142, note.
Champagne, coiffeur célèbre, 93.
Champré (madame de), 221.
Chandelle de graisse d'homme, 193.
Chanson latine sur le grand Condé, 214.
— sur l'Amour, 249.
— du poëte extravagant, 245.
— sur d'Aguesseau, 359.
Chapelain, cité, 91.
Chaperon, note historique sur cette coiffure, 96, 97.
Char d'une fée, 272.
Charlemagne, sujet d'une aventure burlesque, 239 et suiv.
— coupe un homme en deux comme un navet, *ibid.*
Charles VIII a des manies guerrières, VII.
Chasles (Émile), cité, 105.
Chasse-ennui, recueil de contes, 32.
Châteauneuf, garde des sceaux, 219.
Châtillon (madame de), XXI.
— Figure dans le pays de Braquerie, 223.
Châtiment de l'Avarice; nouvelle de Scarron reproduite, 67 et suiv.
— Offre de l'analogie avec l'Avare de Molière, *ibid.*
Chatte blanche (la), conte des fées, XXV.
Chaussures merveilleuses, 328.
Chemise du poëte extravagant, 244.
— En quel temps on commença à les froncer, 8 et 9.
— Empoisonnée au dix-septième siècle par les pythonisses, 86, note.
Chenevières (de), poëte du dix-huitième siècle, XVIII, note.

Cheveux, sont les cordages de l'Amour, 26.
— Cheveux faux; la mode en date de loin; 71, note.
Chevreuse, (le duc de), XXI.
— (la duchesse de), 226.
Chocolat; ce qu'en dit une dame espagnole, 199.
Cholières (le sieur de), auteur de contes, 227.
Chou parlant; ce que c'était, 272.
Chroniques, définies par un bateleur, 8.
Circulation du sang, *voy.* Louis d'or.
Classiques (les grands), XXVI.
Clélie, roman de mademoiselle de Scudéry, extraits, 61.
Cléopâtre, roman, XIV.
Clérambault (de), 217, 222.
Cocher du pape, sujet d'un conte, 200.
Cochlerius, auteur de l'éloge du pet, 33, note.
Cocuage, *voy.* Mari.
Cœur, effet qu'y produit le sang, 263.
— cœurs bien faits, 314.
Coiffeurs sous Louis XIV, 93.
Colibri (l'abbé de), XVIII, note.
Collaway, cité, 329.
Colombe; rôle qu'elle joue dans la littérature du XVIII siècle, 330.
Comédies de Boursault, 112.
— de Desmarest de Saint-Sorlin, 110.
Comédiens italiens à Paris, sous Henri III, 199.
Comminges, ville du pays de Braquerie, 222.
Compliments (les), conte, 110, 111.
Condé (le grand), son portrait, 213.
— Accusé d'habitudes infâmes, 214.
Condé. Chanson latine à son sujet, *ibid.*
Confession d'un maçon, sujet d'un conte, 37.
Conjurations magiques, 87.
Conseiller; comment il rend compte d'une affaire dont il est chargé, 39.
— à la chambre des comptes de Montpellier, auteur des *Nouvelles*, 175.
Constantinople; à quoi ce mot est appliqué dans un conte, 23.
Contes, deviennent courtisans sous Louis XIV, 109.
Contes, leurs vicissitudes littéraires XVII.
— sont moins immoraux que les romans modernes, 174, 175, 329.
— reprennent faveur aujourd'hui, 329.
— de fées, XXIV.
— Auteurs qui en ont écrit, 267.
— de la Fontaine; leur influence littéraire, XVII.
— de Perrault, XXV.
— sont un des livres les plus populaires de notre langue, 314.
— Sans origines, 328.
— en prose, rares à la fin du règne de Louis XIV, XII.
— en vers du dix-septième siècle procèdent de la Fontaine, XVII.
Conteurs, sont obligés sous Louis XIV d'imprimer leurs livres à l'étranger, XI.
— Sont nombreux au dix-septième siècle, XXVI.
— Marchent dans les mêmes voies que Molière et Boileau, *ibid.*

Conteurs. Contribuent aux progrès de la langue au dix-septième siècle, 2.
— Ont nettoyé le Parnasse français, 252.
— Se font au dix-septième siècle une langue à eux, 551.
— Facétieux au dix-septième siècle, x.
— Dans quel but ils travaillent, *ibid.*
Coquette (la), rivière du pays de Braquerie, 215.
Coquetterie; ses artifices au dix-septième siècle, 1, note.
Cordeliers, 47, note.
Cordelier, sauvé de la mort parce que le baron des Adrets ne peut se moucher, 107.
Cornes; maris qui les voient pousser, 4.
Cornutes, habitants du pays de Braquerie, 215.
Corps; défini par un bateleur, 7.
Cossart (le père), poëte, 17.
Costume du poëte extravagant. 235, 244.
— de Bajazet, 169.
Cour de Louis XIV, décrite par Fénelon dans un conte, 302 et suiv. — 304, note. *Voy. France galante.*
Courriers; comment ils gagnent de l'argent, 527.
Courtisane solitaire, roman dévot; détails y relatifs, 48, note.
Courtisans sont jaloux des ministres, 304.
Cousin (Victor), fait l'éloge de mademoiselle de Scudéry, XIII; cité, VI, 220, note.
Coutume, se métamorphose en nature, 12.
Coypeau, *Voy.* Assoucy.
Crepitus, dieu du Panthéon romain, 33, note.
Critique littéraire au dix-septième siècle, 252.
Croisade proposée par Desmarets de Saint-Sorlin, 110.
Croix (le père de), poëte, 17.
Cruche de terre changée en or par une fée, 271.
Cuisine française; son histoire, 139.
Cujas; sa fille, sujet d'un conte, 237.
— Plaisanterie à propos de ses œuvres, *ibid.*
Curé de Paris, ce qu'il dit à un mari, 232.
Curés de village; usent de mots extraordinaires à l'égard de gens simples, 37.
Cyrus (le grand), bouquin redoutable, XIV.

D

Déclaration d'amour, *voy.* Billets.
Dédicaces ridicules, 32.
Délices ou discours joyeux, livre facétieux, 27.
Demoiselle compatissante, ce qu'elle dit à un soupirant, 201.
Dent; comment un arbalétrier s'y prend pour en arracher une, 36.
Dents postiches, restées dans la barbe d'un mari, 79.
Dérèglements de la cour (*les derniers*). *voy. France galante.*
Desfontaines, ses romans, XIV.
Desmarets de Saint-Sorlin, notice et extraits, 110 et 111.
Devaux, romancier, XX.
Dévotions engendrées par les fumées du vin, 31.
Diable, représenté dans un tableau, 330.

Diables, ne se plaisent pas avec les femmes, 87.
Dieu, on le prie quand on a besoin de lui, 76.
Dieux de l'Olympe; tiennent une grande place dans les contes, 333.
Dîners somptueux, 138, note.
Discours bigarrés, titre d'un recueil de contes, 228.
Divertissements curieux (*les*), titre d'un livre de contes, extraits, 197.
Dubois de Chastenay, romancier, XX.
Du Bray (Toussaint), libraire, 42, note.
Duperret, romancier, XX.
Durand, romancier, XX.

E

Échelles; en quoi elles diffèrent des femmes, 7.
Écolier de Paris; amoureux de la fille du Soudan de Babylone; son histoire, 16 et suiv.
— qui fait croire qu'il revient du paradis, 31.
— *de Bourges;* titre d'un conte, 237.
Écrivains de l'antiquité, attaqués, 110.
— du dix-septième siècle; il y en a d'injustement oubliés, V.
— baveux, 175.
Éditeur des *vieux Conteurs;* ce qu'il dit au lecteur, XXVI.
Église des Carmes de la place Maubert; comment on y courtise la quêteuse, 96 et suiv. — Centre de la galanterie bourgeoise, à Paris, *ibid.*
— *Voyez* Peuple.
Eman d'Aranda, romancier, XX.
Empereur du burlesque, XX.
Empoisonneurs sous Louis XIV, 86, note.
Empoisonneuses au dix-septieme siècle, 180.
Enfants; comment leur naissance est célébrée, I.
— abandonnés par leurs parents sous Louis XIV, 317.
— Quels sont ceux qui servent le mieux leur famille, 328.
— *de bonne maison* (les), sujet d'un conte, 201.
Enfer chrétien, 119, note.
Énéide, traduite par Segrais, 140.
Épaule de mouton, chantée en vers par d'Assoucy, 137.
Épigramme de la Motte contre les femmes, 315.
Épopée des goinfres, XIX.
— Des apothicaires, 176.
Ère l'Arménien, va dans l'autre monde, 53, note.
Escalier de Versailles, XXVI.
Escopette d'Esculape, 176.
Espagne, son influence sur la littérature au temps d'Anne d'Autriche, XV.
Esprit gaulois au dix-septième siècle, VI.
— Charme les Parisiens, 17.
— Se donne libre carrière sous Louis XIII, XI. — Ne plaît pas à Louis XIV, *ibid.*
— follet; soupçonné d'avoir donné un lavement, 178.
Essais de Mathurine, titre d'une facétie, 14.

Estampes, ville du pays de Braquerie, 218.
Estomac de rechange, 309.
— Où il se fait des calus de lard, 155.
Étienne (Henri), cité, XII.
Évanouissement, expédient à l'usage des femmes, 325.
Évêque de Chartres, singulière consultation conjugale qu'il donne à madame de Maintenon, 287.

F

Fabliau refleurit au dix-septième siècle dans les contes en vers, XVII.
Fabliau de saint Pierre et du jongleur, imité, 350.
Faramond, roman, XIV.
Fée, décrite, 269; — rôle qu'elle joue dans un conte, 269 et suiv.
Fées changeant les hommes en animaux, 274.
Féeries; en quels magasins nos dramaturges vont les prendre, XXV.
Femme, ce qu'elle fait pour détourner les soupçons de son mari, 24.
— gelée, sujet d'un conte, 38.
— qui fait assassiner son mari, 42 et suiv.
— remise à neuf, est affreuse quand elle n'a point reçu ses façons journalières, 79.
— qui veut commander à la baguette, 122.
— du monde, comment elle se place pour prendre un lavement. 177.
Femme de chambre, son dialogue avec sa maîtresse à propos d'un lavement, 177, 178.
— Origine du dicton « ce n'est qu'une femme qui se noie, » 195.
— nouvellement mariée, se plaint après dix jours; pourquoi? 197. — Elle fait mettre son mari en réparation, *ibid.*
— sujette à la rage d'amour, pourquoi? 233.
— d'un boucher, ce qu'elle dit à son mari mourant, 238.
— jeune, qui donne un fils à son vieux mari, 314 et suiv. — Comment elle raconte son aventure, 316.
— de l'Ogre, 323.
— égratignée et battue par Vénus, 341.
— qui loge à la fois le plaisir et la sagesse, 346.
— *Voy.* Dent.
Femmes, font revivre la littérature de la féerie, XXV.
— de lettres, XXVII.
— N'ont pas le bec gelé, 1.
— En quoi elles diffèrent des échelles, 7.
— Sont plus blanches que les hommes, pourquoi? 9.
— Leur tempérament décrit par un bateleur, 9, 10.
— Ont les fesses plus grosses que les hommes; pourquoi? 12.
— Communiquent à leurs voisines les plus privés

secrets de leurs ménages, 28.
Femmes. Ouvrages relatifs à leurs malices, 31, note.
— Sont plus mal traitées dans les farces que dans les contes, 31.
— comparées à des paniers de marée, 34.
— Leurs ordres religieux, 47, note.
— ne doivent pas avoir de science, 30 et suiv.
— Il leur est dangereux d'aller au delà des bornes de l'amitié, 64.
— intéressées ; comment elles s'y prennent pour trouver des maris, 70 et suiv.
— Pourquoi on applique aux femmes le proverbe inventé pour les Suisses, 104.
— abusent de l'amour de leurs maris, 122.
— possédées du diable, 126 et suiv.
— Décrites stratégiquement dans le pays de Braquerie, 215 et suiv.
— Pourquoi elles détestent leurs maris, 226.
— Exemples curieux de leurs ruses, 229 et suiv.
— Comment on peut les attendrir, 240.
— excellent dans les contes de fées, 267.
— galantes, trouvent plus d'historiens que les grands hommes, 281.
— remplissent toutes les fonctions des hommes dans l'île des Plaisirs, 311.
Femmes. Ce qu'en dit Lamotte dans une épigramme, 313.
— commencent toujours par s'évanouir, 325.
— payent bien les courriers pour avoir des nouvelles de leurs amants, 327. — Et mal quand il s'agit de leurs maris, *ibid.*
— les plus belles ont des maris fort laids, 354.
Fénelon, devine les dangers qui menacent la monarchie, xxv.
— Notice et extraits, 311. — Fait dans ses contes le tableau de son temps, *ibid.*
Fête-Dieu, 195.
Fienne (la marquise de), 224.
Fille (la) du Soudan de Babylone, ses amours avec un écolier de Paris, 16 et suiv.
— enceinte, très-recherchée des épouseurs, 113 et suiv.
— épousée au poids, 228.
— changée en poule, 273.
Filles (les) trouvent toujours des maris, malgré leurs aventures galantes, 302.
— d'honneur, leur rôle dans notre histoire, 113, note.
— de joie de Paris, 243.
Filous de Paris, 243.
Flagellants, ce qu'ils font dans une ville d'Italie, 201. — Prennent un ours pour le diable, 201 et suiv.
Flèches de l'Amour armées d'une pointe de canif, 102. — Armées d'une pointe d'argent, sont les plus redoutables, *ibid.*

Fleur d'épine, *voy.* Infante.
Florian, XVIII, note.
Floridon, personnage d'une nouvelle de Segrais, 140 et suiv.
Fou amoureux, comment il est guéri, 248.
Fous (description d'une maison de), 247.
Fouquet (l'abbé), XXI.
Fourier (Charles), comparé à Fénelon, 307, 310, note.
Fournel (Victor), cité, 174.
Fournier (Édouard), cité, 1, note.
Fortunatus, son voyage en purgatoire, 54. — Sa bourse inépuisable, *ibid.*
Fortunée, titre d'un conte, 267 et suiv.
France galante (la), titre d'un roman satirique, 282.
Français, leur caractère est de rire toujours, 31, note.
— Aiment à conter, 299.
François de Sales (Saint), IX.
François Ier, crée des charges officielles pour les femmes, 113, note.
Fraude (*la pieuse*), titre d'un conte, 46.
Frères Layes, ce que c'était, 77, note.
Frères prêcheurs, 28, note.
Fricandeau, plat national, 139.
Furetière, notice, 93. — Exilé de l'Académie française, *ibid.* — Auteur du *Roman bourgeois*, extraits de ce livre, 95 et suiv.
— Est de la famille de Molière, XXVI.

G

Gaillardises nationales. *Voy.* Esprit gaulois.
Galerie des Curieux, recueil de contes et extraits, 180 et suiv.
Galimatias, étymologie de ce mot, 255.
Gamara, personnage du *Châtiment de l'avarice*, 71 et suiv.
Garon (Louis), notice, 32.
Garraubins, habitants du pays de Braquerie, 215.
Gaufres qui poussent aux arbres, 307.
Gauthier de Coinsy, cité, IX.
Genoude (de), cité, IX.
Géorgiques, traduites par Segrais, 140.
Gentillesses de mathématiques, 193.
Gentilhomme fait avec du bois pourri, 196.
Gérard Bontemps, pseudonyme d'un auteur de contes, 180.
Gibecière de Mome, titre d'un recueil facétieux, 50.
— Extraits de ce livre, 50 et suiv.
Gigot, chanté en vers par d'Assoucy, 138.
Girard, poëte, IX.
Goinfre, à qui ce mot s'applique au dix-septième siècle, 133.
Gomberville, romancier, XX.
Grammont (le chevalier de), XXI.
Grand Cyrus (le), patronné par Louis XIV, XVI.
Grand Esprit, village du Pays de Tendre, 63.
Grand Turc (le), à quoi ce mot est appliqué dans un conte, 23.
Grimaud, femme galante, 223.
Grisélidis, conte en vers de Perrault, 313.

Grisette, origine de ce mot, 290, note.
Guenyot, médecin, auteur de vers latins, 44, note.
Guerchy (Mlle de), allégorisée dans le pays de Braquerie, 216.
— Subit une opération d'avortement, *ibid.*, note.
Guersan, romancier, xx.
Guerres de religion, vii, viii.
Gueulette (l'abbé), cité, ix.
Guibourg (l'abbé) dit la messe sur le ventre de madame de Montespan, 86, note.
Guillaume, poëte du dix-huitième siècle, xviii, note.
Guillain, moine, joue aux dés avec un diable, 349.
Guiraud (Alexandre), cité, ix, note.
Guise (le duc de), 217, note.
Guy Allard, romancier, xx.

H

Habitants de l'*Ile des Plaisirs*, 308, 310.
Habits des femmes, critiqués par un prédicateur, 34.
Harcourt (François d'). *Voy.* Beuvron.
Harcourt (la princesse d'), 220.
Harvey, célèbre médecin anglais, 264.
Hédelin, abbé d'Aubignac, notice et extraits, 91.
— Ses œuvres, *ibid.*
— jugé par Chapelain, *ibid.*
Heine (Henri), cité, 41.
Henri IV, subtile repartie de ce prince, 21, 22.
— Ce qu'il dit à un vieillard, 229.
Heures du jour, sont toutes également utiles, 358.
Hirondelle, sert de messagère d'amour à un écolier de Paris, 17 et suiv.
Histoire de France, a fourni des sujets aux romanciers du dix-septième siècle, xxi.
Histoire des amants volages, analyse de ce livre, 25 et 26.
Histoire de la royauté, 65.
Histoire des amours tragiques de ce temps, extraits de cet ouvrage, 42 et suiv.
Histoire du temps, titre d'un recueil de nouvelles, 173.
Histoire amoureuse des Gaules, roman satirique, xxi. *Voyez* Bussy-Rabutin.
Homère, comment il aurait célébré Louis XIV s'il avait vécu de son temps, 109.
Homme à bonne fortune (l'), conte de Boursault, 113 et suiv.
Hommes; comment ils sont faits dans l'île des Plaisirs, 308.
Honneur, comment on y parvient, 20.
Hôtel de Rambouillet, vi, xiii.
Hoyau de jardinier; à quoi il est comparé, 197.
Hugon, roi de Constantinople; singulière épreuve à laquelle il soumet sa fille, 239.
Humbert de Queyros, romancier, xx.
Husson (Madame), 267.
Husson (Hyacinthe), cité, 329.
Hypocondriaque, qui croit avoir perdu sa jambe, 46.

I

Ibrahim, personnage d'une nouvelle de Segrais, 141.

Ile des Plaisirs, belle allégorie de Fénelon, 307 et suiv.
Ile de la Civilisation, ses merveilles décrites.
Imbert, XVIII, note.
Infante, fille du roi Marcille, son aventure avec Bradamante, 289 et suiv.
Intras (Jean d'), romancier, XX.
Intrigues de la cour, 302, 304.
Irlandais; ont une grande foi dans saint Patrice, 37, note.
Isidora, vieille courtisane, comment elle trompe un avare pour l'épouser, 72 et suiv.
Ivrognes, comment leurs femmes cherchent à les corriger de boire, 27 et suiv.
Ivrogne qui se croit changé en moine, 29 et suiv.
— qui se croit mort, 30.

J

Jacqueline, fille du roi Hugon, son aventure avec Roland, 259.
Jalousie comment ses transports sont exprimés par Segrais, 169 et suiv.
Javotte la quêteuse, personnage du *Roman bourgeois*.
— Comment elle est courtisée en quêtant dans l'église des Carmes, 96 et suiv.
Jean V, duc de Bretagne, ce qu'il dit de la science des femmes, 30 et suiv. *Voy.* Molière.
Jeannin de Castille, XXI.
Jeu, en grande vogue au dix-septième siècle, 343.
Joconde, conte de la Fontaine, XVII, XIX.
Jongleur, chargé de la garde de l'enfer, 350.
Jongleur, joue avec saint Pierre les âmes des damnés, *ibid.*
Jupiter, fait la cuisine, 41.

K

Kaout' t' chouk, personnage d'un voyage imaginaire. *Voy.* Voyage.

L

Labitte (Charles), cité 34, note.
Laboulaye, auteur de *Paris en Amérique*.
Labruyère, sévère à l'égard des femmes, XXII. — Ses jugements confirmés par les conteurs, *ibid.*; — cité, 227, 245.
La Chaise (mad. de), notice et extraits, 355.
Lafayette (mad. de), très-habile romancière, XXIV.
Laffemas de Beau Semblant, notice, 42.
La Fontaine, fait revivre le fabliau, XVII.
— contribue à la réforme des romans en prose, XIX.
Lafond (mademoiselle de), 267.
Lalanne (Ludovic), cité, 204.
La Louptière (de), poëte du dix-huitième siècle, XVIII, note.
La Monnoie (Bernard de), notice et extraits, 348.
Lamotte, cité, 313.
Lannel (J. de), romancier, XX.
La Prime, coiffeur célèbre, 93.
La Rocheguillehen (mademoiselle de), romancière, XX.
La Suze (mad. de), 217.

La Trémoïlle (Louis de), comte d'Olonne, 203 et suiv.
Lavalière, citée, XXIII, 113, note.
Lavement, donné à une grande dame sans qu'elle sache par qui, 176 et suiv.
— est cause d'un mariage, 177 et suiv.
La Vergne (mademoiselle de), comtesse de Lafayette, 224.
La Voisin, empoisonneuse, 87, note.
Légendes ; se dégradent à travers les âges, 58.
Légumes parlants, *voy.* Chou.
Lemaire, romancier, XX.
Le Maistre, interlocuteur de Tabarin, 6 et suiv. *Voy.* Mondor.
Le Monnier (l'abbé), XVIII, note.
Lescouvel, romancier, XX.
Lesdiguières (mad. de), 218.
Le Tillet (mad.), 222.
Libraire qui gagne 100,000 écus, XIII.
Libraires de Paris au dix-septième siècle, VI.
— *Voy.* Louis XIV.
Linge blanc, pourquoi le mari de mademoiselle de Laforce devait en prendre en se couchant, 108.
Lingères; depuis quand elles se sont mises à froncer les chemises, 9.
Lisle, ville du pays de Braquerie, 221.
Littérature italienne en vogue sous Mazarin, XV.
Littératures; elles ont toutes deux courants contraires, XI.
Livet (Ch.), cité, 204, 215, note.
Livre comparé par son auteur à une salade, 33.
Livres, quelques-uns ont au dix-huitième siècle des titres bizarres, VIII.
Livres plaisants, corrigent les vices, 96.
Lois du *Royaume de coquetterie*, 93.
Longueville (mad. de), ses amants, 226, note.
Louis d'or, titre d'un conte, 263. — Aventures du louis d'or racontées par lui-même, 263. — découvre la circulation du sang, 264 et suiv.
Louis XIII ; pourquoi il est nommé le Juste, 142.
Louis XIV, n'aime pas l'esprit gaulois, XI.
— patronne *l'Astrée* et le *grand Cyrus* ; pourquoi ? XVI.
— n'aime pas la Fontaine, XVII.
— La corruption est grande sous son règne, XXII.
— désigné sous le nom de Grand Alcandre, XXIII.
— fait pendre un libraire ; pourquoi? 66.
— est l'objet des plus grandes flatteries, 108, 109.
— comparé à Jupiter, 109.
— Comment les courtisans gagnaient sa faveur, 142, note.
— Sa première maîtresse, 225, note.
— ne veut pas avec Maintenon n'être qu'un mari honoraire, 287.
— La misère a été grande sous son règne, 317, note.
— sujet d'un distique la-

tin de la Monnoie, 348.
Loup, qui court bien parce qu'il n'est pas marié, 48.
Lourdelot, auteur d'un roman dévot, 48, note.
Lussan (mademoiselle de), 267.
Luxe des bourgeois de Paris sous Louis XIV, 72, note.
— de table sous l'ancien régime, 158, note.

M

Maçon ; comment il se confesse, 37.
Magasins du *Royaume de Coquetterie*, 92.
Magicien, fait des conjurations, 87.
— N'est qu'un filou, *ibid.*
Magistrats ; comparés aux médecins de Molière, 40, note.
Mal de Naples, 7, note.
Mal de dents ; comment un archer veut le guérir, 36.
Malicorne (le sieur de), 217.
Maintenon (mad. de), XXIII.
— Détails au sujet de son mariage avec Scarron, 66.
Rôle que lui font jouer les conteurs satiriques, 281.
Ses amours avec un paysan du Poitou, 282 et suiv.
— Est habile en intrigues, 286.
— Détails sur son mariage avec Louis XIV, 287.
— Singulière consultation conjugale qu'elle demande à un évêque, *ibid.*
Maintenon ; comment elle purifie Louis XIV, *ibid.*
Maîtresses ; les riches en ont à choisir, 121.
Maquignonne de courtaux cupidiques, 229.
Marcassin (*le prince*), conte de fées, XXV.
Marchand de femmes faciles, 71.
Marchands d'appétit, 309.
Marcille (le roi), 290.
Marcos (dom), personnage d'une nouvelle de Scarron, 67 et suiv.
Mariage conclu par un courtier de femmes, 71 et suiv.
— Suite d'un lavement, 191.
— Ses outils ne durent pas toujours, 197
— De Louis XIV avec Maintenon, 287.
— De Belfegor (le), nouvelle imitée de Machiavel, 118 et suiv.
Mari ; absent pour les vendanges, ce qui lui arrive, 22.
— amoureux de sa femme, 122.
— dissimulé, fait noyer sa femme, 194, 195.
— qui se fait mettre à neuf, 197.
— qui prend pour une demoiselle l'amant de sa femme, 229.
— ruiné, ce qu'il dit à sa belle-mère, 258.
— trompé ; comment il se console de n'être pas le père de son enfant, 316.
Maris trompés par leurs femmes dans un pèlerinage, 3 et suiv.
— lourdauds et ivrognes, 28.
— Ce sont les maris qui peuplent l'enfer, 117 et suiv.
— Comment les maris peuvent avoir la paix, 122.

Maris. Ils font tous les volontés de leurs femmes, 252.
— Sont moins clairvoyants que les amants, 209.
— Pourquoi ils sont détestés par leurs femmes, 226.
— Les plus laids ont les plus belles femmes, 334.
Marié (nouveau), ce qu'il dit en se comparant à un loup, 38.
Masques, font partie du mobilier du *Plaisir*, 344.
Mathématicien qui fait des dupes en promettant de découvrir des trésors, 180 et suiv.
Matière; s'anime au souffle de l'amour, 330.
Matin (le), personnage allégorique; plaide devant l'amour, 353 et suiv.
Mau-Gouverne (l'abbé), IX.
Maximes d'amour, recueil de vers de Bussy-Rabutin, 226.
Max Muller, cité, 329.
Mazarin, laisse une grande liberté aux conteurs, XI.
— est le plus grand banqueroutier de notre histoire, note.
— Son influence sur la littérature, XV.
— vole dans le trésor public, 307.
Médecin volant (le), faussement attribué à Molière, 112.
Médecins; portent la doctrine, 13.
Médiocrités; nombreuses parmi les romanciers, XXVII.
Ménage (Gilles), notice et extraits, 254 et suiv.
Ménagiana; ce que c'est ce livre, 254.
Mer d'inimitié, l'amour y fait naufrage, 63.
— de cocuage, 216.
Mère l'oie (la), ses origines, 329.
— Sotte (la), IX.
Merlon, avocat, auteur d'un sonnet, 44, note.
Merveilles de l'Ile des Plaisirs, 307 et suiv.
— de l'Ile de la Civilisation.
— de Ténériffe.
Messe; ses canons sont plus beaux que tous les autres canons; pourquoi? 22.
— On n'en dit pas pour cinq sols, 256.
— *Voy.* Guibourg et Montespan.
Métamorphoses des hommes en animaux, 275.
Midi, personnage allégorique, plaide devant l'Amour, 353 et suiv.
Mines de jambon et de ragoûts, 307.
Ministres de l'ancienne monarchie, 301.
— Des finances, morts sur l'échafaud, 304.
— Tableau des intrigues auxquelles ils sont exposés, 304 et suiv.
Miroir sans fin, 195.
Mithridate, tragédie de Racine, XXIV, note.
— Titre d'un roman, *ibid.*
Mœurs sous Louis XIV, XXII.
Moineau, ce qu'il dit à une fauvette pour s'en faire aimer, 360.
Moineaux, plus heureux que les corbeaux, 340.
Moines mendiants, note historirique, 47.
Molière, poursuit le même but que les conteurs du dix-septième siècle, XII.
— A Tabarin pour précurseur, 14.
— Emprunte sur la science des femmes un mot à un duc

de Bretagne, 50 et suiv.
Molière, cité, XIX, 50, 67, 69, 71, 110, 112, 115, 176, 238, 241, 254.
Monlor, associé de Tabarin, 6, note.
Montausier (mad. de), 224.
Montespan (mad. de), se fait dire la messe sur le ventre, 86, note.
— a des relations avec les empoisonneuses, *ibid.*
Montesquieu, cité, 112.
Moralité du conte du petit Poucet, 327, 328.
Morin (Simon), illuminé, 110.
Mouches, objet de toilette, 71 note.
Moulinet (du), voyez Sorel.
Mules, doivent plutôt visiter les malades que les médecins ; pourquoi? 13.
Murat (mad. de), auteur de contes de fées, XXIV, 276.
Mysticisme au dix-septième siècle, IX
Mythologie, reprend faveur à la fin du dix-septième siècle, 330.

N

Naïade, singulière métamorphose qui lui est attribuée, 297.
Naturalisme, renaît au dix-huitième siècle, 330.
Neige, convertie en sel, 393.
Nicandre, roman, XVI.
Nids d'oiseaux, 338.
Nigris (le chevalier de), poëte du dix-huitième siècle, XVIII, note.
Nisard (Désiré), cité, VI.
Nodier (Charles), extrait de ses œuvres, 365 et suiv.
Nouvelle portugaise, 393 et suiv.
Nouvelle amitié, ville du pays de Tendre, 61.
Nouvelles tragi-comiques de Scarron, 67, note. — Détails sur les nouvelles au dix-septième siècle, 173, 174, 252.

O

Obélisque du *Royaume de Coquetterie*, 93.
Œil, *voy.* Vue.
Œillets, *voy.* Pot.
Œufs d'oiseaux, 338.
Ogre, ce qu'il fait dans le conte du petit Poucet, 322 et suiv. — Note sur les ogres, 321.
Ogresses, 323.
Oi, comment cette syllabe est prononcée au dix-septième siècle, 356, note.
Oiseaux attelés à un char aérien, 309.
— Sont nés des baisers du Soleil et de Vénus, 336. — Détails qui les concernent, 337, 338, 339, 340. *Voy.* Nids, Œufs.
Oiseau bleu (l'), conte de fées, XXV.
Olonne (madame d'), XXI. — Son histoire romanesque, 204 et suiv. — Son portrait, *ibid.* *Voy.* Billets.
Optiale, pierre qui rend invisible, 18.
Or, est la clef du cabinet de la science, 266.
Ordres religieux, note historique 47.
Ours, a une singulière aventure avec des flagellants, 201.

P

Paget, financier; ses amours avec madame d'Olonne, 210. — Combien il la paye, 211.
Paillasse, succède à Arlequin, 199.
Pairs (les douze), ce que c'était, 239, note et 261.
Palatine, ville du pays de Braquerie, 220.
Panégyrique burlesque des beautés cachées d'une dame, 191.
Pantoufle de Cendrillon, son origine, 328.
Paradis, on y manque d'argent et d'habits, 51 et suiv. *Voy.* Écolier, Villageoise.
Paris; a un grand luxe sous Louis XIV, 72, note.
— Ses dernières couches sociales au dix-septième siècle, 245. *Voy.* Luxe, Recueil.
Paris, romancier, XX.
Parodie des grandes choses, est partout au moyen âge, 59, note.
Parodies burlesques d'auteurs de l'antiquité, 133.
Parquet des Tribunaux, origine de ce nom, 106, note.
Pays de Braquerie (le), allégorie satirique, 213 et suiv.
Paysan italien; son caractère et son rôle dans une nouvelle de Machiavel, 123.
— du Poitou, amoureux de madame de Maintenon, 283 et suiv.
— qui prend des singes pour les enfants de son seigneur, 236.
Peau d'âne, conte en vers de Perrault, 313.
Péchés, sont remis à ceux qui vont dans le purgatoire Saint-Patrice, 57, note.
Pédauque (la reine), 327.
Pèlerinage de Notre-Dame des Vertus, 2 et suiv. *Voy.* Bourgeoises.
Pélisseri, écrivain du dix-septième siècle, 65.
Perrault (Charles), notice et extraits, 313.
Persans, leur magnificence, 304.
Petit Poucet, comparé à Ulysse, 321.
Peuple qui a beaucoup d'églises et pas de religion, 94.
Phalanstère de Fourier, rappelle l'Ile des Plaisirs de Fénelon, 307, 310.
Philippe d'*Alcripe*, pseudonyme de Philippe le Picard, 15. — Extrait de ses œuvres, *ibid.*
Pièces à grand spectacle; d'où elles sont tirées, 329.
Pipe (la) célébrée par le poëte extravagant, 241.
Pistolet de la guerre de Vénus, 23.
Plaisir, personnage allégorique, son accord avec la sagesse, sujet d'un conte, 343. — Ses aventures, 343 et suiv.
Plaisirs, ne donnent pas le bonheur, 34.
Pluton, tient un conseil dans les enfers, 118.
Poëmes chevaleresques, leur décadence, ses causes, VII.
Poëte extravagant (le), nouvelle, 234 et suiv.
Poëte famélique, 134.
— qui se parle à lui-même, 239.
— qui colporte ses vers de maison en maison, 250.

Poëtes dévots au dix-septième siècle, IX.
Poëtes font un triste métier, vers à ce sujet, 108, note.
— doivent pour réussir flatter Louis XIV, 109.
— ne veulent pas corriger leurs œuvres, 245.
— doivent chercher à être bien avec les valets, 252.
— Il n'est pas bon de les fréquenter, 255.
Pois de Galardon, sujet d'un conte, 252.
Poléone, marchande qui se vend avec sa marchandise, 105.
Polichinelle, 199.
Pommereul (mad. de), 218.
Pons de Verdun, XVIII, note.
Pons (mademoiselle de), 217.
Pont sur Carogne, ville du pays de Braquerie, 217.
Portraits, *voy.* Beuvron, Candale, Condé.
Poste aux lettres, comment le service en est fait dans l'Ile de la Civilisation.
Pot d'œillets, rôle merveilleux qu'il joue dans un conte, 268 et suiv.
Potages, objet de luxe chez nos aïeux, 138, note. *Voy.* Bouillon.
Poule parlante, ce que c'était, 272.
Précieuses ; leur jargon introduit dans les livres, 60.
Prédicateur ; à quoi il compare les bombances des habits des femmes, 34.
— Ce qu'il fait pour attirer des auditeurs, 97.
Préfontaine est de la famille de Molière, XXVII.
— Notice et extraits, 232 et suiv.
Preschac (le sieur de), 267.
Prêtre de village, ce qu'il dit à ses pénitents, 37. *Voy.* Curé.
Prime, jeu du dix-septième siècle, 75.
Primeurs, ce qu'on les payait au dix-septième siècle, 138, note.
Procession de la Fête-Dieu, réflexion d'un savetier à son sujet, 193.
Procès-verbal ridicule d'un conseiller, sujet d'un conte, 39.
Prose entrelardée de vers dans les nouvelles du dix-septième siècle, 26.
Prudomagnes (les), habitants du pays de Braquerie, 315.
Pucelles, comment on peut les reconnaître, 14, 15.
Puisieux (mad. de), 218.
Purgatoire Saint-Patrice ; où situé ; ce qu'on y voit, 53 et suiv. — Origine de cette légende, 57, note.
Pythonisses, en grande vogue au dix-septième siècle, 180.

Q

Quatrain adressé à mademoiselle de Scudéry, 64.
Quinze-Vingts, hôpital, 12, note.

R

Rabelais, cité, XII.
Rabutin (Roger de). *Voy.* Bussy-Rabutin.
Rabutin (Louise de), comtesse d'Alet, 204.
Racine, imite une nouvelle de Segrais, XXIV, 140.

Racine, comparé à Segrais, 138, 160, 161, 164, 166.
— cité, 71, 113, 183.
Rafle de sept, sujet d'un conte, 549.
Rage d'amour (la), conte, 233.
Rathery, cité, 60, note.
Ravaisson (François), cité, 87, note.
Réalisme littéraire, xx.
Recueil de diverses pièces comiques, est un tableau de Paris, xix.
Réforme du seizième siècle, provoque une réaction contre la littérature chevaleresque, vii.
Religion. *Voy.* Peuple.
Renaud de Montauban, 294, note.
Rendez-vous; combien madame d'Olonne fait payer chacun de ceux qu'elle donne, 212.
République des Égaux, de Babœuf, est en germe dans l'*île des Plaisirs*, 310.
Réveille-matin (*le facétieux*), extraits de ce livre, 21 et suiv.
Retz (le cardinal de), 218,
Richardet, personnage d'un conte; se fait passer pour une jeune fille, 294 et suiv.
Richelieu, laisse une grande liberté aux conteurs, xi.
Rivières du *pays de Braquerie*, 215, 216.
Roderic de Castille; nom sous lequel le diable s'incarne dans un personnage de Florence, 121 et suiv. *Voy.* Belfegor.
Rodope, courtisane de l'antiquité, 328.
Roland; son aventure amoureuse à Constantinople, 262.
Roman, quel doit être son caractère, xv.
— dévot, a reparu de notre temps, ix, 49.
Roman. *Roman du Renard*, imité, 30, note.
— *Roman comique* (le), son caractère, xv, 67. *Voyez* Scarron.
— *Roman de la rose*, cité, 61.
— *Roman bourgeois*, extrait de ce livre, 96 et suiv. *Voy.* Furetière.
— *Roman de Galien*, 239, note.
Romans de mademoiselle de Scudéry, ont de nombreuses éditions, xiv.
— Sont très-imités, *ibid.*
— Ce qu'ils sont, 39.
— sous Louis XIV, xxiii, xxiv.
— de Charles Sorel, xv, 34.
— de chevalerie, cités par Tabarin, 8.
— de François Rosset, 26.
— de Pierre Camus, 45.
— de Lourdelot, 48.
— de Scarron, 66, 67.
— de Furetière, 93.
— de Desmarets de Saint-Sorlin, 110.
— de Boursault, 112.
— de Segrais, xxiv, 140.
— de madame d'Aulnoy, 267.
— Les romans se modifient avec Scarron, xvi.
— Ce qu'ils sont au dix-septième siècle, xxvi.
— Il y a des romans qui disparaissent sans laisser de traces, xx.
— historico-satiriques vendus en cachette, xxiii.
— humanitaires et socialistes, 329.
Romanciers du dix-septième siècle, sont souvent les classiques de l'ennui, xv.

Romanciers, font des dédicaces au roi, *ibid.*
— Énumération des principaux, xx.
— Combattent pour la cause du bon sens, xxvi.
— De notre temps, sont très-différents de ceux du dix-septième siècle, xxi.
Roquelaure (le duc de), 218.
Rosset (François), notice, p. 25.
Rossignol ; ce qu'il dit à une fauvette pour s'en faire aimer, 360.
Roupie (la), conte en vers, 106.
Roxane (la sultane), personnage d'une nouvelle de Segrais, 142 et suiv.
Royaume de Frisquemare (le), roman, 63.
Royaume de coquetterie (le), ouvrage de l'abbé d'Aubignac, extraits, 92 et suiv.
Ruffians, habitants du pays de Braquerie, 213.

S

Sagesse, personnage allégorique, sujet d'un conte, 343.
— Son accord avec le Plaisir, 343 et suiv., *voy.* Plaisir.
Saint Antoine, rend des jambes à ceux qui les ont perdues, 47, 48.
Saint-Germain Beaupré (mad. de), 222.
Saint-Gilles (le chevalier de), notice et extraits, 330 et suiv.
Saint-Loup (mad. de), allégorisée dans le pays de Braquerie, 216.
Saint Patrice, *voy.* Purgatoire.
Saint Pierre, emmène les damnés dans le paradis, 350.
Sainte-Beuve, cité, vi, xxvi.
Sainte-Croix (la), empoisonneuse, 86, note.
Santeuil, confesse une femme sans être prêtre, 257.
— Notice biographique, *ibid.*, note.
Sarrazin (Adrien de), cité, 17, note.
Satire ; son caractère au dix-septième siècle, xix.
Sauces à l'oignon, 307.
Savetier de la ville de Troyes ; ce qu'il dit à une procession, 195.
Scarron, xvi, xxvi, notice et extraits, 66.
Schah-Abbas, personnage d'un conte de Fénelon, 302 et suiv.
— Prend un berger pour ministre, 303 et suiv.
Science des femmes, 30 et suiv.
Sciences (les) ; n'ont point de bornes, 14.
Scudéry (Georges de), notice ; ses œuvres, 58.
— (Madeleine de), xiii, notice et extraits, 60.
— Attaquée et défendue, *ibid.*
— Ses romans, *ibid.*
— Voir encore 64, 140.
Segrais (Renaud de), notice et extraits, 140 et suiv.
— Racine lui emprunte Bajazet, *ibid.* et *passim*, 173.
Senecé (Bauderon de), notice, 103.
— Vers où il parle de lui modestement, *ibid*,
— Extraits, 106.
Sensualisme au dix-huitième siècle, 347.
Servante d'un curé ; ce qu'elle dit à propos des messes, 236.

Sergents, remplacent les deux larrons, 195.
Service de la table au dix-septième siècle, 136.
Sévigné (mad. de), est maltraitée par Bussy-Rabutin, XXII, 213, 219.
Singes, pris pour les enfants d'un seigneur, 256.
— On en voit dans les maisons riches du dix-septième siècle, *ibid.*
Six corps des marchands de Paris (les), 3, note.
Soir (le), personnage allégorique, plaide devant l'Amour, 353.
Soleil (le), est amoureux de Vénus, 331 et suiv.
— Est le père des oiseaux, 336, *voy.* Vénus.
Sonan (de), romancier, XX.
Sorciers; en grand faveur à Paris au dix-septième siècle, 86.
— Sont complices de crimes, *ibid.*
Sorel (Charles), XV, XXVI. — Notice et extraits, 35.
Soudan (le grand), de l'Inde, 19.
— Comment il traite sa fille, 19.
Souhaits ridicules, conte en vers de Perrault, 313.
Souhaits (les), personnifiés dans l'*Ile des Plaisirs*, 310.
Soupirs, il y en a de deux espèces, 191.
Sourdis (mad. de), allégorisée dans le pays de Braquerie, 216.
Stérilité des femmes, 316.
Style des parlements raillé par Sorel, 40, note.
Substance (la) définie dans les Tabarinades, 7.
Sully, *voyez* Arsenal.

T

Tabarin; notice biographique, 5.
— Fait pressentir Molière, 6.
— ses propos, 6 et suiv.
Tabac, célébré par le poëte extravagant, 241, *voy.* Pipe.
Table des grands; on n'y éprouve que de l'ennui, 135 et suiv.
Tallemant (l'abbé), 65.
Télémaque; est un livre précurseur, XXV.
Télescope extraordinaire, 396.
Tendresse; produite par trois causes différentes, 61.
Ténériffe (île de), ses productions merveilleuses, 393.
Teston, pièce de monnaie, 231, note.
Théâtre de l'hôtel de Bourgogne, 239.
Théâtres populaires, 199, *voyez* Tabarin.
Timante, personnage d'une nouvelle, 177 et suiv. *Voy.* Lavement.
Tintamarre (le), journal, cité, 393.
Titres bizarres de livres et de contes, VIII, 44.
Tombeau, pièce de vers en manière d'épitaphe, 44.
Toussaint du Bray, libraire, VI.
Traditions populaires; routes qu'elles parcourent, 328, 329.
Tragédies de Boursault, 112. *Voy.* Racine et Serrais.
Trésors cachés, sont l'objet des recherches d'une foule de gens, 180.
Trompette; comment il se venge d'une femme qui avait refusé de le loger, 22 et suiv.

U

Urfé (d'); VIII. — A une rivale dans mademoiselle de Scudéry, XIII.
Uxelles (madame d'), 217.

V

Vadius, représente Ménage, 254.
Valets, amateurs de vers, 231.
Veau d'or, enterré avec un trésor, 193, 194.
Vénalité des charges, cause de l'ignorance des magistrats, 40, note.
Ventosités; il ne faut point les retenir, 55.
Vénus, tient une grande place dans la littérature du dix-huitième siècle, 330.
— Sa naissance, 336.
— Ses amours avec le Soleil, 331 et suiv.
— Ses baisers donnent naissance aux oiseaux, 331.
— Sa colère; sujet d'un conte, 341.
Verboquet le généreux, pseudonyme d'un inconnu, 27. *Voy. Délices.*
Vergier (Jacques), notice et extraits, 358.
Vers de d'Assoucy, 133, 137, 138.
— De Préfontaine, 176.
Vers de Bussy-Rabutin, 216.
— ridicules, 254.
— des poëtes de cabaret, 237.
— sur la pipe, 241, 242.
— de madame d'Aulnoy, 269, 278.
— Voir encore, 27, 44, 45, 50, 59, 61, 71, 108, 109, 133, 134, 137, 138, 141, 313, 327.
— latins mis au bas d'un portrait de Scarron, 66.
— latins de la Monnoie, 348. *Voy.* Chanson.
Veuillot (Louis), cité, IX.
Viande de boucherie, son éloge, 135.
Vierge du Marais; surnom de mademoiselle de Scudéry, 64.
Villages du pays de Tendre, 62, 63.
Villageoise; charge un écolier de porter des habits en paradis au mari dont elle est veuve, 51.
Villaudon (mademoiselle de), romancière, XX.
Ville merveilleuse de *l'île des Plaisirs*, 309.
Villes du pays de Tendre, 61 et suiv.
Vivonne, XXI.
Voltaire, XVIII, note.
Voyage de Kaout' t' Chouk, 394.
— *de l'île d'Amour*, 67.
Voyages imaginaires, 53, note.
— dans l'autre monde, 53.
Vue; ses merveilles décrites par un bateleur, 11.
Vulcain étame des casseroles, 41.

ERRATA

—

Page 10, la note commençant par ces mots : « On le voit, ainsi que nous l'avons dit plus haut, etc., » a été placée là par erreur. Elle doit être placée à la page 14, après le chapitre intitulé : *Pourquoy les femmes sont plus blanches que les hommes*, et avant celui qui porte pour titre : *Consultation*.

Page 90, note, *au lieu de* « les épouseurs armoriés, » *lisez :* les épouseurs amorcés.

Page 198, dernière ligne, *au lieu de* « il eût encore bien servi, » *lisez :* il eût encore bien servi à ma tante.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT 1

INTRODUCTION v

I. Décadence de la littérature chevaleresque. — Le roman pastoral et le roman dévot. — Tabarin et les conteurs populaires. — La gaieté au dix-septième siècle. . . VII

II. Mademoiselle de Scudéry. — Les conteurs quintessenciés. — Les belles allégories. — Les importations italiennes et espagnoles. — Scarron et la réaction du réalisme. — Louis XIV et le grand Cyrus. XIII

III. Influence de La Fontaine sur les conteurs. — L'épopée du goinfre. — Les oubliés. — Le roman historico-satirique. — Le cycle du grand Alcandre. — Les nouvelles. — Les contes de fées. — Le roman précurseur. . . XIX

LES CAQUETS DE L'ACCOUCHÉE. 1

Le pèlerinage de trois bourgeoises de Paris à Notre-Dame des Vertus. 2

TABARIN. 5

Quelle différence il y a d'une eschelle à une femme. . . . 6

En quel temps on commença à froncer les chemises. . . . 8
Qui doit plustot visiter le malade, ou le médecin ou sa mule. 9
Quels sont ceux qui désirent d'estre borgnes. 11
Pourquoi les femmes ont les fesses plus grosses que les hommes. 12
Pourquoi les femmes sont plus blanches que les hommes. . 13
Consultation. 14

PHILIPPE D'ALCRIPE, SIEUR DE NÉRI. 16
D'un écolier de Paris et de la fille du Soudan de Babylone. . 16

LE FACÉTIEUX RÉVEILLE-MATIN. 21
Subtile repartie du roi Henri IV. 21
D'un trompette qui fut refusé de loger à son logis ordinaire par la maîtresse en l'absence de son mari. 22

FRANÇOIS ROSSET. 25

VERBOQUET LE GÉNÉREUX. 27
De trois ivrognes et de leurs femmes. 27

LOUIS GARON. 32
Gaillardise. 32
Galantise d'un prédicateur. 34

CHARLES SOREL. 35
D'une femme voulant se faire arracher une dent. 36
La confession du maçon. 37
Une femme gelée. 38
Le chasseur et le nouveau marié. 38
Du procès-verbal dressé par un conseiller nouvellement reçu d'une commission à laquelle il avait été. 39

LAFFEMAS DE BEAUSEMBLANT. 42
Philandre et Octavie. 42

PIERRE CAMUS, ÉVÊQUE DE BELLEY. 45
La pieuse fraude. 46

LA GIBECIÈRE DE MOME OU LE TRÉSOR DU RIDICULE. 50
La science d'une femme est de n'avoir point de science. . . 50

D'un pauvre écolier et comment il trompa une villageoise et son mari. 51

Histoire et aventures du chevalier Fortunatus. 54

Comment Fortunatus alla en Irlande avec son serviteur et comment ils allèrent par ensemble voir le purgatoire Saint-Patrice. 54

Georges et Madeleine de Scudéry. 59

La carte du pays de Tendre. 61

Scarron. 66

Le châtiment de l'avarice. 67

François Hedelin, abbé d'Aubignac. 91

Les magasins, la bibliothèque et l'obélisque du royaume de Coquetterie. 92

Furetière. 95

Javotte, la quêteuse de l'église des Carmes de la place Maubert. 96

L'historiette de l'Amour égaré. 100

Antoine Bauderon de Senecé. 105

La roupie. 106

Naïveté d'une femme de chambre. 108

Desmarets de Saint-Sorlin. 110

Les compliments. 110

Boursault. 112

L'homme à bonne fortune. 113

Tanneguy-Lefebvre. 117

Le mariage de Belfégor. 117

Charles Coypeau, sieur d'Assoucy. 135

D'Assoucy, ennemi de la bonne chère, regrette son épaule de mouton, et décrit les incommodités que l'on trouve à la table des grands. 135

Regnaud de Segrais. 140
Floridon ou l'amour imprudent. 140
L'apothicaire de qualité. 175
Gérard Bontemps. 192
Le mathématicien et le veau d'or. 192
Le mari dissimulé. 194
La procession. 195
Le glorieux et le gentilhomme. 196
Les divertissements curieux. 197
Les propos d'arlequin.. 199
Le chocolat. 199
Le cocher du pape. 200
Les enfants de bonne maison. 201
La demoiselle compatissante. 201
L'ours et les flagellants. 201
Roger de Rabutin, comte de Bussy. 205
Madame d'Olonne. 204
Le pays de Braquerie. 215
Discours bigarrés. 228
D'une fille riche et laide. 228
Henri IV et le vieillard. 229
D'un esbarbat et d'une damoiselle.. 229
L'avocat et le cabaretier. 231
Les pois de Galardon. 232
Préfontaine. 233
Le poëte extravagant. 234
Gilles Ménage et ses amis. 254
La rage d'amour. 255
Le panier de poires. 256
La servante du curé. 256
Santeuil confesseur. 257
Les écoliers de Bourges. 257

La femme du boucher. 258
Monsieur M... 258
Les gabs de Charlemagne. 259

Le louis d'or. 265

Madame d'Aulnoy. 267
Fortunée. 267

La France galante. 281
L'amoureux de Guillemette. 282

Le don de la naïade. 288

Fénelon. 301
Histoire d'Alibée, Persan. 302
Voyage dans l'Ile des Plaisirs. 307

Charles Perrault. 313
L'esprit fort. 314
Le petit Poucet. 317

Vergier. 359
Le fagot. 361
Zénogris. 363
Nouvelle portugaise. 362

Fontenelle. 388
Les jeux olympiques. 388

Appendice. 393

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER, à 3 fr. 50 le volume

LITTÉRATURE FRANÇAISE

DU XII^e^ AU XIX^e^ SIÈCLE

HÉLOISE ET ABÉLARD. Lettres, traduction de PAUL L. JACOB, bibliophile. 1 v.

Conteurs français avant La Fontaine (1050-1650). Chefs-d'œuvre, avec Introduction, Notices et Index, par CHARLES LOUANDRE..... 1 v.

F. RABELAIS. Œuvres, édition PAUL L. JACOB, bibliophile..... 1 v.

BÉROALDE DE VERVILLE. Le Moyen de parvenir, avec Commentaire et Notices, par PAUL L. JACOB, bibliophile..... 1 v.

Satyre Ménippée. *De la vertu du Catholicon d'Espagne et de la tenue des Etats de Paris*, édition LABITTE. 1 v.

RONSARD. Poésies choisies, avec Notes et Index, par L. BECQ DE FOUQUIÈRES..... 1 v.

MALHERBE. Poésies, avec le *Commentaire d'André Chénier*. — Édit. nouv., par M. L. BECQ DE FOUQUIÈRES. 1 v.

Lettres portugaises. — Lettres de Mademoiselle Aïssé, avec Notes, Notices et Index, par EUGÈNE ASSE, édition ornée d'un portrait de mademoiselle Aïssé..... 1 v.

LE SAGE. Histoire de Gil Blas de Santillane. Edition SAINT-MARC GIRARDIN..... 1 v.

HAMILTON. Mémoires du chevalier de Grammont, avec Introduction, Commentaires, Notices et Index, par M. GUSTAVE BRUNET..... 1 v.

L'ABBÉ PRÉVOST. Histoire de Manon Lescaut et du chevalier Des Grieux, avec Notices, par SAINTE-BEUVE et G. PLANCHE... 1 v.

J.-J. ROUSSEAU. Les Confessions. Nouvelle édition..... 1 v.

ANDRÉ CHÉNIER. Poésies, avec Notice, par M. H. DE LATOUCHE... 1 v.

— Œuvres en prose, avec Notes historiques et Index, par M. L. BECQ DE FOUQUIÈRES..... 1 v.

FRANÇOIS DE PANGE. Œuvres, 1789-1796, avec Etudes et Notes par L. BECQ DE FOUQUIÈRES..... 1 v.

MILLEVOYE. Poésies, avec Notice par M. DE PONGERVILLE..... 1 v.

MADAME DE STAEL. Corinne ou l'Italie, avec Notice par madame N. DE SAUSSURE..... 1 v.

— De l'Allemagne, avec Notice par X. MARMIER..... 1 v.

— Delphine, avec une Préface de SAINTE-BEUVE..... 1 v.

— De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales..... 1 v.

— Considérations sur la Révolution française..... 2 v.

— Mémoires (DIX ANNÉES D'EXIL), avec Notice, par madame NECKER DE SAUSSURE..... 1 v.

BENJAMIN CONSTANT. Adolphe, anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu, suivie des *Réflexions sur le théâtre allemand ;* avec Notice, par GUSTAVE PLANCHE..... 1 v.

DE SÉNANCOUR. Obermann, avec une Préface par GEORGE SAND. 1 v.

XAVIER DE MAISTRE. Œuvres complètes, ornées d'un portrait.. 1 v

JOSEPH DE MAISTRE. Du pape. 1 v.

BRILLAT-SAVARIN. Physiologie du goût, ou *Méditations de gastronomie transcendante*..... 1 v.

Paris. — Imp. VIÉVILLE et CAPIOMONT, 6, rue des Poitevins.

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

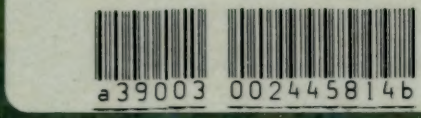
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

29 03 73


a39003 002445814b

CE PQ 1274
.L68C4 V2 1874
C00 LOUANDRE, CH CHEFS-D'OE
ACC# 1386155